

Itinéraires croisés

Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg



Luxemburger im Ausland, Fremde in Luxemburg

Menschen in Bewegung

*Itinéraires croisés
Menschen in Bewegung*

Couverture/Titelbild:

Nathalie Zlatnik

Le coffret de six livres est publié grâce au soutien
de Philip Morris Luxembourg

Der Schuber mit sechs Büchern erscheint mit Unterstützung
von Philip Morris Luxembourg

Rédaction/Redaktion: Antoinette Reuter/Denis Scuto

Coordination technique/Technische Koordination: Jim Dichter

Conception graphique/layout: Marie Kappweiler

Correction/Korrektur: Nic Differding

Impression/Druck: Polyprint, Esch-sur-Alzette

Première édition/Erstausgabe (1-1500):

Décembre/Dezember 1995

© Editions Le Phare – Les auteurs/Die Autoren

ISBN 2-87964-031-8

Sous la direction de / Unter der Leitung von
Antoinette Reuter et / und Denis Scuto

*Itinéraires croisés
Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg*

*Menschen in Bewegung
Luxemburger im Ausland, Fremde in Luxemburg*

Table des matières / Inhaltsverzeichnis

Préface: Denis Scuto: Le Luxembourg, fruit de mille et une migrations	11
Vorwort: Antoinette Reuter:	
Auch Menschen in Bewegung fragen dazu bei, die Identität eines Raumes zu prägen	13
Jean-Paul Lehners:	
Quelques réflexions sur les migrations	15
Antoinette Reuter:	
Panne de mémoire? Pourquoi entamer des recherches sur les migrations?	20
Denis Scuto:	
Emigration et immigration au Luxembourg aux XIX ^e et XX ^e siècles	24
André Schoellen:	
Les premiers peuplements du futur espace „luxembourgeois“ aux temps de la préhistoire	29
Antoinette Reuter:	
Les moines anglo-irlandais dans l'espace luxembourgeois – VII ^e -VIII ^e siècles	35
Michel Pauly:	
Woher kamen die Einwohner der Stadt Luxembourg im Mittelalter?	38
Jean-Marie Yante:	
Présence et activités des juifs dans le Luxembourg médiéval	42
Antoinette Reuter:	
Cinq siècles de présence italienne au Luxembourg – XIII ^e -XVIII ^e siècles	46
Théo H. A. Pescatore:	
Joseph Antoine Pescatore, un „Italien“ à Luxembourg	58
Jaga Petrosowa:	
„Des Hêvurlins“ en Luxembourg	62
Antoinette Reuter:	
„In die Pfalz abgegangen ...“. L'émigration luxembourgeoise au XVII ^e siècle	65
Pierre Hannick:	
Du Luxembourg au Banat. Bilan ou état de la question?	69
Antoinette Reuter:	
Des militaires irlandais au Luxembourg. Les „Wild Geese“ – XVII ^e -XVIII ^e siècle	72
Fernand Toussaint:	
Ignace Millim, peintre morave (1743-1820). L'exemple d'un fresquiste au XVIII ^e siècle	76
Antoinette Reuter:	
Des Tyroliens en Luxembourg – XVII ^e et XVIII ^e siècle	80

Antoinette Reuter:	
Présence tyrolienne en Luxembourg: les maçons – XVII ^e -XVIII ^e siècle	84
Robert Garcia:	
Les Garcia Romero – une famille espagnole au Luxembourg depuis le XVII ^e siècle	88
Antoinette Reuter:	
Les „scieurs de long“ auvergnats, un exemple de migrants français aux XVII ^e et XVIII ^e siècles	93
Antoinette Reuter:	
Bernard Molitor, ébéniste à Paris, fournisseur de la cour (1755-1833)	97
Fernand Emmel:	
Soldats de Napoléon	101
Fernand Emmel:	
Prisonniers de guerre espagnols à Luxembourg. Un épisode de l'occupation française	105
Alex Carmes:	
Die preußische Militärkolonie in Luxembourg (1814-1867)	110
Antoinette Reuter:	
„... so gehen wir von dannen jetzt nach Brasilien fort“	116
Jean-Claude Muller:	
„In das neue Land oder America ...“ – Die Luxemburger in der Neuen Welt (18.-19. Jh.)	120
Jean-Claude Muller:	
„Es ist ein anderes Leben in Amerika ...“ – Luxemburger Einwanderer im Melting-Pot (19.-20. Jh.)	124
Gast Mannes:	
„Wer einmal in Amerika war, soll nicht mehr an Europa denken“ Briefe von Luxemburger Amerika-Auswanderern und Rückwanderern	129
Paul Lesch:	
George Wiltz, Floyd Manternach, Frank Vianden et les autres ... Hugo Gernsback (1884-1967), le père de la science-fiction moderne	133
Antoinette Reuter:	
Sweet Liberty!, Luxemburger in Australien, eine Fallstudie	137
Gast Mannes:	
Hugo, Dallée, Jullien et les autres ...	140
Denis Scuto:	
Les Luxembourgeois à Paris (fin XIX ^e - début XX ^e siècle) Quelques réflexions sur un phénomène de masse	144
François Roth:	
Les Luxembourgeois en Lorraine	148
Germaine Goetzinger:	
Luxemburger Dienstmädchen in Paris und Brüssel	153

Gilbert Jeitz / Raymond Waringo: Die „Arbeiter- und Dienstboten-Livrets“ Zur Mobilität der Bevölkerung am Beispiel der Gemeinde Bettemburg im 19.-20. Jh.	158
Jean Stengers: Les Luxembourgeois au Congo	162
Robert L. Philippart: Ingénieurs du fer en Chine (1894-1912)	166
Jacques Maas: La participation d'ingénieurs luxembourgeois à l'industrialisation de la Russie tsariste	172
Serge Hoffmann: L'immigration allemande et l'industrialisation du Grand-Duché (1870-1940)	175
Antoinette Reuter: „Zillebäcker“	180
Denis Scuto: „Les hommes seuls avaient toujours la bougeotte“. La mobilité ouvrière analysée à travers le parcours d'immigrés italiens (1870-1914)	184
Luciano Pagliarini: Particularismes linguistiques des émigrés italiens au Luxembourg Approche d'un phénomène	191
André Hahengarten: „Polania“ oder die polnische Immigration in Luxemburg im 20. Jahrhundert	194
Antoinette Reuter: Des „Russes blancs“ au Luxembourg	199
Serge Hoffmann: Deutsche politische Flüchtlinge in Luxemburg während der 30er Jahre	202
Lucien Blau: L'immigré et le réfugié dans le discours de l'extrême-droite luxembourgeoise	206
Albano Cordeiro: Immigration portugaise: passé et présent	210
Vally Berdi: Jugoslawen in Luxemburg – Immigranten und Flüchtlinge	215
Notes / Anmerkungen	221
Bibliographie / Literatur	242
Jean-Claude Muller: Index des noms de personnes et de lieux / Personen- und Ortsnamenverzeichnis	244
Les auteurs / Die Autoren	259

Le Luxembourg, fruit de mille et une migrations

La série du „*tageblatt*“ du samedi, consacrée aux „Itinéraires croisés: Luxembourgeois à l'étrangers, étrangers au Luxembourg“, recherche pour ainsi dire un retour aux sources. Elle vise un retour aux sources d'une problématique actuelle tant sur le plan national que sur le plan international: les migrations. Au Luxembourg, la part des étrangers s'élevait à 32,6% au 1^{er} janvier 1995 (Statec), c'est-à-dire à 132.500 sur 406.600 habitants, un chiffre record dans l'histoire de notre pays.

Face à une discussion chargée souvent plus d'émotion que de raison, les diverses contributions de cet ouvrage tentent de montrer le phénomène migratoire comme un phénomène non pas récent et exceptionnel, mais ancien et courant, aussi dans l'histoire du Luxembourg. Dédramatisons enfin ce débat: pendant des siècles et des siècles, des Luxembourgeois ont émigré à la recherche d'une vie meilleure tout comme des communautés d'étrangères ont contribué à combler les lacunes du commerce, de l'artisanat ou de l'industrie indigènes.

Sur le plan international, le flot des réfugiés n'en finit pas de défrayer les chroniques des médias de la fin de ce siècle. Il avait atteint en 1991 le chiffre énorme de 30 millions d'hommes, de femmes et d'enfants fuyant leur patrie ou persécutés dans leur propre pays. Sont venus s'ajouter depuis, au cœur de l'Europe, plus de 4 millions de réfugiés de l'ex-Yougoslavie.

Un but de cet ouvrage collectif est non seulement – au nom de ce mot 'solidarité' si étranger à nos pays si riches en valeurs plus fuites – de rappeler les milliers de Luxembourgeois réfugiés lors de la Seconde guerre mondiale et de l'occupation allemande – à commencer par notre Grande-Duchesse Charlotte, dont on a fêté cette année le cinquantenaire du retour au pays. L'histoire fourmille de Luxembourgeois chassés par la guerre ou de soldats étrangers de passage au Luxembourg au gré des occupations politiques et militaires. Un retour aux sources donc, pour démasquer les discours simplistes de démagogues à la mémoire courte.

Les émigrants luxembourgeois du XIX^e siècle rencontraient parfois les mêmes réflexes xénophobes ou réactions de rejet que nos immigrés italiens, portugais et yougoslaves du XX^e. Le commentaire d'un commissaire de police lorrain sur les sentiments de jalousie envers les commerçants et artisans luxembourgeois de Thionville nous paraît aujourd'hui exagéré voire exotique: „Mutatis mutandis le Luxembourgeois a ici la même réputation que l'Arménien en Orient.“ Mais les mêmes sentiments de jalousie et de concurrence exagérés visent aujourd'hui les frontaliers lorrains qui trouvent des emplois au Luxembourg. Ecrire l'histoire des migrations signifie donc d'abord écrire contre l'oubli.

Ecrire l'histoire des migrations: voilà également un des objectifs du Centre de documentation sur les „Migrations humaines“ de Dudelange, qui ouvrira ses portes en mars 1996. Cet ouvrage, conçu et réalisé en étroite collaboration avec les animateurs du Centre, donne un premier aperçu de cette entreprise à la fois ambitieuse et nécessaire.

„Itinéraires croisés“: une anthologie historique pour rappeler que depuis l'apparition de l'être humain, les hommes ont été en mouvement.

Denis Scuto

Auch Menschen in Bewegung tragen dazu bei, die Identität eines Raumes zu prägen

Dieses Buch ist aus dem Wunsch entstanden, den Aspekt der Migration in die luxemburgische Geschichtsschreibung (wieder) einzubringen. Es ist nicht zu leugnen, daß dieses Unterfangen zum Teil vom Zeitgeist lebt. Historiker entdecken vielfach in der Vergangenheit, was sie in der Gegenwart bewegt. Und zur Zeit ist Migration in den Medien und in der Tagespolitik allgegenwärtig. Es wäre jedoch falsch, Migrationsgeschichte ausschließlich als oberflächlichen Modetrend abzutun.

Wenn sich zur Zeit soviele Historiker um die Darstellung von Migration in der Geschichte bemühen, dann wohl auch aus Empörung darüber, daß allenthalben ihre Disziplin benutzt wird, um fremdenfeindliche Politik zu legitimieren. Dabei werden unter anderem historische Bevölkerungsstudien, die ihr zentrales Augenmerk auf Fragen der Natalität lenken, zum Dogma erhoben. Das Altern der „eingeborenen“ Bevölkerung erzeugt Angst vor dem Aussterben der eigenen „Art“. Fremde werden zur Bedrohung. Nationalität und Identität rücken in die Nähe von Genetik.

Migrationsgeschichte kann helfen, diese Endzeitängste zu relativieren, indem sie aufzeigt, daß der Raum Luxemburg in der Vergangenheit wie in der Gegenwart nicht von der natürlichen Bevölkerungsentwicklung (Unterschied zwischen Geburten und Sterbefällen) sondern auch von den Migrationsbewegungen (Unterschied zwischen Einwanderung und Auswanderung) zehrte.

In Luxemburg befinden sich die heutigen Migrationshistoriker in guter Gesellschaft. Sie können unter anderem an die Bemühungen eines Joseph Hess anknüpfen. In den 30er Jahren, einer Zeit, in der wie heute nationalistische Töne an der Tagesordnung waren, wurde dieser Forscher, der als einer der Väter der Luxemburger Volkskunde gelten darf, nicht müde, auf die vielfältige kulturelle Bereicherung hinzuweisen, die Luxemburg auf der Migration verfahren ist.

Dieses Buch soll nicht als Versuch mißverstanden werden, eine „Wahrheit“ – die der Natalität – gegen eine andere – die der Migration – auszutauschen. Geschichtsforschung kann niemals Wahrheit erzeugen, sie lebt von Darstellung und Gegendarstellung. Ziel dieses migrationsgeschichtlichen Versuchs soll allein sein darzustellen, daß Bevölkerung jederzeit aus „Eingeborenen“ und Migranten entsteht, daß Migranten zum kulturellen Selbstverständnis Luxemburgs ebenso beigetragen haben, wie Luxemburger Auswanderer zur Identität ihrer Aufnahmeländer.

Antoinette Reuter

*Enfants d'immigrés
d'aujourd'hui,
Luxembourgeois
de demain?*

Photo: Wolfgang Osterheld



Jean-Paul Lehnert

Quelques réflexions sur les migrations

Les migrations sont d'une constante actualité – pour le meilleur et pour le pire. Pour le pire, parce que nous sommes quotidiennement confrontés à la misère des réfugiés dans toutes les parties du monde; pour le meilleur, parce que sans les migrations, le monde serait plus pauvre, et cela non seulement sur le plan culturel.

La notion de migration

La migration est généralement identifiée à la mobilité spatiale; le critère essentiel en est le changement soit temporaire soit définitif du domicile.¹¹⁾

Des mouvements de courte durée dans l'espace, comme p.ex. les voyages, restent généralement exclus de la définition, tout comme le va-et-vient quotidien des frontaliers. La différenciation

entre migrations externes et internes s'impose, quoique dans ce cas il faille toujours faire attention au cours changeant des frontières. Un déplacement à partir d'un domicile situé à Arlon vers Luxembourg était avant 1839, quand le Grand-Duché et la Province du Luxembourg ne faisaient qu'un, considéré comme une migration interne; aujourd'hui on parlerait d'une migration externe, à moins que l'on ne considère tous les pays de l'Union européenne comme un ensemble. Dans ce cas cela signifierait aussi que les étrangers originaires des pays de l'Union européenne ne seraient plus considérés comme des étrangers, mais comme des citoyens de cette Union.

Les migrations dans l'histoire

Une question qui est soulevée de temps à autres est celle de savoir si l'homme est par nature sédentaire ou bien s'il préfère migrer. A cette question il n'y a pas encore de réponse nette. Alors consacrons-nous essentiellement aux conditions, aux types et aux conséquences des migrations à travers les âges.⁽²⁾

Du point de vue historique l'on peut retenir que dès le début de leur histoire les hommes se déplaçaient sur des distances plus ou moins longues, et cela déjà avant l'apparition de l'homo sapiens. Le berceau de l'humanité se trouve en Afrique; la plupart des scientifiques sont d'accord là-dessus. Une coopération intense entre spécialistes de la paléontologie, de la génétique et de la préhistoire a montré qu'à partir de l'Afrique les hommes se sont répandus peu à peu sur tous les autres continents. Parmi ces mouvements citons le peuplement de l'Amérique, entre 35.000 et 15.000 ans avant notre ère, à partir de l'Asie, par le détroit de Bering, sec à l'époque.⁽³⁾

Il est évident que les gens qui dans les temps préhistoriques sont allés à la chasse et à la cueillette ont dû être nomades s'ils voulaient vivre et survivre. De même des périodes plus rapprochées de l'histoire montrent qu'il faut être mobile si l'on veut p.ex. créer des colonies. Quand on pense aux grandes migrations de l'histoire, on se rappelle celles des Celtes, des Germains, etc.; il ne faut cependant pas oublier les pèlerinages à grande distance (Terre sainte, St-Jacques de Compostelle), les voyages au long cours des commerçants, le tour des artisans, même si ces exemples dépassent le cadre de la définition esquissée plus haut.

Les historiens spécialistes des temps modernes (XV^e-XVIII^e siècles) ont depuis longtemps déjà fait un sort au mythe d'une population rurale exclusivement sédentaire.⁽⁴⁾ L'influence de la mobilité spatiale sur le comportement matrimonial a de même été mise en évidence. L'endogamie, c'est-à-dire le mariage dans un même groupe, causerait de toute façon des problèmes, et cela non seulement sur le plan médical. Au cours des siècles des centaines de milliers de personnes ont quitté leur pays pour des raisons religieuses, économiques ou politiques; certains auraient préféré renoncer à ces déplacements. Des termes comme réfugiés, demandeurs d'asile donnent au terme de migration une connotation émotionnelle et rappellent l'actualité du sujet. Citons à titre d'exemple quelques migrations importantes après la Seconde Guerre mondiale: Allemands de l'Est de l'Europe; Palestiniens; Indiens et Pakistanais; Boat People vietnamiens; Afghans; Bosniaques, Serbes et Croates; Kurdes; Rwandais.⁽⁵⁾

L'histoire des migrations au Luxembourg

A l'image de ce qui se passe chez d'autres peuples, les sédentaires luxembourgeois d'aujourd'hui sont les descendants des migrants d'hier, tout comme les descendants des migrants d'aujourd'hui seront souvent les sédentaires de demain.

Il y a 2000 ans , les Celtes et les Romains vivoient dans la région; les Germains arrivèrent 4 à 5 siècles plus tard. Souvenir de cette migration: la frontière linguistique qui se fixe entre le VII^e et le XI^e siècle et qui s'est maintenue dans ses grandes lignes jusqu'à nos jours. Des moines irlandais consolidaient le christianisme; cette structuration religieuse se maintient également jusqu'à ce jour.

La dépendance politique du Luxembourg d'une série de puissances européennes (Espagnols, Français, Autrichiens) n'amena pas seulement des étrangers dans la forteresse; à cause de cette dépendance le Luxembourg fut plus d'une fois entraîné dans des guerres, elles aussi à l'origine de la mobilité spatiale.

D'autres vinrent avec des intentions plus pacifiques, pour travailler: Savoyards, Tyroliens, Allemands, Français, Belges ... D'autres encore ont dû venir parce qu'ils étaient contraints à l'exil. L'exemple de Victor Hugo est connu ; mentionnons aussi l'exil dans les années 30 des juifs en fuite devant le national-socialisme.

En ce qui concerne l'émigration, elle avait pendant des siècles un caractère de mouvement de masse; l'émigration des soi-disant „Siebenbürger Sachsen” au Moyen Age, les départs vers le Banat au XVIII^e siècle, en Amérique au XIX^e siècle. A ne pas oublier le tour de France des artisans, les missionnaires, les soldats dans les armées coloniales, les jeunes filles luxembourgeoises comme femmes de chambre à Paris et à Bruxelles.

Terminons cet aperçu trop bref par le phénomène migratoire qui pendant les 100 dernières années a profondément influencé l'évolution de la société luxembourgeoise: l'immigration italienne et portugaise. Il y a heureusement un consensus très large quant à la contribution de ces citoyens européens à la richesse du Grand-Duché. Le fait cependant qu'ils ont joué pendant longtemps le rôle d'une soupe de sécurité, c'est-à-dire qu'ils ont dû quitter le pays quand on n'avait plus besoin d'eux, est plus rarement mentionné. Comme ils formaient d'autre part la couche inférieure de la population avec peu de chances d'ascension sociale (les exceptions confirment la règle), ils n'entraient jamais en concurrence avec les Luxembourgeois sur le marché du travail. Cela ne sera probablement plus vrai avec les frontaliers, qui constituent un phénomène nouveau dans l'économie luxembourgeoise.^[6]

Les motivations des migrations

Une première constatation s'impose: l'histoire de l'humanité est une histoire des migrations. Ce ne sont pas les migrations, mais c'est la sédentarité qui en constitue l'exception.

On n'a pas besoin de s'arrêter à la théorie des „push and pull factors”, c'est-à-dire des facteurs qui ont poussé resp. attiré les migrants. Dans le cadre de cette théorie, la distinction entre facteurs conjoncturels et structurels n'est pas prise en compte, ni l'influence des migrants sur les personnes restées chez elles.^[7]

Différentes typologies des migrations ont été proposées. Relevons tout simplement la distinction entre les migrations de tout un groupe ethnique (Huns, Slaves), celles des conquérants, celles qui conduisent à la création d'enclaves économiques ou militaires (thalassocratie vénitienne, Gibraltar), celles aussi qui contribuent à la création durable ou éphémère d'empires; ensuite les migrations généralement plus pacifiques, les migrations de minorités ethniques p.ex., ou encore les migrations de la campagne à la ville.^[8]

Deux types de migrations concernent plus spécialement le Luxembourg : il y a en premier lieu celles des travailleurs immigrés. L'on doit relever que le retour des immigrés au pays d'origine devient de plus en plus une illusion; le but des migrations se modifie de cette façon, sans que les sociétés ne s'en rendent toujours compte.^[19] La migration des élites, des managers, des fonctionnaires internationaux, constitue une autre forme de migrations. Ce groupe est généralement le plus éloigné d'une intégration dans le pays d'accueil, ce qui ne lui est cependant pas reproché contrairement à ce qui se passe pour les travailleurs immigrés.^[19a]

Quand on s'occupe des motivations des migrations, on distingue souvent les facteurs individuels et les facteurs collectifs.^[19b] Une condition préalable à une migration consiste e.o. dans la diminution des liens individuels et sociaux ainsi que dans l'affaiblissement du contrôle social dans le pays d'origine.^[19c]

Les conséquences des migrations

Le modèle du „melting pot” est souvent mentionné en tant que résultat des migrations. Les immigrés se trouvent au début de leur séjour dans la couche inférieure de la société d'accueil; le phénomène d'ascension sociale les conduit lentement à l'assimilation culturelle.^[19d]

Ce modèle est de plus en plus remis en question aujourd'hui et remplacé par un pluralisme structurel se manifestant plus spécialement dans le domaine de la culture.

Les différents types d'accueil vont de l'intégration totale à la ségrégation et la marginalisation en passant par la formation de minorités (Little Italy, China-town), de diasporas, de ghettos.^[19e]

L'on peut aussi considérer les migrations dans un cadre plus large, celui de la répartition inégale de pouvoir, de prestige, de ressources économiques dans le système mondial. Cette répartition inégale provoque des tensions structurelles. La migration d'une région à tensions vers une région avec moins de tensions peut être considérée comme un équilibre.^[19f]

Pour finir cet aspect de la question n'oublions pas que les migrations peuvent aussi avoir des effets positifs sur la population autochtone: tolérance, reconnaissance de l'autre, échanges culturels, plurilinguisme, remise en question de positions idéologiques trop fixes. Il ne faut donc pas tomber dans le piège d'une vision trop unilatérale de la question des migrations en ne relevant que l'un des aspects.

Migrations et génétique

De quelle manière les migrations et la génétique peuvent-elles s'influencer mutuellement?^[19g]

La génétique nous apprend que la migration des populations a contribué à un échange de gènes nécessaire pour éviter une homogénéisation trop grande des populations.^[19h] Parmi les facteurs qui modifient le patrimoine génétique les plus importants sont le hasard et les migrations.^[19i]

Illustrons ces remarques générales par quelques exemples.

On mesure la distance génétique entre populations par la comparaison des pourcentages de gènes qu'elles ont en commun. Plus elles ont de gènes communs, plus elles sont proches du point de vue génétique.^[19j]

En étudiant les distances génétiques entre différents groupes de personnes sur base de gènes sélectionnés, l'on peut reconstituer l'histoire de ces populations et voir qui descend de qui.

Des différences ou des ressemblances physiques ne disent rien sur une descendance éventuelle. Les différences physiques (p.ex. la couleur de la peau) résultent d'une adaptation aux conditions spécifiques de l'espace dans lequel on vit. Le concept de race qui se fonde sur ces différences physiques n'a donc pas de sens du point de vue scientifique.^[20]

On peut aussi étudier les frontières génétiques entre peuples et trouver p.ex. qu'en Islande cette frontière génétique divise l'Ouest et l'Est du pays à la suite des migrations à partir des îles britanniques d'une part, des migrations des Vikings originaires de Scandinavie d'autre part.

Remarques finales

1. Il y a toujours eu des migrations et il y en aura selon toute vraisemblance toujours. Cette constatation ne doit pas faire oublier les différences dans les formes, les causes et les conséquences des migrations.

En outre ces migrations doivent être replacées dans le contexte du développement des sociétés, et dans les pays de départ, et dans les pays d'accueil.

2. Les migrations sont d'une certaine façon une nécessité. Elles permettent l'échange nécessaire d'expériences, d'émotions, de connaissances sans lesquelles une société ne se développe que difficilement. Elles empêchent, du point de vue génétique, une trop grande homogénéisation de la population avec ses multiples effets négatifs.

3. Les sociétés deviennent de plus en plus multiculturelles. La coexistence de manières de vivre multiples peut certes provoquer un sentiment d'inquiétude et d'insécurité. Il est clair aussi que dans une société multiculturelle les droits et les devoirs élémentaires définis dans la Constitution doivent être respectés.

D'un autre côté les avantages liés aux contacts réguliers et permanents entre différentes cultures ne sont plus à démontrer. Cela n'empêche pas de réfléchir à la question dans quel cadre territorial cette multiculturalité peut être vécue le mieux (région, nation, ...).^[21]

4. Nous devons constamment réapprendre de nouvelles manières de vivre en commun. Le fait de savoir que nous sommes tous parents (nous n'avons qu'à remonter un nombre assez grand de générations), qu'il n'y a pas de races, n'a malheureusement pas empêché la renaissance du racisme.

Quand déjà les hommes traversent les frontières, il faut faire en sorte que les frontières ne soient pas trop souvent déplacées par-dessus les hommes. La mobilité spatiale, et je ne suis pas le premier à le souligner, est un élément indispensable de la liberté humaine. Le droit de migrer fait partie des droits de l'homme.^[22]



*Une porte ouverte sur
l'histoire des migrations*

*Gare-Usines Dudelange, état des travaux
pour le Centre de documentation sur les
migrations humaines, automne 1994*

(Photo: Francis Van Uffel)

Antoinette Reuter

Panne de mémoire?

Pourquoi entamer des recherches sur les migrations?

Depuis quelque temps, les historiens „découvrent” les migrations. On ne compte plus les colloques, conférences et publications consacrés au phénomène migratoire. Cette évolution ne doit pas surprendre, le vécu quotidien étant pour l'historien une source puissante d'inspiration. Or, dans l'actualité les migrations sont omniprésentes, ne serait-ce que par le biais du discours politique et médiatique. Elles y sont volontiers présentées comme un phénomène nouveau et l'un des enjeux majeurs des évolutions en cours⁽¹⁾.

Paradoxalement, cette vérité-là est l'une des premières évidences que la recherche a bousculées: les migrations, même celles de masse, ne sont pas un apanage du XX^e siècle. De tout temps, l'expérience migratoire a côtoyé dans des constellations diverses la sédentarité^[2].

Ramenés à échelle d'homme, leur anonymat percé, les flux migratoires présentent, dans des contextes certes divers, des analogies étonnantes. La chaîne migratoire tissée au XIX^e siècle par les Luxembourgeois en partance pour Paris ou pour les Etats-Unis opère selon la même logique que celle mise en place au XVII^e et XVIII^e siècles par les Savoyards et les Tyroliens en rupture de montagne. Les Cap-Verdiens qui de nos jours fuyent leurs îles ingrates pour s'établir au Luxembourg répondent au même appel qui durant des lustres a incité des milliers de Luxembourgeois à quitter leur pays natal.

Ce qui a évolué, ce sont les dimensions des phénomènes migratoires. Le monde s'est rempli. La croissance démographique a gonflé les flux en marche. En nombres absolus, les migrants sont aujourd'hui plus nombreux que précédemment. En contrepartie, les sociétés susceptibles d'accueillir les nouveaux-venus, sont également plus étoffées. Il faut introduire la notion d'ordre de grandeur. Un exemple peut illustrer ce propos.

En 1684, la ville de Luxembourg a reçu en quelques mois un apport migratoire de plusieurs centaines de personnes suite au rattachement provisoire du Duché de Luxembourg à la France (1684-1697). En données brutes, ce mouvement ne paraît guère impressionnant. Il le devient toutefois, lorsque l'on sait qu'à cette époque, la capitale, minuscule, abritait dans ses murs et ses faubourgs une population d'à peine 4.500 habitants^[3]. Pour retrouver un ardeur de grandeur comparable, il faudrait imaginer que la Ville de Luxembourg ait à absorber en moins d'un an quelque dix mille immigrants.

Les migrations? Un „fléou” de notre temps ou un phénomène tout à fait ordinaire de l'histoire?

Ce ne sont pas seulement les chiffres qui nous abusent, mais encore l'apparition de moyens de transport à l'échelle du monde. Alors que c'est largement à pied que les Savoyards, les Tyroliens et les Valtelinais des XVII^e et XVIII^e siècles arpentaient l'Europe, de Madrid à St-Pétersbourg^[4], les Européens, dont environ 72.000 Luxembourgeois ont pour réaliser leur rêve d'Amérique non seulement changé de pays mais encore de continent entassés sur des paquebots transatlantiques^[5]. Si l'extension des réseaux ferroviaires a accéléré les migrations internes à l'Europe, les charters leur confient à l'heure actuelle une dimension planétaire. L'illusion de la nouveauté des migrations est créée en partie par l'apparition de moyens de locomotion de plus en plus performants.

Si les horizons migratoires se sont élargis, le regard porté sur l'autre s'est quant à lui considérablement rétréci. Le XIX^e siècle a vu l'émergence des Etats nationaux, et l'éclosion des nationalismes. Dans ce contexte, celui qui est autre, l'étranger, devient administrativement différent, objet de suspicion, source supposée de troubles. Des constructions idéologiques a posteriori, essayent de cimenter une différence qui à la base peut relever d'une simple décision administrative.

Certains en viennent à concevoir la nationalité comme une donnée pour ainsi dire génétique.

Un exemple récent permet d'illustrer la vanité de telles idées. Suite à une modification de la loi sur la nationalité, des centaines d'enfants nés de père étranger mais de mère luxembourgeoise ont en 1986 obtenu la nationalité luxembourgeoise. D'étrangers, ils sont devenus Luxembourgeois. Ont-ils pour autant changé de capital génétique?

Par la même logique administrative, un certain nombre de ces enfants reperdront la nationalité luxembourgeoise à l'âge de 18 ans, si la loi luxembourgeoise ne s'ouvre pas sur la double nationalité. Des Luxembourgeois redeviendront étrangers. Changeront-ils pour autant de capital génétique?

Ces quelques observations montrent qu'en matière de migrations, les choses sont plus complexes et moins évidentes que l'actualité immédiate pourrait nous le suggérer. Les migrations doivent être abordées non pas sous l'emprise d'une peur apocalyptique, mais avec méthode, réflexion et sérénité. A ce titre, il est souhaitable qu'elles n'occupent non seulement le devant de la scène médiatique, mais qu'elles retrouvent également le calme des laboratoires de recherches.

Mettre en place un laboratoire de recherche sur les migrations est la tâche que s'est assignée à long terme l'ASBL „Centre de documentation sur les Migrations humaines”, créée en 1993. Cette association espère pouvoir faire avancer, non pas en concurrence, mais en fédération avec d'autres initiatives les connaissances en matière de migrations en servant d'interface entre la recherche et l'opinion publique.

Elle espère par ce biais aider à dédramatiser le débat sur les migrations. Le moment de proposer un tel centre est venu, car le risque est grand actuellement que faute de recherches domestiques, le Luxembourg ne se voie imposer des modèles qui ne correspondent pas à ses propres traditions d'accueil.⁽⁶⁾

Or, en matière de migrations, la recherche luxembourgeoise a des déficits à combler. Il ne faut pas en tenir rigueur aux chercheurs. Le retard accumulé dans les sciences humaines et sociales est général et ne peut en effet qu'être très progressivement comblé.

Alors que l'historien Jean-Pierre Poussu peut dès 1970 présenter un premier bilan sur l'histoire des migrations, en France, le premier manuel d'histoire luxembourgeoise, qui s'ouvre sur l'étude des structures économiques, sociales et démographiques n'apparaît qu'en ... 1975⁽⁷⁾. On mesure le chemin à parcourir.

Dans son expression la plus officielle⁽⁸⁾, cette „nouvelle histoire” luxembourgeoise ouverte sur l'économie et la société a été en matière d'approche démographique fortement influencée par la théorie du „mal luxembourgeois” élaborée dans les années soixante-dix par Georges Als, alors directeur de l'office statistique luxembourgeois (Statec)⁽⁹⁾. L'aspect migratoire y est essentiellement présent à travers le prisme réducteur et dramatique de la dénatalité et du vieillissement de la population luxembourgeoise.

Ce point de vue liant très fortement les concepts de natalité et d'identité nationale, peut suggérer à des esprits frustes que cette identité nationale est une donnée quasi génétique dont les étrangers seraient par définition exclus. Les migrations dans ce contexte apparaissent comme le péril suprême.

Alors que l'exemple vivant du Luxembourg contredit tous les jours une telle interprétation, alors que jour après jour des études mettent en relief le poids structurel des migrations dans le „miracle luxembourgeois”, ne faudrait-il pas retourner les termes de l'équation?⁽¹⁰⁾ Les migrations ne seraient-elles pas une chance, un atout du „modèle” luxembourgeois?

C'est en tout cas l'avis exprimé sereinement au XVIII^e siècle – donc avant l'éclosion des nationalismes – par le Conseil de Luxembourg. „On voit ... tous les jours s'établir ici des étrangers qui font un commerce considérable et en absorbent presque toute partie. De nos jours les Joriano, les

Buisson, les Joanetti, aujourd’hui les Pescatore, les Tiernagant, les Loutz. Si ces gens sont accueillis parce qu’ils y amènent l’industrie et l’esprit de commerce, pourquoi ne serait-il pas permis au Luxembourgeois de l’aller puiser ailleurs, de réussir chez l’étranger comme l’étranger qui réussit chez nous.”⁽¹¹⁾

Alors, somme toute, immigration et émigration, phénomènes des plus ordinaires sous le soleil national?

Les Luxembourgeois ignorent généralement qu’au moins 15.000 d’entre eux vivent en permanence à l’étranger pour les raisons les plus diverses, études, profession ou simplement amour.

Ces émigrés temporaires ou définitifs détiennent 5% des passeports luxembourgeois. Ramené à l’échelle d’un grand pays comme la France, ce nombre équivaudrait à 3 millions d’émigrés. Or, les Français de l’étranger sont loin d’atteindre un tel score. Les luxembourgeois, un peuple migrateur?

N’en déplaise aux irréductibles Cassandres du „suicide luxembourgeois”, l’histoire ne se prête pas à fournir unilatéralement des arguments pour rejeter l’autre. Si elle veut apporter sa pierre aux débats actuels, elle doit rester ouverte à la contradiction.



PARIS - Gare de l'Est

La Gare de l'Est vers 1900, lieu d'arrivée et de passage de milliers d'émigrés luxembourgeois à Paris

(Coll. Luciano Pagliarini)

Denis Scuto

Emigration et immigration au Luxembourg aux XIX^e et XX^e siècles

L'histoire récente, celle du XIX^e et du XX^e siècles, nous met en présence de phénomènes migratoires massifs. Une émigration massive de Luxembourgeois vers les pays voisins et, de plus en plus, vers les Etats d'outre-mer, accompagne ainsi les débuts du Grand-Duché, qui acquiert en 1839 ses frontières actuelles. Au XIX^e siècle, le Luxembourg est avant tout un pays d'émigrants.

L'historien doit dans ce contexte se pencher d'abord sur les sources. L'analyse et la critique des sources écrites qui nous renseignent sur l'émigration et l'immigration au Luxembourg ne font que commencer. Tous les chiffres avancés pour les siècles derniers sont à manier avec une extrême précaution. Ceci vaut, notamment tout au long du XIX^e siècle, pour les relevés indicatifs du mouvement de la population tenus par les communes. Les statistiques qui en résultent sont sujets à caution, surtout en ce qui concerne l'enregistrement des arrivées et des départs, comme le remarquent les responsables du Statec dans leur recueil „Statistiques historiques 1839-1989“:

„La saisie du mouvement migratoire s'est avérée beaucoup plus ardue. Une tentative, au début du siècle, de réglementer la collecte des données d'une manière analogue à celle du mouvement

naturel échoua, et ce n'est qu'en 1953 qu'une circulaire du Ministère de l'Intérieur invita les communes à prendre des mesures permettant d'enregistrer de façon satisfaisante les arrivées et les départs des migrants." Ils ajoutent: „Il n'existe pas de source absolument sûre fournissant des données sur le nombre de Luxembourgeois émigrés vers les pays d'outre-mer."

Le bilan migratoire

Les 34 recensements généraux de la population réalisés depuis 1839 apparaissent comme les données statistiques officielles les plus fiables. Ce sont ces recensements, combinés aux évaluations des administrations communales, qui nous offrent la seule source continue qui intéresse de près l'histoire des migrations au Luxembourg: le solde migratoire à partir de 1840. Un solde migratoire négatif indique un excédent de l'émigration sur l'immigration, un excédent des départs sur les arrivées, un solde migratoire positif indique un excédent de l'immigration sur l'émigration. Si nous ne pouvons pas en déduire le nombre de gens qui ont émigré ou immigré, le bilan migratoire nous montre nettement les grandes tendances migratoires depuis 1840:

1840-1890	- 66.580
1891-1938	+ 1.730
1891-1902	+ 3.280
1903-1913	- 3.770
1914-1922	- 12.750
1923-1930	+ 22.570
1931-1938	- 7.600
1939-1944	- 18.270
1945-1988	+ 68.310

Le tableau permet de dégager plusieurs phases caractéristiques:

– de 1840 à 1890, le Luxembourg est nettement un pays d'émigration. Le déficit migratoire est considérable pour un pays qui compte 170.000 habitants en 1840 et 210.000 en 1890: - 66.580. Pendant les années 1852-1857, 1866-1873 et 1885-1890, le déficit est le plus prononcé, ce qui correspond en partie aux périodes de pointe de l'émigration vers les Etats d'outre-mer;

– de 1891 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, on enregistre un équilibre qui provient en fait d'une alternance de périodes d'immigration ou d'émigration plus ou moins prononcées. La dernière décennie du XIX^e siècle correspond d'une part à une période de baisse de l'émigration vers l'Amérique du Nord, qui traverse une crise industrielle, et d'autre part à l'arrivée massive de main-d'œuvre étrangère dans le bassin minier. Cette immigration continue certes jusqu'en 1914, mais les années 1900 à 1913 sont également les dernières grosses années de l'émigration vers les Etats-Unis. La Première Guerre mondiale est caractérisée avant tout par un retour des immigrés dans leurs pays. Le solde migratoire ne devient vraiment positif que pendant la courte période qui

sépare les années de crise d'après-guerre de la grande crise mondiale de 1929/30. La population étrangère au Luxembourg passe pendant ces années de prospérité de 33.000 en 1922 à 56.000 en 1930, dont 23.500 Allemands et 14.000 Italiens. Les années de crise 1930 sont de nouveau caractérisées par le reflux des immigrés.

– Avec la Seconde Guerre mondiale renait le phénomène connu du XVII^e siècle, l'émigration „politique”, avec d'une part l'évacuation de mai-juin 1940, où 40.000 Luxembourgeois sont jetés sur les routes de France, un exode bref. Des 3700 juifs présents au Luxembourg le 10 mai 1940, il n'en restait plus que 750 le 16 octobre 1941, lorsque commencent les déportations vers les camps d'extermination de l'Est. Dans le camp nazi, ils seront quelques centaines de collaborateurs luxembourgeois à choisir l'exil définitif en Allemagne après la guerre. En 1944, ils étaient, selon Paul Cerf, environ 10.000 à s'être enfuis vers le Reich avant d'être arrêtés et ramenés en convois pour être jugés. Le déficit migratoire de la guerre cache ainsi en fait des réalités fort complexes.

– Avec la reconstruction commence une phase d'immigration massive et continue qui n'est en fait que ralentie de 1976 à 1984, par les effets de la crise économique mondiale. La population étrangère passe de 29.000 en 1947 (10 %) à 120.000 en 1993 (30 %).

Une analyse du bilan migratoire nous révèle donc quelques surprises. Elle montre en même temps à quel point les réalités du présent peuvent occulter notre perception du passé. Le débat actuel sur l'immigration, mais aussi des commémorations comme le centenaire de l'immigration italienne, fêté en 1992, nous ont fait oublier que le Luxembourg ne devient un pays net d'immigration qu'après 1945 et non vers 1900. Jusqu'en 1914, les Luxembourgeois eux-mêmes voient dans leur pays une contrée d'où l'on part et non pas où on arrive.

L'écrivain de Vianden René Engelmann le formule à merveille dans le récit „Die alten Frauen”, écrit en 1912-1913: „Die Jungen kommen und wachsen und gehen, nach Esch, nach Paris, nach Amerika. Als Tölpel fort, als große Herren zurück. Oder rennen sich draußen die Schädel ein.” La jeunesse luxembourgeoise constitue un peuple en partance. Qu'il émigre dans le bassin minier, en France ou aux Etats-Unis, le jeune Luxembourgeois est un migrant qui cherche sa chance ailleurs. Tentons de résumer les grands types d'émigration, puis d'immigration.^[2]

L'émigration de proximité

L'émigration vers les pays voisins, c'est d'abord l'émigration vers la France. Dès le premier Exposé de la situation du Grand-Duché, publié en 1842, on nous informe sous le chapitre „police” que 1110 passeports^[3] ont été délivrés, en précisant: „Un grand nombre de ces passeports ont été pris par des jeunes gens du Pays qui allaient se mettre en service domestique en France et par des ouvriers qui se proposaient de travailler aux fortifications de Paris.”

La France, c'est d'une part l'attrait des grandes villes, en premier lieu Paris. Selon un article paru en 1882, environ 25.000 Luxembourgeois y vivaient et y travaillaient. Comme l'a montré Antoinette Reuter dans son article sur la famille Molitor, le gros des artisans luxembourgeois travaillaient dans les métiers du bois: menuisiers, ébénistes. Puis, il y a tous ceux et toutes celles qui s'y rendent en service domestique. Le Livre d'Or publié lors de l'inauguration du monument du souvenir („Gëlle Fra”) en l'honneur des Luxembourgeois qui ont combattu dans les rangs des Alliés en 14-18, confirme la prédominance des ébénistes et menuisiers dans cette communauté, mais des professions issues des domaines de l'hôtellerie, du petit commerce et du jardinage sont bien représentées également. La plupart des ouvriers luxembourgeois, nombreux également à Paris, travail-

lent dans le bâtiment, où ils se partagent avec les Belges et les Italiens les tâches les plus pénibles et les plus dangereuses.

L'autre contingent d'émigrés luxembourgeois en France franchit, lui, une frontière qui, en pratique, n'en est pas une: ce sont les Luxembourgeois en Lorraine. D'environ 13.000 en 1890 pour la Lorraine annexée par l'Allemagne et en Meurthe-et-Moselle restée française, ils passent à un maximum historique de 17.500 en 1910. Toutes les activités sont représentées: paysans dans les régions frontalières, commerçants et artisans dans des villes comme Thionville, Metz et Nancy, ouvriers dans les bassins industriels.

Pour la France entière, le chiffre de 31.200 Luxembourgeois est avancé pour 1891, ce qui représente à l'époque 14% de la population de notre pays. Mais l'émigration vers la Belgique mérite également d'être relevée. Ici, le nombre de Luxembourgeois oscille toujours entre 9.000 et 10.000 entre 1890 et 1947. Tout comme la présence luxembourgeoise en Belgique, la présence en Allemagne n'a jusqu'à présent pas fait l'objet de recherches.

L'émigration à l'aventure

Un deuxième type d'émigration qu'on pourrait qualifier d'émigration à l'aventure se manifeste au XIX^e siècle dans trois petites fièvres, emportant toutes les trois un millier de Luxembourgeois vers l'Amérique du Sud: 1828 vers le Brésil, 1845 vers le Guatemala et 1889-90 vers l'Argentine. Les trois entreprises se soldent par un échec presque total. Les émigrants, à qui les gouvernements sud-américains et leurs agents d'émigration sans scrupules avaient promis monts et merveilles, meurent pendant les longs voyages ou sur place de maladies. Une partie d'entre eux est d'ailleurs refoulée dès leur arrivée aux ports d'Anvers ou de Brême. La dernière en date vers l'Argentine, où les prêtres luxembourgeois J.B. Didier et Nicolas Schwebag tentèrent de fonder une colonie ouvrière catholique, vient d'être analysée du point de vue migratoire par Änder Hatz. Sur les 622 émigrants déclarés, on dénombre jusqu'en 1900 déjà 132 rémigrants. Ce chiffre en dit long sur le succès de l'entreprise.

L'émigration par contacts avec l'extérieur: l'émigration vers l'Amérique du Nord

Le troisième type d'émigration a été le plus décrit, sans qu'il ait néanmoins fait l'objet de recherches historiques approfondies. Il est qualifié par Jean Stengers d'"émigration par contacts avec l'extérieur". Et, en effet, si l'émigration vers les Etats-Unis d'Amérique peut résulter au début du XIX^e siècle de "fièvres" locales, elle s'organise ensuite sur la base de relations entre proches et amis. Une abondante correspondance assure une information plus ou moins objective. Par la loi du 13 mars 1870, le gouvernement introduit diverses mesures destinées à protéger les émigrants vis-à-vis des agents d'émigration. Mais l'ampleur exacte du mouvement reste comme pour l'émigration vers les pays européens une énigme.

Les recensements américains, faits tous les dix ans et qui prennent en considération non la nationalité, mais le pays de naissance, relèvent 5.802 Luxembourgeois en 1870, 12.836 en 1880. Nicolas Gonner avance le chiffre de 23.900 pour 1889. En ajoutant les enfants nés aux Etats-Unis de parents luxembourgeois, il conclut à 35.000-40.000 Luxembourgeois présents au Nouveau Monde. Cela signifierait un chiffre aussi élevé que celui des Belges aux Etats-Unis au

même moment, ce qui confirme l'ampleur du déficit migratoire constaté de 1840 à 1890. Malheureusement les études publiées depuis n'amènent aucun éclaircissement sur la période postérieure à 1890. Le chiffre de 16.545 émigrants calculé à partir des statistiques annuelles de l'agence d'émigration Derulle-Wigreux de Luxembourg pour 1897-1937 est-il fiable? Seules des recherches sérieuses, comparant les différentes sources statistiques et démographiques, pourront l'établir. L'émigration cherche de nouveaux candidats, non pas voyageurs, mais historiens ...

Le phénomène de l'immigration au XIX^e et XX^e siècles est mieux connu, mieux cerné et mieux étudié au Luxembourg. Je me contenterai donc d'en esquisser brièvement les grands traits, tout en soulevant quelques questions. L'immigration avant l'industrialisation est ainsi peu connue faute – de nouveau – de sources. Il y a certes l'immigration temporaire des environs 4.000 soldats de la garnison prussienne, de 1815 à 1867, mais pour combien d'entre eux cette immigration devient-elle définitive? L'immigration de réfugiés politiques mériterait également une recherche approfondie.

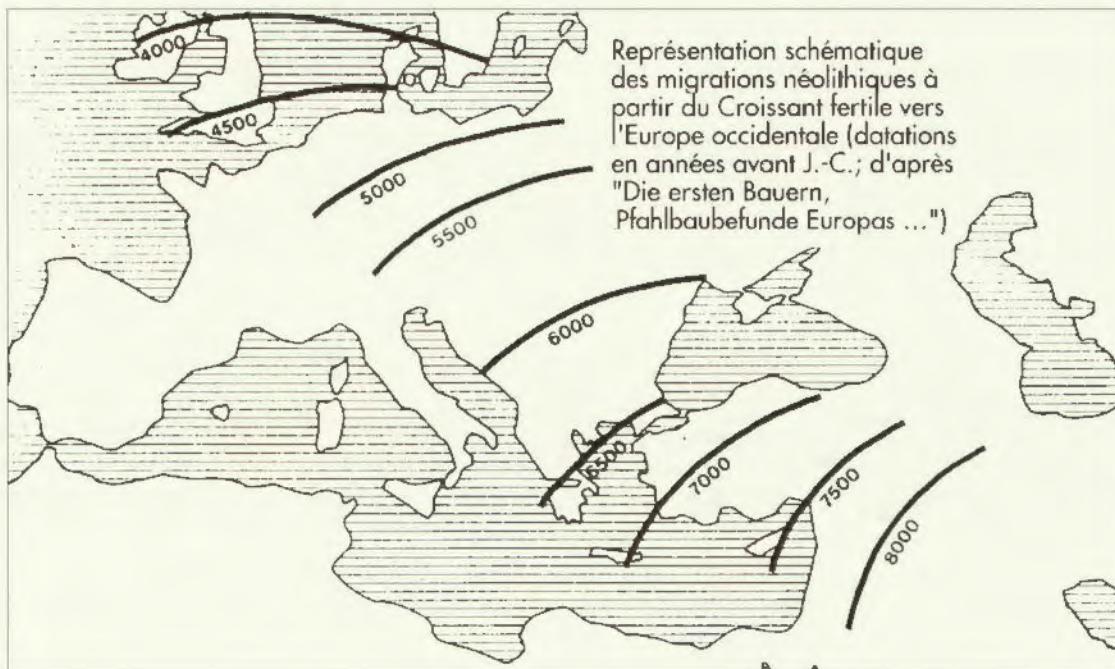
Immigration, économique et politique

Le premier recensement à mentionner la population étrangère est celui de 1871. A ce moment 5.872 étrangers résident au Grand-Duché. Depuis combien de temps? La révolution industrielle fait d'abord appel à l'immigration par contiguïté, française, belge et surtout allemande, puis à partir de 1890 aux Italiens. Mais, fait qui mérite d'être relevé, la population allemande représente jusqu'en 1940 la premier contingent étranger au Luxembourg. En 1910, ils en représentent 55% contre 25% d'Italiens. Il s'agit en effet non d'une immigration de célibataires, mais de familles entières. Les expériences de deux guerres mondiales expliquent sans doute le peu d'intérêt porté par l'historiographie à cette immigration. A l'immigration italienne prédominante après 1945 succède à partir des années 1960 l'immigration portugaise et capverdienne.

L'immigration pour des raisons politiques est présente non seulement aujourd'hui avec les quelque 2.000 réfugiés d'ex-Yougoslavie. Elle l'était pendant les années 1930, avec les socialistes, communistes, syndicalistes et surtout les juifs fuyant l'Allemagne nazie. Mais, à côté, les immigrés russes, polonais ou hongrois, espagnols ou chiliens ou vietnamiens viennent nous rappeler que des centaines de gens ont trouvé refuge chez nous tout au long de ce siècle, ont dû fuire leur pays en proie à la dictature.

Il est souvent question de „défi“, lorsqu'on aborde la question de l'immigration au Grand-Duché. En effet, l'immigration et l'intégration de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants constitue un défi pour la société luxembourgeoise. Notre série d'articles consacrée aux migrations entend non seulement montrer que le Grand-Duché a bien su répondre à ces défis. Elle lance encore et surtout un appel à changer de perspective ou mieux à multiplier les perspectives.

En montrant que le Luxembourg a jusqu'à présent été avant tout un pays d'émigration. Les Luxembourgeois furent aussi un peuple d'émigrants. Avant de verser dans des préjugés faciles, ayons donc un peu plus à l'esprit le défi devant lequel se trouve celui qui prend la grave décision d'émigrer avec sa famille dans un pays inconnu. Intéressons-nous tant pour le Luxembourgeois qui s'embarquait il y a à peine deux à trois générations à Anvers à bord du Red Star Line que pour le Portugais des années 1970 qui prenait le train à Lisbonne ou Porto. La migration est un défi sans doute plus grand pour ceux qui partent que pour ceux qui les voient arriver!



André Schoellen

Les premiers peuplements du futur espace „luxembourgeois” aux temps de la Préhistoire

Cet article a pour objet d'évoquer l'histoire des origines de quelques groupes humains qui ont peuplé notre territoire aux temps préhistoriques. Pour cette longue période, nous ne disposons que de sources archéologiques, les „archives du sol”, puisque, comme l'indique l'expression „pré-historique”, il n'existe pas encore de sources écrites pour relater l'histoire et pour nous informer des modes de vie, des coutumes et des croyances de nos ancêtres lointains. Voilà pourquoi les scientifiques (historiens, palethnologues, archéologues, anthropologues, palynologues...) ne peuvent reconstituer les activités humaines et l'environnement des époques préhistoriques qu'à partir de traces matérielles parfois infimes encore conservées dans le sol. C'est seulement pour la phase finale de la préhistoire, appelée protohistoire, c'est-à-dire pour la civilisation celtique, que nous disposons de sources écrites d'auteurs grecs et latins.

Du point de vue géologique et géographique, l'actuel Grand-Duché de Luxembourg est situé entre le Bassin Parisien, auquel il appartient encore, et la vallée du Rhin. Le nord du pays, l'Oesling, est un massif montagneux du Primaire qui est la continuation des massifs des Ardennes et de l'Eifel. Le sud, appelé Gutland ou Bon Pays présente des paysages très variés avec les plateaux gréseux (grès de Luxembourg) du Secondaire, les cuestas tertiaires de la région minière et la vallée quaternaire de la Moselle. C'est dans ce cadre topographique aux biotopes diversifiés, certes quelque peu différent d'aujourd'hui sur les plans climatique, hydrologique, botanique et zoologique, que vivaient les hommes aux temps préhistoriques.

Les chasseurs-cueilleurs paléolithiques et mésolithiques

Sur la vie et les origines des groupes humains ayant vécu aux époques paléolithiques (1000000 à 10000 av. J.-C.) et mésolithiques (10000 à 5000 av. J.-C.), nous ne disposons que de relativement peu d'informations pour nos régions. L'indigence des données disponibles est due à la rareté des fouilles pratiquées sur des sites bien conservés appartenant à ces périodes. Elle rend difficile l'évocation des migrations observées à l'étranger pour ces temps reculés. Quelques grandes lignes générales sur les modes de vie de ces premiers occupants du territoire luxembourgeois peuvent être esquissées.

Depuis l'origine humaine, il y a quelques millions d'années jusqu'il y a 7000 ans environ, le mode de subsistance de ces populations était basé principalement sur la chasse et la cueillette. Les hommes vivaient en petits groupes itinérants à la recherche de nourriture. D'après diverses fouilles pratiquées à l'étranger, cette quête s'est au fil du temps très bien organisée au sein de divers territoires en fonction de leurs ressources animales, végétales et minérales. Les campements étaient souvent implantés en plein air, mais aussi sous des abris sous roches et dans des grottes.

Les tentes étaient faites de branchages et de peaux. Pour la période mésolithique, quelques gisements ont été récemment fouillés scientifiquement notamment à Altwies et à Berdorf. Ils ont livré des structures de campements sporadiques (ex: foyers, lieux de débitage) et quelques outils lithiques (en pierre), essentiellement des éléments d'armatures en silex pour équiper des flèches. De très nombreux outils paléolithiques et mésolithiques ont également été ramassés à la surface des champs laburés. Premiers témoins d'activités humaines, ces industries en pierre attestent une importante fréquentation préhistorique du territoire de l'actuel Grand-Duché.

(R)évolution néolithique: avec la culture rubanée, arrivée des premiers agriculteurs-éleveurs

Entre 10000 et 5000 avant J.-C., s'est opéré un changement diachrone en divers endroits de notre globe, en particulier au Proche Orient („croissant fertile“). Ce changement a marqué non seulement l'histoire de l'humanité, mais il est aussi à l'origine des premiers remaniements de la terre par l'homme. Il s'agit du passage d'une économie de prédation fondée sur la chasse, la pêche et la cueillette de produits sauvages, à une économie de production basée sur l'agriculture et l'élevage (domestication d'animaux). Ainsi, après des millions d'années de vie comme prédateurs, puis comme chasseurs-collecteurs nomades, apparaissent les premières communautés d'agriculteurs-éleveurs sédentaires. Cette période de changement a parfois été appelée „révolution néolithique“ par l'école anglo-saxonne.

Cependant, cette vision est à nuancer car cette [r]évolution, appelée encore „néolithisation”, s'est effectuée progressivement. Elle a pris naissance au Proche Orient pour gagner successivement l'Europe centrale via l'Anatolie et les Balkans.

Dans le bassin moyen du Danube se sont développées de nouvelles cultures néolithiques qui se sont répandues par voie continentale en suivant principalement les grands axes fluviaux comme le Danube, le Rhin, la Moselle et la Meuse. A l'heure actuelle, lors de l'arrivée des premiers groupes néolithiques dits „danubiens” dans nos régions occupées par les derniers chasseurs-cueilleurs mésolithiques, on ignore s'il y a eu un refoulement des populations locales vers des contrées moins propices à l'agriculture ou, si au contraire, il y a eu „acculturation” avec l'adoption des nouvelles techniques par les autochtones. Par ailleurs, il est impossible d'affirmer s'il y a eu un mélange des populations locales avec les nouveaux-venus originaires de la région du Danube en l'absence de découvertes de squelettes humains due à l'acidité des sols sableux luxembourgeois. Comme le déplacement des populations agro-pastorales danubiennes vers 5500 avant J.-C. constitue la première grande immigration attestée pour nos régions de l'Europe nord-occidentale et qu'elle est absolument déterminante pour l'histoire de l'humanité, nous nous proposons d'évoquer certains aspects culturels, économiques et sociologiques de cette société dite primitive, mais qui en réalité n'est pas très différente du monde rural luxembourgeois d'il y a quelques siècles.

Le néolithique ancien au Grand-Duché de Luxembourg

En Europe nord-occidentale se développe au Néolithique ancien une civilisation nommée „culture danubienne” d'après l'origine géographique du courant culturel qu'elle porte, appelé également „culture rubanée” (Linearbandkeramikkultur) d'après les décors en rubans qui ornent les poteries. Cette civilisation est une des mieux connues en Europe. En effet, depuis le siècle dernier, diverses fouilles scientifiques ont permis d'étudier de nombreux habitats rubanés, leur organisation dans l'espace, la typologie de leurs formes et décors de céramique, ainsi que la panoplie de leurs outils en pierre. Cette première culture du Néolithique ancien, répandue dans de grandes parties de l'Europe, n'était pourtant représentée jusqu'au début des années 1990 que de façon lacunaire au Grand-Duché de Luxembourg. Hormis, d'une part, des recherches ponctuelles effectuées dans les années 1970 par un particulier, Emile Marx, sur les hauteurs limoneuses près de Weiler-la-Tour mettant en évidence quelques vestiges du Néolithique ancien, et, d'autre part, quelques découvertes de surface sans contexte stratigraphique, aucun site rubané n'avait été étudié. Depuis, suite à la mise en route d'un programme de recherche portant sur le Néolithique ancien de la Moselle luxembourgeoise initié par l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, la Société Préhistorique Luxembourgeoise et le Musée National d'Histoire et d'Art, plusieurs fouilles portant sur cette période ont fait l'objet de recherches récentes. Ainsi, en 1990, la fouille d'un site rubané à Weiler-la-Tour-„Holzdréisch” a livré le plan d'un bâtiment et, en 1991, la fouille d'un site à Alzingen-„Grossfeld” a livré le plan de 2 maisons rubanées. En 1992, des objets du Néolithique ancien ont été découverts lors des fouilles urbaines menées à Diekirch „Dechensgaart”. Il s'agit en l'occurrence d'un petit récipient décoré et d'une armature de flèche en silex faisant probablement partie d'un gisement rubané perturbé par des structures plus tardives du Néolithique moyen (culture Rössen). Cependant, la découverte la plus importante a été effectuée en décembre 1992 à Remerschen-„Schengerwis”. Dans l'exploitation d'une sablière, a été mis au jour le premier village rubané de fond de vallée pour le territoire luxembourgeois. La présence de ce grand site rubané est toutefois logique dans la mesure où de nombreux sites rubanés ont déjà été étudiés par le passé dans la vallée de la Moselle aussi bien en amont en France (ex: Metz, Koenigsmacker;

Montenach; ...) qu'en aval en Allemagne (ex: Oberbillig, Trèves, ...). Le vide constaté il y a quelques années ne correspondait en réalité qu'à un manque de chercheurs ... Les diverses données recueillies sur ces sites corrélates aux résultats de fouilles menées à l'étranger permettent d'appréhender en partie les modes de vie quotidienne de cette période capitale.

Economie rurale

Les populations originaires des régions du Danube, qui, rappelons-le, sont des agriculteurs et des pasteurs, introduisent chez nous un nouveau mode de vie et de nouvelles techniques. La fabrication de céramique compte parmi les innovations et les éléments les plus marquants de cette civilisation. De tailles diverses, aux parois fines et lissées, les poteries, „montées” à la main, sont décorées ou non de bandes et d'impressions réalisées à l'aide de „peignes” (outils à plusieurs dents) et de poinçons. Les décors en rubans et en bandes linéaires ont donné à cette civilisation la désignation de Culture Rubanée (Linearbandkeramikkultur). Les décors qui peuvent varier légèrement dans le temps et par région témoignent d'un grand savoir-faire et certains indices permettent même de penser qu'au Néolithique ancien, une certaine spécialisation de l'artisanat a eu lieu. Ceci vaut également, en partie du moins, pour le travail du silex. La provenance des matériaux utilisés pour la confection des outils en pierre, attestent d'approvisionnements sur de longues distances avec des régions éloignées parfois de plusieurs dizaines à plusieurs centaines de kilomètres. Ainsi les variétés de silex trouvées au Luxembourg proviennent de gisements situés notamment en pays mosan près de Maastricht et en Lorraine. Les herminettes sont taillées puis polies sur des galets ou des blocs de roches dures comme le schiste de l'Oesling, le basalte de l'Eifel ou l'amphibolite des Vosges ou du Rhin inférieur. Il demeure difficile de discerner si ces approvisionnements sont dus à des échanges commerciaux (troc) comme plus tard à l'Age du Bronze ou à des expéditions dans les régions voisines.

Agriculture et élevage

Les Rubanés cultivaient des céréales (blé amidonnier et engrain), des pois et des lentilles. L'identification de ces espèces est due à l'analyse des graines carbonisées (carpalogie) et des pollens (palynologie). À côté de la culture de l'introduction de ces nouvelles plantes, les Rubanés ont pratiqué l'élevage d'animaux domestiqués tels que le porc, le bœuf et le mouton. La chasse et la pêche fournissaient un apport nutritif supplémentaire non négligeable. La fouille du village rubané de Remerschen-Schengerwis a livré peu d'ossements d'animaux avec quelques rares os calcinés par le feu, faute de conditions de conservation convenables. Cependant, la fouille d'une grotte près de Waldbillig en a fourni en nombre. Ceux-ci datent également du Néolithique, mais à une culture plus récente de quelques siècles que le Rubané, la culture „Rässen”. L'étude de cette dernière fouille en cours permettra de donner un excellent aperçu de la faune sauvage et domestique vivant au Néolithique.

Habitat

Lors d'une fouille archéologique, un habitat rubané de plein air apparaît, après le décapage de la couche des labours, sous forme de rangées de taches foncées circulaires et longitudinales plus ou moins organisées.

De plan rectangulaire, la largeur des maisons rubanées varie en moyenne entre 5 et 8 mètres, la longueur entre 10 et 40 mètres. L'hypothèse largement répandue selon laquelle l'orientation des maisons rubanées est déterminée par la direction des vents dominants, c.-à-d. qu'elles ont le côté étroit tourné face aux vents dominants, est à nuancer de nos jours. L'orientation Nord-Ouest/Sud-Est systématiquement rencontrée relève certainement plus d'un fait culturel ou traditionnel marquant l'identité du groupe. Il convient de préciser que la vingtaine de maisons découvertes à Remerschen ne sont pas toutes contemporaines. Elles appartiennent au moins à trois phases d'occupation successives.

La maison rubanée semble avoir joué un rôle-clé dans la vie sociale. Elle est le fruit d'un travail collectif d'un groupe humain, d'une famille. Le regroupement de plusieurs maisons rubanées en un village implique l'existence d'une organisation communautaire dont on ignore encore les modalités. La vie quotidienne s'organisait autour du village où l'on trouve des champs cultivés, des pâturages et bien entendu des forêts de chênes, d'aulnes, de tilleuls et de frênes. A Remerschen comme ailleurs aussi, certains villages danubiens étaient entourés ou à proximité de systèmes de palissades ou/et de fossés, pouvant protéger le bétail et les hommes contre des prédateurs et d'éventuels ennemis ou pouvant jouer un rôle d'enceinte cérémonielle. La civilisation rubanée, à travers son unité architecturale dans l'Europe entière, ses coutumes et ses traditions artisanales, mieux perceptibles à travers les décors de céramique, traduit une forte unité culturelle, une véritable „première unité européenne”.

Après la Culture Rubanée: la culture „Rössen” du Néolithique moyen

Les différentes cultures de la période Néolithique ont subi au cours du temps des évolutions diverses perceptibles à travers l'évolution des formes et des décors de céramique, les pratiques sépulcrales, la forme des maisons et leurs implantations au sein d'un territoire. C'est ainsi qu'après la Culture Rubanée du Néolithique ancien, une centaine d'années plus tard, une nouvelle culture néolithique de tradition danubienne apparaît dans nos régions au Néolithique moyen, entre 4800 et 4300 av. J.-C. Il s'agit de la culture dite de „Rössen”, qui porte le nom d'une localité de l'ancienne RDA près de Merseburg.

A nouveau, les décors incisés, les formes de céramique ainsi que la forme de l'habitat permettent de mieux saisir le développement de cette nouvelle culture. La culture „Rössen” semble découler de l'évolution finale de la Culture Rubanée dont le principal élément constitutif est le groupe stylistique de Großgartach. Cette nouvelle culture qui arrive dans nos régions n'est pas forcément synonyme de déplacement d'un groupe ethnique mais elle pourrait être le fruit d'un simple „courant culturel”, d'une évolution de mode, qui semble se répandre le long du Rhin vers le nord et vers le nord-est à partir du sud-ouest de l'Allemagne.

Au Grand-Duché, la découverte du premier site de la culture Rössen remonte aux années 1907-1908. Il a été découvert dans une grotte de Waldbillig qui se trouve près du Müllerthal dans la vallée de l'Ernz Noire, cavité qui a fait l'objet d'une fouille par Nicolas Van Werveke, un grand amateur d'archéologie du début du siècle. Mais ce n'est que dans les années 1980, que la céramique alors recueillie a été attribuée à la culture Rössen.

Ces dernières années, plusieurs gisements appartenant à la culture „Rössen” ont été reconnus dans le bassin mosellan et en particulier sur le territoire luxembourgeois. Il apparaît, au regard de la répartition géographique de ces découvertes, qu'après l'occupation rubanée des couloirs alluviaux principaux et secondaires, ainsi que des plateaux au sol limoneux, que l'occupation

„Rössen“ est présente également dans les fonds de vallées principales (Remerschen-Wintrange) et secondaires (Diekirch-„Dechensgaard“) mais qu'elle semble aussi s'intensifier en s'étendant à l'ensemble des plateaux gréseux (Bourglinster-„Stekaulen“) avec l'utilisation éventuelle d'abris (Christnach-„Immendelt“) et de grottes (Waldbillig). Ainsi au cours du Néolithique, les premières sociétés agro-pastorales semblent avoir fréquenté puis exploité progressivement l'ensemble des niches écologiques du territoire luxembourgeois.

Pour conclure, la période Néolithique apparaît avoir été un véritable creuset pour toutes les sociétés qui jalonnent ensuite l'histoire, la base de leur économie étant basée sur les mêmes principes jusqu'à la révolution industrielle. Les divers essors (démographique, économique, etc...) qui en découlent favoriseront le développement de nouvelles sociétés avec diverses classes sociales. Ces hiérarchies verront alors apparaître, après les premiers villages, les premières villes à l'époque celtique (oppidum du Titelberg), mais aussi les premières guerres. Auparavant de nouvelles migrations se seront étendues à toute l'Europe en particulier avec la „civilisation des gobelets Campaniformes“ à l'âge du Cuivre vers 2000 av. J.-C., et à l'âge du Bronze final vers 1000 av. J.-C. avec la „civilisation des Champs d'Urnes“. Attestés plusieurs fois au cours de l'histoire, différents grands mouvements d'objets et d'idées animés par des hommes témoignent de la recherche par l'homme d'une certaine unité dans la richesse et la diversité des peuples de l'Europe.

*Brigitte de Kildare, la sainte à la vache,
monastère de Prüm*



Antoinette Reuter

Les moines anglo-irlandais dans l'espace luxembourgeois

(VII^e-VIII^e)

L'impact d'une migration ne se mesure pas uniquement au nombre des migrants qui se déplacent. Dans certaines constellations, un groupe numérique réduit peut exercer une influence considérable. Tel fut le cas des moines anglo-irlandais qui au VII^e et VIII^e siècle ont quitté leurs îles pour évangéliser le continent. L'impact de ce mouvement dépasse très largement l'aspect purement religieux. Les monastères mis en place par les moines migrateurs devinrent en effet d'importants centres culturels et économiques.

Willibrord et les moines anglo-irlandais à Echternach

Le mouvement que les historiens appellent „invasions barbares” ou „Völkerwanderung” constitue une des plus importantes migrations dans l’histoire de l’humanité. En faisant route vers l’Ouest, divers peuples, dont les Francs, ont ébranlé des structures patiemment mises en place par l’Empire romain au fil des siècles. Dans l’espace luxembourgeois, cette avancée se matérialise par l’apparition d’une frontière linguistique entre parlers d’origine germanique et d’origine romane. Cette limite partagera ultérieurement le Comté, puis Duché de Luxembourg en un „quartier allemand” et un „quartier wallon”.

L’Europe insulaire était quelque peu restée à l’écart de ce mouvement continental. Aussi, le christianisme et la tradition latine y sont restés plus vivaces. C’est à partir de ce refuge que sera organisée l’évangélisation systématique des nouveaux-arrivants germaniques. En Luxembourg, la filière monastique anglo-irlandaise est essentiellement représentée par les fondations d’Echternach (698) et de Prüm (721) aux confins de l’Eifel autrefois luxembourgeoise^[1].

Il n’est guère aisément de déterminer avec exactitude l’origine géographique précise des moines anglo-irlandais connus sous les vocables de „hibernii” (Irlandais) ou „scoti” (Ecossais). En fait, ils étaient originaires d’un espace tenu par des liens multiples, alliant l’Irlande à l’Écosse et à la Northumbrie (Nord de l’Angleterre). Ces échanges gravitaient autour du système monastique irlandais. En Irlande, les monastères constituaient la forme d’organisation ecclésiastique dominante. Ils imprégnait le christianisme local d’un cachet très particulier où s’entremêlaient les influences celtes, anglo-saxonnes et latines. Le cas du fondateur de l’abbaye d’Echternach, Willibrord, illustre parfaitement ce phénomène. Né en 658 en Northumbrie dans une famille aristocratique, il a été placé depuis son plus jeune âge au monastère de Ripon. Dans sa vingtième année, il se rend au monastère de Cluin Maelsgie en Irlande pour achever sa formation. La vie dans les monastères irlandais était marquée par un ascétisme extrême^[2]. La „peregrinatio pro Christo”, c’est-à-dire le départ en mission avec peut-être à la clé le martyre, était l’aboutissement des sacrifices.

*C'est cette voie que choisit Willibrord après avoir été ordonné prêtre,
la trentaine engagée*

En Frise^[3], où il accosta avec quelques compagnons de route en 690, il trouvait son premier terrain d’évangélisation. Le travail se révélait difficile, car le duc des Frisons, Radbod, n’était nullement convaincu par la nouvelle doctrine. Néanmoins à la longue, la résistance s’effrita et en 695 Willibrord fut nommé en tant qu’évêque d’Utrecht à la tête du premier diocèse frison. Ses voyages de prospection l’ayant également mené à Trèves, il fit la connaissance d’une aristocrate carolingienne, Irmine. Elle lui offrit un grand domaine ainsi qu’un petit monastère et sanctuaire qu’elle possédait à Echternach^[4]. Willibrord fit immédiatement construire à Echternach un nouveau monastère^[5], qui devint rapidement non seulement un centre d’évangélisation, mais encore un pôle de rayonnement culturel et économique.

L'influence irlandaise dans les arts et dans la tradition populaire

Le monastère d’Echternach a mis en place un scriptorium de grande renommée où étaient copiées toutes sortes de manuscrits. Le décor de ces livres s’inspire très fortement des modèles que

Willibrord et ses compagnons avaient apportés de leur patrie insulaire. Il se caractérise par l'emploi d'une variété d'entrelacs et d'éléments empruntés au monde animal.

Le décor repose sur la double tradition irlandaise (celtique) et anglo-saxonne. Cette symbiose s'est exprimée notamment dans les livres dits de „Durrow” (vers 675) et de „Kells” (fin du VII^e siècle). L’Evangéliaire d’Echternach qui fait partie du trésor de la cathédrale de Trèves témoigne par l’abondance des entrelacs de l’héritage irlandais.

Les modèles irlandais n’ont pas seulement inspiré les enlumineurs, mais encore les sculpteurs. De nombreuses pierres mises au jour lors de fouilles à Echternach présentent également le caractéristique décor à entrelacs.

Les créations d’Echternach comptent parmi les fleurons du patrimoine luxembourgeois. Elles montrent à merveille combien l’héritage réputé le plus typique d’une société puise à des sources multiples et est redevable à la migration, ne serait-ce que, d’un tout petit groupe d’hommes.

Les traditions populaires sont un autre domaine de fierté nationale. Or là encore, le souvenir des migrations pourtant déjà fort lointaines des moines irlandais reste vivace. Il s’est réfugié dans de nombreuses légendes qui évoquent des sources miraculeuses que Willibrord aurait fait jaillir à travers le pays. Une procession et des rites guérisseurs perpétués encore de nos jours à la „Përmeskappel” de Kaundorf rappellent le passage de Pirmin, fondateur de l’abbaye de Reichenau et ami de Willibrord.

Signalons également la permanence du culte de Brigitte de Kildare, sainte insulaire, introduit dans l’Eifel luxembourgeoise par les moines de Prüm. Protectrice du bétail, elle est traditionnellement représentée avec une vache. Cette sainte est très probablement également le mystérieux personnage féminin appelé „Breyde” évoqué dans des descriptions luxembourgeoises de sabbat des sorcières. Tel est en effet la dénomination populaire de Brigitte. Très populaire au X^e siècle la sainte aurait été ultérieurement mise en quarantaine, son culte ayant attiré de nombreuses croyances pré-chrétiennes.^[6]



Michel Pauly

Woher kamen die Einwohner der Stadt Luxemburg im Mittelalter?

Die Titelfrage klingt ganz banal, ist aber nicht einfach zu beantworten. Im Gegensatz zu manchen anderen mittelalterlichen Städten Europas sind für Luxemburg keine Bürgerbücher erhalten, in denen alle Neubürger verzeichnet worden sind.^[1] Solche Bücher sind im Stadtarchiv erst fürs 17. Jahrhundert aufbewahrt.

In den Rechnungsbüchern der Stadt, die noch recht zahlreich fürs späte 14. und das 15. Jahrhundert erhalten sind, sind Neuaunahmen von Bürgern höchst selten verzeichnet^[2]. Neubürger mußten eine Armbrust oder den Gegenwert von drei Gulden zahlen. Andere Voraussetzungen (etwa Grundbesitz oder Vermögen) werden nicht erwähnt. In fünf Rechnungsbänden zwischen 1397 und 1420 sind entsprechende Einnahmen nur von 14 Neubürgern registriert. In der dicht

erhaltenen Rechnungsbücherreihe der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts ist das Bürgergeld – je ein Gulden (Frauen zahlten 75% des Betrags) – nur von 103 Neubürgern zwischen 1470 und 1487 verzeichnet (maximal 30 im Jahr 1475-76). Als 1454 und 1460 von den Bürgern ein Eid auf Herzog Philipp von Burgund verlangt wurde, wurde dies aber u.a. damit begründet, daß inzwischen neue Bürger sich in der Stadt niedergelassen hätten. Da Schöffen und Richter sich die Hälfte des Betrags teilten, stellt sich die Frage, ob das Bürgergeld in den Jahren ohne entsprechenden Eintrag im Einnahmenregister nicht in die Taschen des Magistrats floß. Schon 1407 scheint es deswegen Unstimmigkeiten mit dem Richter gegeben zu haben: Der Versöhnungsvertrag der Gemeinde mit dem ehemaligen Richter Giltz von Kettenheim hält ausdrücklich fest, der Neubürger habe dem Baumeister eine Armbrust oder sein Geld zu geben und der habe davon Rechenschaft abzulegen. Da die Einnahmen vom Bürgergeld möglicherweise direkt für den Verwaltungsaufwand ausgegeben und nur Überschüsse vom Baumeister im Rechnungsbuch notiert wurden, stellen die genannten Zahlen vielleicht nur einen Bruchteil des realen Zuzugs in die Stadt dar. Oder die meisten Zuzügler erwarben das Bürgerrecht nicht und brauchten auch kein Bürgergeld zu zahlen. Für eine Erneuerung der einer höheren Sterblichkeitsrate ausgesetzten Stadtbevölkerung genügten die registrierten Neubürger kaum. In der Tat war die seit der Mitte des 14. Jahrhunderts geplante und noch im 15. Jahrhundert im Bau begriffene sog. dritte Ringmauer viel zu weitläufig angelegt und es sollte bis ins 18.-19. Jahrhundert dauern, bis der ummauerte Raum völlig verbaut war. Diese zu großzügige Planung einer Stadtmauer ist aber nicht nur in Luxemburg zu beobachten, wie die Pläne des Kartographen Jacob van Deventer für die niederländischen Städte um 1560 zeigen.

Wo die Stadtbürger herkamen, läßt sich angesichts des Mangels an spezifischen Quellen nur dadurch beantworten, daß man alle erhaltenen Quellen, ganz gleich welcher Art, auf Personennamen abklopft, die eine Herkunftsbezeichnung enthalten: etwa Johann von Arlon oder Clais von Remich. Diese langwierige Übung hatte ich 1978 anhand der mir vorliegenden Quellen der Periode 1353 bis 1443 durchgeführt. Von rund 2100 mir damals bekannten Namen von Stadtbewohnern enthielten immerhin 510 ein Taponym. 236 Ortsnamen wurden so genannt.

Der Nachteil des Verfahrens besteht darin, daß keine Zeitschichten bei der Zuwanderung erfaßt werden können. Bei den uns zur Verfügung stehenden Quellen weiß man nämlich nicht, ab der z.B. Johann von Arlon genannte Bürger selbst aus Arlon stammte oder ob seine Vorfahren schon nach Luxemburg umgezogen waren oder ob Arlon eventuell nur sein voriger Wohnort war. Stefan, der Sohn des Luxemburger Schöffen Philipp von Beauraing ist z.B. 1277 als Stefan von Beauraing in Echternach als Bürger nachgewiesen, ohne daß dieser Name erkennen ließe, daß er eigentlich aus der Stadt Luxemburg stammte.

Aus demselben Grund kann auch nicht die Zahl der aus einem Ort nach Luxemburg eingewanderten Bürger angegeben werden, da Peter und Johann von Arlon möglicherweise Söhne eines Henchin von Arlon sind, der als einziger tatsächlich eingewandert ist, während der Zuname „von Arlon“ sich bei Peter und Johann schon zum Familiennamen verfestigt hat. Vielleicht sind auch Peter, Johann und Henchin ohne sich gegenseitig zu kennen aus Arlon aufgebrachen, um in Luxemburg eine neue Existenz aufzubauen. Nur selten sind die Quellen informativ genug, daß man genaue Familienbeziehungen rekonstruieren könnte, wie ich das für etwa 70 Schöffenfamilien des 13.-15. Jahrhunderts versucht habe.⁽³⁾

Eine weitere Schwierigkeit röhrt daher, daß nicht immer sicher ist, ob die in einer Quelle genannte Person Stadtbürger oder zumindest Stadtbewohner ist oder ob sie vielleicht nur vorübergehend in der Stadt weilte. Aus diesem Grund habe ich z.B. nie die Namen von Adligen berück-

sichtigt, weil in der genannten Periode in der Stadt auftretende Adlige noch nicht unbedingt dort ein Wohnquartier hatten. Und der Name ihres Geschlechts (von Orley) muß keineswegs der Name ihrer Hauptwohnburg (Linster oder Befort) sein.

Trotz dieser Unzulänglichkeiten bleibt das beschriebene Verfahren auch für viele andere Städte vor dem 15. Jahrhundert das einzige mögliche, um uns den demographischen Einzugsbereich einer Stadt einigermaßen zu beschreiben.^[4]

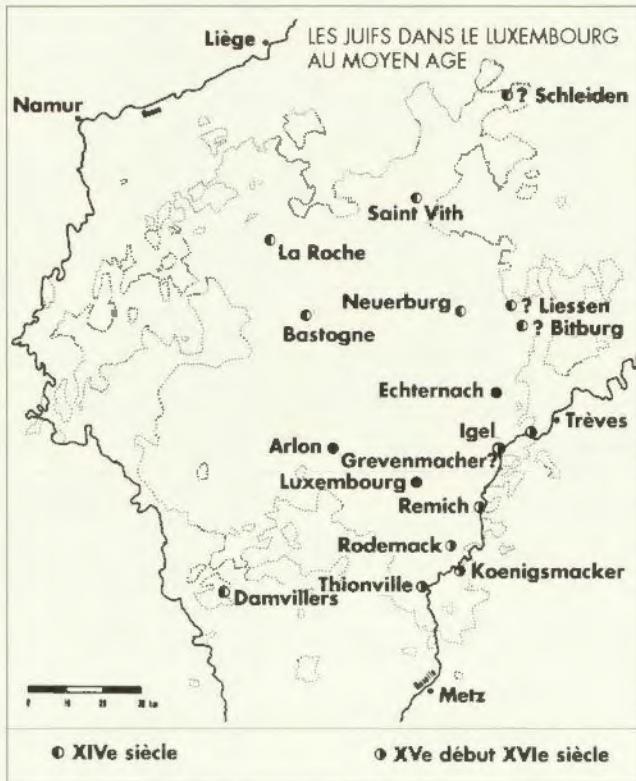
Die oben genannten 236 Ortsnamen aus rund 510 Einwohnernamen mit Toponym zwischen 1353 und 1443 stammen zum größten Teil aus einem Umkreis von 20 km Luftlinie um die Stadt herum. Daß die Masse der Stadtbevölkerung aus einem Umkreis von 10-20 km kam, nennt der Schweizer Stadthistoriker und erste Präsident der Internationalen Kommission für Stadtgeschichte Hektor Ammann eine „immer wieder erhärtete Erfahrungstatsache“^[5]. Diese Menschen aus dörflichen Verhältnissen erneuerten kontinuierlich die städtischen Unterschichten. Die Masse der Zuwanderer kam aus den reichen Landschaften des Gutlandes, aus dem Alzettetal, von den fruchtbaren Anhöhen zwischen Alzette und Mosel zwischen Remich und Diedenhofen. Genau dort konzentrierte sich auch der Guts- und Rentenbesitz der reichen Stadtbürger. Dann konnte der demographische Einzugsbereich auch über die 20-km-Grenze hinausgehen: etwa im Sauerthal zwischen Echternach und Wasserbillig und auf der Anhöhe zwischen Sauer und Syr, oder bis an die Attert (Useldingen, Bissen, Vichten) oder Wark (Mertzig). Der ländliche Bevölkerungsüberschuß ist eindeutige Ursache der Zuwanderung in die Stadt, deren höhere Sterblichkeitsrate so sehr einfach und schnell ausgeglichen werden konnte. Ohne regelmäßige Einwanderungen aus dem Umland wäre keine mittelalterliche Stadt lebensfähig gewesen.

Aus dem weiteren Umland kamen die Einwohner Luxemburgs seltener, aber bis in einen Umkreis von 80 km sind durchaus auch kleinere Orte als Herkunftsbezeichnungen belegt: Anlier, Volaiville (an der Sauer), Derenbach, Tritten, Besslingen, Hosingen, Dasburg, Eisenbach, Brimingen (Eifel), Wasserliesch (an der Mosel) u.a.m. In größerer Entfernung sind vor allem Städte als Herkunftsorte belegt: Bastnach, Laroche, Marche, Poilvache, Vielsalm, Sankt Vith, Schönecken, Bitburg, Dudeldorf, Manderscheid, Marville im damaligen Herzogtum, aber auch Brüssel, Jodoigne, Mechelen, Utrecht, Limburg, Aachen, Prüm, Bonn, Frankfurt, Mainz, Koblenz, Bernkastel, Cochem, Montabaur, Tholey, Hagenau, Boulay, Metz u.a.m. Im Fall von Bonneville (bei Namür), Saint-Nicolas (bei Lüttich), Lontzen (in Limburg) u.a. ist wohl ein Umweg über eine Stadt in der Nachbarschaft anzunehmen. Die Zuwanderer aus entfernteren Gegenden scheinen eher aus dem nördlichen Halbkranz zwischen Semois und Mosel sowie vom Rhein gekommen zu sein denn aus dem Süden. Einige dieser entfernteren Orte sind allerdings nur für Handwerker nachgewiesen, die 1380-81 in einem Rechnungsbuch für Arbeiten an der herzoglichen Burg genannt werden: Sie hielten sich möglicherweise nur vorübergehend in Luxemburg auf, weil der Schloßintendant sie aus Brabant mitgebracht oder eigens nach Luxemburg gerufen hatte.

Eine Kartographierung des demographischen Einzugsbereichs wäre natürlich anschaulicher, ist aber zur Zeit noch nicht sinnvoll, weil ich inzwischen über 10.000 Namen von Stadtbewohnern aus dem 13.-15. Jahrhundert gesammelt habe, deren Auswertung nur mittels EDV handhabbar wird. So habe ich z.B. den Eindruck, daß die obige Beschreibung die Herkunft von Bürgern auf der Schiene der Lampartischen Straße, die Oberitalien über das Elsaß und Luxemburg mit Brabant und Flandern verband, vernachlässigt. Im 15. Jahrhundert sind nämlich Bürger aus Saarbrücken, Sankt Johann, Wallerfangen, Schaffhausen an der Saar belegt. Die Existenz großer Straßen spielte sicher eine wichtige Rolle bei den mittelalterlichen Wanderungsbewegungen, sowohl im überregionalen wie im Nahbereich der Städte.^[6]

Um trotzdem ein Bild vom Herkunftsgebiet der Einwohner Luxemburgs im Mittelalter zu vermitteln, sei die Karte mit den Toponymen der Stadtschöffen zwischen 1222 und 1500 veröffentlicht, soweit ihr Herkunftsor bekannt ist. Er deckt sich geographisch mit jenem aller Bewohner, wenn er auch bei weitem nicht dessen Dichte aufweist.

Interessant wäre es natürlich, wenn man solche Karten für mehrere Städte einer Gegend, z.B. des Herzogtums Luxemburg, zeichnen könnte. Für Metz existiert übrigens eine derartige Karte, die auch die Zuwanderung von Luxemburgern nach Metz im 13. Jahrhundert festhält.^[7] Dadurch ließe sich auch die Attraktivität bzw. die Zentralität der verschiedenen Städte vergleichen. Denn über die Beobachtung der Wanderungsbewegungen vom Dorf in die Stadt und, seltener, von einer Stadt in eine andere hinaus stellt sich auch die Frage, warum Menschen sich lieber in Luxemburg als in Arlon oder Diekirch niederließen. Damit ist aber die Frage der zentralen Funktionen der Städte gestellt, die in diesem Rahmen nicht behandelt werden kann.^[8]



Les juifs dans le Luxembourg au Moyen Age

(Carte: Jean-Marie Yante)

Jean-Marie Yante

Présence et activités des juifs dans le Luxembourg médiéval

L'histoire du peuple juif est d'une part histoire de migrations. La diaspora ou „dispersion” des juifs commença au VIII^e siècle avant notre ère avec la déportation assyrienne (prise de Samarie, 723). Elle fut accélérée par les déportations babyloniennes (597 et 586 avant notre ère) et surtout par la prise de Jérusalem par les Romains et la seconde destruction du Temple (70 après J.-C.). D'autre part l'histoire du peuple juif est étroitement liée à celle d'une religion. L'instauration de l'Empire chrétien au IV^e siècle entraîna l'apparition d'un phénomène complètement nouveau, l'antisémitisme. Les souverains chrétiens commencèrent à persécuter les juifs en raison de leurs croyances religieuses. Chassés de leur terre ancestrale de Palestine, les juifs furent encore et encore les victimes innocentes de persécutions et de pogroms. Jean-Marie Yante dresse ici un tableau succinct de leur condition dans le Luxembourg médiéval.

Denis Scuto

Aucune implantation juive n'est connue au haut Moyen Âge dans le futur pays de Luxembourg-Chiny

Un premier établissement est mentionné à Arlon en 1226, où un immeuble est situé dans la rue des Juifs dit en Hetschgassen^[1]. Les premières années du XIII^e siècle, voire les dernières du XII^e peuvent être considérées comme le début d'une phase nouvelle dans l'histoire des communautés israélites de l'espace „sud-lotharingien”. C'est en 1276 seulement qu'est attestée semblable présence dans la capitale.

Au XIII^e siècle et surtout au XIV^e, les empereurs cèdent à des princes territoriaux et des villes leur droit de protection des juifs et les revenus y afférents (Judenregal). En 1309, Henri VII de Luxembourg, récemment élu empereur, autorise son parent Frédéric de Schleiden à recevoir des juifs dans son château. Six ans plus tard, Louis de Bavière, roi des Romains, concède pareil privilège à Jean l'Aveugle pour l'ensemble du comté de Luxembourg. Aux établissements déjà anciens d'Arlon et de Luxembourg s'en ajoutent dans la première moitié du XIV^e siècle à Neuerburg, Echternach, Liessem, La Roche, Damvillers, vraisemblablement Bastogne, peut-être Bitburg.

La peste noire et le pogrom de 1349/50

L'apparition et la propagation de la peste noire en Europe occidentale, en 1348/49, marquent la fin de la „première vague” d'implantations. En quête de coupables, les populations accusent les israélites d'empoisonner l'eau des fontaines et déclenchent des massacres. Afin de prévenir pareille extrémité, le roi des Romains Charles IV invite les habitants de Luxembourg, le 24 juillet 1349, à protéger la vie et les biens des juifs, et, même le pape les considérant comme innocents des crimes dont on les accuse. Ordre est intimé de maintenir cette conduite aussi longtemps que la preuve du contraire n'aura été administrée et, le cas échéant, de juger les responsables d'après leur délit. S'il n'est nullement établi que le fléau atteignit la principauté, il semble par contre que les juifs de la capitale et d'Echternach n'aient pas échappé à l'hostilité populaire.

Dès le 7 mai 1350, par humanité, probablement aussi par intérêt, Charles IV invite la ville de Luxembourg à en accueillir à nouveau. La colonie de Saint-Vith, où une rue des Juifs et un cimetière israélite sont attestés en 1370, est peut-être antérieure au deuxième établissement dans la capitale (au plus tard en 1372).^[2]

La „deuxième vague”

En dépit de nouvelles et sérieuses difficultés en 1391, la communauté de Luxembourg acquiert une réelle importance économique et probablement démographique à la fin du XIV^e siècle et au début du XV^e. Lazare de Francfort en constitue la figure marquante. Exportateur de vin, créancier des seigneurs de Pittange et de Créhange, il acquitte en 1405 la très lourde amende de 1000 florins du Rhin pour avoir „contre sa loi et ses priviléges, fréquenté avec Salomon juif qui estoit excommunié, ce que faire ne povait sur peine de confiscation de corps et de biens”. En 1412, un cadeau de Joyeuse Entrée de 100 florins, au profit du duc Antoine de Bourgogne, confirme la relative aisance des juifs de la place.

La charnière des XIV^e et XV^e siècles correspond en fait au repli des Lombards qui, entre 1290 et 1400, ont opéré comme prêteurs et changeurs dans une vingtaine de localités du pays de

Luxembourg-Chiny. les juifs ont pu profiter de ce départ pour renforcer leur implantation dans la capitale, s'établir à Thionville et temporairement à Echternach. Leur maintien à Arlon s'avère par contre problématique^[3]. L'étoffement de la colonie luxembourgeoise peut également résulter de l'expulsion des juifs de l'archevêché de Trèves en 1418. Cette origine concourrait à l'explication d'une présence alors exclusive dans le quartier allemand du duché. On ne peut oublier non plus que le „temps des engagères”, inauguré en 1388 et se prolongeant jusqu'au milieu du XV^e siècle, livre le pays à des princes plus prompts à le spolier qu'à restaurer une économie ébranlée. Ces moments difficiles accroissent les besoins de liquidités.

Victimes d'un nouveau pogrom en 1433, à l'instigation de la duchesse Elisabeth de Görlitz, quelques juifs se réinstallent dans la capitale avant le siège par les troupes de Philippe le Bon en décembre 1443. L'un d'eux, homme prudent et sage en la loi, négocie alors la reddition du château. Faut-il l'identifier avec „Salomon der juede” qu'en janvier suivant le nouveau souverain exclut, avec vingt-quatre autres personnes, de l'amnistie générale accordée aux habitants de la ville? L'arrivée du duc de Bourgogne provoque en tout cas l'exode de tous les israélites.

Les établissements de la seconde moitié du XV^e siècle

Dès 1445, une colonie se reconstitue dans la principauté. Toujours faible – entre un et onze ménages –, elle y est attestée sans discontinuité jusqu'en 1516/17. Ses membres manifestent une grande mobilité: d'aucuns ne demeurent que quelques mois dans le pays; deux sur trois acquittent au maximum cinq fois la redevance; quelques-uns par contre sont présents une dizaine, une vingtaine, voire une quarantaine d'années.

La capitale attire et retient plus ou moins longuement la majorité des israélites

Toutefois en mars 1478, à l'occasion d'une journée des états, „ses habitants se rendent aux hostelz ou demouroient les juifz, et illec rompirent leurs maisons, les ruerent de pierres et battirent villainement et apres ce prandirent tous leurs biens et en firent leur plaisir”. La communauté boude alors la ville jusqu'en 1490.

Active place marchande sur la Moselle, Thionville conserve ou récupère des établissements juifs, tout au moins jusqu'en 1492^[4]. Arlon et Echternach n'accueillent jamais que des implantations intermittentes. Il en va de même de quelques localités riveraines ou proches de la Moselle: Remich, Rodemack, Koenigsmacker, Igel, peut-être Grevenmacher.

Les rares origines connues (Düren, Neumagen, Bonn, Wiesbaden, Eschweiler et Nancy) confirment le lien traditionnellement admis entre les établissements luxembourgeois et les importantes juiveries rhénanes.

Le départ en 1516/17

On ignore la raison du départ de tous les israélites du duché à la fin de 1516 ou au début de 1517^[5]. Nulle trace d'un pogrom ou de quelque décision des autorités. L'initiative émane-t-elle des intéressés, répondant à des impératifs économiques? Des implantations ne réapparaîtront que dans les décennies 1550 et 1560, à Grevenmacher d'abord, à Luxembourg ensuite.

Crédit, négoce et artisanat

A partir du XIII^e siècle, alors que l'Eglise condamne le prêt à intérêt et que, simultanément, croissent les besoins en numéraire de couches de plus en plus larges de la population, les juifs et les Lombards assument un rôle essentiel en matière de crédit. On s'accorde à voir dans les premiers de petits prêteurs sur gages, spécialisés dans des opérations à court terme et recrutant l'essentiel de leur clientèle dans les milieux les plus démunis. Ces prêts à la petite semaine ne laissent aucune trace. Les rares documents conservés voient intervenir des nobles régionaux mais, pour des transactions importantes, ceux-ci s'adressent tout au long du XIV^e siècle à des juiveries étrangères (Trèves, Saarburg, Wittlich, Sankt Wendel et Coblenze).

Le problème de l'origine des capitaux investis demeure total. Les prêteurs acceptent-ils des fonds en dépôt? La précarité de la condition des israélites et les spoliations pouvant les frapper maintiennent peu attractifs de tels placements. Le prix du crédit varie probablement du tout au tout suivant les circonstances. Des taux élevés préviennent des risques: suspension de l'exigibilité des intérêts, voire du capital, et variations monétaires.

Aux opérations financières, les juifs joignent fréquemment un négoce à plus ou moins modeste échelle: commerce du vin dans la capitale, des fromages pour le Thionvillois Gersils, de draps et de vêtements à Arlon. Les drapiers de Luxembourg sont également attentifs à empêcher toute concurrence et tout empiétement. Par sentence du 15 avril 1513, le Conseil provincial interdit aux juifs la vente des étoffes à l'aune, ne leur reconnaissant que celle au détail. Les patronymes „Jacop le voirier“ et „lewe der kartenmecher“ révèlent-ils par ailleurs des activités exercées dans la principauté?

D'une façon générale, pas davantage que dans d'autres provinces des Pays-Bas, les juifs n'ont déployé une activité marquante dans le Luxembourg.

Les juifs dans la société médiévale

Les sauf-conduits négociés avec le souverain fixent les droits et obligations réciproques, tarifent le tribut annuellement payé au prince (entre 2 et 20 florins dans la seconde moitié du XV^e siècle) et, théoriquement du moins, préviennent tout arbitraire. Dans les Pays-Bas, la situation juridique des juifs, considérés comme des véritables étrangers, des aubains, leur vaut un sort globalement plus favorable que dans de nombreuses principautés françaises ou allemandes.

Alors que l'Eglise protège généralement les israélites, dépositaires de l'Ancienne loi, tout en encourageant leur conversion, les autorités ne souffrent pas des attaques contre la foi chrétienne. En 1454, la fille du juif Moyse est incarcérée à Luxembourg pour avoir tenu de tels propos, condamnée à mort et exécutée par le feu, non sans avoir au préalable été baptisée et confessée.



Le banquier et sa femme
Quentin Metsys (1514),
Paris, Musée du Louvre

Antoinette Reuter

Cinq siècles de présence italienne à Luxembourg

Il y a peu de temps, le Luxembourg soufflait les bougies du „Centenario“ de l’immigration italienne contemporaine. Les manifestations qui tout au long de l’année 1992 ont accompagné cet événement avaient un côté solennel: elles étaient une sorte de rite d’agrégation de la communauté italienne à la société luxembourgeoise. Séance académique à l’appui, les Italiens étaient en quelque sorte cités à l’ordre de la nation notamment pour services rendus dans le cadre de l’industrialisation du pays. Toutefois, les réjouissances avaient également un je ne sais quoi de pathétique. Cette sidérurgie, dont les Italiens du Luxembourg ont bien mérité se rétrécit comme peau de chagrin. Sa mémoire s’efface de jour en jour¹¹. Ne doit-on pas craindre qu’avec la mémoire du fer ne se perde le souvenir de milliers d’itinéraires individuels, qui mis bout à bout constituent pourtant un pan de l’histoire du Grand-Duché?

Il y a en effet des oubliés qui nous interpellent. Lorsque dans les occasions officielles on célèbre les relations italo-luxembourgeoises, on évoque souvent la chevauchée transalpine et la mort tragique à Pise d'Henri VII, empereur d'Allemagne issu de la maison de Luxembourg (1313). Or, il y aurait bien d'autres souvenirs communs à rafraîchir. L'immigration centenaire a eu de toute évidence des précédents notoires, précédents dont les contemporains savaient apprécier l'importance, mais que la postérité a complètement refoulés^[2]. Aussi, il nous a semblé utile de remettre ce passé au présent.^[3]

1. Marchands-banquiers lombards en Luxembourg La banque, une invention italienne (XIII^e-XIV^e)

Suite aux Croisades, l'Italie est devenue progressivement à partir du XI^e siècle la plaque tournante des échanges économiques entre l'Orient et l'Occident^[4]. Profitant pleinement du redéploiement du grand commerce européen, elle a accumulé au fil des décennies des richesses considérables. Ces richesses, elle les réinvestissait chez elle (manufactures, mécénat), mais également ailleurs en Europe, par le biais d'un réseau bancaire „inventé” à cette occasion. On accorde communément à l'Italie le mérite d'avoir créé les premières banques. D'ailleurs toute une terminologie bancaire spécialisée d'origine italienne confirme cette filiation. Les premiers banquiers étant d'origine lombarde, le terme Lombard a fini par devenir au Moyen Age synonyme de banquier.

C'est Jules Vannerus, l'un des pères-fondateurs de l'historiographie luxembourgeoise, qui a mis en relief dans une étude très fouillée la présence de marchands-banquiers lombards en Luxembourg. Malheureusement son travail paru à l'étranger a été peu remarqué au Grand-Duché^[5]. A priori, cette présence en Luxembourg à pareille époque a de quoi étonner, les historiens s'accordant en général pour prêter à ce pays un intérêt faible économique. Elle devient toutefois moins insolite, lorsque l'on tient compte des voies de communication. Le Luxembourg était alors situé sur un des axes routiers majeurs, la „Lampartische Straße”, la „route lombarde”, qui reliait deux régions prospères de l'Europe, l'Italie et la Flandre.

Les marchandises entraînant les hommes, un certain nombre d'Italiens se sont établis hors de la Péninsule. En Luxembourg, Jules Vannerus a pu répertorier des marchands-banquiers italiens en de nombreuses localités^[6]. Il s'agit soit de villes-étapes sur „la route lombarde” (Thionville, Luxembourg, Bastogne), soit d'endroits proches de la clientèle potentielle de nobles et de prélats (Vianden, Schönecken, Echternach).

Des banquiers originaires d'Asti et de Chieri

En Luxembourg, comme dans les autres „Pays Bas”, la majorité des banquiers que l'on disait „lombards” étaient originaires des villes „d'Aist” (Asti) et „Chiers” (Chieri) situées en fait aux confins du Piémont et de la Lombardie. Asti était au XII^e siècle la ville la plus importante du Piémont^[7], Chieri ne lui cédait le pas que de peu. Parties prenantes dans le mouvement communal, elles avaient balayé très tôt leurs seigneurs féodaux. Avant que sa banne fortune ne sombre dans les rivalités meurtrières entre „Gibelins” (partisans de l'empereur d'Allemagne) et „Guelfes” (partisans du Pape), une importante bourgeoisie marchande s'y enrichissait au passage des marchandises qui transitaient vers les cols piémonto-savoyards^[8]. C'est de ces lignées aisées de „torriani”, de pro-

priétaires d'un „ostel” doté d'une tour en signe de puissance qu'étaient issus les marchands-banquiers lombards établis au Luxembourg. Ils avaient pour noms Isnardi, Balbi, Turchi de Castello, Testis, Sarrasin, de Canderis, Provana, Vignola, Garetti, de Troya.

Privilégiés, mais vulnérables

La banque lombarde reposait sur un système de parentèle et de clientèle. En mettant à contribution le jeu des alliances et des cousinages, les „Lombards” tissaient un réseau bancaire à l'échelle de l'Europe.

Les banquiers achetaient aux souverains contre espèces sonnantes et trébuchantes le droit de tenir „banc” ou „table de Lombard”. Ils changeaient de l'argent – opération fructueuse à une époque où à l'intérieur des pays, les monnaies n'étaient pas unifiées – ou se livraient au prêt à la consommation. Chaque „table” était servie par un „maître”, un „facteur” et des „compagnons” (apprentis).

Les prêts étaient principalement accordés au souverain ou à des nobles pour des dépenses somptuaires ou militaires (achats d'armes, réfection de fortifications, etc.). En contrepartie les „Lombards” étaient généralement chargés de la collecte de divers impôts, à charge de se servir au passage pour rentrer dans leur fonds. Ils devenaient en fait trésoriers et officiers taxateurs des souverains. Cette pratique explique une relation quelquefois tendue avec la population locale.

En Luxembourg, certains „Lombards” étaient investis de pouvoirs considérables. Henri Guaret(ti) d'Asti s'est vu confier la recette générale du pays de 1337 à 1340. Sandro „le Lombard d'Aist” bénéficiait du même privilège en 1359.

Arnould, d'abord justicier, puis échevin d'Arlon, exerçait les fonctions de prévôt, donc de représentant du souverain dans cette même localité de 1317 à 1329. Banquier de Jean l'Aveugle, celui-ci le nomma sénéchal (dapifer) du comté, c'est-à-dire préposé aux armées du pays, en l'absence du souverain. Continuant ses services auprès du fils de Jean l'Aveugle, le futur empereur Charles IV, Arnould finança en 1346 le rapatriement de la dépouille mortelle du comte baroudeur, mort à Crécy ainsi que ses funérailles. Sa déconfiture soudaine, peu de temps après, illustre toute la fragilité de la position des „Lombards”. Leur prospérité dépendait essentiellement du bon voulair des princes.

Quel souvenir reste-t-il des Lombards?

En Luxembourg, l'activité des Lombards s'est étiolée progressivement à partir du XIV^e siècle, alors que le grand commerce entrait dans une phase de repli. Néanmoins, la mémoire a conservé certains détails liés à la présence de ces marchands-banquiers. Les lieux-dits „le Lombard” à Neufchâteau en Ardenne et „prés des Lombards” à Bastogne rappellent les „Balbi(ani)” dont les descendants étaient encore présents en ces localités au XVI^e siècle. Jusqu'à ce que le curé du lieu ne cède au harcèlement d'un antiquaire rapace on pouvait admirer en l'église de Hamipré la tombe d'un Balbi de „Tourin”.^[9]

Une légende rapportée par „Dicks”, écrivain luxembourgeois bien connu du XIX^e siècle, capte le reflet de Pierre Sarassin, échevin d'Echternach, banquier de Baudouin, archevêque de Trèves et frère de l'empereur Henri VII, Vannerus cerne par déduction l'identité italienne. En compagnie

de son épouse Juliane celui-ci fait une donation généreuse, comportant entre autres 25 maisons, en faveur de l'établissement des Clarisses à Echternach (1353), avant de périr assassiné la même année. Sa veuve a su habilement défendre ses intérêts contre des créanciers espérant profiter de sa faiblesse.

Mal lui en prit, car voici ce qu'affirme la légende: „Um das Jahr 1330 lebte in Trier ein frommer, tugendhafter Bürger, Namens Peter Zarasyn. In gottesfürchtiger Gesinnung ... erbaute er zu Echternach ein Kloster, das er jedoch vorerst nicht mit allen erforderlichen Hilfsquellen beschenken konnte. Zarasyn besass eine Frau, die in allem sein Gegenbild war. Dieses geizige, heimtückische Weib beschloss, sich wieder in den Besitz der von ihrem Manne an die Nonnen abgetretenen Güter zu setzen. In dieser Absicht ging sie nach Echternach, und unter dem Vorwande, die Schenkungsurkunden in bessere Ordnung zu bringen, wusste sie den Schwestern dieselben mit heuchlerischen Reden abzugewinnen. Unterdessen hatte sie ihren Gemahl in Trier ermorden lassen, worauf sie aus der Gegend verschwand. Der ormen Clarissen in Echternach nahm sich der mildthätige Johann der Blinde an, sicherte ihren Besitz, und bereicherte sie mit neuen Geschenken.“^[9] Ce retournement manifeste de la vérité ne traduirait-il pas une animosité populaire à l'égard des belles réussites des „Lombards“?

2. Le microcosme valtelinois à Luxembourg (XVI^e-XVII^e siècle)

Au XVII^e siècle, la présence italienne en Luxembourg ne se résume pas à quelques oiseaux de passage égarés dans les brumes luxembourgeoises. Il existait dans la capitale du Duché et dans d'autres localités de moindre importance un véritable microcosme italien tenu par des solidarités particulières. Les migrants de la Valteline constituaient la colonne vertébrale de cette immigration. Les représentants de la diaspora valtelinaise occupaient essentiellement trois métiers: ils étaient militaires, maçons ou marchands.

La Valteline, une réputation de terre d'émigration précoce

La Valteline s'identifie à l'actuelle province de Sondrio en Italie. Elle correspond en gros à la vallée de la Adda, qui relie le Lac de Côme à Bormio, station balnéaire déjà réputée à l'époque des Romains. Grâce à son exceptionnelle orientation est/ouest, la vigne et les arbres fruitiers y poussent jusqu'à une altitude inattendue en montagne. Il s'agit en fait d'une vallée alpine heureuse, ce qui explique qu'elle ait fait le plein d'habitants dès la fin du Moyen Age. De ce fait en dépit de conditions favorables, un certain déséquilibre entre le nombre des habitants et les ressources nourricières s'est rapidement fait sentir.

Depuis l'Antiquité, la Valteline et le Valchiavenna adjacent constituent une voie de passage importante. La ville de Chiavenna (de l'italien chiave, clé) contrôle l'accès de trois cols pratiqués depuis les temps anciens, le Splügen, le Septimaner et le Maloja. C'est par ce goulot que devaient transiter les marchandises de Venise et de Milan en partance pour l'Allemagne et la Flandre. Les Valtelinois profitaient de l'aubaine en se spécialisant dans le charroi. Ils prenaient ainsi l'habitude de quitter leur vallée d'origine pour des voyages au long cours. Dès le XV^e siècle, un groupe de Valtelinois était établi dans la Cité des Doges. Au XVI^e ils étaient présents en Pologne, à Lyon et Paris^[10]. L'écrivain Daniel Defoe (1660-1731) les signale à Londres. Cette mobilité qui avait au départ pour origine la démographie et le commerce, s'est dramatiquement accélérée à partir du XVII^e siècle pour de nouveaux motifs.

Tout comme les marchandises, les idées circulaient dans la vallée. Au XVI^e siècle, la religion réformée a pu temporairement y prendre pied. Il s'ensuivit des luttes confessionnelles et des règlements de compte alternés qui jetaient sur les routes de l'Europe des nuées de Valtelinois tant catholiques que protestants. Cette situation suscitait l'intérêt de la France et de l'Espagne qui s'improvisaient „protecteurs” potentiels. Ces deux grands firent de la Valteline un théâtre privilégié de leur rivalité, avec les conséquences que l'on imagine aisément. Finalement, un „troisième larron”, la „Ligue des Grisons” imposait sa loi à la vallée pour deux siècles. Désormais, la Valteline se trouvait dans l'orbite helvétique. Surcroît de malheurs, des catastrophes naturelles, tel le glissement de terrain qui en 1618 emporta la ville de Piuro, imposaient l'exil définitif à de nombreux Valtelinois.

Dans l'orbite de la Suisse, les militaires valtelinois

Faisant bon gré contre mauvaise fortune, les Suisses, qui ne disposaient pas encore de la manne touristique, s'étaient spécialisés dans le métier des armes au service des princes de l'Europe. Il ne s'agissait pas à vrai dire d'un mercénariat à la disposition du plus offrant. Les „condotieri” qui levaient les troupes respectaient en fait certaines alliances traditionnelles. Dans les Grisons, dont la Valteline relevait depuis le XVI^e siècle, le régiment de Planta était d'habitude au service de la France, alors que les de Salis recrutaient pour les Habsbourg d'Espagne ou d'Autriche. Ceci explique qu'à travers des souverainetés changeantes, nous rencontrons des militaires valtelinois en Luxembourg tout au long du XVII^e siècle^[11].

A la fin du XVI^e siècle, l'Espagne recrutait en Italie pour mater la révolte aux Pays-Bas. Les registres du Conseil provincial de Luxembourg font fréquemment allusion à ces militaires italiens auxquels les habitants du Duché devaient charroi et quartiers d'hiver^[12]. Quelques éléments recueillis dans les registres paroissiaux de Thionville et de Luxembourg, nous montrent que les Valtelinois constituaient un élément de choix parmi ces militaires. A Thionville sont installés dès le début du XVII^e siècle des militaires de „Wurms”, Bormio. A Luxembourg, ils étaient nombreux dans les compagnies „Jaccino”, „Conti” et „Saint Mars” vers 1650, „Tellot” et „Disca” vers 1670, chaque compagnie comptant une soixantaine d'hommes. Certains de ces militaires avaient femme et enfants.

Le monde des militaires valtelinois paraît, sauf en ce qui concerne les officiers, assez replié sur lui-même. En tant que témoins de mariage ou parrains figurent principalement les gradés au leurs épouses. On peut penser que les soldats mariés logeaient chez l'habitant, alors que les célibataires avaient probablement leur cantonnement dans quelque „baraque”, caserne^[13]. En dehors des rituels incidents de garnison – bagarres et désertions – les relations avec la population locale ne semblent pas avoir donné lieu à de grands problèmes, excepté en 1673 l'épique affaire du pain de munition. les soldats italiens menaçaient révolte, leur estomac étant rebelle au pain local jugé trop gris et trop lourd. Le magistrat sut arbitrer le conflit et garantir que les boulanger respecteraient les recettes transmises par les officiers des régiments italiens^[14].

Parmi les officiers valtelinois au service de l'Espagne, certains choisirent de se retirer dans le Duché avec beaucoup de bonheur. Le capitaine Tello (Tellot, Teglio) originaire de Teglio eut parmi sa descendance des prévôts de Laroche en Ardenne et un curé de Remich qui fit reconstruire son église „aus den fundamenten auf italienisch” et a laissé une chronique manuscrite des événements de son époque^[15].

Le capitaine Disca épousa Pétronelle Wohlschläger issue d'une famille de juristes éminents. Il gérât une fortune foncière confortable et bénéficiait de l'estime de ses concitoyens, puisqu'ils l'avaient gratifié de la charge de „capitaine de la bourgeoisie”, c.-à-d. commandant de la milice

bourgeoise de la capitale. Ceci nous montre qu'à l'époque des étrangers pouvaient être appelés à des charges publiques s'ils en avaient les compétences.

Une réputation bien assise, les maçons valtelinois

L'éloge de l'Italie alpine en tant que berceau de l'art de bâtir en dur n'est plus à faire. Dans les Alpes, l'absence d'autres matériaux de construction constitue depuis toujours une invitation à se servir de la pierre. Dès l'époque espagnole, des maçons valtelinois sont présents à Luxembourg, citons les Pedron(n), Sciavon, Catani, Soanni, Lombardin de Chiavenna, les Pizzicaia et Morelli de Piuro, les Trabusco de Bormio. Ils sont toujours en place à l'époque de Vauban. Ces familles installées à demeure, logeaient et engageaient des saisonniers pour soutenir l'activité maçonnante estivale¹¹¹.

Certains maîtres valtelinois étaient d'une grande qualité. Par des sources valtelinaises, nous savons que l'oncle d'Antoine Trabusco avait reçu une formation de sculpteur à Imst au Tyrol, auprès de Michael Lechleitner, artiste alors très réputé. L'un de ses alliés était le maître-d'œuvre de la reconstruction de l'abbaye de Wadgassen¹¹². On peut estimer qu'élevé dans un entourage aussi éminent, Antoine se devait de ne pas le dépareiller. Guillaume Pizzicaia quant à lui avait une réputation de sculpteur-stuccateur. A ce titre le magistrat de la ville de Luxembourg l'avait notamment chargé de décorer sa salle de réunion au premier étage de l'Hôtel de Ville, c.-à-d. l'actuel palais grand-ducal¹¹³. Pizzicaia amassa une fortune considérable en concédant des prêts à la construction à des particuliers qui faisaient construire leur maison par son entremise.

Sur les traces des militaires et des maçons, les marchands

Le XVII^e siècle enregistre un mouvement global de marchands italiens vers le Rhin et la Moselle. On en trouve non seulement à Luxembourg, mais encore à Trèves, Cologne et Mayence, ainsi que dans des localités beaucoup plus modestes (Bernkastel, p.ex.). A Luxembourg-ville résidaient les Johanetti, Joriano, Tognini et Rayan de Chiavenna. Les D'Odeu ou Vonossen de Campodolcino exerçaient alternativement le métier d'orfèvre ou d'entrepreneur de ramonage des casernes. Les marchands valtelinois occupaient des créneaux non revendiqués par le commerce local mais fort utiles à la garnison, notamment la fourniture de denrées italiennes telles que la „succis de Bologne“ ou le fromage de Parmesan, ainsi que l'importation en gros de tabac acheté à des compatriotes qui s'approvisionnaient aux foires de Francfort¹¹⁴. Certaines familles valtelinaises étaient appelées à se fondre dans la bonne société luxembourgeoise. Le cas le plus connu est celui des Joriano. Etablie dans l'espace mosellan (Luxembourg, Trèves, Bernkastel, Kröv, Traben-Trarbach/Mont Royal) elle a fourni prêtres et hommes politiques au Luxembourg, citons le cas de Charles Joriano, curé de Remich à la suite de son compatriote Jérôme Teglio (début du XVIII^e siècle) ou de Vendalin Jurion (1806-1892), bourgmestre de Diekirch et membre du Conseil d'Etat. Des descendants de cette famille vivent encore actuellement en Belgique et en France.

3. „Zitronenkrämer und Pomeranzengänger“: des Comasques aux Piémontais (XVII^e - XVIII^e siècle)

Tout comme la Valteline, les bords du lac de Côme, plus particulièrement sa rive ouest, étaient déjà très peuplés à la fin du Moyen Age. En dépit de conditions naturelles favorables, la surface

cultivée ne correspondait plus à la demande nourricière. Pour y remédier, les riverains ont développé une véritable civilisation de la migration saisonnière. D'année en année, des milliers de Comasques quittaient pour quelques mois leur domicile selon des routes et traditions bien établies. Telle localité se rendait en Angleterre, telle autre aux Pays-Bas, telle autre encore en Rhénanie pour se livrer au commerce ambulant. La palette des marchandises distribuées était étroitement ciblée^[20]. En Luxembourg et dans la Rhénanie voisine, les Comasques s'étaient spécialisés dans le commerce des „denrées italiennes”, dont les citrons et les oranges, en tant que fruits exotiques de l'époque. De ce fait on les appelait „Zitronenkrämer” ou „Pomeranzengänger”, vendeurs de citrons ou d'oranges.

Un réseau de contacts et d'alliances

Vers 1630 on note un mouvement général de marchands italiens et plus particulièrement comasques vers l'espace mosellan et rhénan. Johannes Augel qui a étudié ce phénomène pour l'Allemagne constate leur présence non seulement dans des villes importantes, telles Trèves, Cologne et Mayence, mais encore dans des localités secondaires, telles Cochem, Trarbach, Zeltingen, Neumagen, Lieser, Trittenheim, Zell, Schweich^[21]. Les noms évoqués, Carove, Ronco, Cetto, Canaris, Cominot, Puricelli, Puzzo, Reinoldi se retrouvent également à Luxembourg, tous ces marchands contractant alliance entre eux ou étant en relations commerciales.

Alors qu'à Trèves les premiers Italiens apparaissent dans le „Krämeramtsbuch” vers 1655, leur présence à Luxembourg est plus précoce. Ce détail est probablement à mettre en rapport avec la présence des soldats italiens dans garnison espagnole. La première mention concerne Hans Carové qui demande la bourgeoisie le 6 juin 1635. Les Carové (de Caroveris) sont originaire de Lenno, une localité de la rive occidentale du lac de Côme. Hans Carové épouse Anne Elisabeth Birck issue d'un famille de vieille bourgeoisie. Dans les actes, il est désigné en tant que „hegler”, vendeur de peignes à chanvre (Hechel) ou de „saloto”, marchand de salaisons et de graissières. En 1655 Jean Carway habitait au Marché-aux-Herbes et exerçait la fonction de „sergeant de justice” tout en continuant son „trafficq”. Ses fils Henri (né en 1644) et Jacques (né en 1646) s'en iront à Trèves. Jakob s'inscrira dans la „Krämerzunft”, alors que Heinrich est évoqué en tant que „kaiserlicher Pfalzgraf”. Un des fils de Jacques, Conrad, se fait réinscrire en tant que bourgeois de Luxembourg en 1685^[22]. Catherine Corové, fille de Hans et d'Anne Elisabeth épouse Antoine Fourny, „Handelsmann vom Kummersee, vulgo der jungh Italianer” établi au Pfaffenthal avant de retrouver la maison des Corové au Marché-aux-Herbes^[23].

Antonio Ranckau (Ronco), originaire d'une localité de même nom était présent à Luxembourg avant 1640. Il avait épousé Agnès de Roedgen et tenait en 1655 rue de la Boucherie une auberge appelée „Beim Italianer oder zum weissen Pferd”. Nous lui connaissons cinq enfants, Aegidia, Michel, Nicolas, Marie et Rose. Michel exercera le métier de mercier. Nicolas sera tué accidentellement par un coup de mousquet en 1674. Sa veuve Agnès Zander épousera Jean Martin Lungo, un aubergiste originaire de Locarno dans le Tessin. Marie convolera avec Marc Antoine Via d'Azzano. Le couple reprendra „le Cheval blanc” et continuera le négoce de denrées italiennes.

Une ordonnance de Trèves précise la nature de ces marchandises : „Citronen, Pomerantzen, Oliven, Granatäpfel, Copern, Fastenspeisen, Gewürze, Heilmittel, Parmesankäse, Käs, Butter, Stockfisch, Hering, Würste, Knackwurst, Succis de Balonia, Feigen”. Les „Fastenspeisen” sont précisées en tant que „Hering, Bückling, Stockfisch, Kabeljau, Labbertran, Balch, Austern”.^[24] Toutes

ces marchandises suggèrent les senteurs d'une épicerie fine de nos jours. Rose choisira avec Pietro Moretin, un entrepreneur tessinois.

Ces quelques exemples montrent comment les Comasques ont par des contacts réguliers créé des réseaux de complicité et d'alliances familiales. Ils observaient un mode de vie assez particulier qui se déclinait en deux saisons: Celle passée au bord du „Lario” familier était réservée à la gestion de la propriété foncière et des affaires de famille rarement abandonnées. Celle passée à l'étranger, dans un milieu qui devenait au fil des ans une sorte de deuxième patrie, était consacrée à l'exercice d'un métier.

Du négoce à l'entreprise

Certains Comasques dépassaient le stade du simple négoce, s'orientant vers des entreprises de type protoindustriel. Tel est le cas notamment des Canaris, des Cominot et des Puricelli. Ces marchands apparaissent régulièrement dans les actes notariés luxembourgeois, même si le cœur de leurs affaires ne se trouve pas dans le Duché.

Les Canaris, originaires de Sala, opèrent principalement à partir de Bernkastel. Thomas Canaris y dirige un commerce de gros de fruits qu'il faisait remonter vers le Rhin. A Luxembourg il apparaît comme acquéreur de bois destiné probablement à la construction navale. Antoine, frère de Thomas et bourgeois de Luxembourg, dirige les affaires luxembourgeoises de l'association commerciale. Avec son beau-père Franz Puricelli de Sala, établi à Bernkastel, et Martin Cominot de Bellagio il fonde à Trèves une fabrique de flanelle. A noter que Franz Puricelli est le beau-frère d'Antoine Juriano, marchand valtelinois établi à Luxembourg, les deux marchands ayant épousé des filles Nonnweiler de Bernkastel.^[25]

Divers membres de la famille Puricelli de Spuramo s'intéresseront aux forges et se porteront acquéreurs de la „Rheinböllerhütte”. Parmi les témoins et parrains accompagnant mariages et naissances des Puricelli, nous retrouvons les Juriano de Luxembourg. A noter que les „Erben Puricelli” seront toujours présents lors de l'éclosion de la sidérurgie contemporaine en Luxembourg et en Lorraine en tant qu'acquéreurs de concessions minières.^[26]

Martin Cominot, grossiste fournisseur des Via, Fourno et Juriano, fondera à Trèves-St. Médard une manufacture de verre où étaient notamment fabriqués des pendentifs de lustres.^[27]

Des Comasques aux Piémontais

Partout en Europe, le filon migratoire comasque et valtelinois s'épuise à la fin du XVII^e siècle. Les causes en sont multiples. Commentant les mouvements migratoires alpins, l'historien Fernand Braudel a pu évoquer la montagne en tant que „fabrique d'hommes”. Des études récentes montrent que ces fabriques d'hommes n'ont fonctionné qu'un temps. L'émigration en drainant les jeunes plutôt que les vieux, les hommes plutôt que les femmes a créé très rapidement des dérèglements démographiques irréversibles. La montagne se vide, souffrant du vieillissement de sa population et de la dénatalité.^[28]

En Luxembourg et en Rhénanie toutefois, des Italiens continuent à s'installer. Ils viennent désormais plutôt du Piémont par les voies tessinoises. Alors que le commerce milanais et vénitien s'épuisait, le duc de Piémont-Savoie a su par une habile politique douanière attirer les marchandises

vers ses cols. Le cas des Pescatore, venus de Novarre à Luxembourg et Ehrenbreitstein en passant par le Val Maggia dans le Tessin illustre ce nouveau courant^[29]. Les Tedesco (Tedesco) et les Referta de Bino, province de Novarre, s'établiront à Luxembourg et Trèves. En 1816 Joachim Tudesco tient le „Café italien”, rue Chimay à Luxembourg^[30]. Dominique Pescatore se porte en 1784 garant pour les Caronti de Cevio dans le Val Maggia. On note encore au XVIII^e siècle la présence des Narvegno d'Omegna, localité du bord du lac d'Orta dans le Haut Novarrais, des Lera et Braga de Pallanza sur la rive occidentale du Lac Majeur^[31].

Ces quelques exemples montrent qu'à Luxembourg inlassablement au fil des générations, la „spirale migratoire” fonctionnait dès l'époque préindustrielle. Il semblerait que structurellement le Duché ait fait appel à l'étranger pour couvrir certains besoins de main-d'œuvre spécialisée, notamment dans le commerce et le bâtiment^[32].

4. Joseph Buisson, Savoyard (1682-1756)

Jusqu'au XIX^e siècle, la Savoie était dans l'orbite italienne. Sa capitale était Turin. Depuis la fin du Moyen Age de nombreux Savoyards pratiquaient l'émigration saisonnière pour améliorer leur niveau de vie. Les motifs qui favorisaient ce mouvement étaient sensiblement les mêmes que ceux que nous avons évoqués pour les versants italiens des Alpes: hausse démographique, ressources agricoles limitées par l'exiguïté des terrains et la rigueur du climat en montagne. Dans certaines vallées savoyardes, citons le Faucigny et la Tarentaise, les habitants pratiquaient le commerce ambulant. Ils partaient à l'automne pour revenir dans leur paroisse d'origine au début de l'été^[33]. Les localités de la vallée du Giffre s'étaient quant à elles spécialisées dans l'émigration maçonnante. Les maçons s'en allaient au début du printemps et regagnaient leurs foyers à la fin de l'été. Au XVII^e siècle les pérégrinations savoyardes étaient à l'échelle de l'Europe.^[34]



Des marchands savoyards en Luxembourg

Les premières incursions commerciales de marchands savoyards en Luxembourg remontent au XVI^e siècle^[35]. Leur présence s'étoffe tout au long du XVII^e siècle pour exploser au lendemain du rattachement du Luxembourg à la France de Louis XIV (1684-1697). Précisons toutefois que les Savoyards n'étaient pas Français à l'époque. Ils relevaient d'un Duché de Savoie indépendant qui s'étendait sur les deux versants des Alpes, et dont Turin était la capitale. Alors que leur souverain se plaisait dans toutes les coalitions hostiles aux entreprises du roi de France, les marchands savoyards commerçaient sans crainte dans les villes de garnison françaises^[36]. La structure du commerce savoyard, flexible et sans investissements lourds correspondait en effet à merveille à ce marché soumis aux aléas de la guerre. A peine la capitale du Duché de Luxembourg était-elle passée sous l'autorité de la France, que des Savoyards demandaient leur inscription à la bourgeoisie^[37]. Cette formalité dépendant généralement de l'enregistrement préalable dans une corporation permettait de s'établir sans contrainte en ville. Elle s'appliquait de façon identique aux Luxembourgeois nés hors de la capitale et aux étrangers.

L'administration française favorisait cette immigration, car le mercantilisme, la doctrine économique en vogue sous Louis XIV attachait une grande importance à la richesse en hommes. Il était

de ce fait jugé de bonne guerre par les puissants de l'Europe d'attirer les sujets d'autrui. L'immigration était interprétée comme une promesse de prospérité future^[38]. En 1698, alors que la capitale retournait sous la souveraineté espagnole, les métiers comptaient plus de 40% d'inscrits nés hors du Duché de Luxembourg. Dans les corporations des merciers (marchands) et des rôtisseurs, les étrangers étaient largement majoritaires^[39].

C'est Pierre Buisson de „Villa Rouggy“ (Villaroger) en Tarentaise qui ouvrit le 14 juin 1684 la ronde des nouvelles inscriptions. Il montrait la voie à de nombreux compatriotes. Rien qu'en 1684, 16 autres marchands savoyards s'inspiraient de son exemple. Le nombre peut paraître infime. Il faut toutefois savoir que le négoce savoyard constituait une sorte de nébuleuse. Chaque marchand inscrit était entouré d'une nuée de parents, de valets, de sous-traitants, d'apprentis qui ne demandaient pas la bourgeoisie, mais dont la présence était légitimée par celle de leur patron.

Aux marchands savoyards, il faudrait ajouter pour les années 1684-1687 de nombreux entrepreneurs et maçons du Giffre œuvrant sur les chantiers de Vauban. Cette main-d'œuvre de première force constituait en effet le noyau dur des équipes de l'architecte-ingénieur, détail qui a échappé jusqu'à présent aux historiens luxembourgeois. C'est suite au rattachement de la Franche-Comté en 1678 que la France s'était assurée les services de ces artisans valeureux. De nombreux entrepreneurs savoyards avaient en effet émigré précédemment vers cette région autrefois espagnole.

La Tarentaise, une pépinière de marchands

La grande majorité des marchands savoyards négociant en Luxembourg étaient originaires de la haute vallée de l'Isère, la Tarentaise. Elle remonte de Conflans (Albertville) vers le Petit Saint Bernard. Des marchands tarins étaient présents en Luxembourg bien avant l'épisode Louis XIV. Evoquons le cas d'Antoine Ougier Simonin originaire de Macôt établi vers 1650 „zur Glocke“, rue de la Boucherie. Ce marchand disposait d'une fortune confortable. Il concédait des prêts à des nobles luxembourgeois et disposait de biens étendus à Hellange. Étant sans héritier direct, il consacra une partie de sa fortune à la fondation de bourses d'études au collège des jésuites à Luxembourg^[40].

A l'époque française, Ste-Foy en Tarentaise apparaît comme foyer d'origine de la plupart des marchands de Savoie en Luxembourg. D'ailleurs, la „danse doul dorée“, l'une des plus anciennes danses du Duché de Luxembourg, exécutée au XVIII^e siècle à Bertrix dans le cadre d'une grande foire correspond au „branle de Ste-Foy“^[41]. Les marchands étant souvent accompagnés de leurs jeunes enfants ou d'apprentis jouant de „la courante marguerite“ (vielle à roue), de telles transmissions de patrimoine deviennent tout à fait plausibles.^[42]

Outre Ste-Foy et Macôt, sont citées comme lieu d'origine, les localités d'Aime, Bellentre, Monvalézan, Séez et Villaroger. C'est de ce dernier village que provient Joseph Buisson (1682-1756) à qui appartient la plus belle réussite.

Les Buisson de Villaroger en Tarentaise

Joseph Buisson est né en 1682 au Planay, un hameau situé en amont de Villaroger. Il est issu d'une lignée de marchands déjà présents en Luxembourg à l'époque de Louis XIV^[43], les L'Empereur Bisson. Pierre, son père avait demandé la bourgeoisie à Luxembourg. Ses oncles Pantaléon et

André étaient citoyens de Longwy et de Traben/Mont Royal. Avec deux autres frères, Eustache et Claude, ils avaient leurs habitudes dans les garnisons françaises des marches de l'Est. Nous avons pu les localiser à Longwy, Luxembourg, Sarrelouis, Mont Royal, Freiburg im Breisgau, Landau, Breisach. S'approvisionnant notamment à Strasbourg, ils servaient de relais à un réseau de compatriotes colporteurs. [44]

En 1684, Pierre Buisson avait un pied à terre dans une maison de location rue Chimay. Dès 1688, il exerçait dans sa propre maison, dans la Grand-rue, à l'enseigne des „Trois Pommes d'Or”. Un parent, Nicolas L'Empereur, lui servait d'associé. Par une procuration de sa fille Andréaz, nous savons que Pierre Buisson est décédé en 1694, loin de Luxembourg. Des L'Empereur maintenaient le contact avec la ville.

Joseph Buisson, héritier d'une longue tradition

Les Buisson réapparaissent à Luxembourg en 1717, au détour du registre des mariages de la paroisse St-Nicolas. Le 26 juillet, le fils de Pierre Buisson y épouse Marie Eve Joannet, fille d'un immigré valtelinois prospère, Gian Battista Giovanetti. Originaire de Chiavenna, ce dernier avait commencé en 1694 sa carrière à Luxembourg en tant que „jeune homme tenant boutique”. Les témoins de la cérémonie étaient Joseph L'Empereur de Ste-Foy, marchand et entrepreneur des bois de la forteresse, et Georges Gilsdorf, lieutenant-prévôt et contrôleur des douanes à Arlon, frère de Catherine Gilsdorf, seconde épouse de Joannet. C'est probablement les Gilsdorf qui sont à l'origine du beau mariage, car les actes notariés nous apprennent que c'est à Arlon, fief des Gilsdorf, que Joseph commence sa carrière de marchand. C'est là encore que fut baptisé le premier de ses 12 enfants.

Le 5 mai 1718, Joseph Buisson obtint la bourgeoisie à Luxembourg et retrouve les „Trois Pommes d'Or”. Dès lors son ascension était fulgurante. Spécialisé dans les denrées coloniales, il s'approvisionne régulièrement aux foires de Francfort. Il constitue progressivement un important domaine foncier. En 1734, il se porte acquéreur d'un moulin à papier situé à Mühlenbach, connu ultérieurement en tant que Pescatoresmillen. Il meurt le 29 novembre 1756 à l'âge de 74 ans, passant le flambeau à l'un de ses gendres, Antoine Pescatore, époux en secondes noces de sa fille Catherine. Joseph Buisson laisse à ses héritiers une fortune considérable faite d'argent, d'une grande maison, de propriétés foncières, de marchandises ainsi qu'un carnet de vingt pages de créances touchant son réseau commercial.

Dans son testament, il ne manque pas de se souvenir de sa condition d'immigré. Il commande un service dans d'église de Villaroger „où il a reçu le baptême” et offre l'aumône en sel „selon la coutume du pays” pour les pauvres qui assisteraient à la messe. Il dote d'autre part de divers ornements la chapelle Ste-Marguerite du Planay „endroit natal”. Ses fils Antoine et Ambroise portent à Villaroger une belle croix de procession argentée qui subsiste toujours dans le trésor de cette paroisse. L'exemple de Joseph Buisson illustre le thème de la réussite personnelle du migrant. Cette réussite s'explique par rapport à la vaste présence migrante alpine en Luxembourg. De Pierre Buisson et Jean Baptiste Joannet à Jaseph Buisson, de Joseph Buisson à Antoine Pescatore l'effet de relais est évident. Chaque génération recueille le trésor d'expériences et de relations de celle qui l'a précédée. L'exemple des fils de Joseph Buisson qui quittent Luxembourg pour Liège montre toutefois la valeur relative d'une carrière luxembourgeoise, à une époque où le pays était pauvre. Celui qui aspirait à la grande fortune ou aux honneurs insignes se devait de quitter le Duché. Ambroise Buisson se porte acquéreur d'une prébende de chanoine dans la collégiale St-Martin à

Liège. Son frère Antoine qui avait mécontenté son père „en roulant et voyageant dans les pays estrangers” s’essayait comme marchand de canons et banquier dans la même ville, avant de repartir en France⁽⁴⁸⁾.



Joseph Antoine Marie Pescatore
(* 1.7.1711 Broglie, Tessin
† 30.5.1792 Luxembourg)

T.H.A. Pescatore sur Joseph Antoine Pescatore

Un „Italien” à Luxembourg

L'arrivée au Luxembourg en 1736 de Joseph Antoine Marie Pescatore s'inscrit dans l'histoire sociale de notre pays qui au cours des siècles passés a connu d'importants flux migratoires. Originaire de Broglie dans le Tessin, il était un descendant de la famille Pescatore de Novare en Lombardie qui s'était établie à Broglie au début du XVI^e siècle. A part ceux qui émigrèrent, elle s'éteignit dans cette région en 1810.

C'est sur les conseils de leur oncle, chanoine à Milan, que les deux frères Francesco Maria Vittore et Giuseppe Antonio Maria Pescatore s'établirent dans nos régions: le premier à Ehrenbreitstein (Coblence), le second à Luxembourg.

Joseph Antoine Marie Pescatore naquit le 1^{er} juillet 1711 à Broglio (Tessin) et mourut le 30 mai 1792 à Luxembourg. Arrivé à Luxembourg en 1736, il obtint le droit de cité en date du 15 septembre 1741. Le registre afférent comporte la mention suivante: „Antoine Pescatore, fils de Pierre François Pescatore et de Jeanne-Marie Franceschini, natif de Broglio, baillage de Lavizzara, dans le Tessin (Suisse).”

Fondateur d'une „dynastie”

Conjointement avec son frère Dominique, établi à Coblenze sur le Rhin, il faisait le commerce des denrées coloniales et celui des tissus ce qui le fit entrer dans la corporation des „merciers”. ⁽¹⁾ le commerce des tissus étant considéré comme supérieur aux autres branches commerciales, cela le mit au premier rang des „13 maîtres” des corporations. Rappelons ici, pour mémoire, que la corporation des merciers fut la seule sous l'Ancien Régime à être assez riche pour disposer d'un lieu de réunion lui appartenant en propre et situé dans le bâtiment historique qui abrite actuellement la Grande Loge de Luxembourg sur la place du Marché-aux-Poissons. Ayant rapidement fait fortune, Joseph Antoine se fit banquier.

Il fut aussi l'un des premiers industriels luxembourgeois. Il continua, d'une part, l'exploitation du moulin à papier situé au Mühlenbach, hérité de son beau-père Buisson, après avoir désintéressé les co-héritiers. D'autre part, il créa sans doute la première manufacture de tabac qui sera en partie à l'origine de la fortune amassée au XIX^e siècle par ses quatre petits-enfants: Antoine Joseph Constantin, Charles Philippe Joseph dit Ferdinand, Jean-Pierre et Guillaume Pescatore. A ses nombreuses activités, il ajoutera l'exploitation de la mine de cuivre de Stolzembourg. Travailleur infatigable, ce fut un homme d'une grande activité, jointe à une énergie indomptable. Comme tout immigré venant d'une région de montagne pauvre, il posséda un esprit d'entreprise remarquable. D'après son portrait, le personnage a de la prestance et une certaine distinction aristocratique plutôt que bourgeoise.

„Migrants alpins”

Outre l'italien, qui était sa langue maternelle, Joseph Antoine connaissait, comme c'était indispensable au Luxembourg et dans ses relations d'affaires, l'allemand et le français, ce dernier étant la langue dont il usait habituellement.

Si effectivement l'émigration des frères Pescatore de Broglio vers nos régions s'est réalisée suite à une incitation de leur oncle à partir du Tessin (Suisse), elle se place également dans le cadre plus vaste des migrations montagne plaine. ⁽²⁾

Cette migration est, en ce qui concerne la famille Pescatore, la conséquence directe de l'histoire du colportage en Europe entre le XV^e et le XIV^e siècle si bien exposée dans une récente publication par Laurence Fontaine, une éminente spécialiste de cette question.

„Colporteurs négociants”

Dans les différentes catégories de colporteurs que l'auteur décrit, les Pescatore se placeraient indubitablement dans celle qu'elle dénomme les „colporteurs négociants” qui formaient une élite étroite. Installés en ville, ce qui sera le cas des trois frères Francesco Maria Vittore, Mariano et

Giuseppe Antonio Maria Pescatore (Luxembourg) et de leur cousin François (Coblence), ils approvisionneront en marchandises nouvelles les marchés locaux et contrôleront des réseaux de solidarité et de contrainte – d'abord familiaux – fort complexes, originaux et à la mémoire longue.

Dans ce contexte, il n'est pas sans intérêt de mentionner que les trois Pescatore qui émigrèrent dans nos régions et qui faisaient le commerce des épices et de denrées coloniales alliaient leurs efforts au point de former à eux seuls un véritable centre commercial dont les opérations s'étendaient jusqu'à Francfort, Cologne et Anvers. Nul étonnement aussi de constater ainsi que Joseph Antoine emploiera dans sa maison deux factotums qui l'ont accompagné d'Italie lors de son établissement au Luxembourg.

En 1748, Joseph Antoine habitait la maison du Marché-aux-Herbes (face à l'actuelle Chambre des députés), acquise lorsqu'il s'était fixé dans notre ville de Luxembourg. A son métier de mercier et à son commerce de denrées alimentaires, il ajoutera plus tard celui de fabricant de tabac et de banquier marchand préfigurant les succès ultérieurs de ses descendants dans ces branches de l'économie luxembourgeoise au XIX^e siècle.

Marié une première fois avec Marie Barbe Doyé resté veuf et père de deux enfants (morts en bas âge), il épousera Marie Catherine Buisson, une des filles de Joseph Buisson natif de Villaroger en Haute-Savoie. Du second mariage naîtront 12 enfants, dont seuls les descendants de son fils aîné Dominique Marie survivent dans les Pescatore représentés actuellement au Luxembourg. La carrière de Joseph Antoine comme celles de ses descendants illustre de manière exemplaire la nouvelle mode d'approvisionner le marché local en marchandises nouvelles. Ainsi, le „Journal historique et littéraire“ du 25 avril 1777 insérait une annonce pour de l'eau de Seltzer rédigée comme suit: „le soussigné certifie que pour le sieur Antoine Pescatori (sic), négociant à Luxembourg ont été remplies, au temps serein ici dans la 1ère Source Salutaire, appartenant à la Cour de Trèves, 1500 cruches de l'eau de Selters, bien bouchées avec bouchons d'Hambourg et très bien pourvues de tout ce que j'atteste par là: Bas Selters de l'électorat de Trèves. Signé M.A. Lanius.“

Alliances familiales et commerce

Commerçant-négociant au sens large du terme, Joseph Antoine acquiert probablement à l'affût d'une bonne affaire au cours d'une adjudication deux cloches de l'église Saint-Nicolas vouée à la démolition pour les revendre en 1778 au curé Kariger de Koerich.

Il est bien établi que Joseph Antoine à Luxembourg, ainsi que son frère et cousin installés en Allemagne utiliseront à leur profit dans leurs activités commerciales de longues chaînes de crédit qui réduisaient la circulation monétaire au minimum, tout en accélérant celle des marchandises.

Ce faisant, ils accumuleront une assez belle fortune au point que l'historien N.V. van Werveke placera Joseph Antoine parmi les plus riches négociants de la ville de Luxembourg avec Ransonnet et Berchem. Pour mémoire, en 1795 la fortune de sa veuve fut évaluée par la Commission des Seize à la rondelette somme de 13.920 louis neufs.

Cette solidarité familiale en matière de négoce et de relations commerciales internationales se traduit aussi dans des alliances matrimoniales, soit familiales, soit avec d'autres migrants venant du même espace alpin. Joseph Antoine, comme son frère François Dominique, lors de leur installation dans nos régions, épouseront deux sœurs, originaires de Diekirch, le premier Marie Barbe

Doyé en 1748, le second sa sœur Elisabeth de la famille Doyé. Resté veuf, Joseph Antoine se remariera avec une des filles Buisson dont la famille est originaire de la Savoie.

Une telle imbrication, à la fois commerciale et atavique, reposant sur des alliances familiales atteindra son plein développement à la troisième et quatrième génération des descendants des deux frères venus de Broglie au XVIII^e siècle.

Ainsi, la carrière de Joseph Antoine Pescatore, arrivé en 1736 de son Tessin natal pour s'établir au Luxembourg, s'inscrit dans ce vaste mouvement migratoire des pays alpins vers notre pays et ses régions avoisinantes. Nul doute aussi que toute étude plus approfondie des registres paroissiaux de l'époque ne fera que confirmer aux futurs chercheurs en ce domaine les intuitions et hypothèses des spécialistes actuels.



Dès le XVI^e siècle, le Pays de Herve s'est orienté vers l'élevage et la production de fromages
(Paulus Potter,
Mauritiushof
La Haye)

Jaga Petrosawa

Des „Hêvurlins” en Luxembourg

Occupant l'Entre Vesdre et Meuse, à l'est de Liège, le pays de Herve est homonyme d'une localité située en son centre. Cette région qui relevait autrefois du Limbourg⁽¹⁾ est actuellement l'objet d'une intense promotion touristique. Ses charmes sont en effet multiples: bocage riant, verts pâturages et produits fermiers de qualité, tels fromages, cidre, poiré et mélasse. Cette diversité traditionnelle du pays de Herve est le fruit d'une option séculaire pour l'élevage, un choix qui a modelé les paysages et transformé les hommes. Il est à la base de la vocation ambulante des „Hêvurlins”, marchands de fromage évoluant dans l'Europe rhénane dès le XVI^e siècle.

De l'élevage au commerce

L'agriculture du pays de Herve subit au XVI^e siècle une véritable révolution: „Bridées dans leur commerce céréalier par leur position d'enclave au sein de l'ancienne principauté de Liège et par une législation douanière de plus en plus hostile à l'exportation des grains, favorisées aussi par un sol particulièrement adéquat, les communautés du pays de Herve”⁽²⁾ choisissent l'élevage. Vers

1600, les pâturages ont remplacé les labours sur plus de 70% des terres agricoles. Dès le XVII^e siècle, les Herviens se spécialisent dans le commerce des produits laitiers. Si le beurre peut être écoulé sur les marchés proches, notamment à Liège, le fromage odorant de Herve fait dès cette époque l'objet d'un commerce à longue distance. Un extrait du „Grand calendrier de Herve” pour l'année 1792 illustre les liens organiques entre élevage et négoce: „C'est à Herve et dans ses environs qu'on fait ces fromages si recherchés connus sous le nom de Remoudus; ils passent pour être les meilleurs de l'Europe, et le célèbre médecin Van Switen dit dans ses ouvrages, que ce sont les plus sains qu'il connaisse. On observe pour les faire, d'employer le lait qui est resté dans le pis de la vache après qu'on l'a traité à l'ordinaire: un quart d'heure ensuite on la trait d'après et c'est de cette petite quantité qu'on forme ces fromages.

Il s'en fait une seconde espèce, que l'on appelle „fromages des quatre saisons”, ainsi appelés parce que les quatre coins de ces fromages ont un goût et une couleur différente, ce qu'on opère au moyen d'épices et de jus de plantes odoriférantes. Ceux-ci pèsent depuis douze jusqu'à vingt-cinq livres. Il s'en fait une troisième espèce, qu'on nomme simplement „fromages de Herve”: il sert principalement pour le commerce extérieur, et la quantité en est étonnante. Le débit s'en fait en Flandres, en Brabant, à Liège, en Allemagne, en Lorraine, en Alsace, en Bourgogne et jusqu'en Suisse.”^[13] A cette énumération il convient d'ajouter le Luxembourg.

Fromage, clous, draps et chevaux

Les marchands de Herve ne limitent leur commerce pas seulement aux fromages de leur pays. Ils emportent dans leurs randonnées les draps de Verviers et les clous de Liège. A ce titre, ils sont présents aux foires de Leipzig et de Francfort. Le transport des marchandises s'effectue principalement à dos de cheval: „Un seul conducteur était assis sur la croupe du premier cheval, lequel était suivi de quinze à vingt de ses frères, marchant un à un à la suite l'un de l'autre, par habitude des sentiers étroits, tous merveilleusement dressés à se nourrir sans frais pour leur maître, en tondant de droite et de gauche les jeunes pousses qui bordaient les voies.”^[14] Ce mode de transport est à l'origine d'une spécialité annexe des marchands de Herve, le commerce des chevaux: „Les chevaux utilisés par les marchands et les paysans herviens étaient, sous l'ancien régime, de faible taille. Ils provenaient de la Suisse et des régions voisines des Vosges. Les marchands de Herve allaient les échanger dans les Holstein contre les chevaux de taille supérieure, pour les revendre ensuite en Alsace et en Lorraine, à l'occasion d'expéditions commerciales où d'autres produits herviens étaient expédiés vers le Sud.”^[15] L'élevage des chevaux étant un des points forts de l'agriculture luxembourgeoise, les Herviens ne manquent pas de s'y intéresser.

Activités luxembourgeoises

Les „Hêvurlins” et leurs produits sont connus au Luxembourg dès la fin du XVI^e siècle. Le „hiewerlännesche Käś” ou „stinkische Käś” sont des produits appréciés^[16]. Le 15 juin 1572, le cellierier de l'abbaye de Stavelot rémunère „deux hommes du ban de Herve qui avoient porté des fromages à Luxembourg pour nostre prieur”^[17]. Les archives du prieuré jésuite d'Aywaille fourmillent pour tout le XVII^e siècle d'informations concernant des „Hayverlins” portant beurre, „rumoūdus”... et lettres à Luxembourg. De tels envois sont attestés pour 1609, 1625, 1633. Entre 1652 et 1659 les pères d'Aywaille échangent régulièrement des lettres avec leurs avocats de Luxembourg par l'intermédiaire des marchands de Herve. Ils font également porter des présents à diverses personnalités de la capitale: „une douzaine et demy de remouauz et ung autre fromage à Monsieur

le President de Luxembourg et au sr conseiller Didier (20 novembre 1652)". „Envoyé ou sieur Geyssen, nostre advocat à Luxembourg, ung fromaige de Herve poissant dix libvres et demy, payé au Haverlin qui l'at porté douze pattacons (23 août 1654)", „porté quatre petits fromages remoudou au sieur Binsfelt, commissaire de nostre cause (18 juillet 1658)"^[8]. Entre 1661 et 1672, le fournisseur attitré du collège de Luxembourg était un certain Mathieu Thiry de Herve. Ce même marchand est également évoqué dans les comptes de la ville de Luxembourg. En 1682 il fournit au magistrat 1010 livres de fromage de ... Hollande destiné aux étrennes du gouverneur et des membres du Conseil provincial^[9]. En 1690, le marchand de Herve Mathieu Bastien fournit 1085 livres de fromage de son pays pour le même usage^[10]. Les particuliers recourent également aux marchands de Herve: le 16 mai 1691, le bourgeois Mathias Krebs achète à Thiry Jean Pierrot du Pays de Limbourg diverses marchandises qu'il s'engage à payer à la St-Martin et à la „Schabermess"^[11]. Plusieurs documents évoquent également le commerce de chevaux. En 1680, le „héverlingue" Mathieu Plenus qui s'est arrêté à l'auberge à la „Croix de Bourgogne" se fait escroquer un cheval par un marchand lorrain. En 1692, procès-verbal est dressé au sujet de chevaux exportés vers le pays de Trèves sans acquitter les droits dus à Luxembourg^[12].

Une petite colonie installée à demeure

Tout au long du XVII^e siècle une petite colonie hervienne est également installée à demeure dans la capitale du Duché. Elle sert probablement de relais aux marchands ambulants: Citons les Herve (ou Hervue) et les Ruisseau de Herve, les Nisette, Olivier alias Rensonnet et les Daime de Soumagne, les La Boule de Soiron, les Boucheux de Villers, les Chaffiaux de Limbourg, les Michouroux de Melan. Les Herff sont présents dès le milieu du XVII^e siècle. Lors du dénombrement de 1655 Adam Herff, sellier, Euchaire Herff, sellier, et François Herff, lanternier, habitent la capitale. Nous connaissons d'autre part le devenir de quatre enfants de François Herve. Théodore choisira le métier de sellier et épousera Elisabeth Friedrich, fille d'un forgeron habitant Esch/Alzette, mais originaire de Mettmann près de Düsseldorf. Catherine épousera Théodore Gros, un cordonnier de Diekirch, Anne convolera avec Jean Schmit, un cordonnier de Diekirch, puis en secondes noces avec le marchand italien Antoine Fourno. Seule Marie se mariera en dehors du milieu du travail du cuir en choisissant le boulanger Joseph Gies. Les Nisette et les Olivier/Rensonnet, d'ailleurs alliés, apparaissent peu après le milieu du XVII^e siècle.

Le marchand Sylvestre Olivier demandera la bourgeoisie à Luxembourg le 31 août 1661. Son fils Michel en fera de même le 18 décembre 1682. Il exercera ultérieurement la fonction de justicier de la ville de Luxembourg. Sa fille Marguerite aura comme époux Mathias Poulles de Franchimont au Pays de Liège, marchand bourgeois à Francfort.

Thomas Nisette s'établit bourgeois le même jour que Sylvestre Olivier. Sa fille Marie épousera le bourgeois marchand, échevin et justicier François-Théodore Meyss. Une autre fille, Gertrude, convolera avec le substitut-greffier Laurent Belva, dont la mère était Limbourgeoise. Les va-et-vient avec le pays d'origine sont attestés par le fait que jusqu'au XVIII^e siècle des Nisette et des Rensonnet en provenance directe de Soumagne s'établissent dans la capitale^[13].

Aujourd'hui, un terme du vocabulaire luxembourgeois conserve le souvenir des „Hêvurlins". Outre les „remoudous" et les „fromages des quatre saisons", les Herviens vendaient également le „stofé", un fromage blanc séché que l'on faisait retremper en hiver. Ce terme wallon a sauté la frontière linguistique et est à l'origine du „Stoffi" luxembourgeois.

Les horreurs de la guerre poussent beaucoup de Luxembourgeois à émigrer
Anonyme flamand (XVII^e s.)
Musée Bargoin, Clermont-Ferrand



Antoinette Reuter

„In die Pfalz abgegangen ...”

L'émigration luxembourgeoise au XVII^e siècle

Dans l'imaginaire luxembourgeois, la notion d'émigration est généralement associée au rêve américain. Or, des travaux comme notamment ceux de Pierre Hannick sur l'émigration vers le Banat montrent que ce mirage avait des précédents au XVIII^e siècle. Certains indices nous invitent à chercher encore plus loin dans le passé les phases initiales de ces mouvements d'émigration. Les Luxembourgeois du XVII^e, auraient-ils déjà eu la fibre voyageuse?

Un siècle de calamités

Le XVII^e siècle est pour les Luxembourgeois un siècle de calamités. A une conjoncture climatique particulièrement défavorable¹¹¹ s'ajoute à partir des dernières décennies du XVI^e siècle la guerre, un fléau qui n'épargnera pas de sitôt les habitants du Duché.

C'est la révolte des provinces septentrionales des Pays-Bas contre la politique de Philippe II d'Espagne qui entraîne le Luxembourg dans le tourbillon des guerres. Elles dureront avec de brèves interruptions jusqu'au XVIII^e siècle. Resté dans l'orbite de l'Espagne, le Duché devient le sanctuaire de l'armée du Roi catholique. Avant le départ au combat, les troupes y sont rassemblées et passées en revue; les opérations terminées, les soldats y prennent leurs quartiers d'hiver. Ceci signifie qu'ils sont en fait à la charge des communautés villageoises.

Alors que la production agricole s'effondre du fait des mauvaises conditions climatiques, cette obligation écrase totalement la paysannerie.

Le Duché subit d'autre part les actes de rétorsion des insurgés néerlandais et de leurs alliés français. En 1591-93, l'Eifel luxembourgeoise est mise à sac, St-Vith est assiégée, Diekirch rançonnée. En 1597, les troupes françaises du maréchal Biron mettent en coupe réglée le Sud du Duché, massacrant les habitants, enlevant des otages. En 1602/3, les „Gueux“ sont de retour. Salm, Laroche, Durbuy, Marche, Bastogne, Houffalize, Vianden sont mis à contribution. Le feu est bouté à l'abbaye de St-Hubert. Selon les dires de son curé, „Befort ist gantz verbrennt“. En novembre 1604 les rebelles attaquent le marché d'Arlon. Des habitants de Schweich, Ell et Noerdange sont menés en captivité.^[2]

A partir de 1635, la „guerre de Trente Ans“ (1618-48) touche de plein fouet le Luxembourg. Le pays entre dans une des périodes les plus noires de son histoire. De nombreux témoignages corroborent la réalité des pires excès relatés par Grimmelshausen dans son „Simplicissimus“. Les armées appliquent à la lettre l'adage selon lequel la guerre doit nourrir la guerre. Ce ne sont que massacres, rapines et tortures. Les terribles gravures du Lorrain Jacques Callot s'avèrent être, hélas, des reportages de guerre fort réalistes. Les troupes „amies“, impériales ou lorraines ne sont pas les moins terribles. L'année 1636 entrera dans l'histoire luxembourgeoise comme „celle des Croates“ d'après les mercenaires du général impérial Isolani, de sinistre mémoire. La paix de Münster (1648) qui mettra fin à la guerre en Allemagne, n'apporte pas de répit au Duché. En effet, les Français et les Espagnols continueront à se battre pratiquement sans trêve jusqu'à la fin du siècle.

La guerre, moteur de l'émigration

Le bilan humain du siècle des calamités est désastreux. C'est une source d'ordre fiscal, les listes de dénombrement des feux, qui nous permet de l'approcher.

Avant d'être relayé par d'autres systèmes d'imposition, le „feu“ constituait l'unité fiscale de base de l'impôt royal. Le nombre de feux d'un village déterminait sa quote-part dans l'impôt global. Les relevés de feux étaient régulièrement renouvelés pour adapter l'imposition à l'évolution démographique. Des enquêtes de ce type ont eu lieu notamment en 1611, 1624 et 1656. Elles laissent apparaître une chute vertigineuse du nombre des feux entre 1624 et 1656. Après 1656, la déperdition est telle, que les autorités se voient obligées de faire procéder à une nouvelle évaluation dès 1658/59.

Cet effondrement du nombre des feux signale bien entendu une baisse spectaculaire du nombre des habitants. D'un point de vue scientifique, l'on ne peut toutefois chiffrer exactement l'importance de ce recul, car nous ne savons pas à combien d'habitants correspondait un feu fiscal. Seule, l'idée d'une catastrophe démographique majeure peut être retenue. La mortalité due aux massacres, à la famine et aux épidémies qui constitue bien entendu la cause majeure de l'effon-

rement de la population. Aussi est-ce exclusivement sous cet angle, que les chercheurs ont jusqu'à présent abordé la crise. Or, en alignant les enquêtes fiscales et d'autres sources, notamment les rapports administratifs du Conseil provincial, l'hypothèse d'une émigration de masse comme cause secondaire de l'implosion démographique luxembourgeoise devrait à l'avenir être davantage explorée.⁽³⁾

En effet, dès janvier 1594, les conseillers portent à la connaissance du gouvernement central de Bruxelles, les conséquences néfastes du logement militaire: „der kriegsmann setze seinem wirdt neben essen und drincken, mit schlagen, wüttten, spannen, fangen, verderben, kirchen und clausen uffbrechen und kirchen u. weiber schenden dermassen zu, daß die hausleuth, nach versetzung und umbschlagung ihr übrig armut hauss und hoff verlassen, ins elend ziehen und dem bettelstab nachgehen müssen“.⁽⁴⁾

De nombreuses études ont mis en relief les liens intrinsèques entre guerre et migrance. Enseignés par l'expérience, les paysans prennent l'habitude de quitter leurs villages avant l'arrivée des soldats. Certains se cachent dans quelque forêt voisine. D'autres choisissent d'aller plus loin. C'est ainsi qu'une requête de 1671 nous apprend que la communauté villageoise de Junglinster (pratiquement au complet) s'était pendant 12 ans retirée avec biens et bétail en France.⁽⁵⁾

En ce temps de crise, l'annonce d'une enquête fiscale accélère d'ailleurs les départs. Ne pas être compté permet en effet souvent d'échapper à l'impôt. Cet absentéisme, envisagé peut-être au départ comme une solution temporaire a tourné à l'émigration définitive dans de nombreux cas. Le Conseil provincial signale régulièrement ce phénomène aux autorités de Bruxelles.

En 1668, le mouvement prend une telle ampleur que les conseillers demandent aux officiers des seigneuries et des prévôts de leur adresser un relevé détaillé des personnes émigrées. Nous apprenons ainsi que rien qu'entre mai et juillet 1668, 732 ménages ont quitté le Duché. Les localités évoquées dans le rapport se situent surtout dans la partie wallonne du pays. La raison en est que le quartier allemand (l'actuel Grand-Duché) a fait le vide bien avant. C'est ainsi que 138 mai-sonnées ont été désertées par leurs habitants dans la justice d'Echternach et 117 autres dans la prévôté d'Echternach depuis „les guerres précédentes de la France“.

Le rapport prend bien soin d'insister sur le fait que les absents ne sont pas ceux qui se sont „mis à la solde dans le régiment de monsieur le Prince de Chimay“ pour se livrer à une „défraudation des droicts du Roy“, à savoir provisoirement échapper à l'impôt.⁽⁶⁾

Quelques destinations connues

Si nous pouvons décrire les conditions qui sont à l'origine de l'émigration, les destinations des émigrés ne nous sont à ce jour que rarement connues. Une étude récente sur la cour d'Amel dans le quartier de St-Vith nous apprend que dans l'intervalle des recensements de 1624 et 1656 près de 34% des ménages ont émigré, dont la grande majorité est dite „in die Pfaltz abgegangen“. Das „Niederländische“ apparaît comme autre refuge⁽⁷⁾. Ces deux destinations sont également évoquées à Neuerburg dans l'Eifel en 1629/30⁽⁸⁾.

Didier Hemmert, un chercheur français, a mis en relief l'importance de l'immigration luxembourgeoise dans le comté de Bitche (Lorraine) à la fin du XVII^e siècle. Il estime son poids numérique à quelque 150 nouveaux arrivants, originaires tant du „quartier allemand“ que du „quartier wallon“. Sont évoqués notamment des immigrés d'Arlon et de Chiny. Humilité Schummers

d'Ettelbruck et son mari Mauricius Kirch de Greiveldange s'établissent à Rahling. Précédemment un grand nombre de réfugiés de Rahling avait fait le chemin inverse, trouvé refuge dans le Val de Mersch et noué des relations avec des Luxembourgeois. D'autres émigrés ont répondu à l'appel de curés luxembourgeois déjà établis sur place, comme Dominique Gengler à Bettviller et Pierre Houllard à Altheim. Ce dernier, originaire de Hollange, a installé ses nièces et neveux dans sa paroisse.^[9] Signalons également un départ plus pointu: entre 1600 et 1640 plus de 2500 Wallons, généralement des ouvriers métallurgistes spécialisés sont partis en Suède. Parmi ces ouvriers hautement qualifiés se trouvaient également des Luxembourgeois de Durbuy et de La Roche en Ardenne.^[10]

Ces quelques informations glanées au hasard nous montrent combien prometteuse pourrait être une exploitation systématique des relevés de feux, des archives notariales et des registres du Conseil provincial. En ce qui concerne l'histoire des populations luxembourgeoises beaucoup reste à décauvrir avant de se livrer à une tentative de synthèse.

„Wiener Zille“ ou „Ulmer Schachtel“, barque destinée au transport des marchandises et des colons entre Ulm et Vienne

(Photo: Deutsches Museum München)



Pierre Hannick

Du Luxembourg au Banat

Bilan au état de la question?

En 1718, l'Autriche arrache le Banat de Temeswar (Timisoara, Roumanie) à l'Empire ottoman. Cette région danubienne est aujourd'hui partagée entre la Roumanie et l'ex-Yougoslavie. Pour peupler cette vaste région on fait appel à la colonisation. Les Luxembourgeois répondent massivement à l'appel. On estime à 2,2% de la population le nombre de ceux qui en vingt ans (1764-1786) ont quitté le duché. Le mouvement touche surtout les régions les plus riches du duché, notamment le „Gutland“, frappées de plein fouet par de mauvaises récoltes successives.

Nous ne connaîtrons jamais le nombre de Luxembourgeois qui ont choisi de quitter le Duché pour aller s'établir dans la plaine danubienne du Banat tout au long du XVIII^e siècle. Cette constatation est amère sans doute mais elle correspond à la réalité.

Faut-il pour autant se désintéresser de la question?

Non, assurément. La relève doit maintenant être assurée au niveau local. Au cours de nos dépouilllements, nous avons trouvé de nombreuses mentions de départs. La destination n'est sou-

vent pas déclarée ni la durée de l'absence. Circuler n'est pas synonyme d'émigrer. Ce n'est qu'à partir de 1764 que l'émigration est réglementée par des ordonnances dont l'application varie suivant les circonstances^[1]. Aux yeux des candidats qui ignorent tout de la politique impériale viennoise, l'émigration devient dès lors une action clandestine. La prudence s'impose. Le paysan ne dévoile pas ses intentions. D'ailleurs, était-il à même de donner des précisions? Beaucoup se sont mis en route. D'aucuns sont revenus pour des raisons diverses qui n'ont jamais été consignées.

Nous nous trouvons face à un problème humain. Le duché de Luxembourg n'est pas capable de nourrir ses habitants. L'exode a toujours constitué une solution combien provisoire à une surpopulation relative. En outre le Banat n'est pas la destination unique des candidats à l'émigration. Il est une région privilégiée. Des avantages substantiels sont accordés aux colons par le gouvernement impérial à certains moments. Mais, à la même époque la Russie cherche à accroître sa population; la France veut peupler ses colonies américaines. Le potentiel humain est ainsi sollicité de plusieurs côtés.

La colonisation du Banat est une affaire d'Etat. Elle est organisée par les plus hautes autorités de l'Empire. L'enjeu n'est autre que la protection de Vienne face aux Turcs. Tous les moyens sont dès lors mis en œuvre pour atteindre l'objectif fixé. Il s'agit donc bien d'une politique avec son cortège d'hypocrisies et ses aléas inévitables.

Le prince Eugène de Savoie entre à Timisoara le 12 octobre 1716. Un très beau plan de l'attaque de la ville a été conservé^[2]. En 1719, le duc Charles-Alexandre de Wurtemberg envoie aux sous-officiers devenus colons au Banat une barque chargée de 150 filles. Nous n'avons pas retrouvé jusqu'à présent de reproduction du Moidle-Schiff „dont tant de Lieder ont célébré la liberté d'allure”^[3].

Dès 1724, des Luxembourgeois sont installés au Banat. Les deux premiers noms retrouvés sont ceux d'habitants de Wardin et de Mettendorf^[4]. L'information a donc déjà atteint des villages bien éloignés de la capitale du duché ... deux ou trois ans après le début de la politique de repeuplement^[5]. Un recruteur appelé Jean Oswald se signale par son efficacité entre 1748 et 1752^[6]. Le notaire Franz Leuthner de Kehl a joué un rôle considérable comme intermédiaire^[7]. Le point de ralliement était fixé à Ulm d'où les pontons ou „Zille” descendaient le Danube^[8].

Les sources historiques qui permettent d'étudier l'émigration vers le Banat sont peut-être nombreuses mais elles sont très inégales et aléatoires. Le document de base reste incontestablement l'enregistrement des colons par les autorités viennoises à leur arrivée. Ces listes sont conservées au Finanz- und Hofkammerarchiv à Vienne (Banater Akten) pour les années 1764 à 1781 et au Magyar Országos Levéltár (Chancellerie royale hongroise) à Budapest pour les années 1782 à 1791. L'ensemble a été publié en 1932 par F. Wilhelm et J. Kallbrunner, Quellen zur deutschen Siedlungsgeschichte in Südosteuropa (Schriften der deutschen Akademie). Malheureusement cette édition est loin d'être parfaite. Les fonctionnaires autrichiens du XVIII^e siècle se sont déjà heurtés à des problèmes linguistiques pour acter les déclarations des colons et l'édition allemande laisse à désirer^[9]. A titre d'exemple, les listes de 1784 conservées à Budapest comportent des colonnes non dépourvues d'intérêt dont on ne retrouve pas trace dans Wilhelm et Kallbrunner: nomen, patria, aetas, religio, conditio aut opificium, coelebs vel uxoratus, proles (masculin/féminin), habet substantiam, passuales, numerus personae.

L'Institut für Auslandsbeziehungen à Stuttgart conserve des photocopies des registres paroissiaux du Banat^[10]. Un généalogiste parisien, M. Jeon Pointu, a utilisé cette documentation. Depuis quelques années, il publie dans la revue „Généalogie lorraine” un relevé des Lorrains au Banat dans

lequel figurent nombre de Luxembourgeois. Cette nouvelle source est précieuse car elle nous fournit des indications sur le regroupement des colons. En outre certains curés ont précisé le lieu d'origine des paroissiens.

A Triebswetter

Il nous a paru intéressant de nous attarder au village de Triebswetter (Nagyasz en hongrois, Tomnatic en roumain). Ce village situé au nord-ouest de Timisoara nous paraît avoir hébergé de nombreux Luxembourgeois wallons. Pierre François Leclercq de Bastogne a été curé de cette paroisse, son frère Louis Joseph s'était établi dans la même localité. Au décès de son frère prêtre, Joseph Leclercq, ancien bourgmestre de Bastogne, resté au pays natal fait vendre le titre matrimonial pour rembourser l'emprunt que son défunt frère avait contracté auprès de Philippe de Laval, prêtre originaire de Givry, résidant à Vienne^[11].

En 1809 meurt Marie-Anne Léonard, 64 ans, originaire de Wardin (Wardonne), épouse de Dominique Poncelet, de Tarchamps.^[12] Curieusement le premier colon luxembourgeois que nous avons identifié se nomme Pierre Léonard, de Wardin^[13]. A Triebswetter aussi se retrouvent des gens provenant de Bande (Bannt), Berismenil, Hotton, La Roche à côté d'autres, de Diekirch, Bigonville, Tarchamps, Bettendorf, Arsdorf, Mamer ...

A Triebswetter toujours, nous trouvons l'acte de décès de Laurent Henrard, de Juseret^[14]. La petite Marie-Jeanne Dupont décède à 5 ans, en 1775; elle avait été baptisée à Tellin le 28 février 1770^[15]. Jacques Mandy, de Racheourt, époux de Jeanne Joseph Chapelier meurt le 16 octobre 1775 à l'âge de 26 ans. Il était né le 1^{er} novembre 1748 du mariage de Joseph et d'Elisabeth Merville qui avaient vendu leurs biens le 11 mai 1770^[16] et qui figurent dans les listes viennoises le 12 juin 1770. Jean-Baptiste Lamouline qui meurt à Triebswetter le 25 mai 1817, âgé de 76 ans, était né au Sart (paroisse de Longlier). Sa fille se marie à Lazarfeld^[17]. Il avait émigré au Banat en 1770 avec d'autres personnes de la région de Neufchâteau^[18].

Autres sources

les archives du département des Forêts, bien que plus tardives, nous fournissent maintes informations. Le règlement d'une succession, la levée du contingent ou des mesures de police permettent de découvrir l'un ou l'autre colon. En l'an XIII, le maire de Strasbourg délivre un passeport à Claire Moris, de Charleville (Banat), pour revenir à Bastogne. Le même papier est accordé à Gérard Wilhelm, résidant aussi à Charleville pour venir à Vaux (Noville)^[19].

La même année, Henri-Joseph Masain, de Vlessart demande au préfet l'autorisation de se rendre dans le même Charleville où vit l'une de ses parentes qui l'a invité à profiter de son aisance. Son frère se porte caution au cas où il serait appelé comme conscrit^[20]. La succession de Henri Biber, de Habergy, est réglée par le notaire Jean-Frédéric Tesch, de Messancy, à l'aide de documents rédigés à Lenauheim (Csataad, en hongrois)^[21].

A quoi bon multiplier ces petites notes glanées au hasard des dépouillements? Elles ne modifient pas les données générales. Elles rejoignent plutôt l'histoire locale ou l'histoire familiale lesquelles, par ce biais, se fondent dans ce que d'aucuns nomment la „grande Histoire”.



Régiments irlandais au service de la France, Clare, Dillon, Lally et Roth
(gravure colorée, archives militaires de Vincennes)

Antoinette Reuter

Des militaires irlandais au Luxembourg

Les „Wild-Geese“ (XVII^e-XVIII^e siècle)

Depuis l'entrée de l'Irlande dans la Communauté économique européenne, une petite colonie irlandaise s'est installée à Luxembourg. Elle a eu des précédents sous l'Ancien régime.

Selon des sources sérieuses, près d'un demi-million d'Irlandais ont quitté aux XVII^e et XVIII^e siècles leur patrie pour s'enrôler en tant que mercenaires dans diverses armées européennes. Luxembourg, ville fortresse, n'est pas resté étranger à ce mouvement. Les garnisons espagnole, française et autrichienne qui se sont relayées dans la capitale compartaient tou-

tes leur contingent d' „Hiberniens”. En Irlande „ces pauvres gens chassés pour l'intérêt de leur religion et pour la fidélité due à leur roi” [Vauban] étaient connus sous le nom de „Wild-Geese”. Leur souvenir hante toujours l'imaginaire collectif irlandais. Parés d'une aura de résistants et de martyrs, les „Wild-Geese” sont célébrés dans de nombreux poèmes et ballades. Elles sont toujours au répertoire des „Dubliners”.

Laissés pour compte d'une évolution contraire

Grainne Henry, une historienne irlandaise, a récemment soumis à un examen critique les origines du mouvement „Wild-Geese”. Elle constate que si le schéma explicatif politico-religieux s'impose progressivement au XVII^e siècle, les sources de cette émigration sont autrement plus diverses^[1]. Selon les résultats de son enquête, les „Wild-Geese” constituaient au départ un groupe hétérogène, recrutant tant chez les habitants traditionnels de l'Irlande que chez les descendants des colons anglo-normands installés sur la façade orientale de l'île depuis 1169. Théoriquement, ces colons, désignés en tant que „Old-English” relevaient de la souveraineté anglaise. En pratique, le contrôle exercé par la couronne d'Angleterre était flottant: les liens étaient tantôt serrés, tantôt lâchés. La majeure partie de l'île habitée par la population gaélique échappait totalement à son autorité.

Au XVI^e siècle, les Tudor (1485-1603) concevaient une nouvelle politique pour l'Irlande. L'île devait entièrement passer sous l'influence angloise. Dans un souci d'uniformisation, son administration devait être refondue de fond en comble. Dans ce dispositif il n'y avait plus d'occupation pour la caste militaire des seigneurs anglo-normands ou irlandais s'appuyant sur une nombreuse clientèle de „swordsmen”. Laissés sans occupation, ces hommes de guerre entraînés devenaient aux yeux de l'administration britannique des trublions potentiels. Ils constituaient un défi permanent pour l'ordre public façon Tudor. Pour s'en débarrasser, on choisit le subterfuge des „levées étrangères”, autorisant, voire encourageant des puissances étrangères – même potentiellement rivales, comme l'Espagne – à recruter des mercenaires en Irlande^[2]. Au regard de sa politique irlandaise, l'Angleterre jugeait un moindre le risque d'armer ainsi des nations ennemis.

Les Pays-Bas espagnols, laboratoire de la mentalité „Wild-Geese”

Ruinés par la politique anglaise, les seigneurs de tous bords se tournaient vers l'étranger, accompagnés par toute leur maisonnée. La présence d'un grand nombre de femmes parmi les „Wild-Geese” constitue l'une des particularités de ce mouvement migratoire. Les départs étaient plus ou moins organisés, tantôt spontanés. Dans un premier temps, ils se dirigeaient majoritairement vers les Pays-Bas espagnols, alors déchirés par la guerre de religion entre catholiques et protestants. Les réfugiés irlandais s'engageaient massivement dans l'armée espagnole des Flandres, défendant la cause catholique^[3]. Frontière de catholicité, les Pays-Bas espagnols étaient à cette époque profondément travaillés par la Contre-Réforme^[4]. Ce mouvement ne fit pas halte devant l'armée que l'on dotait d'aumôniers militaires issus fréquemment de l'ordre des jésuites. Ces prêtres jouissaient d'un ascendant considérable sur les militaires irlandais. Selon Grainne Henry c'est dans les plaines des Flandres qu'est réellement née la mentalité „Wild-Geese” alliant la défense de la cause irlandaise à celle du catholicisme.

Dès lors, les mercenaires irlandais se trouveront au centre des stratégies des puissances opposées à l'Angleterre, notamment de l'Espagne et de la France. Au début du XVII^e siècle,

l'échec d'une tentative de débarquement espagnol en Irlande réalimente le flux des émigrés. Dans la deuxième moitié du même siècle, lors de la Révolution anglaise, les émigrés espérant rentrer ainsi dans leurs droits, défendent le roi d'Angleterre, Jacques II Stuart, contre le Parlement et Richard Cromwell. Cette démarche n'étant pas couronnée de succès, 25.000 Irlandais suivent les Stuart dans leur exil français. Louis XIV en profite pour créer au sein de son armée une „brigade irlandaise“ composée de six régiments⁽⁵⁾. L'Autriche constituera de même des unités irlandaises engagées contre les Turcs⁽⁶⁾.

Portraits de quelques „Wild-Geese“ de Luxembourg

Divers recensements nous informent d'une présence militaire irlandaise à Luxembourg dès l'époque espagnole.

Le capitaine „réformé“ Robert Quinodel (Quenodelle) acquiert la bourgeoisie à Luxembourg le 4 septembre 1637⁽⁷⁾. Il épouse Hélène Neumetzlerin, la veuve du juge Armand Cramer. En 1655 il est propriétaire d'une maison et de jardins situés rue Philippe II. Un acte notarié passé à Luxembourg nous montre que Jean Quinodel, fils de Robert continue la tradition militaire. Il est „alfaire“ (enseigne) au „régiment de Monsieur le Comte de Créhanges en la Compagnie du Sieur Renier“. Anne-Marie Quinodel, fille de Robert, épouse Jean-Philippe de Cymont, capitaine au même régiment. Les Quinodel possédaient des biens fonciers à Weiler-la-Tour⁽⁸⁾.

François Blair (Blärr, Blairet, Blairy, Blaret) est successivement capitaine d'une compagnie au régiment de Beaumont, puis lieutenant-colonel au régiment Vanderstraten⁽⁹⁾. Il habite d'abord au Marché-aux-Herbes (1655-1680) avant de s'établir rue des Capucins. En 1684, alors qu'il ne possède plus de commandement, il est appelé – probablement à cause de son expérience – au conseil de guerre du Prince de Chimay qui décide de la reddition de la forteresse aux Français. Il épouse en premières noces Marie-Barbe Bergerot, issue d'une famille aisée de juristes, avant de se remarier avec Anne Elisabeth Pütz, également d'une famille en vue de la capitale. Marie Barbe Pütz, belle-sœur de François Blair, avait précédemment de même convolé avec un capitaine irlandais, Patrice de Blonquet (Pluncquette). Patrice de Blonquet, capitaine au régiment Kilmannseck, était le fils de Thomas de Blonquet, colonel de la „légion pédestre irlandaise“ au service de l'Espagne⁽¹⁰⁾.

Lors de la période française (1684-1697), au moins deux régiments irlandais prennent leurs quartiers en Luxembourg, le régiment dit de la „marine“ et la „turma regis anglicano“, un régiment de cavalerie. Il s'agit d'unités de l'armée en exil de Jacques II d'Angleterre, prêtées au roi Louis XIV⁽¹¹⁾. En 1696 nous notons les épousailles en l'église St-Michel de Luxembourg de Mauritius Kavanagh, fils de Jean, seigneur de Taghman dans le comté de Wexford⁽¹²⁾. L'heureuse élue est Madeleine Probst de Thionville. La cérémonie est présidée par Johannes Dillon, aumônier du régiment de cavalerie irlandaise.

Parmi les actes (baptêmes, mariages) concernant les hommes du rang, paraissent les noms de Dee, Clouarie, Souleivane, MacKaye, Connolly, Burton, Forloy, Guime, Okalagar. Ce groupe paraît beaucoup plus refermé sur lui-même que celui des officiers où l'on pratique le français avec aisance. Les simples soldats épousent généralement des Irlandaises, les parrains de leurs enfants sont majoritairement des „Hiberniens“.

Pendant l'époque autrichienne (à partir de 1715) la présence irlandaise ne se dément pas. Nous choisissons au hasard quelques exemples. Un acte de 1716, établi par M^e Pierret, nous

présente le capitaine Edmond Butler, né dans le comté de Waterford, en service dans un régiment de Grenadiers de l'Electeur de Bavière. Il a épousé Anne Catherine de Neunheuser, fille du lieutenant-prévôt Thomas de Neunheuser et de Hélène Putz^[13].

En 1767, le capitaine Joseph O'Donnel, de la „légion pédestre irlandaise”, fils de Henri, colonel du régiment „de Blonquet”, épouse Marie Anne Henriette d'Anethan, d'une famille nobiliaire tréviroise^[14].

Terence O'Reilly, né à Cowan en Irlande, fils de noble Eugene O'Reilly et d'Elisabeth Brady, officier au régiment de Ferrare au service de l'Autriche, épouse en 1771 la fille du richissime tanneur Nicolas Loutz^[15].

L'apparition ça et là à travers le Duché de patronymes d'origine irlandaise nous montre que ce mouvement n'est pas resté confiné à la capitale. Nous relevons les Berwick à Dudelange (XVIII^e), les Campill à Echternach (XVIII^e), les Donnay à Klingelscheuer (XVII^e), les (Fitz)Gerald(in) à Erpeldange (XVII^e), les Sugrue (Segram, Cigran) à Waldbredimus (XVII^e), les Talbot à Bastogne (XVII^e).

Cartouche à l'église de Junglinster peint par Ignace Millim (photo en bas)

L'écoinçon au saint Quirin à l'église de Puttelange-les-Thionville (photo à droite)



Fernand Taussaint

Ignace Millim, peintre morave (1743 - 1820)

L'exemple d'un fresquiste au XVIII^e siècle

Le Duché de Luxembourg passa en 1714 aux Habsbourg d'Autriche. Sous ce règne, de nombreux tailleurs de pierre ou maçons qui furent à la fois architectes, ont émigré du Tyrol comme les Munggenast, Handle, Starck, etc. De nombreux marchands et artisans originaires de la Bohême se sont également installés dans nos régions, comme le graveur et fresquiste Jean-Georges Weiser, natif de Kressau. Un peintre morave du nom de Ignace Millim vécut au Duché de Luxembourg et en Sarre où il exerçait son métier de fresquiste dans les églises.

Les origines

Ignace Millim est né à Brno (Brünn) en Moravie, le 19 juillet 1743^[1] comme fils de Mathias August Millim et de Josefa Schmid. La première trace d'Ignace Millim dans nos régions est la transcription de son acte de mariage par le curé Ernest Karger aux registres paroissiaux de Koerich. En effet, Millim a contracté mariage le 25 janvier 1773 dans la chapelle du palais archiépiscopal à Trèves. L'épouse de notre peintre fut Lucie Steinsel, qui, à l'époque de son mariage, résidait dans la paroisse de Koerich. Divers membres de la famille de Lucie semblent avoir également une relation à la peinture, dont un Jean Steinsel, qui a décoré l'ancienne église de Bettembourg^[2] en 1772. Un autre Steinsel (ou peut-être le même) a réalisé des travaux dans l'église de Koerich en 1774.

L'œuvre

En 1773, Ignace Millim a réalisé les peintures murales du chœur et de l'extrados de l'arc de triomphe à l'église de Puttelange-lès-Thionville. Ces peintures ont été restaurées en 1976 et représentent à l'heure actuelle l'œuvre la mieux conservée de l'artiste morave luxembourgeois. Le professeur Norbert Thill les a déjà mises en évidence dans la revue „Heimat + Mission"^[3].

Ignace Millim a également décoré l'église paroissiale de Junglinster. Ces fresques, qui furent l'objet d'une restauration en 1974 par Edmond Goergen, ont pour thème l'Adoration des Rois Mages sur l'extrados de l'arc de triomphe. Au mur du chœur, derrière le maître-autel, s'élève un grand lambrequin noué, au côté intérieur jaune et côté extérieur bleu, surmonté d'un baldaquin. Le thème principal des peintures est le Christ en gloire décrit par saint Mathieu.^[4]

Vers 1910, on fit la découverte de fresques magnifiques au chœur de l'église de Remerschen^[5]. Au plafond du chœur, on distingue la parabole des vignerons homicides. Aujourd'hui subsiste malheureusement peu du travail de fresquiste d'Ignace Millim.

Pour gagner son pain, le peintre a dû se déplacer soit seul, soit en compagnie de sa famille, pour suivre les commandes. Ainsi, il a dû se mettre en route pour la Sarre, où il a décoré l'ensemble du plafond de l'église de Sankt Gangolf, près de Mettlach. Sa présence y est attestée d'octobre 1777 à janvier 1779. Ses fresques sont aujourd'hui cachées par un faux plafond, et l'occasion qui se présentait en 1990 de restaurer l'ensemble des peintures, y compris le seul et unique autoportrait de l'artiste Ignace Millim, fut manquée en 1990 ... On s'est contenté de restaurer un faux plafond des années 1950!

De février 1780 à janvier 1782, Ignace Millim est attesté à Bous en Sarre^[6], où il était l'auteur des fresques de l'église baroque démolie en 1890.

Les peintures murales non signées de l'église de Steinheim (L) (construite en 1776) sont attribuées à Ignace Millim par l'architecte de l'Etat Charles Arendt (1825-1910). L'extrados de l'arc de triomphe y fut réservé à l'Eglise triomphante tenant la Sainte Croix ainsi que deux clés et la tiare papale^[7].

Outre des peintures murales, Millim a réalisé des portraits sur toile dont quelques-uns (datés 1802 resp. 1809) sont encore connus. L'ancien ministre d'Etat Joseph Bech (1887-1975) en possédait trois.^[8]

Les résidences du peintre

Les époux Millim-Steinsel eurent treize enfants, nés entre 1773 et 1792, dont sept ont atteint l'âge adulte. Suite à la Révolution française, Millim ne recevait plus de commandes pour décorer les murs d'église et fut obligé de se retirer pour réaliser des petits travaux comme les peintures à l'huile. Après avoir vécu à Koerich, où il est attesté dès mars 1784, il partit en 1787 pour Hobscheid. Il y a séjourné pendant 22 ans. Une maison sise au N° 4 de la rue Saint-Donat porte encore aujourd'hui le nom „a Millims”. Dans ce village son épouse est morte en date du 11 octobre 1807. Vers 1809 il quittait Hobscheid pour Eischen, où il vivait chez sa fille Suzanne, épouse de Jean-Pierre Klein (* 1779). Ignace Millim devait mourir en ce lieu le 24 avril 1820.

Les Millim, une famille de migrants

Comme Ignace Millim, qui partit de la Moravie pour rejoindre nos régions, ses descendants reflètent également cette humeur voyageuse. Georges Millim (1780-1867), de profession „finstermacher”, un fils d'Ignace, se maria en 1813 à Hobscheid avec Suzanne Didier de Koerich. De cette union naquit Pierre (* 8 août 1818 Koerich) qui se maria à Hobscheid en 1851 avec Suzanne Lucas originaire de ce lieu. Le couple habitait à Paris, XX^e, rue des Amandiers, 80 lorsqu'ils ont vendu leur maison dite „Salentinys” à Hobscheid en 1857¹⁹. De cette union naquirent deux enfants à Hobscheid. Le papetier François Millim, né en 1853, qui s'est uni à Françoise Félicité Drouet avec laquelle il a habité à Paris 4, rue de la Chine. François Millim décéda à Paris XX^e le 1^{er} novembre 1899. Joséphine Millim, sa sœur, voyait le jour le 18 avril 1855. Le deuxième fils de Georges Millim fut Dominique, né le 13 mars 1821 à Koerich. Il épousa en premières noces Marie Koster et en secondes noces Catherine Weilland. Dominique Millim mourut à Paris XIX^e le 25 février 1882.

Son frère Michel Millim (* 30 octobre 1823 Koerich) avait contracté mariage avec Catherine Decker, décédée à Paris le 11 avril 1865. Ils eurent une fille nommée Anne-Marie Millim, née à Paris le 21 mai 1860, qui épousa en 1882 à Hobscheid un certain Henri Bock de Tadler (*1858). Michel Millim épousa en secondes noces (à Paris?) Anne-Marie Zipp, qui décéda à Eischen le 14 mars 1912 à l'âge de 37 ans. De cette union naquit Philippe Millim, né le 2 septembre 1868 à Paris, qui se maria à Hobscheid en 1892 avec Elise Schlim d'Eischen. Ils habiterent à Eischen en la maison „a Foll”, 31, rue de Waltzing. Philippe Millim, nommé „Foll Flépp”, décéda à Luxembourg le 22 avril 1951. Suivent trois enfants décédés à bas âge à Hobscheid resp. à Esch/Alzette.

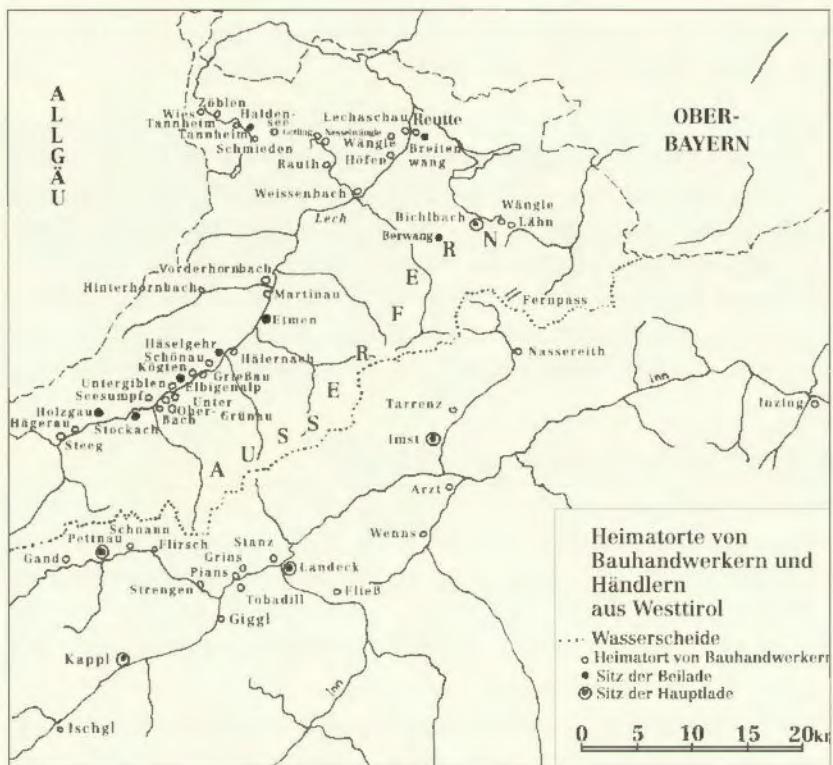
Quatrième fils de Georges Millim, François Millim (*4 avril 1828 Koerich) est resté célibataire et est mort à Hobscheid en 1858.

Le 2 février 1831 naquit à Koerich Anne-Marie Millim comme dernier enfant des époux Millim-Didier. Un consentement à mariage en date du 29 janvier 1857 nous révèle qu'elle va se marier avec l'ébéniste Jean-Charles Pousset demeurant à Paris XIX^e rue Arago N° 25.

Suzanne Didier mourut à Koerich le 8 juillet 1831 et Georges Millim contracta mariage au même lieu en 1832 avec Barbe Trausch, native de Kehlen. De cette union naquirent: 1. Jean Millim (* 7 mars 1834 Koerich), qui se marie à Mersch avec Thérèse Offermann, née le 10 octobre 1837 au Marienthalerhof. Les deux époux habiteront ensuite à Beringen¹¹⁰. 2. Anne (*1838 Mamer † 1841 Hobscheid). 3. Marguerite, née et décédée à Hobscheid (1841-1843),

4. Dominique (1846-1852) né et décédé au même lieu. Georges Millim et Barbe Trausch moururent à Hobscheid le 20 novembre 1867 resp. le 12 juin 1869.

Nous ne pouvons plus traiter les autres enfants du couple Millim-Steinsel. Ceux-ci seront évoqués dans une étude plus approfondie, à paraître ultérieurement dans un annuaire de l'Association luxembourgeoise de généalogie et d'héraldique. Le travail de peintre-fresquiste d'Ignace Millim a été traité en détail dans la publication „Piété baroque” du Musée en Piconrue à Bastogne, ayant comme thème la piété baroque qui parut en avril 1995.



(corte: Othmar Aschner)

Antoinette Reuter

Des Tyroliens en Luxembourg

XVII^e et XVIII^e siècle

Parmi tous les mouvements migratoires pré-industriels vers l'espace luxembourgeois, celui des Tyroliens est le mieux connu, et par l'historiographie, et par le public. Alors que des racines valtelinaises, tessinoises, valdôtaines ou savoyardes sont généralement ignorées, beaucoup de familles luxembourgeoises se souviennent de tel ou tel ancêtre tyrolien qui ajoute à leur arbre généalogique un brin d'exotisme de bon aloi. Il faudrait un jour s'interroger sur les ratés de cette mémoire migrante, car les „blancs” dans la transmission historique sont rarement innocents. Il nous semble que le „mythe” de l'ancêtre tyrolien est lié à une inégale perception du passé historique du Luxembourg. L'époque autrichienne et plus particulièrement le règne de l'impératrice Marie-Thérèse (1740-1780) bénéficient d'une appréciation favorable⁽¹⁾, alors que d'autres régimes sont considérés avec moins d'indulgence⁽²⁾. Or, on explique très souvent la présence des Tyroliens en Luxembourg par le pas-

sage du Duché sous la souveraineté des Habsbourg d'Autriche. Une étude attentive des sources montre que cette interprétation est un leurre.

Présents dès le début du XVII^e siècle

Une étude des Tyroliens de Luxembourg doit nécessairement s'ouvrir sur une précision de vocabulaire. Une bonne partie des immigrants désignés dans les sources en tant que „Tiroli“ ne sont en fait pas originaires du Tyrol, mais du Vorarlberg ou de l'Ausserfern. Pour le Vorarlberg sont représentées notamment les localités de Bregenz, Bludenz, Feldkirch et Nenzing, pour l'Ausserfern, les localités des Hägerau, Holzgau et Reute. Le Tyrol à proprement parler envoie surtout des habitants de la vallée du Paznaun, avec une mention spéciale pour la seigneurie de Landeck et notamment la bourgade de Kappl.

Comme pour les Savoyards, les Comasques, les Valtelinois, le motif premier de la mobilité tyrolienne n'est pas à chercher du côté du pays d'accueil, mais bien dans la région de départ. L'amorce du mouvement se situe à la fin du Moyen Age. Elle découle d'une part d'une forte expansion démographique dans les Alpes et Préalpes et se situerait d'autre part dans la mouvance du grand commerce. La première hypothèse est étayée par le fait que les défrichements atteignent à la fin du XV^e siècle les altitudes limites où le climat permet une mise en valeur des terres. La deuxième hypothèse se vérifie en Luxembourg même. Les premiers arrivants proviennent du Vorarlberg et de l'Ausserfern traversés par les routes internationales du sel. Ce n'est qu'à l'extrême fin du XVII^e siècle que le mouvement glisse au-delà de l'Arlberg vers le Paznaun^[3].

Les premiers Tyroliens sont signalés en Luxembourg à l'aube du XVII^e siècle. Il semblerait qu'ils y aient été entraînés par la „guerre hollandaise“. Les mentions les plus anciennes concernent en effet toutes des militaires, hommes du rang ou officiers. Certains sont installés à demeure dans l'une ou l'autre des nombreuses villes de garnison du Duché. Les registres paroissiaux de Thionville signalent le mariage en 1603 du soldat Henricus Carthaun de „Feltkirchen“ avec Anna Wellerin, veuve de Gorigh Sebelgross. En 1604, Clemens Würtz, caporal au régiment de Berlaimont, également de „Feltkirchen“, canvoie avec une Thionvilloise. Les témoins, le soldat Bernardt Gilian et le caporal Hans Jager sont eux aussi originaires du Vorarlberg^[4]. Le même phénomène de mariages mixtes s'observe à St. Vith et à Arlon. Une source autrichienne nous permet de remonter à un capitaine Merten H(o)utter(t) installé à Arlon depuis les premières décennies du XVII^e siècle, sans que les documents luxembourgeois ne décèlent son origine^[5].

Ce cas d'espèce montre à quel point toute tentative de chiffrer les mouvements pré-industriels dans l'état actuel de nos recherches est vaine. Seules des études prosopographiques menées autour de certains groupes-cibles pourront apporter quelque clarté en la matière. On peut simplement admettre que le phénomène migratoire ancien a été négligé dans le contexte luxembourgeois, car les sources les plus aisément accessibles et les plus utilisées ne permettent pas de le percer au premier abord.

Présents dans de nombreuses localités du Duché

Le mouvement migratoire entamé dans les premières années du XVII^e siècle, se poursuit au fil des décennies. Même en pleine guerre des migrants s'installent en Luxembourg. Tel est le cas na-

tamment à Dudelange de Vincenza Roming de Nenzing, de Gallus Stocker, Johannes Geym, Petrus Spiess de Holzgau, Christian Dengel de Hägerau, Christoph Siegell de Kappl, signalés entre 1664 et 1674^[6]. Vers la même époque Joist Mitten du Paznaun habite Kayl. Un nombre impressionnant de Tyroliens est présent dès les années soixante-dix à Luxembourg. Bon nombre profite des conditions d'admission favorables offertes par le régime français (1684-1697) pour demander la bourgeoisie et choisir définitivement le Duché. De Urban Angerer à Martin Zangerl, près de trois cents noms pourraient ainsi être égrenés rien que pour la capitale, l'enquête n'étant qu'à ses débuts.^[7]

Le mouvement n'est pas limité à la capitale du Duché. Nous avons relevé des Tyroliens à Altwies, Arlon, Bettembourg, Bertrange, Bitbourg, Diekirch, Dudelange, Echternach, Feulen, Fouhren, Grevenmacher, Grosbous, Heffingen, Heisdorf, Houffalize, Irrel, Kayl, Keispelt, Koerich, Larochette, Mamer, Manderen, Medernach, Meispelt, Mersch, Mondorf, Perl, Recht, Reckange-sur-Mess, Remich, Reuland, Rittersdorf, Septfontaines, Schrassig, Steinsel, Thionville, Vianden, St. Vith, Walferdange, Wiltz. L'enquête promet de livrer bien d'autres informations^[8]. Cette répartition spatiale ne s'est pas faite au hasard. Elle est en effet prioritairement liée à l'exercice de certaines spécialités professionnelles montagnardes.

Spécialisation professionnelle et répartition spatiale

La très grande majorité des Tyroliens de Luxembourg exercent des professions liées au bâtiment. Ils sont charpentiers, maçons, entrepreneurs ou tailleurs de pierre. Cette spécialisation est typique de nombreuses régions alpines.

Le Vorarlberg a une réputation maçonnante bien établie dès la fin du Moyen Age. Devant la forte demande émanant des régions déficitaires, l'émigration de maçons s'étend peu à peu à d'autres régions tyroliennes. Cette expansion s'observe à la floraison de nouvelles corporations de maçons. Les jeunes sont systématiquement préparés au débouché de l'émigration par un apprentissage soigné qui essaie même de s'adapter à l'évolution des goûts dans les pays d'accueil^[9]. On peut qualifier le Tyrol de „Handwerkerüberschußgebiet”.

Après des lustres de guerres, le Luxembourg, comme la Lorraine et le Palatinat voisins se reconstruisent. Ils offrent un important marché de travail pour les maçons étrangers, car la main-d'œuvre locale spécialisée est insuffisante pour combler la demande. Sans la présence tyrolienne malte belle ferme luxembourgeoise du XVIII^e n'aurait probablement pas vu le jour, faute de maçons pour la construire.

La spécialité maçonnante a favorisé le regroupement des Tyroliens en certains endroits propices à l'exercice de leurs activités. Ils sont nombreux aux endroits où l'on peut ouvrir des carrières, notamment à Altwies, Keispelt et Meispelt, Koerich, Septfontaines, Dudelange/Volmerange, Recht. Ils s'installent également là où ils sont assurés de trouver du travail pour une longue période. Tel est le cas de la capitale, avec ses chantiers de fortifications permanents. Tel est aussi le cas d'Echternach avec ses abbés bâtisseurs.

Le XVIII^e siècle voit s'éclorer une seconde spécialité, le commerce. Des familles tyroliennes isolées s'installent dans les petites bourgades campagnardes pour relayer les marchands savoyards qui ne migrent plus^[10]. Ces négociants proviennent pratiquement tous d'une seule et même localité tyrolienne, Ischgl, marché réputé depuis la fin du Moyen Age. Les marchands banquiers Tschiderer de Diekirch sont les représentants les plus connus de cette émigration^[11]. Les com-

merçants tyroliens pratiquent la vente de tissus et de denrées coloniales. Ils prêtent également de l'argent.

Ce bref aperçu de la présence tyrolienne en Luxembourg montre que même pour ce groupe pourtant réputé bien connu et étudié, de nombreuses pistes restent à explorer. Un aspect pourtant fondamental de la présence tyrolienne reste encore totalement dans l'ombre. Les actes notariés montrent que ces montagnards n'hésitent pas à prendre à ferme des terres restées en friche souvent depuis la „Guerre de Trente Ans”. Nous voici au cœur de l'évocation d'un éventuel repeuplement du Luxembourg à l'issue du siècle des calamités. Les Tyroliens sont-ils venus combler les vides laissés par les morts et les émigrants?



Eglise de Mondercange construite par le Tyrolien Sigmund Mungenast; elle présente le typique clocher à bulbe

Modèle de charpente pour un clocher à bulbe, Musée de Reutte, Ausserfern

Antoinette Reuter

Présence tyrolienne en Luxembourg: les maçons

XVII^e - XVIII^e siècles

A partir du XVII^e siècle, des centaines de Tyroliens sont venus temporairement ou définitivement en Luxembourg, Rhénanie et Lorraine. Ils s'y sont établis dans le cadre du repeuplement et de la reconstruction de ces pays suite à la Guerre de Trente Ans (1618-1648). Au XVII^e siècle, pratiquement tous ces migrants exercent des métiers liés au bâtiment.

Une migration du mieux-être

Les travaux récents de Laurence Fontaine^[1], nous invitent à nous départir en ce qui concerne la montagne de certaines idées reçues.

Au XVI^e et XVII^e siècle, les vallées alpines ne sont pas des recoins isolés. La torpeur, le dépeuplement, le sous-développement économique ne s'installent qu'à partir du XVIII^e.

A l'époque moderne, les Alpes regorgent de vie. Elles sont fortement peuplées, traversées par de nombreuses routes commerciales, animées par diverses activités, notamment minières. Elles sont donc pleinement intégrées à l'espace économique européen. A la fin du Moyen Age, les régions alpines sont mises devant un double défi. D'une part elles enregistrent une croissance démographique importante^[2], d'autre part, elles doivent faire face aux exigences fiscales croissantes de l'Etat moderne. Avec une belle convergence, elles répondent toutes par „l'invention” de la migration temporaire. Ce système permet en fait de maintenir une population importante à la montagne.

Pendant leur absence, les migrants ne pèsent pas sur les ressources nourricières limitées. Il en résulte un mieux-aller pour ceux qui restent en place, femmes, enfants en bas âge, vieillards, qui peuvent ainsi manger à leur faim. L'argent recueilli lors des tournées saisonnières ne permet pas seulement de satisfaire un fisc de plus en plus gourmand, il rend également possible l'achat de denrées que la montagne produit en quantité insuffisante, notamment le blé et le vin.

La migration saisonnière est un genre de vie difficile, qui impose de nombreuses privations et contraintes. Néanmoins, certains indices montrent que les migrants ne se sentent pas forcément écrasés par la fatalité. Ils se préparent, depuis leur prime jeunesse, à transformer leur faiblesse en atout. Les spécialités enseignées, les chemins empruntés, les destinations choisies répondent à une véritable étude de marché ciblant les pays d'accueil prometteurs.

Sans pécher par excès d'optimisme, il faut éviter de porter sur ces migrations alpines modernes un regard uniquement misérabiliste. Tous les auteurs de monographies locales conviennent que l'on vit plutôt bien dans les villages „sortants”. Le but de tous les migrants étant d'avoir „ein honestes, zierliches Haus”, leurs villages sont généralement plus pimpants que ceux de leurs voisins casaniers^[3]. On y vit également dans une liberté et indépendance peu connue au Luxembourg en pareille époque. Certains Tyroliens qui convoient en justes noces dans le Duché et s'y installent dans des vouerries ont la désagréable surprise de se trouver réduit en servitude, un état qu'ils ignoraient dans leur Bregenzerwald, Ausserfern ou Paznaun natal. En Luxembourg, le règne de Marie-Thérèse est en effet loin d'être un „âge d'or” pour tout le monde.

L'art de bâtir en dur, une spécialité alpine

Dans les Alpes, l'art de bâtir en dur remonte à l'époque romaine. L'écllosion de cette spécialité s'explique par l'omniprésence de la pierre et la rareté du bois en haute montagne. Les maçons du Tyrol adhèrent dès 1460 à la „Bauhütte” allemande, dont le siège se trouve à Strasbourg. La „Hauptlade” de la corporation tyrolienne se trouve alors à Sterzing (Vipiteno, Italie), les six sous-sections ou „Büchsen” à Hall, Schwaz, Innsbruck, Zirl, Imst et Grins. Des migrations de maçons sont attestées par des documents dès le XVI^e siècle pour le Bregenzerwald et l'Ausserfern. Peut-être existaient-elles déjà au Moyen Age.

La Guerre de Trente Ans qui consacre le morcellement territorial de l'Allemagne sonne le glas de la „Bauhütte“ allemande. Désormais, chaque prince territorial légifère sur son propre domaine.

Le rattachement de Strasbourg à la France en 1681, rompt définitivement tout lien organique entre les différentes corporations locales et met fin à l'illusion de l'unité de la „Bauhütte“ allemande.

A la fin du XVII^e siècle, les autorités tyroliennes réorganisent complètement l'organisation corporative du bâtiment. En 1689 est créée une „Hauptlade“ à Imst, pour les localités de la vallée de l'Inn. L'Ausserfern obtient sa „Hauptlade“ à Bichlbach en 1694, le Paznaun suit en 1709 avec la „Hauptlade“ de Kappl, de même le Stanzertal avec un siège installé tantôt à Flirsch, St. Jakob ou Pettneu^[4]. Chaque „Hauptlade“ comporte des „Beilade“ dans les divers villages maçonnants. Les „Lade“ ne sont pas placées sous l'autorité des maîtres de métier. Leur direction relève du „Pfleger“ ou „Richter“ qui représente localement le pouvoir souverain.

En comparaison avec les corporations des grandes villes, les „Lade“ tyroliennes comportent un nombre important d'apprentis, compagnons et maîtres. Leur but n'est en effet pas comme en ville de restreindre la concurrence en limitant les inscriptions. Elles doivent au contraire doter le plus grand nombre de candidats potentiels à l'émigration avec le meilleur bagage possible.

La formation se déroule sur le tas. Dès leur jeune âge, les apprentis accompagnent des maîtres accomplis dans leurs pérégrinations. Chaque année à la St-Sébastien (20 janvier), les nouveaux maîtres et compagnons sont inscrits dans le registre de la corporation. Chacun y va de son obole obligatoire de neuf „Kreuzer“. Avant que ne commence la „saison“ annuelle, les nouveaux apprentis prennent leur service.

En tournée, les maîtres négocient les contrats pour eux-mêmes et leur équipe de compagnons et d'apprentis. Ils dorment généralement sur le chantier. Les journées de travail sont réputées longues, du lever au coucher du soleil, la saison étant courte (printemps et été). Les gages sont payés partie en nature, partie en argent. Ils sont réputés fort honnêtes. Le fonds notarial luxembourgeois recèle à ce propos un véritable trésor de contrats qui attendent d'être exploités systématiquement.

L'activité des maçons tyroliens en Luxembourg

Dans sa remarquable étude consacrée à l'activité bâtieuse de l'abbaye d'Echternach, Michel Schmitt porte un regard critique sur la présence tyrolienne en Luxembourg^[5]. Il balaye quelques opinions régulièrement émises au sujet de ces migrants. Force est notamment de constater avec l'auteur, qu'à quelques exceptions près – il convient d'évoquer Sigmund et Paul Mungenast, père et fils – les Tyroliens ne sont pas des architectes innovateurs ou des artistes insignes, mais tout simplement d'habiles artisans disposant d'une solide formation. Cette dernière qualité, alliée à leur présence massive suffit pour faire éclore en Luxembourg une activité de construction intense. Il nous semble que pour comprendre ce phénomène, il faut tenir compte d'une notion tout à fait actuelle, celle du „dumping social“. L'arrivée sur le marché d'un grand nombre de spécialistes a probablement fait baisser les prix de la construction. D'ailleurs, mêmes les budgets des abbayes sont restreints et font retomber toute velléité artistique extravagante, notamment en ce qui concerne les reconstructions d'églises rurales^[6].

Ce ne sont pas seulement les abbayes et églises, ouvrages fortifiés, ponts et routes que l'on reconstruit. Les villages s'accordent également un bain de jouvence. On commence à abandon-

ner les traditionnelles constructions à squelette en bois pour des maisons en dur à plusieurs reins, où les activités se trouvent toutes réunies sous un même et unique toit^[7]. Les maisons n'ont plus „pignon sur rue” à l'allemande^[8], mais les faîtes sont alignés à la rue. Cette disposition offre une meilleure protection contre l'infiltration des eaux de pluies, la neige ne stagne plus dans l'interstice des toits.

Les mêmes transformations s'observent en ville. Ne recignant pas devant les tâches infirmes, les Tyroliens améliorent le confort des maisons bourgeoises par diverses transformations. Les escaliers à vis sont remplacés par les escaliers „à la romaine”. On installe des cheminées, on élargit les fenêtres pour faire pénétrer la lumière, on rehausse les toits, on installe des mansardes. Le modèle de toutes ces transformiations n'est pas à chercher en montagne, où les maisons adoptent souvent une construction mixte bois/pierre, mais dans les centres urbains de l'Italie^[9]. Parmi la masse des humbles artisans émergent quelques noms. Outre les Mungenast, dont l'éloge n'est plus à faire, citons Johannes Heel, bâtisseur de l'église paroissiale de Vianden. Son portrait nous sourit dans la chapelle de la sodalité mariale de la même localité. Il fut, à ce que l'on dit, le premier „Weissert”^[10]. Evoquons également les Starck, de Bertrange, puis Recht (ancien Duché, actuellement Belgique) initiateurs d'une originale entreprise de pierres tombales en schiste. Le prix de ces lames funéraires étant plus modeste que celui des traditionnels monuments, les Starck ont permis à de nombreuses familles luxembourgeoises d'honorer leurs morts par l'installation (pour la première fois)^[11] de ce type de pierre.

L'étude des échanges culturels entre le Luxembourg et le Tyrol n'en est qu'à ses débuts. Ces relations n'étaient pas à sens unique. Si les Tyroliens ont répandu en Luxembourg l'usage de la „Däiwelsgäissel”, fétiche magico-religieux que l'on portait sur soi^[12], ils ont en contrepartie doté leurs maisons alpines de „tâques” de cheminée, ramenées de Rhénanie ou du Luxembourg. Que de pistes à explorer!



Le château Briquemont à Bastogne, résidence temporaire des Garcia-Romero,
carte postale

(Coll. Musée en Piconrue, Bastogne)

Robert Garcia

Les Garcia Romero - une famille espagnole au Luxembourg depuis le XVII^e siècle

Au Grand-Duché, le patronyme de Garcia fait penser d'emblée à une immigration récente d'origine espagnole ou portugaise. Si au Portugal le nom de famille Garcia est d'usage sans être trop fréquent, en Espagne par contre il est certainement le nom le plus répandu, à l'instar des Schmit luxembourgeois. Dans l'annuaire téléphonique de la ville de Luxembourg on comptait dans les années 60 deux Garcia, l'on en trouve pas moins de 20 en 1995. Ceci fait penser que les Garcia établis au Luxembourg sont soit issus de la petite vague d'immigration espagnole, soit de l'immigration plus récente des Portugais.

Une époque trouble

La famille des Garcia dont nous allons faire état n'est pas issue d'une immigration récente, bien au contraire. A l'exemple de l'histoire des Pescatore, de celle des Gremling ou des Tschieder, l'histoire des Garcia est un beau spécimen pour illustrer la tradition séculaire d'une immigration plus ou moins „naturelle” dans une région qui était de tous temps un carrefour privilégié d'échanges commerciaux, guerriers, industriels, et par conséquent humains.

Le premier des Romero ou Garcia arrive dans les Ardennes pendant une période plutôt agitée. Nous sommes au beau milieu du XVII^e siècle, „siècle des malheurs”. La peste fait des ravages, notamment en 1636 lorsqu'elle emporte une partie importante de la population. Des crises alimentaires dues à de mauvaises récoltes se suivent et sévissent particulièrement en 1636-1638, 1648-1652, 1692-1694, 1698-1699 et 1709-1710. Enfin la guerre fait rage tout au long du siècle. Pendant la „Guerre de 30 ans” (1618-1648) les armées de passage, de concert avec la peste et la disette, contribuent à disséminer considérablement la population luxembourgeoise, surtout pendant les années 1635-1636.

Francisco Garcia Romero (de la Vega)

La tradition orale de la famille fait état du nom Garcia de la Vega pour le père fondateur de la „dynastie”. En espagnol, „La Vega” signifie „plaine fertile”. Il s'agit en particulier du nom d'une région située au nord de l'Estrémadure. Comme le nom l'indique, c'est aujourd'hui encore, une des régions les moins hospitalières d'Espagne. Ce n'est pas un hasard que bon nombre de conquistadors de funeste réputation, notamment Cortès et Pizarro, étaient originaires de cette terre ingrate où traditionnellement l'armée espagnole recrutait ses éléments les plus sauvages. Par ailleurs, Charles Quint y résidait en son château de Jarandilla de la Vera. Il n'est donc pas exclu que le premier Garcia Romero (de la Vera?) à se rendre aux Pays-Bas espagnols faisait partie de l'armée redoutée du Duc d'Albe et de ses successeurs.

Divers actes notariés, pour la période 1640-1675, font état d'un premier Francisco Garcia Romero (de la Vera), officier de la „pagaduria” de l'armée espagnole des Flandres. Le service de la „pagaduria” était avec la „contaduria” – département des recettes – et la „veeduria” – inspection des armées – un des rares à être réservés aux seuls Espagnols. Il faut se rappeler en effet qu'en 1660 sur un total de 35.000 effectifs, l'armée espagnole ne comptait que 5.000 ressortissants espagnols. Le service de la „pagaduria” était certainement un des moins gratifiants, puisqu'il s'occupait du solde des soldats. Comme les trésors de l'armée espagnole étaient notairement vides, on comprend facilement que le brave homme ait quitté ce poste à la première occasion. Par ailleurs, l'historien Jean Lefèvre fait état du mariage, à Bruxelles en 1672, d'un Juan Garcia de la Vega avec une dame Nieuwenhoven.

Notons en marge de ces considérations que l'armée espagnole a peut-être légué au Luxembourg, outre quelques citoyens et les fameuses „tours espagnoles”, deux fleurons de sa cuisine „nationale”: le fameux fromage cuit, dit „Kachkéis” ou cancaillotte, se retrouve en Estrémadure, en Franche-Comté et au Luxembourg. Comme les deux régions septentrionales abritaient d'importantes garnisons espagnoles, il y a lieu de se demander si le „Kachkéis” n'est pas un héritage espagnol. Il pourrait en être de même du „Judd mat Gaardebounen”, dernier rempart de la fierté culinaire nationale. D'après le professeur Sönke Lorenz (Tübingen), qui étudie les migrations à travers la dispersion des plantes, les „Saubounen” sont d'origine méditerranéenne.

Séchées, les fèves sont évoquées en tant que ration alimentaire des soldats espagnols. Elles ont pu être répandues au Luxembourg à une époque où les contacts entre la population locale et les soldats étaient fréquents, à savoir à la fin du XVI^e siècle, où les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver à la campagne. Ces fèves s'appelant tantôt „frijoles”, tantôt „judias” en espagnol, on peut spéculer sur une sorte de pléonasme. La population luxembourgeoise aurait confondu les „judias” avec le morceau de porc accompagnant les fèves.

Etablissement à Bastogne

Quittons le terrain incertain des spéculations historiques pour nous pencher sur les documents plus concrets, bien que parfois contradictoires, des registres paroissiaux. Dans les registres paroissiaux de Bastogne, la famille Garcia fait son apparition vers 1670. Ses ressortissants s'appellent tantôt Garcia, tantôt Romero, tantôt Garcia Romero, voire même Gratia. Différentes branches familiales se dissémineront ensuite dans diverses localités ardennaises proches de Bastogne, notamment Villers-la-Bonne-Eau.

En tout cas, c'est en 1675 que le sieur Francisco Romero, époux de Catherine, fait baptiser un enfant du nom de François et un deuxième en 1677 du nom de Marie Catherine. Vers la fin du siècle, l'on constate une lacune dans les inscriptions. Francisco ou François Romero, fils du premier, réapparaît en 1718. Il s'est marié à une dame Marguerite De Meurs (Demeurs ou De Meer), de cette union naissent six enfants entre 1718 et 1726.

Les de Meer ou De Meurs étaient une famille bien établie à Bastogne. Regnert De Meer était originaire de la „terre d'Alost” (Aalst en Flandres). Il avait épousé Marie Martels et s'occupait de „grand commerce”. En 1615, Regnert, alors échevin de Bastogne, achète le „château Briqueumont” et la „maison Daverdisse”, situés à Bastogne dans l'îlot de maisons entre la porte de Trèves et l'église St-Pierre. La partie „Briqueumont” subsiste sous la dénomination „maison Mathelin” et abrite actuellement le musée municipal.

Les deux époux De Meer-Martels meurent en 1627, peut-être de la peste. Le patronyme De Meer disparaît à Bastogne. Une source suggère que le dernier porteur bastognard du patronyme soit parti relever un héritage à Prague, abandonnant ses biens „ès Duché de Luxembourg” à diverses personnes dont éventuellement l'épouse Garcia Romero. Le „château Briqueumont” passe aux Mathelin, famille dont des membres paraissent dans les actes concernant les Garcia Romero.

Intégration aisée ou difficile?

L'âge de la retraite atteint, l'avant-dernier descendant masculin de la filière luxembourgeoise, Joseph Garcia (1917-1987), entame des recherches intenses dans les registres paroissiaux et autres pour trouver quelques traces perdues des premiers „conquistadors” espagnols en terre ardennaise. Il interprète l'absence temporaire du premier Romero de Bastogne par l'incidence de l'occupation française (1684-1697), lorsqu'il serait devenu „persona non grata”.

Des doutes sur le bien-fondé d'une interprétation répondant à des critères actuels sont toutefois permis. Il ne faut pas oublier qu'au XVII^e siècle la notion de nationalité telle qu'on la connaît aujourd'hui n'existe pas. D'un côté les moyens de communication étaient si rudimentaires qu'un visiteur d'une ville voisine pouvait déjà être considéré comme un étranger. D'un autre côté le va-et-vient de guerriers, de commerçants, d'artisans et autres était tellement coutumier que l'implantation

d'„étrangers” faisait partie de la vie d'une communauté et que la volonté de faire intégrer un „étranger” dépendait bien moins de sa prétendue „nationalité” que de l'apport dont il pouvait faire bénéficier la communauté.

Cependant, ce qui a probablement facilité d'intégration des Garcia Romero en terre ardennaise était l'extrême déficit démographique à la fin du XVII^e siècle. Pour la seule région de Bastogne, J. Vannerus note que plus d'un tiers des maisons sont abandonnées entre 1624 et 1656. Toute nouvelle immigration était donc bienvenue du point de vue démographique. D'ailleurs d'autres familles d'origine espagnole, les Goblet et les d'Avila, se sont établies à Bastogne à pareille époque. En ce qui concerne l'apport quantitatif, les Garcia ou Romero font bonne figure, puisque le nombre d'enfants entre la 2^e et la 7^e génération allait osciller entre six et douze.

Des générations de paysans

Si le premier des Garcia Romero était arrivé dans une période tumultueuse de l'histoire et occupait une profession quelque peu aléatoire, la vie des générations suivantes était moins marquée par la mobilité géographique ou professionnelle. Les différentes filières s'établissaient essentiellement dans un rayon assez restreint entre Bastogne et Luxembourg, notamment à Villers, Lutremange, Surré et Tarchamps. Il n'y a guère de choses spectaculaires à relever dans cette suite de paysans pauvres, de journaliers ou d'artisans.

Ce n'est qu'en 1884 qu'une branche de la famille des Garcia vient s'établir dans les limites actuelles du Grand-Duché de Luxembourg. le 21 août de cette année-là, François Joseph Garcia, né à Villers-la-Bonne-Eau, se marie à Elisabeth Schartz, originaire de Surré, et s'établit définitivement dans cette petite localité située tout près de la frontière belge, à quelques kilomètres de Villers.

Le premier de la filière luxembourgeoise à quitter la région de Bastogne fut en 1948 Jos. Garcia, d'abord instituteur dans différentes localités de l'Œsling et qui s'établit comme représentant commercial à Luxembourg. Ce voyageur forcené aimait retrouver la terre de ses ancêtres, même si l'on peut expliquer ce „retour aux racines” bien moins par un instinct de terroir que par une mobilité accrue en cette Europe du siècle finissant.

Notons pour l'anecdote que le dernier descendant mâle de la filière luxembourgeoise des Garcia s'est fait – d'aucuns prétendent désagréablement – remarquer en prononçant du haut de la tribune de la Chambre des Députés quelques phrases dans cette autre langue de la péninsule ibérique. Ce „scandale” a amené quelque peu rapidement maint citoyen à s'interroger sur l'intégration foudroyante d'un immigré venu salir – „besudeln” (Revue) – les institutions parlementaires luxembourgeoises.

Dernière génération?

Ajoutons enfin pour clore ce périple d'une famille paysanne de Castille ou d'Estrémadure sur les hauteurs également âpres des Ardennes que les dernières descendantes luxembourgeoises du Señor Francisco Garcia Romero sont deux filles aux prénoms plutôt ibériques de Nuria et Nina. A moins que la proposition de loi ayant pour but d'abolir la coutume napoléonienne, qui impose automatiquement aux rejetons d'un couple le patronyme du père en tant que nom de famille, ne

suscite plus d'enthousiasme à l'avenir, le nom des Garcia issus de Bastogne risque de s'éteindre dans la prochaine génération.

Mais enfin, s'il ne s'agit que de préserver une note exotique dans le catalogue des noms de famille au Luxembourg, l'on peut se rassurer que le Luxembourg n'a rien à craindre pour les années à venir.



Les „scieurs de long“
au travail
Jean Tassel, Musée des
Beaux Arts, Strasbourg

Antoinette Reuter

Les „scieurs de long“ auvergnats, un exemple de migrants français aux XVII^e et XVIII^e siècles

Ceux d'entre nous qui ont eu la chance d'écouter les récits de Luxembourgeois ayant été en service à Paris, connaissent probablement l'image-type du migrant auvergnat de la Belle-Epoque, le „bougnat“. Or, le charbougnat, marchand de charbon pliant sous de lourds sacs, personnage familier des rues de Paris au XIX^e siècle, n'est qu'une manifestation chronologique extrême et nullement représentative de la mobilité auvergnate pluriséculaire. Sa présence relève déjà davantage de l'exode rural que de la migration traditionnelle qui était, à l'image de celle pratiquée dans les Alpes, saisonnière.

Des migrants auvergnats se sont temporairement ou définitivement établis en Luxembourg à l'époque de Louis XIV (1684-1697). Arrivés dans le sillon des armées françaises, ils répondent soit à l'offre de recrutement que lance la nouvelle administration en vue de repeupler le Duché soit s'engagent pour les „Travaux du Roi“, les chantiers de fortifications ouverts par Vauban au lendemain de la prise de Luxembourg (1684).

L'Auvergne, province fétiche des historiens français des migrations

Tout comme celles des Alpes, les populations du Massif central ont élaboré une véritable civilisation de la migration temporaire. Ceci nous montre que le phénomène migratoire n'est pas un apanage de la haute montagne. Il peut également s'observer en altitude moyenne, partout où l'on pratique l'élevage, ce qui nécessite moins de bras que l'agriculture.^[1] Comme les Alpes, le Massif central connaît une grande variété de spécialités migrantes. A Luxembourg nous avons noté la présence sur les chantiers de Vauban de maçons de la Haute-Marche^[2] et du Limousin. Dans le registre paroissial de l'église St-Nicolas, apparaissent en tant que parrains ou témoins les maçons Jean Charivart de „Ponturion“ (Pontarion près de Guéret/Creuse) en 1685, Claude de „Payrat près de Bousson“(?), Mathieu Duranton de „Payla Lunnier“(?) en 1687, Etienne Lestrade de „Bourg en Saulx“ en 1688, tous de la Haute-Marche.^[3]

Les registres de la paroisse St-Michel retiennent pour mars 1688 le mariage de Sylvestre Gaion „de la province de Marche en cœur de la France“ avec Jeanne Lamberti. En novembre de l'année suivante, Henri Foradié de la même province unit son destin à celui de Jeanne Bereldingen. D'autres exemples pourraient venir s'ajouter à cette liste.^[4]

Parmi les migrants du Massif central, les Auvergnats constituent cependant le groupe le plus étoffé et le mieux implanté à Luxembourg.

L'Auvergne tient une place à part dans l'historiographie française des migrations. C'est en effet par les études consacrées à cette province que la „découverte“ de la mobilité montagnarde a vraiment débuté. Tant et tant d'historiens se sont penchés sur son cas, nous citons pour mémoire Chatelain, Corbin, Pérouas, Poitrineau, Poussu^[5]. Leurs études ont servi de référence aux chercheurs qui se sont intéressés à d'autres régions, car la mobilité auvergnate est probablement la mieux étudiée à ce jour.

La palette des spécialités auvergnates

Parmi les spécialités exercées par les migrants auvergnats, il convient de citer le commerce ambulant, le rétamage et „l'art de la scie“.

Les commerçants ambulants auvergnats sont inconnus en Luxembourg. Leur champ d'activité principal se situe d'ailleurs en Espagne. Nous avons toutefois trouvé mention de „fournisseurs aux armées“ d'origine auvergnate. Citons le cas de Julien Cantain(e) de „Clermont en Auvergne“ (Clermont-Ferrand), reçu bourgeois de Luxembourg, le 12 octobre 1685, le 9 octobre 1686 il loue par acte passé devant le notaire Alberti, pour un bail de trois ans, une maison située au coin de la rue Philippe II, à côté de celle de Conrad von Elter, dotée d'un grand four de boulanger. Un autre acte rédigé le 14 juillet 1688 par M^e Gilles, nous renseigne sur ses activités. Cantain, qui voyage entre Luxembourg et Mont Royal/Traben-Trarbach s'engage à fournir à Charles Pegora, „commissaire aux vivres“, endéans trois semaines 100 malders de „farine de froment bonne, pure et marchande, blutée fine au pris d'onze escalins d'Allemagne la livre“, le tout livré au port de Traben. D'autres Auvergnats semblent exercer le même métier, notamment les boulangers Etienne Monpied de St-Georges de Mons, reçu bourgeois le 13 novembre 1684, Etienne Royer de Riom, paroisse de St-Amas (?). Reçu bourgeois en 1696, Monpied épouse le 27 novembre 1688 la fille du bourgeois boulanger Nicolas Canon.

En 1688, il réside avec son épouse dans la rue des Capucins, à hauteur de la rue Beaumont.

La gratuité des droits de bourgeoisie est accordée à Royer, parce qu'il a de même épousé la fille d'un bourgeois. Benoit du Coing, originaire comme les précédents des alentours de Riom, reçu bourgeois le 7 juillet 1686, exerce quant à lui le métier de „cabaretier” au faubourg du Pfaffenthal.^[6]

Nous n'avons pas trouvé trace de retameurs auvergnats en Luxembourg. Toutefois de source militaire française nous apprenons que ces artisans sont entrés dans les Pays-Bas sur le pas des soldats. Cette présence a donné lieu à des incidents ça et là avec les corporations de chaudronniers^[7].

Pratiquement tous les Auvergnats présents en Luxembourg pratiquent „l'art de la scie”, ils sont „scieurs de long” ou „scieurs de planches”. Ces artisans sont des spécialistes du travail du bois brut. Ils interviennent dans le cycle du bois long avant le charpentier ou le menuisier.

Sur les chantiers de Vauban

Les „scieurs en long” travaillant à Luxembourg sont privilégiés par rapport à ceux qui sont obligés d'exercer dans la forêt „à l'écart, presque sans communication avec les habitants des contrées où ils travaillent”, rapportant „de ces pays une intelligence plus bornée que jamais”^[8]. Les Auvergnats de Luxembourg, s'ils vivent prioritairement entre „pays” ne dédaignent toutefois pas les relations avec la garnison et la population locale, de nombreux témoignages, parrainages et mariages en attestent. Relevons au passage celui en 1687 en l'église St-Michel de François Cadé, de „Cadé en Overn” (?) avec Jeanne Stein de Luxembourg. Le patronyme Cadé subsiste à ce jour au Grand-Duché^[9].

Les „sitaires” travaillent en „brigades” composées de plusieurs équipes. La brigade est dirigée par le maître scieur. Cet entrepreneur se charge de trouver le travail, de négocier les prix, de fournir le ravitaillement et d'organiser le chantier.

Anet Blat (Blos, Blus) dit Tamarin exerce la fonction d'entrepreneur-scieur à Luxembourg. Originaire de „Mansart” (Manzat) près de Riom il a épousé Angélique Van Suamen de Maaseik dans le Limbourg. Quoique résidant régulièrement à Luxembourg „Aux Armes de Rodemack”, il séjourne le plus souvent à Traben-Trarbach, où un immense plateau attend d'être déboisé en vue de la construction de la forteresse de Mont Royal. Le 6 septembre 1687, il s'engage de fournir aux entrepreneurs de Luxembourg endéans un délai de six mois 100.000 bardeaux et autant de lattes. Hélas, six mois plus tard, Anet Blat est à l'article de la mort, épuisé par le train de vie harassant qu'il a dû s'imposer. Le 23 février, il fait quérir le notaire Gilles pour lui dicter son testament. Il souhaite être enterré dans l'église des „Récollets” (Knuedler) „selon sa condition et faculté de ses moyens”. Son épouse héritera de tous ses biens, le couple n'ayant pas d'enfants. Les témoins de la cérémonie sont Antoine Feller, curé de St-Nicolas, qui portera bientôt sur son registre le décès de son paroissien „catarrho suffocatus” et solidarité oblige, Etienne Monpied, dont nous avons déjà fait la connaissance.^[10]

La „scie”, un métier pénible et dangereux

Avant de débiter la bille de bois en planches, les scieurs l'équarissent grossièrement à l'aide d'une cognée spéciale, la doloire. Une équipe de scieurs comporte deux ouvriers, le „chevrier” et le „renard”. Les billes préparées au préalable sont hissées sur un chevalet, solidement enfoui

dans la terre que l'on appelle „l'âne”. Le travail des sitaires consiste à débiter la bille en planches, selon un tracé marqué par une cordelette enduite de suie ou de cendres. Ils utilisent une scie à cadre, haute de quatre pieds, appelée „passe-partout”. Le chevrier est juché en équilibre instable sur la bille elle-même et pousse d'en haut la scie par deux poignées. Le renard la tire en contre-bas. Généralement, il porte un chapeau à large rebord pour protéger ses yeux, car la sciure l'arrose largement.^[11]

„Partir à la scie” n'est pas une sinécure. Les accidents de travail sont fréquents. „Il en périt beaucoup qui sont ecrasez desoub les bois quils crient” constate une enquête menée en 1788 en Auvergne. Travaillant au dehors, les sitaires sont exposés aux intempéries. La pleurésie est l'une des maladies les plus redoutées par la profession. Si d'aventure son issue n'est pas fatale, elle mange le gain accumulé par l'ouvrier au fil de la campagne. Il faut en effet payer le chirurgien et les frais d'hébergement dans quelque cabaret. Un acte signé le 2 avril 1686 devant le notaire Gilles relate une telle histoire malheureuse. Les scieurs Jean Musnier de la Garde, Antaine Contoulx de Fouchaisse et Jean Julien de Lappeigny, tous issus de la paroisse de Spalling (?) en „Oüern”, se cotisent pour rapatrier à La Garde la dépouille de leur camarade Anthoine Gauthier, décédé peu avant la Chandeleur. Pour „faciliter le transport et éviter le risque du Chemin” ils empruntent 30 écus à Claude Claudon, un compatriote chorpentier. Les témoins de l'acte sont Etienne Choiselle et Etienne Ferron, scieurs, également originaires de Spalling (?).^[12]

Dans son „Luxemburger Volksleben in Vergangenheit und Gegenwart”, Joseph Hess commente une illustration „Dielensäger in Bollendorferbrück an der Sauer” montrant des scieurs de planches luxembourgeois vers 1900. L'instrument qu'ils manient est la même scie à cadre qu'utilisaient 200 ans plus tôt les sitaires auvergnats. Hess affirme que la scie „passe-partout” n'a remplacé que tardivement en Luxembourg, la simple lame de scie dentée beaucoup plus ardue à manier. Cette innovation serait-elle un „cadeau” des scieurs auvergnats?^[13]

Petit bureau plat, ébène et placage d'ébène,
réalisé par Bernard Molitor vers 1798

(Collection particulière)



Antoinette Reuter

Bernard Molitor, ébéniste à Paris, fournisseur de la cour

1755-1833

Au cours de l'année culturelle, les amateurs d'art ont eu le loisir de découvrir à Luxembourg les œuvres de l'ébéniste Bernard Molitor¹¹¹. Cet artisan originaire de Betzdorf a créé dans son atelier parisien des meubles pour une clientèle particulièrement exigeante. Parmi ses commanditaires figuraient notamment la reine Marie-Antoinette et l'empereur Napoléon. Alors que l'artiste était mondialement connu des collectionneurs, les Luxembourgeois ignoraient jusqu'il y a peu jusqu'à l'existence-même de cet illustre compatriote. C'est un article dû à l'historien de l'art allemand Ulrich Leben paru en 1986 dans la revue „Hêmecht” qui révéla les talents de Bernard Molitor aux Luxembourgeois. Depuis lors, l'auteur a consacré une thèse de doctorat (1989) et une splendide monographie (1992) à

Bernard Molitor⁽²⁾. Si le savoir-faire exceptionnel de l'artiste lui a ouvert à juste titre les pages des livres d'art, son itinéraire personnel intéresse également l'historien des migrations. Il est en effet semblable à celui que choisissent dès le XVII^e siècle nombre d'artisans luxembourgeois.

Paris, un point de mire pour les artisans luxembourgeois

Divers indices nous incitent à penser que c'est dès l'époque de Louis XIV que commence le mouvement d'artisans luxembourgeois vers Paris. Ils s'y rendent soit temporairement pour se perfectionner, soit définitivement dans l'espoir d'y faire fortune. D'aucuns y acquièrent même la notoriété dans des domaines inattendus, tel Henri Busch (1598-1666), un compagnon cordonnier originaire d'Arlon. Le „Bon Henri” est connu de tous les historiens du „Grand siècle”. Figure emblématique de l'entreprise de moralisation menée à Paris par la très catholique et dévote „Compagnie du Saint-Sacrement”, Fondateur des „Frères Cordonniers” (1645) il suscite des réactions diverses. Certains y voient le „rédempteur de la classe ouvrière par la mise en pratique des vertus chrétiennes”⁽³⁾, d'autres un „briseur de grèves” contrecarrant l'action syndicale des compagnonnages⁽⁴⁾. L'attrait exercé par la capitale française s'explique par le rôle d'arbitre des arts et des modes qu'elle a acquis dès l'époque du Roi-Soleil.

La proximité de la cour de Versailles stimule la demande en produits artisanaux haut de gamme et incite les ateliers parisiens à tendre vers l'excellence. Les meilleurs ouvriers de l'Europe se pressaient à Paris pour y monnayer leurs talents.

Le Faubourg St-Antoine, le paradis des „ébénissiers”

Le rôle précurseur de Paris est particulièrement sensible dans le domaine de la création et de la réalisation de meubles de grand luxe. Ce n'est pas un hasard, si en de nombreux pays, les styles d'ameublement se déclinent selon la chronologie des rois de France. A Paris, les menuisiers nouveaux venus se regroupaient dans les faubourgs, ce qui leur permettait de travailler sans s'inscrire dans les corporations de métier dont la juridiction s'arrêtait aux portes de la ville. L'accès aux corporations était restreint pour enrayer la concurrence.

Les artisans-ébénistes étaient particulièrement nombreux au Faubourg St-Antoine. Le recrutement des artisans y était „international”. Certaines études ont mis notamment en relief la présence de véritables „colonies” liégeoises et allemandes⁽⁵⁾. On peut supposer, qu'à l'image de Bernard Molitor, les Luxembourgeois ne sont pas restés étrangers à ce mouvement. D'ailleurs, un exemple de l'entourage familial immédiat de Bernard tend à illustrer ce propos. L'artiste a été en effet précédé sur les rives de la Seine par son cousin Michel Molitor (1734-1810), comme lui ébéniste. Ce dernier est passé à la postérité comme l'un des „vainqueurs de la Bastille” (1789). L'action de Michel Molitor illustre une deuxième particularité „faubourgeoise”.

Dans les faubourgs on n'échangeait pas seulement des techniques, mais encore des idées. Grâce à sa population dense, remuante et souvent fraîchement „immigrée”, notamment des „marches de l'Est” ou de la France septentrionale, le faubourg St-Antoine était également un foyer d'agitation sociale et un haut-lieu du Jacobinisme.

Un art étranger à la tradition luxembourgeoise

Bernard Molitor rejoint Paris vers 1776-1778, ayant dépassé l'âge de vingt ans. Au-delà du fait qu'il est né en 1755 à Betzdorf de Nicolas Molitor, meunier, et de son épouse Marguerite Lemmer nous ignorons pratiquement tout de ses années de jeunesse. Ulrich Leben élude, faute de documents, quelque peu la question d'une formation initiale de Molitor. Peut-on toutefois imaginer un départ pour Paris à l'âge de 21-23 ans, sans apprentissage préalable? Molitor, peut-il de suite se mettre au travail à Paris, sans connaissance aucune? En l'absence de recherches plus poussées, on ne peut que se livrer à quelques spéculations. Le fait que deux cousins Molitor, fils de meuniers, se soient rendus à bref intervalle à Paris pour exercer le métier d'ébéniste paraît une coïncidence bien trop curieuse pour être due au hasard. Y aurait-il un rapport entre Michel et Bernard Molitor et ces autres Molitor répertoriés dès 1700 comme menuisiers-sculpteurs de meubles d'église?¹⁰

Toujours est-il, que même si l'hypothèse d'un apprentissage luxembourgeois venait à se vérifier, il faut reconnaître que l'œuvre de Bernard Molitor ne s'inscrit pas dans la tradition du meuble luxembourgeois telle qu'elle est apparue lors d'une récente exposition au Musée d'art et d'histoire. La comparaison des meubles de Molitor avec la production luxembourgeoise la plus raffinée, permet de mesurer tout le chemin parcouru à Paris par l'artiste migrateur.

La réussite à Paris

La vie parisienne de Bernard Molitor passe par des hauts et des bas. Arrivé à Paris, il s'installe d'abord dans le Carré libre de l'Arsenal auprès de son cousin Michel. Ils exécutent probablement des travaux en sous-traitance pour des grands ateliers parisiens. Ce n'est qu'en 1787, suite au mariage avec la fille d'un „charpentier du roi” que Molitor entre dans la „coopération des maîtres menuisiers ébénistes”. Désormais, il a le droit d'estampiller ses œuvres, ce qui ajoute à leur valeur. Il ouvre un premier atelier indépendant à l'angle de la rue Bourbon. Pour se faire connaître, il utilise le moyen moderne de la publicité dans les journaux. Dès cette époque l'artiste reçoit des commandes de la cour, notamment celle d'un parquet pour le château de Fontainebleau. Parmi ses clients on trouve le marquis de LaFayette, le duc de Choiseul Praslin et madame de Staël. La Révolution française (1789) et la chute de la monarchie (1792) ouvrent une période difficile dans la vie de Bernard Molitor. Ses clients émigrent ou sont victimes de la Terreur. Ce n'est probablement que le brevet de civisme de Michel Molitor qui permet à Bernard de subsister sans être inquiété.

A partir du Consulat (1799-1804) on note une reprise des affaires. Napoléon Bonaparte passe commande à Molitor de divers meubles pour sa résidence de St-Cloud. En 1811, le garde-meuble impérial, désireux d'enrayer le chômage et par là l'agitation sociale dans les faubourgs fait de nombreux achats auprès des ébénistes parisiens. Molitor fait partie à cette époque des fournisseurs de la cour impériale.

La restauration des Bourbon (1815) ouvre une dernière phase active dans la vie professionnelle de l'artiste qui retrouve sa clientèle nobiliaire d'avant la Révolution française. Il est d'ailleurs un des rares ébénistes à avoir surmonté sans faillite la tourmente. Un deuxième „bon mariage” lui apporte l'aisance bourgeoise. Il s'établit au Faubourg St-Honoré avant de se retirer à Fontainebleau (1820) pour y mener une vie de notable.

L'aventure de Molitor illustre à merveille un thème rarement développé de l'histoire des migrations que l'on veut souvent misérabiliste et sordide: Elle montre que pour pleinement développer ses talents, il faut quelquefois partir. Elle précise également que le migrant ne vient pas pour ravir le pain d'autrui, mais pour donner à la société d'accueil ses meilleurs talents, tout en œuvrant à sa réussite personnelle.

A noter en conclusion que le Faubourg St-Antoine attirait toujours les Luxembourgeois à la veille de la „Grande Guerre”. Parmi les Luxembourgeois qui ont rejoint la Légion étrangère en 1914-1918, les ébénistes parisiens représentent de loin le premier groupe professionnel .



Le retour du soldat
Peintre anonyme

Collection du Musée
National d'histoire et
d'art, Luxembourg

Fernand Emmel

Soldats de Napoléon

Le connaît-on vraiment, ce soldat luxembourgeois type qui a servi l'Empereur, Napoléon que d'aucuns nomment le Grand? Ou faut-il poser la question différemment? Ne serait-ce pas plus correct de se demander si ce soldat a vraiment existé? J'aurais pour ma part plutôt tendance à voir les choses dans cette dernière optique.

Du reste, cette vaine recherche paraît confirmer une fois de plus les relations un peu troubles qu'entretiennent les Luxembourgeois avec leur passé militaire. C'est à peine si on ose vanter les exploits de Jean l'Aveugle, alors que c'est avec une certaine fierté que nos services touristiques essaient d'attirer les touristes par les vestiges de la forteresse de Luxembourg qui n'est cependant pas l'œuvre de Luxembourgeois. Est-ce donc par oubli, ignorance ou à dessein qu'on fait le fait que les régiments en garnison à Luxembourg comptaient dans leurs rangs des ressortissants luxembourgeois, les registres paroissiaux de la ville peuvent en témoigner?^[11]

Ce n'est qu'à l'occasion qu'on aime évoquer le souvenir des gloires luxembourgeoises qu'étaient les Beck et Aldringen, généraux de Wallenstein durant la Guerre de Trente Ans (1618-1648).

Plus souvent on a l'impression que les Luxembourgeois ont vécu le service militaire comme une sorte de fléau détesté et imposé du dehors.

L'une de ces époques semble avoir été celle qui débute avec l'arrivée des troupes révolutionnaires françaises en 1795. D'aucuns n'hésiteront pas à faire l'amalgame avec la période de la dernière guerre oubliant que la France détenait l'ancien Duché de Luxembourg dénommé Département des Forêts selon les règles du droit international. Et puis une tradition assez bien ancrée fait que nos compatriotes paraissent avoir plus de sympathies pour ces underdogs qu'étaient les „héros“ du Kléppelkrich vers des gens comme Michel Eiffes, ce „sous-lieutenant ... qui commanda le peloton d'exécution d'Andreas Hofer“^[2]. Le personnage a néanmoins fourni la matière première à nombre d'articles, davantage en tout cas que ce „Guillaume Velter, chirurgien aide-major à la Grande Armée ...“ que Dollar qualifie par ailleurs de „Samaritain Luxembourgeois“^[3].

De pauvres diables perdus à travers l'Europe

Quant aux quelque 14.000 autres appelés ils n'ont guère droit qu'à la citation de leurs noms dans des ouvrages de compilation^[4] ou dans des articles commémoratifs de monographies locales. Etaient-ils pour autant moins braves ou plutôt plus malchanceux?

Peut-être serait-il souhaitable de se pencher davantage sur le sort de ces pauvres diables perdus à travers l'Europe et qui, dans bien des cas, devaient cruellement faire l'expérience du dépaysement. A cela il y avait plus d'une raison. En premier lieu, ce n'est que naturel, ils avaient le mal du pays par le simple fait de leur déracinement, de leur éloignement de la famille et de leur milieu habituel.^[4] Car l'éloignement du pays durait parfois fort longtemps. Dans le cas de Michel Eiffes, ce „héros“ de Beaufort, le premier congé ne lui fut accordé qu'après quatorze ans de services et ce sur initiative du père qui, mu par le „désir de revoir son fils ... si grand ... entreprit à pied le long chemin jusqu'au Rhin (i.e. à Mayence) vêtu d'un sarrau en cotonnade, chaussé de souliers à boucles, un gibus comme couvre chef et appuyé sur un bâton noueux“.^[5]

S'y ajoutaient encore toutes sortes d'autres problèmes, de santé ou de blessures ainsi que de souffrances matérielles, alors qu'à l'époque l'existence d'une infirmerie bien organisée ou équipée était loin d'être évidente. N'oublions pas surtout d'autre part que la majorité de ces soldats devaient avoir – au moins au début des difficultés – à se faire comprendre dans une langue qui n'était pas la leur. Les lettres qu'ils ont envoyées et dont quelques-unes nous sont parvenues sont là pour en témoigner.^[6]

Après de telles réflexions, pourtant encore bien superficielles, une première conclusion s'impose: il n'y a pas de soldat type dans l'armée ou plutôt les armées de Napoléon.

Le facteur „temps“ n'a manifestement pas joué pour tous de la même manière. Certains ont servi dans les armées françaises le temps qu'a duré l'épopée impériale, certains même au-delà, d'autres ont été réformés pour des raisons diverses, après un séjour relativement bref sous les drapeaux.

Si pourtant ledit séjour s'étendait, les soldats avaient évidemment de grandes chances de faire la connaissance d'autres pays. Ne les imaginons cependant nullement en touristes. Car les multiples déplacements n'ont souvent laissé qu'une impression bien furtive. Et Dieu sait si elle a été dans tous les cas positive! Celui qui est passé d'un hôpital militaire à l'autre ne sera finalement pas rentré nécessairement avec les meilleurs souvenirs du monde et n'aura pas su parler à ses proches des merveilles de Vienne ou de Prague, de Berlin ou de Madrid, de Venise ou de Rome.

Jean-François Gangler, grognard, commissaire, poète

Doux-amers encore les souvenirs de ceux auxquels le service avait quand même profité d'une manière ou d'une autre en leur enseignant les rudiments d'un métier futur. Il convient de citer dans ce contexte Jean François Gangler, l'un de nos premiers poètes en langue luxembourgeoise, connu cependant avant tout pour être l'auteur du premier dictionnaire de la langue luxembourgeoise.^[7] On oublie cependant qu'il a été aussi commissaire de police de la ville de Luxembourg entre 1831 et 1856, année de sa mort. Il faut citer son expérience ici, car elle lui a apporté beaucoup. Dans un de ses rapports de 1849, après avoir constaté que „la police est une science, qui ne s'acquiert, même pour l'homme lettré, qu'avec le temps”, Gangler fait débuter sa carrière policière en Europe méridionale, dans la Péninsule Ibérique pour être précis.^[8] Son apprentissage du métier policier, il le décrit en ces termes: „Il y a quarante ans, que j'ai gagné mes éperons, comme attaché à la police militaire, à l'armée d'Espagne et du Portugal.”^[9]

Sept ans plus tôt il avait évoqué, pour en revenir au côté douloureux de l'affaire, des souvenirs du genre amer dans un autre rapport: „Enfin, Messieurs, si, lors de la rentrée en France de l'armée au Portugal, j'avais pu sauver mes papiers du naufrage ...”^[10] Entre-temps en effet le commissaire avait bien vieilli et souffrait périodiquement des suites de ses blessures et du naufrage évidemment. Ses blessures les plus importantes, décisives pour motiver sa réforme, il les avait essuyées à la bataille de Vimeiro près de Lisbonne. Comme pour bien d'autres soldats de Napoléon bons et mauvais souvenirs devaient ainsi plus ou moins se tenir dans un équilibre précaire.

Michel Eiffes: de Vérone à Beaufort, en passant par Leipzig

Gangler fut réformé au lendemain de Vimeiro pour cause de blessures graves. De ce point de vue son sort n'est donc pas un modèle de longévité militaire. En comparaison, Michel Eiffes a eu une carrière plus longue et couronnée de quelques honneurs. Pourtant elle avait débuté sous des auspices moins positifs. De même la chance continuait de lui sourire encore après sa vie de soldat. Alors que Gangler dut batailler longtemps pour obtenir et conserver un emploi pas tellement bien rémunéré malgré les apparences, le dernier pouvait finir en beauté en tant que bourgmestre de son lieu natal, Beaufort.

Un autre trait les sépare: Tandis que Gangler ne tardait pas à rejoindre son régiment, Eiffes débute sa carrière et tant que ... réfractaire. Eh oui! Mais relativisons tout de suite! Cela n'était pas si extraordinaire. N'empêche que la situation d'un réfractaire n'était pas des plus commodes^[11].

Eiffes finit pourtant par rejoindre son régiment, le 13^e régiment de ligne, en 1800. Tour à tour nous le retrouvons au camp de Boulogne (1803), puis plus près de la patrie, à Metz, en 1805 d'où il partit pour participer à la campagne d'Italie. Les noms des batailles auxquelles il participait se suivaient: Vérone, Fiume, sur la Piave. Puis les combats contre l'Empire autrichien le menaient en Slovénie actuelle, à Laibach, l'actuelle Ljubljana. Il devait s'en souvenir longtemps puisqu'il s'y „distingua et fut cité à l'ordre du jour”.^[12]

Vint l'année 1809 qui le vit prendre part à la campagne du Tyrol. Les stations s'appelaient Graz, Raab et Wagram où il fut blessé et fait prisonnier. Pas pour bien longtemps puisque le 20 février 1810 à Mantoue il reçut l'ordre de commander le peloton d'exécution d'Andreas Hofer,

ce patriote tyrolien dont il devait dessiner plus tard dans la vie un portrait plein de respect. Il est cependant fort douteux qu'Eiffes ait vraiment saisi l'importance historique de cette journée de février 1810. Car la guerre continuait et, dans son cortège, les déplacements des soldats. C'est ainsi qu'en 1813 on le retrouve en Saxe, à Dennewitz et à Leipzig. A cette „Bataille de Nations“ (octobre 1813) il se distingua encore une fois et fut même „proposé pour la Légion d'Honneur mais la défaite le privera de cette récompense hautement méritée“^[13]. Il fut finalement démobilisé le 7 septembre 1914 et mourut en 1845.

Jacques Heintz: parcours du soldat inconnu

Terminons avec un rapport du commissaire Gangler du 28 juillet 1854 qui retrace très brièvement le sort d'un autre soldat de Napoléon. On verra que pour celui-ci l'incorporation n'aura été que le début d'une longue série de séjours, volontaires ou non, à l'étranger.

„Hier au soir a été conduit devant moi, venant de Belgique, un individu qui fit la déclaration suivante: Je m'appelle Jacques Heintz. Je suis né à Luxembourg, le 5 mai 1780, de feu Nicolas, menuisier, et d'Anne Françoise Schroeder.

A l'âge de 16 ans je suis entré au service militaire de France, que j'ai quitté en 1814. A cette époque je suis rentré à Luxembourg avec ma femme, originaire de la Jamaïque, et un fils de cinq ans. Je suis entré dans l'atelier de feu le menuisier Schmit, et j'ai travaillé chez lui jusque vers 1833, que je me suis rendu avec ma femme à Liège où elle est décédée. Après un séjour d'environ dix ans à Verviers et dans les environs, j'ai été travailler en France. En avril dernier, un camarade de lit m'a volé les papiers, qui m'avaient été délivrés à Troyes. Force me fut alors de retourner à Liège d'où j'ai été dirigé sur Luxembourg, mon endroit natal. Je suis sans ressources, mais j'ai encore la force et la volonté de travailler. J'ai fait conduire ce vieillard, que ses forces physiques et morales n'ont pas encore abandonné, provisoirement chez le logeur Paul.“

Le Commissaire de Police(s) Gangler

Voyager était donc devenu une affaire presque normale pour cet homme qui, en 1854 à Liège, constate finalement que les choses ont changé. Alors que ses déplacements antérieurs s'étaient toujours faits dans un cadre politique où il n'y avait au départ pas de frontières, puis une frontière avec la France, il dut se rendre compte qu'entre-temps même la Belgique était devenue un pays étranger et qu'on l'y considérait comme étranger.

Au terme de ce tableau forcément encore bien sommaire il apparaît que le soldat typique de Napoléon n'existe pas, ni en ce qui concerne les Luxembourgeois, ni d'ailleurs probablement en ce qui concerne d'autres nationalités. Certains d'entre eux ont terminé leur carrière dans la gloire, d'autres ont disparu dans des conditions tragiques ou sordides et mieux vaut ne pas en parler. La plupart ont erré à travers l'Europe pendant des années, souvent sous de fausses identités même pour éviter des sanctions prévues par le code militaire, parfois au service de tel ou tel officier qui semble quand même plus attrayant que la vie du soldat ordinaire. S'ils ont nécessairement fait la connaissance de personnes appartenant à d'autres „nationalités“ il n'est pas sûr si les relations ont dépassé le contact superficiel au si des liens plus étruits ont pu être tissés. Dans quelques cas bien isolés on pourrait croire à leur existence, mais, à défaut d'autres sources, ce n'est qu'une présomption.

Statuette que le meunier Pierre Hastert (1792-1854), ancien „grognard”, fit apposer sur la façade de son moulin au Grund (aujourd’hui façade du „Häffchen”)

(Photo: Hervé Montaigu)



Fernand Emmel

Prisonniers de guerre espagnols à Luxembourg

Un épisode de l’occupation française

Le 21 novembre 1806, le maire de la ville de Luxembourg adressa au Préfet du Département des Forêts une requête qui, à première vue, a tout pour nous déconcerter. Nous lisons en effet les passages étranges qui suivent: „Les avantages inconcevables que notre auguste Monarque n'a depuis cessé d'obtenir Sur ses Ennemis, m'a engagé de réitérer (toujours de vive voix) la même demande, afin de dommager (!!) la ville, par le depot dont s'agit, du défaut de garnison qu'elle éprouve depuis deux ans que les 59^e et 69^e Régiments de ligne l'ont quitté pour se rendre à l'armée.”⁽²⁾

Paroles bien étranges, en effet, de la part de dirigeants d'une ville qui, depuis des siècles, n'avait cessé de se plaindre d'une garnison dont les méfaits, les exactions ne se comptaient plus.

Le militaire, un client demandé ...

Le but de la demande du 21 novembre 1806 était affiché dès les premières lignes:

„Dès les premières Victoires remportées par nos (!)⁴⁾ armées invincibles sur celles du Roi de prusse, J'eus l'honneur de vous prier verbalement de vouloir interposer vos Bons offices près de S.E. Le Ministre Directeur de l'Administration de la Guerre, aux fins que cette fortune soit affectée pour Continuer un Depot de prisonniers de ladite nation.“

On voit bien par ces paroles que la ville de Luxembourg avait déjà eu un dépôt que l'on voulait tout simplement continuer. Seulement, il s'agissait d'avoir dans ledit dépôt des prisonniers de guerre prussiens.

Et pour appuyer davantage encore ses désiderata le maire de Luxembourg dressait un tableau des plus sombres de la situation dans laquelle se débattait la ville de Luxembourg, cet „... état de misère dans lequel Se trouve réduite cette Commune dont les Sept huitièmes des habitants ne trouvent leur Subsistance que dans la présence d'une bonne garnison (...) il est de mon devoir, pour prévenir la ruine totale de cette ville, de m'adresser autre fois à vous, Monsieur Le Préfet, en vous priant instamment de vouloir Employer votre crédit, là où il appartiendra afin qu'il Soit assigné à cette ville, un dépôt de prisonniers proportionné aux Casernes Vides qui s'y trouvent, ne voyant d'autre moyen de prévenir la ruine de la mesme partie des habitants, qui n'ont d'autre ressource pour vivre et payer les Contributions auxquels ils sont exposés, que le petit gain Journalier qu'ils font Sur le militaire par le débit de leurs denrées, Boissons et autres marchandises.“

A l'époque la guerre sur le continent se poursuivait avant tout en terre germanique. Mais un autre front allait bientôt s'ouvrir dans le Sud. Car si l'on n'arrivait pas à vaincre les plus irréductibles adversaires, les Anglais, la guerre risquait de s'éterniser. D'où l'idée de bloquer tout simplement l'accès des ports du continent à la marine marchande britannique, coupant ainsi les revenus essentiels de l'Angleterre qui provenaient du commerce maritime.

Au lendemain des accords de Tilsit conclus avec Alexandre I^e (7 et 9 juillet 1807) Napoléon put se croire sur le point de réaliser son rêve. Pour augmenter encore la pression sur une couronne portugaise plus que réticente à obéir, il ne lui restait plus que l'intervention militaire pure et simple. Or, cela supposait évidemment que l'armée française pourrait passer par l'Espagne, en principe un pays allié, mais dont les habitants supportaient très mal les réquisitions et pillages par lesquels Napoléon malmenait leur pays. Bientôt les régions se soulevaient l'une après l'autre et l'aventure espagnole et portugaise allait tourner au cauchemar. C'est alors que commença cette guérilla sournoise avec terreur et contreterreur.

Ce fut alors que fut prise la décision d'utiliser les casernes de Luxembourg pour y internier des prisonniers de guerre espagnols.^[5]

On aurait pu penser que, les voeux de la mairie étant exaucés, le sujet serait épousé. C'était sans compter avec les difficultés qu'allait soulever cet internement. Les difficultés étaient de nature différentes et touchaient le logement, l'équipement, la nourriture, le comportement, la surveil-

lance. Du reste on remarque de plus en plus que la ville se montrait bien contrariée, prenant plus d'une fois fait et cause pour les prisonniers en s'opposant au Préfet⁽⁶⁾. Mais il y eut aussi, surtout vers la fin, des moments des plus délicats, et des manifestations d'hostilité. Tel fut surtout le cas après que des fils du pays anciens combattants d'Espagne étaient revenus au pays et avaient raconté leurs aventures dans les bistrots et au cours des „Uucht”, récits qui faisaient frissonner plus d'un auditeur. Et le sujet devait préoccuper nos ancêtres encore bien longtemps après que l'épopée napoléonienne était terminée. On peut penser que c'est de cette façon que notre poète luxembourgeois N. S. Pierret put glaner la matière pour son écrit en prose „Eng onhémlech Ruecht” qui dans le temps figurait dans nos manuels scolaires et qui raconte l'histoire d'un jeune sous-officier luxembourgeois contraint de passer la nuit dans une auberge avec le corps de son camarade assassiné et en présence de son assassin espagnol.

Quelque temps au paravant, le maire avait également dû échanger une correspondance avec la préfecture et les autorités militaires au sujet d'un attentat à l'arme blanche perpétré par un soldat espagnol contre un soldat français. Or, ce „crime” émouvait plutôt les Français que les autorités luxembourgeoises qui ne cessaient de vouloir calmer le jeu. Calmer était aussi la consigne quand de jeunes gens poursuivaient des prisonniers espagnols par des injures du genre: „demones” ou „sicario”. Le maire dut faire apposer une affiche défendant aux jeunes de continuer de telles injures. Les parents eux-mêmes étaient tous responsables.

Parmi les maires de l'époque il faut citer avant tout Monsieur Dutreux-Boch qui occupait un certain nombre de ces pauvres diables comme tisserands dans son entreprise, ce qui lui valut des éloges de la part du Roi d'Espagne après la restauration de la monarchie légitime en Espagne.

Les lettres de Dutreux sont toutes empreintes d'une compassion sincère pour le sort de ces soldats qui n'avaient manifestement pas la vie facile à Luxembourg.

Des conditions d'internement dures - Les difficultés commençaient avec l'hébergement.

On peut imaginer les conditions de détention en savourant les mots utilisés par le maire dans sa correspondance avec les instances départementales françaises. Le 16 janvier 1809 il fit donc le rapport suivant: „Ces Militaires sont renfermés dans une espèce de citadelle au quartier du St. Esprit.” Quant à vouloir savoir davantage c'était demander trop au maire qui ne pouvait rassurer le préfet que sur un point: „ils Sont Sous la Surveillance immédiate d'un Officier de la Gendarmerie et de l'Etat Major de la place.” Autant dire: „Allez donc demander ces détails à vos compatriotes!”

Il y avait bien les casernes, mais souvent il fallait réclamer des sacs de couchage supplémentaires, et surtout des couvertures qui faisaient manifestement défaut de la façon la plus cruelle. Nous lisons ainsi dans une lettre du maire adressée le 12 octobre 1811 au surveillant des lits militaires Hortet: „Puisque vous n'avez point de Couvertures à fournir aux prisonniers espagnols qui doivent incessamment arriver dans Cette place (...), Je vous prie de leur délivrer des paillasses, avec la quantité de paille prescrite.” Ainsi le maire était d'avis que les prisonniers avaient droit à un lit conforme aux exigences des règlements militaires. Ils ne devaient donc pas être traités différemment des soldats français en garnison. Et il continuait: „Vous priant de demander à la Direction des Lits Militaires de Vieilles Couvertures, parce que Ces Gens, étant presque Nuds, mourroient de froid dans la rigoureuse saison de l'hiver.”

C'était donc d'autant plus déplorable que ces jeunes gens venaient évidemment d'un climat moins rude et qu'ils étaient déjà affaiblis par la guerre, les marches, parfois la maladie. Car un pourcentage non négligeable d'entre eux devait mourir à Luxembourg. Plus rares étaient ceux qui s'y mariaient ou qui étaient accompagnés de leur famille et à qui il arrivait de ce fait de venir déclarer la naissance d'un enfant à la mairie.

A cette occasion on peut constater leur plus grand handicap: ils ne savaient pas communiquer puisqu'ils ne maîtrisaient manifestement ni la langue française, ni a fortiori celle des indigènes.

C'est ainsi que deux sous-officiers qui figuraient le plus souvent comme témoins faisaient l'interprète. C'était eux aussi qui accompagnaient les prisonniers au marché pour qu'ils puissent s'approvisionner en légumes. Du moins c'est ce qui ressort des rapports du maire qui devait faire perdre au préfet ses craintes d'activités subversives de la part de ces soldats espagnols détenus à Luxembourg. Mais il n'y avait aucun danger. Le manque de moyen de communication écartait tout danger de contacts militaires avec la population. Du reste la surveillance par la gendarmerie était assez sévère et même les ouvriers au service de Dutreux-Boch et d'autres patrons en ville étaient munis de laissez-passer spéciaux dont la confection avait causé pas mal de travail supplémentaire aux employés de l'administration. Mais revenons à la nourriture qui, manifestement, se composait essentiellement de légumes. N'empêche que d'aucuns cherchaient à profiter de façon criminelle des besoins de ces soldats. Il ressort d'une note dans un registre de la correspondance municipale que des paysans des alentours, de connivence avec des bouchers, cherchaient à vendre des bêtes malades aux Espagnols. Les profiteurs peu scrupuleux ne datent donc pas seulement d'aujourd'hui. Pour le reste il y avait des occasions, bien rares il est vrai, quand le maire pouvait annoncer une action d'éclat et demander un geste de reconnaissance envers les soldats espagnols. C'était pourtant le cas le 14 octobre 1881 quand le maire écrivit au sous-préfet:

„J'ai l'honneur de Vous adresser ci-joint un Rapport du Commissaire de Police, par lequel Vous Verrez qu'un prisonnier Espagnol a sauvé la vie à une petite fille, qui est tombée dans la rivière d'alzette à Clausen. Vous priant de le faire passer à M[onsieur] le Préfet." Des prisonniers de guerre samaritains, c'était peut-être assez inouï. Néanmoins, nous trouverons aussi bon nombre d'infirmiers espagnols à l'hôpital militaire. Ceux-là attendront longtemps leur indemnisation et feront l'objet de multiples rapports jusque bien au-delà de la période d'occupation française.

Le sort des soldats espagnols après l'occupation française

Le sort de ces soldats n'était donc nullement enviable et il n'y avait que peu de possibilités de s'échapper. L'un d'eux était celui de se porter volontaire pour le service militaire français. Un certain nombre d'entre eux, essentiellement des gens qui déclaraient être laboureurs, donc sans préformation professionnelle, s'engageaient à Luxembourg dans les rangs du régiment d'Isembourg. D'autres cherchaient à pouvoir travailler chez des patrons luxembourgeois, essentiellement comme tisserands.

Avec toutes ces remarques en mémoire on ne s'étonne donc point que la mortalité dans les rangs des prisonniers de guerre ait été assez élevée, une mortalité qui atteignait son apogée dans les années 1813 et 1814. Si les registres de l'état civil rapportent bien ces renseignements ils sont malheureusement muets sur le lieu de leur enterrement. Ils ne devaient sans doute pas être mieux traités que ces nombreux militaires français enterrés dans des conditions pas très humaines aux Bons Malades. Une requête de l'administration militaire de pouvoir se servir de l'ancien cimetière de la garnison à Clausen ne semble pas avoir eu de suites.^[2]

Il sera dès lors difficile de retrouver l'une ou l'autre tombe à Luxembourg. Que reste-t-il donc de la présence des prisonniers de guerre espagnols à Luxembourg? Peu d'entre eux étaient intéressés à poursuivre le séjour dans cette ville nordique. Néanmoins il faut citer quelques exceptions, des Hernandez, des Galliano, des Martin. La plus connue des familles a été celle des Hernandez. L'un de ses descendants a occupé un poste de responsabilité au sein de l'administration de l'octroi de la ville de Luxembourg.

Quant à la famille Martin, un fils s'est fait artiste et a signé même un certain nombre d'œuvres, notamment une vue intérieure de l'ancienne église Notre-Dame à l'époque où elle n'était pas encore église cathédrale. Ladite peinture se trouve parmi les collections de la Cour grand-ducale.

Ainsi donc les prisonniers de guerre espagnols du temps de l'Empereur Napoléon ont joué leur rôle à Luxembourg. Connaissant leur situation matérielle relativement précaire il est douteux qu'ils aient vraiment pu remplir les espoirs formulés par les dirigeants politiques de l'époque et contribuer à un essor économique de la ville. Ils ont cependant contribué par certains côtés à alimenter les discussions dans les estaminets, se sont distingués dans quelques rares cas par leur sang froid.



Kanonier um
1860

Zeichnung von Ludwig Burger



Musketier eines
Infanterie-Regi-
ments um 1835

Zeichnung von Sebbers



Infanterist der Linie
im Mantel um
1860

Zeichnung von Ludwig Burger



Fahnenträger-
Unteroffizier eines
Infanterie-Regi-
ments um 1835

Zeichnung von Sebbers

Alex Carmes

Die preußische Militärkolonie in Luxemburg (1814-1867)

Luxemburg war Garnisonsstadt über viele Jahrhunderte hin. Bemerkenswert ist, daß vor allem die preußische Besatzung, die letzte in einer langen Reihenfolge, eine negative Rolle im Gedächtnis der Bevölkerung spielt, wahrscheinlich weil sie sich bereits den Zeitgenossen als etwas Belostendes eingeprägt hat, das sich in seiner Eigenart wesentlich von früheren Formen der Besatzung unterschied.

Für die Einwohner der Stadt Luxemburg stellte die Garnison immer einen Fremdkörper dar. Söhne aus dem Herzogtum machten stets nur einen verschwindend kleinen Anteil der Truppe aus. Aber bisher war der Kriegsherr der Besatzung bei längeren Garnisonsperioden zumindest der eigene Landesherr gewesen. Auch hatten konfessionelle Unterschiede zwischen der Bevölkerung und der Garnison sich auf Ausnahmefälle beschränkt. All dies war nun anders. Zum erstenmal war hier auf unabsehbare Zukunft eine Garnison eingepflanzt worden, deren Herrscher ein anderer als Luxemburgs Herrscher war, eine Garnison, deren Konfession sich mehrheitlich von derjenigen der

Bevölkerung unterschied. Diese neuen Probleme traten nun unübersehbar neben die üblichen nationalen und gesellschaftlichen Differenzen, ließen die anders gelagerten ökonomischen Interessen sowie die ganz unterschiedlichen Lebensformen von Militär- und Zivilbevölkerung in einem schärferen Licht erscheinen. Man erkennt, wie wenig die Neuordner Europas auf dem Wiener Kongreß sich um die Eigenarten der Untertanen kümmerten, als sie eine preußische Kolonie nach Luxemburg schickten. Und man wundert sich, daß diese explosive Mischung von zivilen und militärischen Einwohnern mehrere Krisen zwischen 1814 und 1867 relativ unversehrt überdauerte.

Der Verbleib der Garnison in Luxemburg war auf unbeschränkte Zeit geplant, galt doch die neue, auf dem Wiener Kongreß ins Leben gerufene politische Ordnung als endgültig. Es war unumgänglich, sich auf ein längeres Zusammenleben einzurichten. Wie weit nun faßte der preußische Bevölkerungsteil in der Stadt Luxemburg tatsächlich Wurzeln?

Bedingt durch die Heeresgliederung der preußischen Armee waren Standortwechsel relativ selten. Da auf preußischem Hoheitsgebiet die preußischen Linien-Regimenter sich stets aus denselben Bezirken rekrutierten, in denen sich auch die Garnisonsorte befanden, entwickelte sich dort allmählich ein gegenseitiges Zusammengehörigkeitsgefühl. In der Festung Luxemburg, einem vorgeschobenen Posten im Ausland, lagen die Dinge anders; die Garnison blieb eine Militärkolonie. Obschon eine der preußischen Einheiten, das 39. Infanterie-Regiment, sogar ohne Unterbrechung mehr als 30 Jahre in Luxemburg weilte (1817-1850), fiel die Bilanz gegen Ende dieser Zeit (1847) eindeutig negativ aus:

„Der größte Theil der Bevölkerung Luxemburgs stellte sich geradezu feindlich gegen die preußische Garnison, die nur in Erfüllung ihrer Pflicht begriffen war.“^[1]

Wieso wirkte der längere Verbleib einer Einheit in Luxemburg sich nicht positiver aus?

Das Zahlenverhältnis zwischen den Ansässigen und den Zugezogenen spielt natürlich eine erhebliche Rolle. Unberücksichtigt sei der bedeutende Zuwachs der Garnison in Krisenzeiten. Die Friedengarnison blieb relativ konstant (4000 Mann), während die Bürgerschaft allmählich zunahm (10.000 Einwohner im Jahre 1821, 13.500 im Jahre 1867). Das Verhältnis änderte sich also im Laufe der Zeit, aber der Fremdkörper blieb stets zu imposant und zu kompakt, als daß eine Integration überhaupt zu erwarten gewesen wäre.^[2]

Zwar sollten wir die nationale Einheit der preußischen Garnison nicht überschätzen. Bis in die frühen sechziger Jahre wurden zur Besatzung der Festung fast ausschließlich sogenannte Reserve-Infanterie-Regimenter verwendet. Jede der 8 Provinzen, aus denen der preußische Staat bis 1866 bestand, stellte ein solches Regiment auf.^[3] Für die Garnison bedeutete dies, daß die sprachliche, konfessionelle und kulturelle Einheit nicht unbedingt gewährleistet war. Es trafen zusammen Brandenburger, Preußen, Schlesier, Rheinländer, Westfalen, Polen ... In ihrer Lebensweise allerdings formten sie alle eine kompakte Einheit. Ungeachtet ihrer Herkunft war das gemeinsame Streben auf den reibungslos ablaufenden Militärdienst ausgerichtet, und dies sonderte sie alle unweigerlich ab von der Zivilbevölkerung. Die Grundbedingung zur Bildung einer Kolonie war gegeben.

Der längere Verbleib einer Einheit bedeutete übrigens keineswegs, daß der einzelne Soldat Zeit hatte, sich zu akklimatisieren. Weil ihre Dienstzeit jeweils verschieden war, und auch wegen grundverschiedener sozialer Voraussetzungen, lagen die Probleme für den Offizier, den Unteroffizier und den Gemeinen jeweils anders. Sie müssen getrennt behandelt werden.

Der Offizier

Die meisten Offiziere machten den Heeresdienst zum Beruf für das ganze Leben. Besonders für den Subalternoffizier vollzog sich die Beförderung zumeist im Regiment; sie war im allgemeinen sehr langsam und erfolgte gewöhnlich nach der Anciennetät. Vor 1860 mußte z.B. ein Leutnant bis zu sechzehn Jahre auf Avancement warten; es gab kaum Hoffnung, unter fünfzig Oberst zu werden. Da Garnisonswechsel selten waren, bedeutete dies, daß der Offizier sich auf einen längeren Verbleib am selben Standort einrichten mußte.

Dies bedeutete nicht unbedingt, daß der Offizier in Luxemburg versuchte, sich der Bevölkerung zu nähern. Dauerhafte freundschaftliche Beziehungen beschränkten sich häufig auf die Freimaurerlogen.⁴ Daß es dem preußischen Offizier sonst kaum gelang, bei der luxemburger Bürgerschaft Sympathie zu erwecken, bezeugen alle Regimentsgeschichten.

Sich den Verhältnissen in der Garnison anzupassen, war also für den preußischen Offizier nicht gleichbedeutend mit einem Heimischwerden in Luxemburg. lag das an den unüberbrückbaren sozialen Differenzen? Um die Jahrhundertmitte waren zwei Drittel des Offizierkorps Adelige; nur ein Drittel stammten aus bürgerlichem Milieu, hatten aber den alten Stand für den neuen eines königlichen Offiziers aufgegeben.

Innerhalb des preußischen Staates genoß der Offizier eine besondere Wertstellung. Nur mit den oberen bürgerlichen Schichten kam gesellschaftlicher Kontakt überhaupt in Frage. Finanziell war es dem Subalternoffizier aber außerhalb der Freimaurerlogen überhaupt nicht möglich, mit diesen Kreisen Schritt zu halten. So niedrig war seine Gage, daß sein Lebensaufwand ohne den obligatorischen gemeinschaftlichen Mittagstisch (in der Offiziersspeiseanstalt, dem späteren Kasino), an dessen Kosten sein König sich durch eine monatliche Zuwendung beteiligte, kaum zu bestreiten gewesen wäre! Nur als geschlossene Gruppe konnten die Offiziere der Konkurrenz mit dem wohlhabenderen Bürgertum aus dem Wege gehen, die übrigens von der preußischen Regierung als potentielle Gefährdung gesehen wurde. Die Verengung des Gesichtskreises blieb nicht aus. Aber die auferlegte Genügsamkeit half, die Homogenität innerhalb des Offizierkorps zu festigen.⁽⁵⁾

Die Wertvorstellungen des Offiziers waren nicht mit der eher materiell ausgerichteten Werteskala des aufsteigenden Bürgertums zu vergleichen. Der Gegensatz der Gesinnungen trat immer wieder deutlich zutage. Hier ein lakonisches Urteil über die luxemburger Bürgerschaft aus Isenbots Regimentsgeschichte, welche die letzten Jahre der Garnisonszeit nach dem Krieg im Jahre 1866 behandelt:

„Man nahm den preußischen Taler sehr gern, sonst herrschte wenig Freundschaft für Preußen-Deutschland.“⁽⁶⁾

Die Selbstachtung des Offiziers wurde im preußischen Staat mit allen Mitteln gefördert. Die Achtung, die ihm dort zuteil wurde, konnte gelegentlich in Selbstüberschätzung ausarten. Diese Überheblichkeit machte den preußischen Offizier nicht nur in Luxemburg unpopulär.⁽⁷⁾

„Wenn solche Herren, die oft als junge Lieutenants im Auslande mit einer Arroganz und Suffisanz auftreten, wie sie in Oesterreich selbst ein Feldmarschall-Lieutenant in den allerseltesten Fällen zeigen wird, nur wüßten, wie sehr sie durch ihr Benehmen nicht allein sich selbst, sondern auch dem ganzen preußischen Offizierkorps schadeten, sie würden wahrlich so bald als möglich einer Ablegung dieser übeln Gewohnheit sich befleißigen.“⁽⁸⁾

Obwohl also für die meisten Offiziere ein längerer Aufenthalt in der Militärkolonie anfiel, erfolgte keine Annäherung zwischen preußischem Offizierkorps und der Bevölkerung Luxemburgs. Die Offiziere, auch wenn die meisten von ihnen im Gegensatz zur Truppe in Bürgerhäusern wohnten, bildeten eine isolierte Gemeinschaft. Ihr geselliges Leben fand im Kasino statt, ihre Kontakte beschränkten sich auf Routineverkehr mit Beamten und Händlern, ihre Kinder schickten sie in die 1826 gegründete Offizierkinder-Schule. Einzig in Luxemburg gab es eine solche Anstalt. Im preußischen Hoheitsgebiet selber sah man von solcher Einrichtung ab.^[9]

Bei allen Unterschieden waren Umgang und Verhaltensformen des preußischen Offizierkorps in Luxemburg kaum anders als z.B. beim britischen Offizier im kolonialen Indien.^[10]

Der Unteroffizier

Die preußischen Unteroffiziere dienten für eine Zeit von neun, seit 1834 von zwölf Jahren. Es war nicht vorgesehen, daß sie später Offiziere werden sollten. Hingegen hatten sie nach ihrer Dienstzeit Anspruch auf Anstellung als Beamte im Zivildienst. Dementsprechend sah der größte Teil von ihnen „in der Unteroffiziersstelle nichts anderes als eine Art Fegefeuer, die Übergangsstufe zum bürgerlichen Amt“.^[11] Der Militär Julius von Wickede meint, sie seien „häufig etwas prosaisch, und wir möchten fast sagen bürgerlich gesinnt“.^[12]

Als Anwärter auf ein Zivilamt stand der Unteroffizier der bürgerlichen Gesellschaft näher als der Offizier oder der Gemeine. Die Aussicht auf einen Zivilposten machte ihn außerdem interessant als Heiratskandidaten. Seit 1821 erlaubte seine Besoldung es dem Unteroffizier, für eine nicht zu kinderreiche Familie aufzukommen. Der Unteroffizier war es denn vor allem, der sich durch Heirat der Lokalbevölkerung näherte. Beim drei Jahre dienenden Rekruten oder dem karg bezahlten Subalternoffizier, der außerdem den Heiratskonsens ungern erhielt, waren Heiratsabsichten kaum zu erwarten. Nur vereinzelt heirateten höhere preußische Offiziere Töchter aus den oberen Kreisen Luxemburgs. Bei den Unteroffizieren aber waren Eheschließungen häufig. Feldwebel und Wachtmeister waren fast alle verheiratet. Ihre Auserwählten stammten meist aus bescheidenen Familien, viele von ihnen aus Luxemburg.^[13]

Dem Schöffenrat der Festungsstadt war die Aussicht, daß der Unteroffizier sich nach seiner Dienstzeit vor Ort niederlassen könnte, allerdings nicht sehr lieb. Seine langjährige Verzögerungstaktik gegen die Gründung einer protestantischen Zivilgemeinde beruhte teils auf konfessionellen Überzeugungen, teils aber auch auf der Angst, die Stadt könne einen zu preußischen Charakter annehmen.^[14] Bestrebungen, Mischehen zu verhindern, sind nicht direkt erkennbar, eher sollte eine Ansiedlung als wenig attraktiv erscheinen. Diese Haltung der Städten war kaum dazu ange- tan, die Hürden zwischen Garnison und Zivilbevölkerung abzubauen. Offensichtlich wurde sogar derjenige, der bereit war, der Militärgemeinschaft abzuschwören, nicht mit offenen Armen empfangen.

Eine Einrichtung, welche die Familie des Unteroffiziers weiterhin von der Bürgerschaft absonderte, war die Unteroffizierkinder-Schule. Anders als die Offizierkinder-Schule war diese Art der Garnisonschule in vielen preußischen Städten vertreten. Sie galt als „Pflanzstätte preußisch-monarchischer Gesinnung und Hingebung“. In Luxemburg wurde sie 1828 errichtet, wobei konfessionelle Erwägungen ausschlaggebend gewesen sein mögen.^[15] Da das Hereinwachsen in die preußische Gemeinschaft gezielt angestrebt wurde, konnte diese Anstalt im Ausland der Kontaktaufnahme nur entgegenwirken, dies trotz familiärer Bindungen mit der Stadtbevölkerung.

Die Mannschaft

Während die Offiziere meist so lange in Luxemburg weilten, wie ihre Einheit hier lag, während die Unteroffiziere seit 1834 mindestens zwölf Jahre dienten, stand der nach Luxemburg geschickte Rekrut nur drei Jahre unter den Waffen. Nach dieser Zeit kehrte er in die Heimat zurück. In der Garnison lebte der Rekrut im geschlossenen Milieu der Kaserne, war über 9 Stunden am Tag voll vom Dienst beansprucht, so daß ihm kaum Zeit und Möglichkeit blieben, außerhalb des militärischen Lebensbereichs Wurzeln zu schlagen. Der Großteil der Garnison bestand aus Rekruten, die ihre dreijährige Dienstzeit in der Stadt ohne Begeisterung absaßen, bis sie später zu Hause endlich ihr Leben selbst in die Hand nehmen konnten. Darf man hier überhaupt noch von Mitgliedern einer Kolonie sprechen? Allerdings, durch ihre bloße zahlenmäßige Präsenz verlieh die Mannschaft den Offizieren und Unteroffizieren erst das volle Gewicht.

1814 wurde in Preußen die allgemeine Wehrpflicht eingeführt. Nach abgeschlossenem 20. Lebensjahr konnte jeder männliche Preuße in das stehende Heer eingezogen werden. Söhne aller gesellschaftlichen Schichten waren wehrpflichtig. Das Preußische Heer ähnelte also keineswegs mehr der Soldateska, welcher der Luxemburger Bürger in früheren Jahrhunderten voller Verachtung und Mißtrauen gegenüberstand. Hätte sich nicht über dienstuende Söhne aus preußischen bürgerlichen Familien eine Annäherung an die Luxemburger Stadtbevölkerung ergeben können?

Aber die preußische „Wehrpflicht“ war keineswegs gleichbedeutend mit „Wehrdienst“. Tatsächlich erlaubte es das preußische Militärbudget nur, einen geringen Bruchteil (ca. 1850 etwa ein Drittel) aller waffenfähigen Männer des entsprechenden Alters auszuheben. Wer von den Wehrpflichtigen wurde ausgeschieden? Die Kriterien waren die körperliche Tüchtigkeit und das Los. Rüstow, ein preußischer Offizier, hat den Maßstab der körperlichen Tüchtigkeit als einen Kunstgriff der preußischen Regierung entlarvt, um die liberal eingestellte bürgerliche Gesellschaft möglichst von der Armee fernzuhalten. Die meisten preußischen Soldaten entstammten de facto der ländlichen Bevölkerung. Das Bürgertum spielte im Heer nur eine nebенstatische Rolle. Es bestand also keineswegs der Ansatz zur gegenseitigen Verständigung mit der Stadtbevölkerung, wie man ihn bei gleichem sozialen Hintergrund in der Tat hätte erwarten können.^[16]

Noch ein Wort zu den schon mehrfach erwähnten konfessionellen Differenzen! Sie betrafen Offiziere, Unteroffiziere und Mannschaft gleichermaßen.

„Früher war die Intoleranz in Luxemburg groß.“ So urteilt Friedrich Engelhardt über die Haltung des Luxemburgers gegenüber „den Bekennern des evangelischen Kultus“. In der Tat sind die Beispiele dieser Unduldsamkeit vor 1815 beschämend zahlreich.^[17] Unter den neuen Landesherren, den Großherzögen aus dem Hause Oranien-Nassau, Calvinisten, durfte sich diese Intoleranz nicht mehr offen zeigen; von einer Ebenbürtigkeit zwischen Katholiken und Protestanten konnte indes in den Augen der Luxemburger noch keine Rede sein. So benutzten kirchliche Obrigkeit sowie Behörden von Stadt und Land eifrig alle zur Verfügung stehenden gesetzlichen Mittel, um die Bildung einer protestantischen Zivilgemeinde zu vereiteln. Ein Hauptgrund war offensichtlich die Angst, ehemalige preußische Soldaten würden sich verstärkt in der Hauptstadt niederlassen. Die ersten Schritte, um eine unabhängige protestantische Kirche zu bilden, wurden erst nach dem Abzug der preußischen Garnison in die Wege geleitet.^[18]

In Preußen herrschte eine ganz andere Tradition der religiösen Toleranz, die noch vor die Zeit zurückreicht, als Schlesien und die polnischen Gebietsteile, also vorwiegend katholische Provinzen, dem preußischen Staat einverleibt wurden. Als neue Provinzen kamen 1815 hinzu das

fast ganz katholische Rheinland und das zu zwei Dritteln katholische Westfalen. Am 27. September 1817 rief König Friedrich Wilhelm III. eine für das gesamte Staatsgebiet geltende Union ins Leben, welche eine „Regiments-, Sakraments- und Cultusgemeinschaft“ einföhrte „mit Aufrechterhaltung der getrennten Bekenntnisse, deren Gegensätze als ausgeglichen angesehen wurden“. [19]

Die Anstellung katholischer Feldgeistlicher im Frieden fand fürs erste dennoch nicht statt, weil 1818 „der König die mit Rücksicht auf die den deutschen Soldaten unverständliche französische Sprache der dortigen Civilgeistlichen gewünschte einstweilige Anstellung eines katholischen Feldpredigers in Luxemburg für nicht erforderlich erklärt hatte, da füglich zu den Beichten ein Geistlicher aus Trier nach Luxemburg geschickt werden könne ...“ [20] In der Tat gelang es Friedrich Wilhelm III., die Anstellung eigener katholischer Geistlicher bis in die vierziger Jahre hinauszuzögern. Seit 1842 war in Luxemburg ein katholischer Militärgeistlicher vorhanden. [21]

Differenzen zwischen Garnison und Lokalbevölkerung wurden also durch konfessionelle Unterschiede unterstrichen. Aber die obige Entwicklung zeigt, daß auch die Zugehörigkeit zum katholischen Glauben es dem Soldaten nicht leichter machte, in Luxemburg Fuß zu fassen.

Die preußische Garnison ist ein Teil unserer Geschichte, nicht zuletzt, weil ohne ihre Gegenwart in der Festung ein unabhängiger Luxemburger Staat in seinem gegenwärtigen Umfang nicht entstanden wäre. [22] Dennoch ist nicht zu leugnen, daß hier „zwei soziale Welten ohne geistige und kulturelle Berührungspunkte beziehungslos nebeneinander lebten“. [23]

Durch seine offenkundige Ablehnung der Kolonie zeigte Luxemburg damals noch wenig Anlage zur multikulturellen Gesellschaft. Gerade mit der preußischen Garnison tat sich die Stadt schwer. Religiöse Differenzen trugen ebenso dazu bei wie die Tatsache, daß die Besatzungsmacht nicht über den Kriegsherrn mit dem Land verbunden war.

Letztere Konstellation begründete wohl auch die Angst der Luxemburger, vom mächtigen deutschen Nachbarn rücksichtslos aufgefressen zu werden, eine Gefahr, wie sie damals konkret durchaus bestand. Angst hat noch nie völkerbindend gewirkt.

Heute sind Ausländerkolonien aus Luxemburg nicht mehr wegzudenken. Als multikulturelles Sammelbecken müssen sich Stadt und Land trotzdem erst nach bewähren.



Dom Pedro I, empereur du Brésil, considéré par les candidats à l'émigration comme un père bienveillant désireux d'accueillir à bras ouverts les colons „allemands”

Antoinette Reuter

*„... so gehen wir von dannen
jetzt nach Brasilien fort”*

Au mois d'avril 1828, une fièvre émigratoire irraisonnée et quasi millénariste s'emparait de nombreux riverains de la Moselle et de la Sûre. Ils vendaient leurs biens, maigres ou plus conséquents, et s'apprêtaient à partir pour le Brésil où ils espéraient mener une vie meilleure. Ces belles promesses ne se réalisèrent pas. Il s'avéra bien rapidement que les candidats au départ étaient devenus les victimes, hélas consentantes, d'une entreprise de propagande savamment orchestrée.

Le mirage brésilien

Le Brésil faisait partie de l'empire colonial portugais depuis l'époque des grandes découvertes. Lorsqu'en 1807, les troupes napoléoniennes occupèrent le Portugal dans le cadre du blocus con-

tinental, la famille royale portugaise se réfugiait au Brésil et y installait sa cour à Rio de Janeiro. La résistance portugaise, puissamment aidée par un débarquement anglais, réussit à repousser les Français. Cependant la cour tardait à revenir au Portugal. En effet, si les Portugais n'avaient pas apprécié la domination française, certaines idées révolutionnaires avaient trouvé un écho favorable dans le pays. Elles s'exprimaient d'autant plus vivement qu'après la déroute des troupes françaises les Anglais restés au Portugal traitaient le pays en colonie anglaise.

En 1820 la révolution éclata. Les assises constitutionnelles issues de ce mouvement proclamaient une constitution libérale qui limitait le pouvoir royal. Dom Pedro, l'héritier de la couronne du Portugal, refusait cette innovation. Il proclama l'indépendance du Brésil et prit le titre de Pedro I^{er}, empereur du Brésil.^[1]

Le Brésil était un pays immense – les possessions portugaises couvraient théoriquement 8 millions de km² –, mais pratiquement vide d'hommes. Le savant allemand Alexander von Humboldt qui fit un séjour scientifique en Amérique du Sud vers 1800 estimait la population de l'Amérique portugaise à environ 4 millions d'âmes. Le peuplement se concentrat sur une mince frange côtière autour des ports (Rio de Janeiro, Pernambuco, Bahia, São Vicente) et des plantations sucrières. A l'intérieur, seules les régions minières (Minas Gerais, Mato Grosso) commençaient à être désenclavées par un semblant de voies de communication.^[2]

D'après le „Journal des Voyages”, un périodique parisien, Dom Pedro essayait d'attirer des colons européens vers le Brésil dès son installation dans ce pays, inspiré en cela par Monsenhor Miranda, un jésuite dont il fit son ministre de la colonisation. Entre 1809 et 1820, des Danois, des Suédois et des Suisses s'installaient dans le nouvel empire. Cet établissement s'est soldé par un échec complet. Suite à une révolte dans le „Banda oriental”, l'actuel Uruguay, et aux difficultés avec l'Argentine voisine, l'empereur du Brésil décidait de relancer sa campagne de recrutement en Europe, dans l'espoir de former une sorte de corps de colons-soldats. L'abolition récente de l'esclavage par le Brésil n'était d'autre part peut-être pas étrangère à une certaine demande de main-d'œuvre.^[3]

Les mécanismes de recrutement

La campagne de recrutement était lancée à partir du consulat du Brésil à Brême. L'argument majeur était un avis officiel émanant de la chancellerie du ministère brésilien de la colonisation brésilien. Il promettait aux nouveaux venus des terres, du bétail, un pécule de subsistance pour la première année et l'exemption d'impôts pendant dix ans.

Il semblerait que le principal agent recruteur brésilien, le major Schaeffer ou Schoepfer, était en fait chargé par le gouvernement brésilien de recruter des soldats pour l'armée brésilienne. Ce personnage peu scrupuleux n'hésita pas à faire embaucher des jeunes gens à titre de colons dans le but de les incorporer de force dès leur arrivée dans le Nouveau Monde.

Schaeffer s'entourait d'une nuée de propagandistes chargés de répandre la bonne parole. Il les choisit assez judicieusement. Des remouleurs ou joueurs d'orgues de barbarie portaient la nouvelle de village en village. Des aubergistes et des forgerons touchaient par l'exercice de leur profession un vaste public. Enfin, des notaires apportaient à l'entreprise cette garantie de sérieux qui rassurait les paysans hésitants.^[4] Les collaborateurs de Schaeffer faisaient appel aux moyens de communication modernes. Ils placardaient des tracts lithographiés aux endroits stratégiques (auberges, mairies). Des chansons „populaires” vantaien les mérites du nouveau pays et présen-

taien l'empereur Dom Pedro comme un père bienveillant désireux d'accueillir à bras ouverts les colons „allemands” selon une promesse faite à son épouse mourante. Les paroles de l'une d'elles sont venues à la postérité:

„Durch Gott sind wir berufen, sonst kam's uns nie in Sinn;
So glauben wir und wandern auf sein Geheiß dahin;
Gott sprach zu Abrahame: Geh aus von Deinem Land;
n's Land, das ich dir zeige durch meine starke Hand;
Auch gehen wir vertrauen feste auf Gott, sein heilig' Wort;
o gehen wir von dannen jetzt nach Brasilien fort.”

Afin de gagner cette nouvelle Terre promise, les émigrants s'adressaient aux bateliers de la Moselle qui les transportaient jusqu'à Wesel. De là il se dirigeaient pour Brême afin de s'embarquer. Arrivés sur place, ils constataient qu'ils avaient été sciemment induits en erreur. On ne leur avait révélé que la moitié des obligations de leur engagement. La traversée n'était pas gratuite, il fallait au contraire payer 120 florins pour les adultes et la moitié pour les enfants âgés de 6 à 12 ans. Les candidats à l'émigration ne touchaient pas le pécule journalier dès leur embarquement. Les bateaux étaient de véritables cercueils flottants et la durée de la traversée qui était de 100 à 110 jours contredisait la chanson qui clamait: „Nach Brasilien ziehen wir, Brasilien ist nicht weit von hier.”

Les victimes

les auteurs qui se sont intéressés à l'émigration vers le Brésil se contredisent dans leur perception des couches sociales touchées par le phénomène.

Alphonse Sprunck y voit volontiers un regroupement de pauvres hères issus du monde agricole. Lassés par les caprices climatiques et la fiscalité rigoureuse ils auraient choisi l'émigration. Albert Calmes ne partage pas ce point de vue: „Ceux qui émigraient, n'étaient pas les pauvres et les journaliers, mais les petits propriétaires ayant une fortune de 5.000 à 10.000 francs, c'est-à-dire le capital nécessaire pour les frais de voyage et d'installation outre mer.”⁽⁵⁾

Le mouvement s'est étendu au Luxembourg à partir de la Rhénanie. En mai 1826 les agents de Schaeffer sont signalés dans le Regierungsbezirk de Trèves. En décembre 1827, le Landrat Bärsch de Prüm s'émeut de leur présence dans l'Eifel. Il entreprend une enquête très minutieuse sur le sujet et apprend que la plupart des candidats au départ reviennent de Brême ou des Pays-Bas, ils sont réduits à la mendicité brédouille. Ayant vendu tous leurs biens dans leur village de départ.

Afin de détourner d'autres paysans d'éventuels projets d'émigration, il rédige une brochure dissuasive, distribuée à deux mille exemplaires dans l'Eifel. Toutefois, les „Nachrichten über Brasilien, zur Belehrung für die Auswanderungslustigen besonders in der Eifel” ne retient pas ceux qui veulent partir à tout prix. Le 28 avril 1828, le gouverneur de Luxembourg avertit l'administration trévoise, „daß auch in diesem Land die Sucht der Auswanderung nach Brasilien rege geworden ist.”⁽⁶⁾

Dès le mois de février 1828, le commissaire de district de Grevenmacher, Baltia, avait rendu attentif le gouverneur Wilmar au fait que 15 chefs de famille de Cansdorf et six de Waldbillig

s'étaient fait inscrire auprès d'agents recruteurs de Trèves. Ils s'agissait de jeunes gens dans la fleur de l'âge, mariés et pères de deux à six enfants. Selon Baltia tous manquaient de moyens d'existence. Le commissaire de district réussit à détourner des engagés de Wellenstein de leur projet.

Le 26 février la 3^e division de la maréchaussée signalait à Wilmar que des habitants de Moersdorf, Rosport, Osweiler et Consdorf étaient prêts au départ. Le 27 février Wilmar mettait en garde par voie de circulaire tous les bourgmestres du Grand-Duché contre les agissements des agents recruteurs. Il fit imprimer et distribuer la brochure du Landrat Bärsch. La rage d'émigrer ne put cependant pas être enrayée. Jour après jour, des dépêches alarmantes arrivaient sur le bureau du gouverneur. Le 5 mars quinze familles de Biwer, Bruch et Mensdorf tentaient de se mettre en route. Le 12 mars l'administration tréviroise signalait l'arrivée d'habitants de Junglinster et de Breidweiler. Le 18 mars le bourgmestre Vannerus s'inquiétait des agissements d'un agent recruteur à Beaufort. Le 7 avril, le maire de Bissen se voyait obligé de refuser des passeparts à divers administrés.

Le 26 avril, le „Journal de la ville et du Grand-Duché de Luxembourg“ rapportait que le „22 de ce mois, environ quatre-vingts individus, avec femmes et enfants, se sont embarqués sur la Sûre pour se rendre par Trèves, à Brême, d'où ils doivent continuer leur trajet vers le Brésil“. Le 30 avril, le même journal décrivait le départ d'une centaine d'habitants de Remich aux cris de „Adieu les Pays-Bas! Vive Don Pédro, empereur du Brésil!“.^[7]

En tout, 332 familles et 47 célibataires auraient quitté le Grand-Duché pour rejoindre l'Eldorado brésilien.^[8]

Hélas, la plupart de ces vaillants émigrants durent vite déchanter. Arrivés à Brême, on leur signifia que l'inscription pour le Brésil était close, les quotas étant largement atteints. Obligés de rebrousser chemin, la plupart des „Brésiliens“ retrouvaient, ruinés, leurs villages d'origine. Des lieux-dits tels Grevels-Brasilien ou Brasilien à Remich et Wormeldange rappellent à ce jour leur mésaventure. Ils signalent les campements de fortune à partir desquels ces malheureux essayaient de refaire leur vie. Les seuls bénéficiaires de l'aventure brésilienne ont été les recruteurs et intermédiaires qui se sont fait grassement rémunérer leurs services.

Les principales "colonies" luxembourgeoises aux États-Unis

Die hauptsächlichsten Luxemburger Siedlungen in den Vereinigten Staaten
The main Luxembourg settlements in the U.S.



Jean-Claude Muller

„In das neu Land oder America ...“ Die Luxemburger in der Neuen Welt

(18. und 19. Jahrhundert)

Sehen wir einmal ab vom Fall des Kapuzinerpeters Raphaël de Luxembourg, welcher von 1721-1727 als Missionar im damals französischen Louisiana wirkte und als Erbauer der Kathedrale von New Orleans feststeht,¹¹¹ so findet sich die erste bekanntgewordene Erwähnung eines Amerika-Auswanderers aus Luxemburg in einem Akt des Notars A. Cuno vom 16. Februar 1764: Der Echternacher Pelzermeister Peter Jackemin mit seiner Frau Maria Magdalena Schapert und fünf Kinder wollen sich „in das neu Land oder America“ begeben.

Amerikafieber im Raum Echternach 1764

Gleichzeitig belegen ähnliche Notariatsinstrumente, daß Bauern und Taglöhner aus Osweiler, Dickweiler und Echternach, namens Michel Dostert, Hans-Henrich Bisdorff, Johann und Anthoneta

Becker, Peter Zimmer und Marie Kahn, ebenfalls in jenen Februartagen 1764 ihre Erbschaftsansprüche aufgaben oder die Saat in den bestellten Feldern versteigern ließen, um, „entschlossen aus höchstdringender Not sich mit Eheweib und Kinderen ins Neue landt zu begeben und sich daselbsten niederzuschlagen“.^[2]

Man kann nur raten, wo genau die Auswanderer sich niederzulassen gedachten. Ob etwa in den Carolinas an der Atlantikküste oder in Pennsylvania, wo viele Deutschsprachige siedelten; oder hatten sie etwa vor, über New Orleans die Flüsse hinauf zu ziehen und sich in den pelzreichen Gegenden am oberen, damals französischen Mississippi zu etablieren? Ihre in den Akten geäußerte Auswanderungsintention ist ein sicheres Anzeichen dafür, daß agrarische Subsistenz- und Ernährungsprobleme grassierten, die ja ebenfalls als Ursache der damaligen Auswanderung in den Banat gelten.^[3] Das Zeitalter Maria-Theresias war eben nur ein „goldenes“ in der rückwärts verklärenden Analyse der Historiker des frühen 20. Jahrhunderts.

Dieses 1764er Strohfeuer im Echternacher Raum war bis vor kurzem vor dem Hintergrund der alleinigen Ostwanderung von etwa 2,5% der damaligen Bevölkerung unbemerkt geblieben. Eine von uns neulich entdeckte Eintragung des Pfarrers Antonius Varain im Memorialbuch der Pfarrei Born an der Sauer wirft ein bezeichnendes Licht auf die Echternacher Auswanderung vom Februar 1764: „Anno 1764 im februario seynd vielle aus der nachbahrschafft, auch einige von hier (= Born) nach Strasburg mit weib und kinder, mit Sack und Pack gezogen und von da in die neue französische Colonien in America abgeführt zu werden: sie seynd aber heslich angerennet, und ohn Verrichter Sach mehrentheils wiedergekommen.“ Rückkehr in die heimatlichen Nester also für die meisten. Einige wenige aber riskierten und schafften wohl den Sprung über den Atlantik. Spuren ihrer Präsenz und Nachkommenschaft haben sich bisher noch nicht wiedergefunden, anders als bei den Brasilienfahrern von 1828 oder den Argentinien-Auswanderern von 1889, mit deren Nachkommen wir kürzlich Kontakt aufnehmen konnten ...

Die Amerika-Auswanderung wird zum Massenphänomen

Es sollte 80 Jahre dauern, bis dieses „fait-divers“ von 1764 sich zu einer massenhaften Völkerwanderung entwickelte. Besonders von 1836 bis 1860, danach von 1870 bis 1910 lockten bessere Lebensbedingungen in den 1776 unabhängig gewordenen Vereinigten Staaten von Nordamerika grob gerechnet ein Sechstel der damaligen Bevölkerung Luxemburgs über den Atlantik. Es erweist sich als äußerst mühsam, die genauen Zahlen der Luxemburger Amerika-Auswanderer im 19. Jh. in etwa zu ermitteln. In einem späteren Artikel wird dieses Problem angegangen werden.

Die durch bessere hygienische Bedingungen nach der französischen Revolution verursachte „Bevölkerungsexplosion“ in der ersten Hälfte des 19. Jh. darf als eine der Hauptursachen für die Auswanderungsbewegung gelten. Die Amerika-Auswanderung erfüllte die Funktion eines Ventils, und stellt für Luxemburg ein Massenphänomen dar, wie dies auch die zahlenmäßig sehr viel bedeutenderen Einwanderungsbewegungen aus Italien und Irland in die USA sind.

Luxemburg war in den 1830er Jahren ein unterentwickeltes Agrarland, abseits der großen Verkehrsverbindungen gelegen, kaum von der beginnenden Industrialisierung betroffen, politisch ein Zankapfel zwischen dem König der Niederlande und den europäischen Mächten vor dem Hintergrund der belgischen Revolution. Die Eisenerzindustrie im Süden des Landes entwickelte sich erst nach 1860. Bei gleichbleibender Kulturläche und antiquierten landwirtschaftlichen Produktionsmethoden wurden die Felder der Bauern zusehends zerstückelt durch die Erbteilungen

unter eine wachsende Anzahl von Kindern. Hinzu kam ein recht mieses Klima, welches mehrere Mißernten in den 1840er Jahren verursachte. Auffällig ist, daß an der Mosel z.B. die Auswanderung sprunghaft ansteigt, nicht etwa in diesen mageren Jahren, sondern im Frühjahr, welches auf die einzige gute Weinlese 1846 folgt: Mit dem Erlös des Weins konnten die Auswanderungswilligen endlich die Überfahrt finanzieren.

Daraus wird auch ersichtlich, daß die Auswanderung nicht die Allerärmsten erfaßte: So fehlt das sehr arme Ösling fast völlig auf der Karte der Auswandererregionen, während im Gutland die am meisten betroffenen Gegenden folgende sind: das Moseltal, die Gegend Diekirch-Fels-Mersch, die Kantone Capellen und Redingen sowie das belgische Grenzgebiet um Arlon, wo noch „létzebuergesch“ gesprochen wird.

Pull- und Push-Faktoren

Neben diesen demographischen und ökonomischen Faktoren in der Heimat Luxemburg muß unbedingt die Ausstrahlungskraft der Vereinigten Staaten, verbunden mit einer gewissen Abenteuerlust, als Ursache dieser Massenemigration angesprochen werden.

Sie äußert sich sowohl in den überschwenglichen Briefen, welche die Prospektoren nach Hause sandten (mehr Lohn für die gleiche Arbeit in der Landwirtschaft, bessere Nahrung: „man bekommt hier jeden Tag Fleisch zu essen“, steht in einem Auswandererbrief) als auch in der Propagandaarbeit der Auswanderungsagenten; Gaspard Rodenborn ist der erste namentlich bekannte (1848). Aber erst 1870 regelte die Regierung deren legalen Status, nachdem sich die Klagen über unwürdige Behandlung auf den Dampfern u.a. der Red Star Line, welche von Antwerpen aus operierte, vermehrten.

Interessant ist, daß sich die offiziellen Stellen weniger um den Verlust von fähiger Arbeitskraft sorgten als um die Geldmengen, welche mit den Emigranten das Land verließen. Diese Geisteshaltung belegt eine Umfrage bei den Bürgermeistern und Distriktskommissaren im Jahr 1854.^[4]

Ist die Emigration aus Luxemburger Sicht ein regional begrenztes Problem (wir kennen fast keine frühen Auswanderer aus dem Ösling, aus der Festungsstadt Luxemburg oder aus der Minettegegend), so ist auch ersichtlich, daß sie zeitlich die betroffenen Gegenden unterschiedlich erfaßte: 1833 bis 1846 fallen viele Auswanderer aus der Arloner Gegend und aus dem Kanton Capellen auf, welche in Ohio und an den Ufern des Michigansees siedeln; darauf ziehen z.B. 1847 die Moselaner nach Wisconsin; je weiter die Territorien in Amerika selbst zur Besiedlung freigegeben werden, desto mehr nach Westen siedeln auch die Luxemburger.

„Go West young man ...“ – Immer weiter nach Westen

Wir können vier Hauptperioden der Luxemburger Emigration in die Vereinigten Staaten ansetzen, welche sehr deutlich als Expansionswellen auf einer Karte wiederzuerkennen sind:

1. 1836 bis 1847: Siedlungen im Staat New York und in Ohio (besonders die Meysemburger im Seneca County)
2. 1845 bis 1860: Siedlungen in Michigan, Indiana, Illinois (besonders am Ridge in Chicago und in Aurora), Wisconsin (bes. in Ozaukee County)

3. 1855 bis 1875: an den Ufern des Mississippi in den Staaten Minnesota (Rollingstone) und Iowa (Dubuque, Jackson County)

4. ab 1870: Weiterzug der Immigranten (Neuankömmlinge sowohl als auch der Nachwuchs der Einwanderer unter 1-3) nach dem Westen von Iowa, den Dakotas, Kansas und Nebraska. Nach 1880 sind ebenfalls sekundäre Wanderungen nach Südkanada zu finden.

Die Immigration ist also auch vom amerikanischen Standpunkt her geographisch einzugrenzen. Was die Ansiedlungen der Luxemburger bestimmte, war die Öffnung des „wilden Westens“ in den Jahren vor und nach dem Sezessionskrieg (1860-1864), während dem die Auswanderung allgemein zurückging, um sich später desto virulenter zu entwickeln.

Die Atlantiküberfahrt

Nachdem die Auswanderungswilligen ihre Schulden in Luxemburg beglichen hatten – manchmal verzehrte dies die beim Verkauf der Ländereien getätigten Gewinne –, begaben sie sich mit dem Zug nach Antwerpen, Le Havre oder Bremen zur Einschiffung: Zur Zeit der Segelschiffe, welche um 1850 von den Dampfschiffen abgelöst wurden, ging die Fahrt oft nach New Orleans, später nach New York und anderen Häfen der Ostküste. Man kann im Durchschnitt rechnen, daß die Passage einer erwachsenen Person (250 damalige Franken je nach Emigrationsagentur) etwa ein Zehntel des durchschnittlichen Erlöses von Ländereien, Haus und Liegenschaften verschlang.

Die Hauptreisezeit erstreckte sich von April bis Juni, um eine erste karge Ernte nach der Rodung am neuen Ansiedlungsort zu gewährleisten. Die Überquerung des Atlantiks nahm zuerst bis sechs Wochen, nach 1850 etwa drei bis vier Wochen in Anspruch. Es gab oft Sturm, die hygienischen Bedingungen an Bord waren mangelhaft bis entsetzlich, die karge Kost ergänzten die Gewitzten durch mitgeführte Nahrung.

Eine Sammlung von Emigrantenbriefen im Staatsarchiv Luxemburg, welche unter dem Eindruck der erlittenen Entbehrungen gleich nach der Ankunft geschrieben wurden, vermittelt Einblick in die Bedingungen um 1870-1880.^[5] Diese Briefe sagen indirekt auch aus, daß alle diese Emigranten zwar in der Schule schreiben gelernt hatten. Das Deutsch aber, in dem sie alle verfaßt sind, ist sehr oft durch Anlehnungen an das verwandte Lützeburgische entstellt.

Man darf daher diese Auswandererbriefe ruhig als frühes Zeugnis der luxemburgischen Umgangssproche gelten lassen.



Timbres-poste dédiés à deux personnalités luxembourgeoises émigrées: Nicolas Gonner, historien de l'émigration, et Nicholas E. Becker, auteur de poèmes luxembourgeois

Jean-Claude Muller

„Es ist ein andres Leben in Amerika ...“ Luxemburger Einwanderer im Melting-Pot

(19. und 20. Jahrhundert)

Auszug aus dem ersten Brief, den der Einwanderer Peter Schmidt aus Buffalo, Illinois am 11. April 1880 nach Hause schickte: „Wir waren 25 Tage auf dem Wasser und wir hatten drei Tage gut Wetter und die andern Tage hatten wir Sturm und schrecklichen Sturm, besonders den 20. März da gings Morgens 2 Uhr an zu heulen und zu beten, ein jeder zu seinem Gott, Lutheraner, Protestanten, Juden und Katholiken. Da hat man Bangen und Entsetzen bekommen ... Ich komme am 12. April in meinen Platz bei einem Farmer. Ich bekomme den ersten Monat 75 Franken, den andern Monat, wenn ich die Arbeit weiß, bekomme ich weiter. Es ist ein andres Leben in Amerika. Alle kriegen dreimal Fleisch und Eier.“¹¹

Die Ansiedlung in der Neuen Welt

Bei ihrer Ankunft in den Atlantikhäfen wurden die Immigranten an ihren Bestimmungsort weitergeleitet, sei es über den Erie-Kanal und die großen Seen oder mit einer der vielen neuen Zuglinien. Sie fanden vor Ort meist Verwandte und Bekannte vor, welche ihnen halfen, unterzukommen und eine Arbeit zu finden. Dieser kollektive Aspekt, der sich z.B. darin äußert, daß die Siedler von Aurora, Illinois, die meist aus der Heffinger Gegend stammen, um 1900 noch immer die Matthäuskirmes feierten, ist in der bisherigen Forschung sehr wenig beachtet worden.

In den bekanntgewordenen Passagierlisten, welche im Nationalarchiv in Washington aufbewahrt werden, findet man oft auf einem Schiff verschwiegerte Sippen, welche die Überfahrt zusammen antraten. So kamen z.B. mit dem Schiff „Sylvanus Jenkins“ am 3. Juli 1845 in New York, nach 38 Tagen Überfahrt, die Familien Weicker aus Oberpallen, Watry aus Sterpenich und Thill aus Weiler-zum-Turm zusammen an, welche alle untereinander verschwägert waren. Auf demselben Schiff waren insgesamt 240 Auswanderer von den beiden Seiten der neugeschaffenen belgisch-luxemburgischen Grenze von 1839. Sie zählen praktisch alle zu den Pionieren von Ozaukee-County in Wisconsin. Die gemeinsame Überfahrt und Ansiedlung läßt auf eine gute Vorbereitung und straffe Durchführung des Auswanderungsvorhabens schließen.

In den bereits hervorgehobenen Hauptsiedlungsgebieten der Luxemburger wurden die Immigranten zumeist in der Landwirtschaft tätig. Mit dem Erlös aus dem Verkauf ihres kleinen Agrarbesitzes in Luxemburg konnten sich die meisten acht- bis zwölfmal größere, zusammenhängende Landflächen kaufen, in deren Mitte sie ihre Wohnungen (home-steads) bauten. Im Norden von Chicago übten sie zu Beginn des 20. Jh. den Gartenbau in Treibhäusern praktisch als Monopol aus. Chicagos Abfall und Straßenkehricht karrten sie als Dünger auf die „Ridge“.

Andere Siedlungen, in denen bis heute das Luxemburger Element augenscheinlich ist, wie Port Washington in Wisconsin; Dubuque, St. Donatus, Luxemburg und Bellevue in Iowa; Rollingstone und St. Cloud in Minnesota; Remsen in Westiowa, weisen sowohl in der Landwirtschaft als auch im kleinen Gewerbe tätige Nachkommen von Luxemburger Immigranten auf. In diesen sehr fruchtbaren Landstrichen konnten die Siedler große Flächen zusammenhängenden Ackerlandes erwerben, so daß man am Rand der ländlichen Gemeinschaften isolierte Bauernhöfe findet, welche verstreut in der sehr flachen Landschaft liegen. Die Dorfkerne um die Schule, die Kirche und den Friedhof herum bestehen meist nur aus wenigen Häusern, darunter der obligate „Saloon“ und ein Kramladen, in dem alles von Obst und Gemüse bis zu Kleidung und alltäglichen Gebrauchsgegenständen feil ist.

Mit der seit 1918, nach dem Ende des Ersten Weltkriegs, erfolgten Auflösung des Luxemburgeriums im „melting pot of nations“ geht auch die Prädominanz des landwirtschaftlichen Faktors zurück. Die Nachkommen der luxemburger Einwanderer ziehen wie ihre übrigen Landsleute überall dorthin, wo ihnen Arbeit angeboten wird, ob dies nun an der Westküste oder im „sun-belt“ von Texas ist.

Spezielle Luxemburger Sozialisationsformen in den USA

In der zweiten Hälfte des 19. Jh. finden wir spezifische Luxemburger Sozialisationsformen in den Siedlungen in Amerika: Auf lokaler Ebene ist der dem europäischen „Café“ nachempfundene Ausschank „Tsaluun“, später „Tavern“ genannt, zu erwähnen. In den Städten wie New York, Chicago, Minneapolis und Dubuque entstanden Unterstützungsvereine, welche ihren Mitgliedern bei Krankheit und Todesfällen finanziell unter die Arme griffen. So z.B. der „Lützebuerger Kranken-Ennerstetzung-Verein“ (1871) und der „Luxemburger Brüderbund“ (1887) in Chicago. Aus Rollingstone (Südost-Minnesota) ist der St. Nikolausverein, eine Mischung aus Unterstützungsverein und Schützenbruderschaft, bekannt.

In Chicago wiederum, der amerikanischen Stadt, welche zahlenmäßig die meisten Luxemburger Immigranten beherbergte, entstand der „Luxemburger Independant Club“ (1886), ein politischer Verband, welcher demokratische Kandidaten unterstützte.

Seit 1903 wird alljährlich in Rivers Park, Chicago, die „Schuebermess“ von der „Luxembourg Brotherhood of America“ organisiert, zur Erinnerung an das Volksfest „Schueberfouer“ im späten August in der Stadt Luxemburg. In der Praxis fließen in die Ausrichtung dieser Veranstaltung aber sehr schnell amerikanische Charakteristika wie Parade und Picknick. Das „Annual Oktoberfest“ in Remsen, Iowa, zieht heute Tausende Besucher an, wobei bayrische Bierseeligkeit sich mit „urluxemburgischer“ Schobermeßstimmung paart!

Im Babel der religiösen Sekten Amerikas fällt auf, daß die Luxemburger Einwanderer in großer Mehrheit die katholische Konfession bekennen, daß sie es aber ablehnen, mit den ebenfalls katholischen Iren zu siedeln oder zu heiraten. Bezeichnend ist der von mir noch 1983 notierte Ausspruch: „Déi Lëtzebuerger können die Irisch nit stänn“ (die Luxemburger können die Iren nicht leiden; cf. Englisch „to stand“ = ausstehen).

So verwundert es den Beobachter nicht, daß die Nachbarn der Luxemburger oft deutschstämmige Siedler sind, daß deutschsprachige Priester und Schulschwestern fast ausschließlich die Luxemburger Siedlungen betreuten. Dieser deutsche Einfluß erklärt sich auch dadurch, daß viele Einwanderer aus dem Trierer und Bitburger Raum sich in der Nähe der Luxemburger ansiedelten und durch die Nähe des Dialekts kaum Verständigungsschwierigkeiten hatten. Ähnliches gilt für ver einzelte Ansiedler aus dem Raum Puttelange-Thionville.

Ein Luxemburger Zeitungsmann in Dubuque

Es steht nicht an, in diesem Beitrag einzelne hervorragende Auswandererpersönlichkeiten, wie den Kongreßabgeordneten Nicolas Müller aus Differdingen (Demokrat für New York) oder den Lokalpolitiker John Ludwig aus Canach, Bürgermeister von Winona am Mississippi, zu beleuchten. Doch muß unbedingt das Verdienst von Nikolas Gonner aus Pfaffenthal hervorgehoben werden, der von 1872 bis 1892 die größte Luxemburger Zeitung in Nordamerika betreute. Deren Titel „Luxemburger Gazette für Recht und Wahrheit im Dienst der heiligen Kirche“ ist als Variation der Beibenennung des ebenfalls katholischen „Luxemburger Wort“ zu verstehen. Die Zeitung erschien ab 1871 jeden Donnerstag in Dubuque, Iowa, mit 8, ab 1893 mit 12 Seiten und wurde sogar im Großherzogtum abonniert.

Nach Gonner senior führte sie dessen Sohn Nicolas junior bis 1918 weiter, als die deutschsprachigen Zeitungen auf politischen Druck hin eingestellt wurden. Gonner sammelte über ein weit verzweigtes Korrespondentennetz Informationen über die einzelnen Luxemburger Siedlungen, welche er in seinem 1889 erschienenen Buch „Die Luxemburger in der Neuen Welt“ als eine unerreicht gebliebene Gesamtdarstellung der Auswanderung von Luxemburg nach den Vereinigten Staaten vorlegte. Dieses Buch besticht durch seine Angaben aus erster Hand.

Neues Zahlenmaterial zur Amerika-Auswanderung

Bisher geisterte regelrecht die Zahl 72.000 in der Luxemburger Literatur über die Amerika-Auswanderung. Diese von den Demographen Gérard Trausch und Georges Als errechnete Zahl stellt das Defizit zwischen Geburten und Sterbefällen dar, verglichen mit den Volkszählungen zwischen 1843 und 1910. Dieser „solde migratoire“ (Auswanderungsüberschuß) von 72.000 bedeutet, daß in dieser Zeitspanne 72.000 Einwohner mehr ausgewandert sind, als deren einwanderten.

Die meisten Schätzungen über die Amerika-Auswanderung sind höchstwahrscheinlich zu niedrig angesetzt: 48.000 Auswanderer von den 1840er Jahren bis 1914;^[2] 29.700 in folgender Aufgliederung:^[3]

1836-1840: 200

1841-1850: 4500

1851-1860: 6000

1861-1870: 5000

1871-1880: 8000

1881-1888: 6000

Scheinen diese Zahlen im Vergleich zur Gesamtbevölkerung der USA sehr gering, so müssen sie im Verhältnis zur Gesamtbevölkerung Luxemburgs während dieser Zeitspanne gesehen werden: 1839, nachdem fast die Hälfte des alten Herzogtums Luxemburg an Belgien abgetreten wurde, und dem Großherzogtum Luxemburg bloße 2.589 km² als Territorium verblieben, wurden 169.920 Einwohner gezählt. Die Einwohnerzahl wuchs folgendermaßen: 1861: 197.731; 1880: 210.507; 1910: 259.027. Angenommen, der Bevölkerungszuwachs hätte sich so weiter entwickelt, wie er in der ersten Hälfte des 19. Jh. angesetzt hatte, und die Massenemigration hätte nicht stattgefunden, so wäre die Gesamteinwohnerzahl von 300.000 bereits gegen 1895 überschritten worden.

Nach den Ergebnissen der Volkszählungen und den jährlichen Geburten- und Todesfällen, die in dem Band „Statistique historique 1839-1989“ (vgl. S. 120-121) vom Statec veröffentlicht wurden, ergibt sich jedoch ein ganz anderes Bild. (Unser herzlicher Dank richtet sich an Fräulein Liliane Clement vom Statec, mit dem diese Erörterungen gründlich durchdiskutiert werden konnten.)

Der Auswanderungsüberschuß zwischen 1843 und 1907 beträgt also nach Aussage dieser Daten 86.800 (62.000 + 32.300 – 7.500). Zwischen 1840 und 1935 steigt der Auswanderungsüberschuß auf ca. 98.000. Die Zahl von 72.000 ist daher nicht mehr aktuell.

Von 1908 bis 1922 sind weiterhin etwa 11.000 Luxemburger ausgewandert; in den Jahren der Weltwirtschaftskrise (1931-1935) kehren etwa 8.000 Luxemburger in die Heimat zurück. Gleichzeitig verlassen mehr als 17.000 Ausländer wieder die Luxemburger Industriegegend und kehren ebenfalls in ihre Heimatländer (vor allem Italien und Deutschland) zurück.

Diese Zahlenbewegungen werden einerseits bestätigt durch die jährliche Statistik der Auswanderungsagentur Derulle-Wigreux, laut der zwischen 1897 und 1937 16.054 Überseeauswanderer befördert wurden. Andererseits konnte Änder Hatz vom Nationalarchiv^[4] kürzlich die Zahl von 10.126 (6.469 Männer, 3.657 Frauen) offiziell erfaßten Auswanderern zwischen 1876 und 1900 nachweisen. In derselben Zeitspanne kehrten 1140 (also etwa 12% der Ausgewanderten) offiziell in ihre Heimatgemeinden zurück. Weiß man um das Mißtrauen der Bürger gegenüber den Behörden, und bedenkt man, daß die An- und Abmeldepraxis erst nach 1896 in Luxemburg eingeführt wurde,^[5] dann dürfen diese von Hatz veröffentlichten Zahlen Minimalwerte darstellen.

Diese Gesamtzahlen sind aber hinsichtlich der Amerika-Auswanderung zu nuancieren. Die jüngeren Einwohner der südlichen Orte des späteren Großherzogtums Luxemburg zogen im 17. und

18. Jh. oft als Erntehelfer nach Lothringen und in die Champagne. Im 19. Jh. wurde dann die „Tour de France“ der angehenden Handwerker zur Tradition: Viele Schreiner und Drechsler erlernten ihr Handwerk im „Faubourg St-Antoine“, viele Luxemburger Mädchen arbeiteten als Zofen bei Haushalten der französischen Bourgeoisie. Diese Bewegung wurde ebenfalls durch die Wirtschaftskrise in den 1930er Jahren gebremst. Laut Hess hielten sich im Jahre 1936 im ganzen 12.629 Luxemburger in Frankreich auf (davon 4.944 naturalisierte Franzosen und 7.685 Luxemburger Staatsbürger), was knapp mehr als die Hälfte der 21.999 darstellt, welche 1901 noch gezählt wurden.^[6] Die Luxemburger Bevölkerung betrug zur Jahrhundertwende 238.568. Also befanden sich um die 10% der Bevölkerung in Frankreich.

All dies bringt mich dazu, von einer Zahl von etwa 76.000 Luxemburger Auswanderern nach Nordamerika zwischen 1849 und 1935 auszugehen.

Das Ausklingen der Auswanderung in die USA

Um diesen Beitrag abzuschließen, sei erwähnt, daß die Einwanderungsbewegung von Luxemburg nach Nordamerika nach dem Ersten Weltkrieg abebbte, nachdem sie im Jahr 1920 nochmals sprunghaft in die Höhe geschnellt war. Bis 1940 und seit dem Zweiten Weltkrieg wird die von den USA Luxemburg zugesandte Quota von Einwanderern kaum mehr erfüllt (nicht einmal 1000 Einwanderer seit dem 2. Weltkrieg). Die Weltwirtschaftskrise der 1930er Jahre wirkte abschreckend, auch bot die Luxemburger Heimat neue Beschäftigungsmöglichkeiten in der florierenden Stahlindustrie des Südens. Die einzige Ausnahme bilden von 1937 bis 1940 rund 300 Juden, welche dem Naziterror in Europa entflohen konnten.

Affiche de l'agent d'émigration
J.P. Dieudonné-Derulle de Grevenmacher,
l'agent mosellan de la „Red Star Line“

(Musée national d'histoire et de l'art Luxembourg)



Gast Mannes

„Wer einmal in Amerika war,
soll nicht mehr an Europa denken“

Briefe von Luxemburger Amerika-Auswanderern und Rückwanderern

52 Millionen Menschen wanderten in einem Jahrhundert zwischen 1824 und 1924 nach Nord- und Südamerika, nach Australien und Neuseeland aus¹¹. Sie gingen aus unterschiedlichen Gründen: religiöse und politische Verfolgung, Mittellosigkeit, gesellschaftlicher Abstieg, Armut, Mißernten, Hunger, Glücksrittertum, utopistische Hoffnung auf eine bessere Welt in einem Gelobten Land. Der Aufbruch nach neuen Ufern war nichts Ungewöhnliches, der Abschied verhieß nicht Endgültigkeit. Viele gingen mit der Hoffnung, nach gemachtem Glück wieder in die Heimat zurückzukehren.

Einer aus dem Heer der Namenlosen, bei denen man vor lauter Berücksichtigung sozialer und wirtschaftlicher Aspekte des Phänomens der Auswanderung nicht vergessen darf, daß es sich in jedem Fall um ein höchst individuell zu betrachtendes Schicksal eines einzelnen Menschen handelt, war Adam Bertels, geboren 1870 in Beiler, Gemeinde Weiswampach. Er machte sich 1901, im Alter von knapp 30 Jahren, zum ersten Mal auf die große Reise über den Atlantik. Bekannt ist, nach Familientradition, daß er zuerst nach Seattle reiste. Am 22. September 1907 meldete er sich aus Mount Eden, Alameda Co., Californien. Was wird brieflich ausgetauscht? Familiennachrichten, heimische Sitten und Gebräuche, körperlicher Befund, Nachrichten über Freunde und Bekannte: Auswanderer-Briefe sind fast immer von sehr subjektiver Darstellung. Sie sind ein Kompendium erfüllter Hoffnungen und enttäuschter Erwartungen, aber von ungeheurer Eindringlichkeit, gerade als Lautschrift, mit ihrer röhrenden Unbeholfenheit in Rechtschreibung, Syntax und Wortwahl.

„Mount Eden 1907 22 Septäber

Liebe Geschwißter und Ale Zußamen. ich wiel euch zu wißen Lasen das ich eure zwei Brifen erhalten habe. den ersten Brif hat aber ätliche Monate, auf die Poßt hir gelicht in Ewoit (?) Bis Jetz war Einem Monat habe ich in gekricht, ich bin aber Jetz nicht mer in die Schtat wo ich im Samer war. Sonder ich Bin wider in Eine Ander kleine Stat gereift bei San Fransisko, aber ich Bin wro das ich wider Ale Neuichkeiten weiß von da und ich habe mich auch sehr er, Freut über den Schönän Brif die Meine kleine Götdel (=Taufkind) mir geschrieben hat und das dihr auch zwei kleine Mädtchen hat. dan Nacher kricht dihr auch Sat (=satt) Branteweine zudrinken wän si Mal Gross Sint. dan komen die Beiler Jügligen (=Jünglinge), dan wirt aber auch gewieß Tichtich (=tüchtig) gesugen (=gesungen). ich bin hir bei Einem Bauher aber Arbeiten (unleserliches Wort) kan ich nicht vil, den ich bin Nach imer mit Meiner Krakheit (=Krankheit) Geplacht (=geplagt). ich kan nicht viel ässen immer Machen krankheit (=Magenkrankheit), aber hir in Kaliworni ist es Aber Wenich Bäser (besser). wo da der Frantz Basl^[2] zurück aus Amerika ist, das Mari Heinen^[3] von Liler (=Lieler) das ist aber Sicher Nicht zurückgekommen. damit Wiel ich Mein schreiben schlissen.

„Besten Gruß wir euch Alezuzam (=alle zusammen) Adam Bertels. Schreibt dihr mir Malzuri (=mal zurück) ob dihr, mein Buch gekricht habt“

Berechnungen unter Verwendung der Passagierlisten der Reedereien ergeben bei deutschen Amerika-Auswanderern Rückwanderungsquoten von 6,6% zwischen 1850 und 1860, von 14,2% zwischen 1880 und 1890.^[4] Der von Änder Hatz^[5] kürzlich herausgegebene Inventarband über die luxemburgischen Amerika-Auswanderer und Rückwanderer (die von offizieller Seite erfaßt wurden) verzeichnet für die Periode zwischen 1876 und 1900 10.216 Aus- bzw. 1140 Rückwanderer, was einen Prozentsatz an Remigranten von 11,1% ausmacht, ein Wert, der die errechneten Werte für Deutschland untermauert.

Eine solche Rückkehr nach der mit vielen Hoffnungen angetretenen Überfahrt erweckte oft den Eindruck eines Versagens. Wenn aber jeder 10. Auswanderer zurückkehrte, dann mußten die Probleme, die zur Remigration führten, erheblich sein: verweigerte Einreise durch die amerikanischen Behörden, persönliches Versagen, aber auch Flexibilität in der Entscheidung, finanzielle Unabhängigkeit und unstillbares Heimweh.

Zwischen 1901 und 1913 kehrte Adam Bertels, welche Gründe ihn auch immer dazu bewogen, viermal nach Beiler zurück. Im Nachlaß der Familie Bertels fand sich der Brief eines anderen Rückwanderers, dessen Identität sich leider nicht feststellen ließ. Was er als Zurückgekehrter fühlte

und dachte, dürfte auch für Adam Bertels zugetroffen haben. Eine den Umständen nach sprachliche Gewandheit und eine gewisse Beachtung der Rechtschreibnormen schließen allerdings aus, daß es sich um Adam Bertels selbst handelt:

„Beiler Käßfurth den 6. November 1904

Liebe Freunde alle zusammen

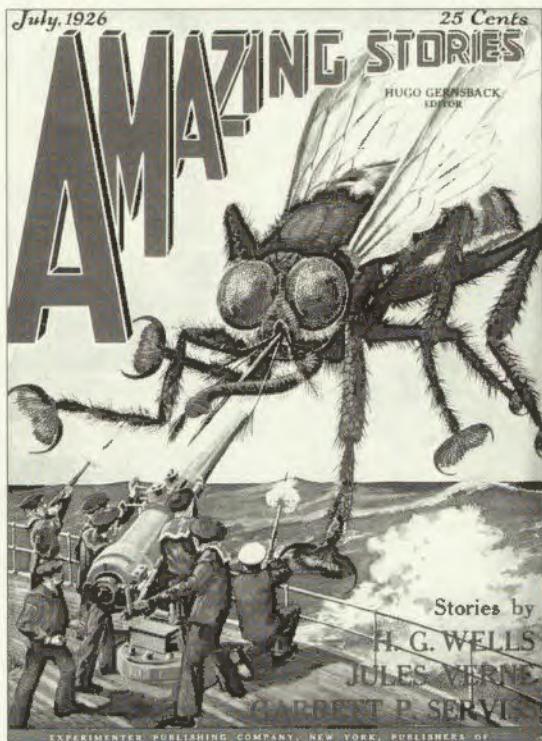
Da ich dem Edouard und dem Henri⁽⁵⁾ sein Schreiben erhalten habe und haben mich sehr erfreut und jetzt kann ich den Leuten die Bielder mal zeigen. Sie verwundern sich jetzt aber sehr über die Riesenbäume. Ich habe alle Neuigkeiten gesehen ihn den Briefen die der Henri und der Edouard mir geschrieben haben. Und wie du mir geschrieben hast daß der König Léopold noch immer so gescheit ist ich denk aber er hat noch viel beigelernt. Es wundert mich aber sehr daß ihr den Präsident Rosewelt wieder gewählt habt, der Schlungs⁽⁷⁾ wäre doch viel gescheiter gewesen, wenn ich aber da gewesen wäre ich hätte aber auf den Schlungs gewählt. Wenn er hier währe würden wir ihn wählen für General (?) über die Kromeschwänz (=Krummschwänze/Schweine?) die Schweine zu hüthen, denn dann wäre er ja ein großartiger Herr, denn die müssen alle so gescheit sein wie er. Ich denke wieder gleich nach Amerika zu kommen denn hier fliesst die Zeit vorüber und man bekommt kein Geld, wer einmal in Amerika war soll nicht mehr an Europa denken und ich tuhe mich Reisefertig für den Januar wieder dahin zu kommen. Seien sie so gut und sagen sie zu dem Netwield⁽⁶⁾ ich wäre gesinnt wieder dahin zukommen und wenn er gern hätte daß sein Bruder mitkäme soll er ihm gleich nach Hause schreiben. Also schreiben sie dem Nikolaus Stephany⁽⁹⁾ gleich zurück und legen meinen Brief dabei damit ich noch höre von euch wie es da aussieht und dann kome ich direkt auf die Reise für dahin zu kommen. Und dann singe ich Fridolin, Fridolin, das Schiff streicht durch die Wellen, Fridolin, Fridolin, Fridolin. Also sagen sie zu dem Henri er solle eine gute Mahlzeit Enten und Graußen (= grouse (engl.) = Waldhühner) schießen und der Edouard eine gute Mahlzeit Fische fangen. Und mein kleiner Neffe hat gesagt er tähte mal gerne mit dem Edouard sprechen und wenn er da wäre würde er mal mit dem Edouard fischen gehen und mal auf die Jagd gehen Bären Pantern und Kugern (=Kuguare, Pumas) schießen. Er geht jetzt noch immer in die Abendschule. Ich habe aber auch noch so eine kleine Gedel (Patenkind), das ist auch so ein böses wie die Märi Mots (=Mootz)⁽¹⁰⁾; so sagte der Jot Sponen⁽¹¹⁾ ja immer: Märi Mots Märi Mots Märi Mots. Und die Nelle ist sicher den ganzen Tag ans mallen (=mahlen/malen?). Da der Henri mir aber geschrieben hat, das die Grüschlheken (=Johannisbeersträucher) nicht mehr da sind glaube ich doch daß die Miss Heinen⁽¹²⁾ doch einige Glässer versorgt hat für mich wenn ich wieder dahin kome um auf das Butterbrot zu legen. Sie muss die köstliche Speise aber fertig mach(en) sonst tuhe ich aber nichts essen. Da ich jetzt noch vor kurzer Zeit den Knauf ermahnt damit er ihr das Geld sol schiken da hat er gesagt er darf gleich dahin kommen und die Miss Heinen heiraten.“

Der Brief entwirft ein positives Amerika-Bild: Amerika – das Land der Riesenbäume, des Fischfangs und der Entenjagd, ein Bild, das Überfluß und Männlichkeit suggeriert. Auch vermittelt der Brief – was selten ist in Auswandererbriefen – politische Ansichten und Urteile über europäische und amerikanische Zustände. Beim König Leopold handelt es sich um Leopold II. (1835-1909), Souverän seit 1865. Mit Rosewelt ist der Republikaner Theodore Roosevelt (1858-1919) gemeint, 26. Präsident der USA zwischen 1901 und 1909. Er war ein Verfechter des Imperialismus und proklamierte für die Vereinigten Staaten Polizeifunktionen in Lateinamerika. Obschon er eine beschränkte Kontrolle der Großunternehmen ausrief und Reformen des Arbeitsschutzes durchsetzte, scheint er dem Briefeschreiber nicht sympathisch zu sein. Der in diesem Kontext vergebene

Hieb auf den Landsmann Schlungs ist ein Beleg für die zu allen Zeiten weitverbreitete Spottsucht der Luxemburger, deren Lästermäßigkeit auch nicht vor amerikanischen Zuständen haltnachte, war Schlungs, der aus dem gleichen Ösling stammte wie der Briefeschreiber, doch ein äußerst erfolgreicher Holzhändler in dieser noch so „neuen“ Welt.

Amerika – das war die neue Heimat, in der die Bekannten und Freunde vom Rückwanderer, aber wieder Reisewilligen als Boten der Vergewisserung einer noch unsicheren neuen Identität angeschrieben wurden. Amerika – das war aber auch die Erfahrung von Trennung und Abschied. Als Adam Bertels 1913 zum letzten Mal nach seinem Amerika aufbrach, nahm der Bruder Jean-Nicolas Bertels Abschied von ihm mit Worten, aus denen ein gewisser Vorwurf nicht zu überhören war: „Jetzt kommst du aber nicht mehr zurück!“ Diese vorwurfsvolle Prophezeiung ging in Erfüllung. Adam Bertels starb 1946 in Portland/Oregon. Damit erst war für die Familie Bertels aus Beiler das Kapitel Auswanderung zu Ende. Denn Adam Bertels und seine Familie können als Beispiel für das stehen, was die Forschung als Kettenwanderung bezeichnet. Catherine Bertels, die Schwester von Adam Bertels, hatte 5 Kinder. Zwei seiner Neffen folgten Adam Bertels nach Nordamerika: Henri Enders, der zwischen 1920 und 1928 in Portland als Bäcker in einer Großbäckerei arbeitete, und Thomas Enders, der von 1927 bis 1933 in Kanada lebte. Beide kehrten nach Luxemburg zurück.

„Amazing Stories“, magazine de science-fiction
créé par Hugo Gernsback,
première publication de ce genre



Paul Lesch

George Wiltz, Floyd Manternach, Frank Vianden et les autres ...

Hugo Gernsback, le père de la science-fiction moderne

Hugo Gernsback est né le 16 août 1884 à Luxembourg-Ville. Son père, Moritz Gernsbacker, négociant en vins, et sa mère Bertha, des juifs originaires de Bühl près de Baden-Baden en Allemagne, étaient venus s'installer au Grand-Duché l'année précédente. Dès son enfance, Gernsback s'intéresse à tout ce qui est technique. C'est une sonnette électrique, qu'un certain Jean-Pierre Görgen, un employé de son père, lui avait offerte pour son huitième anniversaire, qui a éveillé chez le jeune Hugo cette fascination pour la science et l'invention, fascination qui allait marquer toute sa vie privée et professionnelle. Il paraît qu'à l'âge de 13 ans, il aurait installé une sonnerie au couvent des Carmélites à Luxembourg. Il n'est donc guère surprenant que Gernsback fréquente l'école industrielle de Limpertsberg avant de suivre ses études au „Technikum“ de Bingen en Allemagne (1900-1903).

Comprenant très vite que le vieux continent n'est guère propice à satisfaire ses ambitions d'inventeur et de scientifique, il décide à l'âge de 20 ans, de quitter l'Europe en direction des Etats-Unis. Installé à New York, le jeune Gernsback travaille d'abord dans l'industrie naissante des accumulateurs électriques où il développe une nouvelle batterie plus légère, plus forte et surtout moins chère que celles qui sont sur le marché de l'époque. En 1906 il construit le premier „home radio set“ du monde qui est à la fois émetteur et récepteur. Au Henry Ford Museum à Dearborn (Michigan), une reproduction de ce premier appareil de radio vendu au public occupe d'ailleurs une place d'honneur.

Amazing Stories: le premier magazine de science-fiction

En 1908 Hugo Gernsback se lance dans la publication de magazines. Sa première revue s'appelle „Modern Electrics“. Il s'agit du premier magazine du monde exclusivement consacré aux activités radiophoniques. En 1912 il vend sa première revue pour en créer une nouvelle, plus ambitieuse encore: „The Electrical Experimenter“ qui devient en 1920 „Science and Invention“. Dans toutes ces publications, Gernsback essaie avant tout d'expliquer en une langue accessible à tous, les nombreuses nouveautés scientifiques de l'époque.

Sa publication la plus importante et la plus riche en conséquences date d'avril 1926: „Amazing Stories“, le premier magazine du monde entièrement réservé à la science-fiction. Le succès d'„Amazing Stories“ est immédiat. Dans les premiers numéros de la revue on trouve surtout des réimpressions de textes des trois auteurs préférés de Gernsback, ceux qui représentent le mieux sa conception de la science-fiction: Jules Verne, H.G. Wells et Edgar Allan Poe. Gernsback ne se limite pourtant pas aux réimpressions. Il publie aussi des histoires originales de jeunes auteurs américains et européens comme David H. Keller, Ray Cummings, E.E. „Doc“ Smith, Jack Williamson, H.P. Lovecraft, Edgar Rice Burroughs et Curt Siodmak. Dans ce contexte il faut préciser que notre compatriote était connu pour son avarice quasi maladive. Comme l'a bien formulé Daniel Stashower „Gernsback sometimes had trouble locating his checkbook“,^[1] tandis que le prestigieux auteur H.P. Lovecraft a traité son éditeur de „Hugo the Rat“.^[2]

Après avoir perdu en 1929 le contrôle de „Amazing Stories“, il ne s'avoue pourtant pas vaincu. Il fonde les magazines „Science Wonder Stories, Air Wonder Stories“ et „Science Wonder Quarterly“ conçus dans le même esprit que „Amazing Stories“. C'est dans „Science Wonder Stories“ que Gernsback remplace le terme de „scientification“, créé par lui en 1924, par une autre expression sortie de son imagination: „science fiction“.

La sf selon Gernsback: „No progress without prediction“

Dès le début, Hugo Gernsback a une idée très précise de ce qu'il entend par „scientification“ ou „science fiction“. Sa définition est la suivante: „The Jules Verne, H.G. Wells and E.A. Poe type of story – A charming romance intermingled with scientific fact and prophetic vision.“^[3] Ici Gernsback résume en une seule phrase tous les ingrédients qu'il estime nécessaires à la bonne science ou „engineer's“ science-fiction. Selon lui „the story ... must contain correct scientific facts“.^[4] La science-fiction ne doit pas seulement divertir, mais elle a aussi pour fonction d'éduquer les lecteurs en matière scientifique. C'est pour cette raison que Gernsback rejette toutes les histoires qui ne sont pas scientifiquement plausibles. Gernsback a une confiance sans faille dans le progrès technique. Pour lui „the machine is beneficial, and it will be the machine which, in the end, will

completely emancipate man".⁽⁵⁾ Une autre règle établie par Gernsback est celle de la „prophétie”. La science-fiction a pour but de divertir et d'éduquer, mais aussi de donner des idées aux scientifiques. Elle doit être au service de la science. Le slogan de Gernsback est: „Prophetic fiction is the mother of scientific fact”.⁽⁶⁾ Il estime que „to discover the need for an invention and to specify it, constitutes 50 percent of the invention itself”.⁽⁷⁾

Ralph 124C 41+

Gernsback n'est pas uniquement un éditeur avisé. Il est aussi l'auteur de plusieurs short stories et de romans. C'est en 1911 qu'il publie en plusieurs épisodes son premier roman de science-fiction intitulé „Ralph 124C 41+: A Romance of the Year 2660”. Le roman reflète parfaitement la conception gernsbackienne de la science-fiction selon laquelle la prophétie est un des éléments moteurs du genre. Tout le monde est d'accord sur le fait que Gernsback n'a jamais été un grand écrivain. Ainsi la structure dramatique et la qualité littéraire de „Ralph 124C 41+” (lire: „one to foresee for one”) laissent beaucoup à désirer. Pour Gernsback, seul compte le contenu technique et scientifique. Selon Isaac Asimov, „Ralph 124C 41+” est „un livre remarquable à cause du nombre des prophéties techniques”. En effet, un grand nombre de prédictions contenues dans le livre, se sont réalisées des années plus tard, comme par exemple l'éclairage fluorescent, la Musak, les distributeurs automatiques de nourriture et de boissons, la télévision, l'acier inoxydable ou les microfilms. La prédition la plus étonnante de toutes concerne cependant le radar.

Le „Larousse” écrit à propos de Gernsback qu'il „fut le premier à énoncer, en 1911, le principe de radar”.⁽⁸⁾ En effet, au chapitre 11 de „Ralph 124C 41+” se trouve décrit le radar tel qu'il devait être réalisé un quart de siècle plus tard.

Lee de Forest, le „père de la radio”, estime que „ce jeune et perspicace visionnaire” a exposé „les prédictions les plus remarquables, les plus extraordinaires qu'il put alors concevoir, toutes dérivées de ses exceptionnelles facultés d'observation et de son discernement vigilant”.⁽⁹⁾ Arthur C. Clarke de son côté note que „only one other man has exceeded (Jules) Verne in the range and accuracy of his predictions: Hugo Gernsback!”⁽¹⁰⁾

Hugo Gernsback n'est pourtant pas uniquement un important pionnier dans le genre littéraire de la science-fiction. Il l'est aussi dans les domaines de la radio et surtout de la télévision. En effet, à partir de 1928 il est le propriétaire de la radio new yorkaise WRNY, spécialisée dans les émissions consacrées à la technique. C'est la même station qui – sous la direction de Gernsback – organise en 1928 „the first regular broadcasting of images by television” (The New York Times, 13 août 1928).

Réminiscences luxembourgeoises

Malgré ses importants mérites entre autres dans le domaine de la science-fiction et le grand nombre d'articles qui lui ont été consacrés dans des publications prestigieuses comme „The New Yorker”, „Time”, „Newsweek” ou „Life”, Hugo Gernsback n'est guère connu dans son pays de naissance. Ceci est d'autant plus regrettable qu'il n'a jamais oublié, ni renié ses origines luxembourgeoises.

Son attachement au pays natal se reflète entre autres dans une lettre ouverte publiée par un certain nombre de journaux américains (e.a. partiellement par „The New York Times”) où il note que

„If this is the age of the small country, for which President Wilson stands sponsor, the Grand Duchy of Luxembourg, assuredly is entitled to more than a passing interest. (...) The writer who was born in the City of Luxembourg, where he was educated and where he spent the better part of his youth, believes that he can speak with authority on a subject which he is certain will be of more or less interest at this time. So small, in fact, is Luxembourg that the average American, and even the average European, invariably takes it for granted that the Grand Duchy belongs to Germany.“

Gernsback n'hésite pas à rectifier cette conjecture et de noter que „by sympathy and preference the Luxembourgeois are French first and always, Belgians as a second choice, Germans – God forbid!“. Il ajoute que le Luxembourg „would be a most unhappy country under Germens rule“^[11] et conseille aux autorités américaines d'éviter à tout prix un amalgame entre les deux pays.

Dans son œuvre littéraire, on trouve aussi un certain nombre de réminiscences luxembourgeoises. Ainsi dans son roman „Ultimate World“ (écrit en 1958 et publié seulement en 1971) apparaissent des personnages secondaires portant des noms assez particuliers pour des Américains: Frank Alzette, Floyd Manternach, Frank Vianden et George Wiltz. Un autre clin d'œil à son pays d'origine se trouve dans son magazine „Forecast“ publié dans les années 50. Ici, un vaisseau spatial, représenté sous forme de croquis est immatriculé au Luxembourg (LX-5). C'est dans la même publication que Gernsback reproduit fièrement la médaille d'„Officier de l'Ordre Grand-Ducal de la Couronne de Chêne“ que la Grande-Duchesse Charlotte lui a offerte en 1953.

Le „père de la science-fiction moderne“

Les conceptions assez rigides de Gernsback en ce qui concerne la littérature de science-fiction sont loin d'être acceptées par tout le monde. Beaucoup d'auteurs refusent de se laisser limiter dans leur imagination par le crédo de la „vraisemblance scientifique“. Ses détracteurs lui reprochent même d'avoir freiné le développement du genre.

D'autres spécialistes ne partagent pourtant pas cette position radicale et soulignent au contraire le rôle joué par Gernsback dans l'évolution du genre. Ainsi l'écrivain Arthur C. Clarke (l'auteur du mythique „2001: A Space Odyssey“) a décidé de dédier son livre „Profiles of the Future“, „to the memory of Hugo Gernsback – who thought of everything“.^[12] La prestigieuse „Encyclopedia Britannica“ note que „... the very existence of Amazing Stories and its successors (...) encouraged the development and refinement of the genre“^[13] tandis que l'historien de la science-fiction Jacques Sadoul souligne que c'est „sous l'influence d'un émigré d'origine européenne, le Luxembourgeois Hugo Gernsback, que le genre se développera outre-Atlantique de façon autonome au cours du premier quart de siècle“^[14].

En guise de reconnaissance et d'hommage à Gernsback, la „Science Fiction League“ a d'ailleurs créé en 1953 le prix Hugo (Hugo Award), décerné annuellement aux meilleures œuvres de science-fiction. Cet „Oscar“ de la science-fiction est encore aujourd'hui un prix très convoité.

Même si la conception „gernsbackienne“ de la science-fiction ne compte aujourd'hui plus guère de véritables adeptes, il est certain que, grâce à son travail d'auteur et surtout d'éditeur avisé, Gernsback peut être considéré bel et bien comme le „père de la science-fiction moderne“. Le critique Damon Knight a bien résumé le rôle essentiel joué par Gernsback dans l'histoire de la science-fiction: „If Hugo Gernsback had stayed in Luxembourg, everything would have been different.“^[15]

Die Farm von
Auguste Hemes in
Brownsplains, Queensland
(1948).

Die Anlage zeigt die für
Australien typischen
Eukalyptusbäume.



Antoinette Reuter

Sweet liberty! Luxemburger in Australien, eine Fallstudie

In der ausgiebigen Auswandererliteratur findet sich kaum ein Hinweis zu Luxemburgern in Australien. Im Vergleich zu Amerika zog die „terra australis incognita“ nur wenige Landsleute an. In seiner rezenten Statistik über Aus- und Rückwanderer vor 1900 stellt Ä. Hatz nur eine Handvoll Paßanträge für Australien fest.^[1] Auch wenn man davon ausgeht, daß viele auf die Formalität des Paßantrages verzichten, muß man die Australiengänger als absolute Minorität unter den Auswanderern betrachten.^[2] Dies gilt nicht nur für Luxemburger, sondern auch für andere Europäer.^[3] Trotz ihrer kleinen Zahl wären die Australo-Luxemburger eine Studie wert. Es scheint nämlich so, als ob ihre Auswanderungsmotive nicht unbedingt die gleichen als die der „Amerikaner“ waren.

Rückfahrkarte nicht eingeplant

Die Entscheidung für Australien hatte lange Zeit einen sehr endgültigen Charakter. Viele Amerikaauswanderer planten ähnlich wie italienische oder portugiesische Einwanderer in Luxem-

burg eine Rückkehr in die alte Heimat. Als gemachte Leute wollten sie hier ihren Lebensabend verbringen. Für Australiengänger hatte ein derartiger Traum wenig Konsistenz. Die Passage war kostspielig – etwa dreimal so teuer wie eine Amerikareise – die Überfahrt beschwerlich und lang – unterwegs wurden längere Etappen eingelegt, um Güter zu löschen oder aufzunehmen. Wer sich für Australien entschloß, spielte kaum mit dem Gedanken an eine baldige Rückfahrt.

Im Falle Australiens kam zudem dem Phänomen der Kettenwanderung keinerlei Bedeutung zu. Die Wahl Australiens beruhte meist auf sehr individuellen Motiven. Man darf unter den „Australiern“ Menschen vermuten, die ein ganz anderes als das in Luxemburg oder Europa übliche Leben führen wollten, die aus der Enge der gesellschaftlichen Zwänge ausbrechen wollten. Dies sei an Hand eines aus Briefen, Papieren und Gesprächen rekonstruierten Auswandererporträts dargestellt.

Raus aus der dörflichen Angepaßtheit

Auguste Hemes, 1880 in Dalheim geboren, gehörte zu der frühen Auswanderergeneration nach Australien. Seit seiner frühesten Jugend galt er in Familien- und Dorfkreisen als Original, als „Geck“, dessen „Schandtaten“ man mitverständnislosem Kopfschütteln quittierte. Er wollte auf Geideh und Verderb aus der dörflichen Angepaßtheit ausscheren, mit allen Mitteln anders sein. Zunächst zog es ihn in die Freiwilligenkompanie. Doch bereits nach zehn Monaten (7. Februar 1900 – 17. Dezember 1900) wurde er – wahrscheinlich in Ungnaden – entlassen. Laut Fotos im Familienalbum versuchte er anschließend wie viele Luxemburger sein Glück in Paris. Anscheinend ohne Erfolg, denn kurz darauf verdingte er sich im belgischen Kongo. Bei dieser Entscheidung spielte wahrscheinlich Nikolaus Cito, ein naher Verwandter, der bei der Kongobahn eine führende Stellung hatte,^[4] als Beispiel oder Vermittler eine Rolle. Die Kongo-Episode brachte Auguste in Dalheim den Spitznamen „de Schéich“ ein, was wohl einiges über das damals recht verschwommene Weltbild der Luxemburger aussagt. Nach einem Intermezzo im Düdelinger Grubenbetrieb reiste der Dalheimer klammheimlich kurz vor dem 1. Weltkrieg nach Australien.

Ananas und Hühnerfutter

Die Reiseumstände und die ersten Jahre in Australien liegen im Dunkeln, denn zunächst brach jeder Kontakt zu Luxemburg ab. Man darf vermuten, daß Auguste wie alle Neulinge zunächst mit wechselndem Erfolg allen möglichen Arbeiten nachging. In dem im noch im Aufbau befindlichen Australien hatte Mobilität einen hohen Stellenwert. Aus einem späteren Brief ist zu erfahren, daß er 1914 am River Brisbane, in der Nähe von Salisbury im Staate Queensland neben einem „aeradrum“ Ananas anpflanzte.

In den 30er Jahren bezog er in Brownsplains in Queensland seinen endgültigen Wohnsitz. Er legte sein Ersparnis in einen Betrieb an, den er folgendermaßen beschrieb: „my firm est une société anonyme ... ne fabriquant que du manger pour poules, cochons et veaux, inclus dans une société générale pour coopératives de laiteries, fromageries, lard et surtout épiceries pour membres“. Ein beiliegendes Faltblatt der „Queensland Co-operatives“ beschreibt einen Verein, dessen Ziel es ist, Kontakte zwischen Produzenten und Konsumenten zu fördern. Auch soll die landwirtschaftliche Produktion im Hinblick auf Lieferungen an das kriegsgeschädigte Mutterland Großbritannien verbessert werden, denn „comme vous verrez par une enclosure (Zeitungsausschnitt), ils ne sont pas „déck do“ en entreprises agricoles ici jusqu'à maintenant“.

Leben abseits gesellschaftlicher Zwänge

Meilenweit entfernt von den nächsten Nachbarn und der „Zivilisation“ führte Auguste ein Leben ohne gesellschaftliche Zwänge. Seine Nichten erinnern sich an ein leider abhanden gekommenes Bild, das den Onkel mit wallendem Bart, Strohhut und „kurzer Box“ inmitten einer sonntäglichen herausgeputzten Gesellschaft zeigte. Dieser augenfällige Kontrast störte in Australiens Pionergesellschaft niemand, gab jedoch in der alten Heimat zu heftigen Kommentaren Anlaß. In den Augen der damals sehr zugeknöpften Luxemburger lebte der ausgewanderte Landsmann „wéi é Wollen“. [5]

Heimat aus der Ferne gesehen

Viele kleine Details in den Briefen zeigen, daß sich Auguste in der Ferne mit der früheren Heimat durchaus auseinandersetzte. So hatte er ein reges Interesse an Briefmarken aus Luxemburg. Es scheint, als habe er sie gesammelt^[6]. 1948 wunderte er sich über die hohe Frankierung „do mussen alliguer millionären in Letzebuerg sin fir 1000 franc op eng cart ze plauen“.

Ihn ärgerte, daß immer wieder die Marken von den Briefen verschwanden, bevor sie ihn erreichten, ja, daß wegen der Marken Briefe abhanden kamen. Er bat um die Zusendung von gebrauchten Marken „les timbres luxembourgeois sont très rares ici et un bon article pour coppelen“.

Auch andere Fragen beschäftigten ihn: „Quelques questions: Est-ce que les curés paient des impôts chez vous? Est-ce que vous avez la pension de vieillesse pour tous, même pour ceux qui ne manquent pas de vivres? Combien de grrompre jangen (zaldöten) devez-vous nourrir? Combien de francs pour un dollar? Estes vous dans un Zollverein avec la Belgique?“

Vor der Renovierung der Eingangshalle wurde Auguste zudem per Inschrift unter den Geschenkgebern des Nationalmuseums aufgelistet. Er hatte das Institut mit einem Termitenbau und verschiedenen Bumerangs bedacht.

Trotz diesem späten Interesse an Luxemburg kehrte Auguste nie in die frühere Heimat zurück, dies obwohl er mit dem australischen Expeditionskorps im 1. Weltkrieg in Frankreich weilte. 1951 kam er bei einem der gefürchteten australischen Waldbrände ums Leben.

Wie der 1978/79 in der „Revue“ abgedruckte Lebensbericht von Elisabeth Reckinger aus Rodingen, die nach dem 2. Weltkrieg zunächst nach England und dann nach Australien auswanderte, zeigt, teilten auch andere Luxemburgerinnen den Wunsch nach einem ganz anderen Leben. Die Rodangerin lernte als Verkäuferin, Krankenschwester, Krokodiljägerin und Immobilienmaklerin ganz Australien kennen^[7]. Auswandern entspricht also nicht immer wirtschaftlicher Not. Manche ziehen wohl auch aus, um die Welt ... oder sich selbst zu entdecken.



Auguste Hemes als
Soldat der
Freiwilligenkompanie
(1900)



Abel Pierre Jullien
parmi ses Frères de
Loge „Les Enfants de
la Concorde
Fortifiée“

Gast Mannes

Hugo, Dallée, Jullien et les autres ...

Le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte du 2 décembre 1851 fut suivi d'une impitoyable répression: 32 départements français furent mis en état de siège, 26.884 personnes ont été arrêtées, dont 239 envoyées à la Guyane, 980 bannies, 640 éloignées. Les républicains quittaient leur pays par milliers et cherchaient refuge dans beaucoup de pays européens, e.a. au Luxembourg. Si, chez nous, l'attention s'est portée, dès le 19^e siècle, sur l'illustre proscrit que fut Victor Hugo, nombreux étaient ceux parmi les réfugiés politiques français qui, après avoir choisi comme terre d'asile le Luxembourg, furent oubliés. S'ils ont été sortis de cet oubli⁽¹⁾, ce fut pour compléter leur biographie en jetant une lumière nouvelle sur cette partie de leur vie restée dans l'ombre. Parmi ces réfugiés, la plupart n'ont honoré notre pays que pour un laps de temps assez court. En effet, le Luxembourg ne fut pour eux qu'une station sur leur route d'exil, ou bien ils purent rentrer en France après leur purgatoire, pour raison d'amnistie par exemple. Cependant, parmi la cohorte des réfugiés, il en fut quelques-uns pour qui la terre d'asile du Luxembourg était devenue une seconde patrie.

Parmi eux, François Dallée⁽²⁾ ...

... ex-huissier de son état, âgé de 37 ans, natif de Saône-la-Chapelle, département de la Côte-d'Or, demeurant à Dijon. Après avoir vécu à Bruxelles, où il n'était plus toléré, il vint à Luxembourg

le 26 avril 1852 où il proposa, d'après un rapport de François Gangler, Commissaire de police de la ville de Luxembourg, de s'y fixer, „d'y faire venir sa famille et de faire le commerce du vin”.

A Luxembourg, les exilés étaient sous surveillance sévère, la permission de séjour étant subordonnée à une conduite irréprochable. Aussi étaient-ils d'une prudence extrême. Ainsi le sieur Dallée dont le café était le lieu du rendez-vous des réfugiés de sa nation, ne s'occupait apparemment que de ses intérêts matériels, comme l'assura Gangler dans un rapport à la magistrature. Dallée aurait même „éloigné de son établissement ses concitoyens et ses compagnons d'exil, de crainte qu'ils ne le compromettent et ne forçassent à le quitter les fonctionnaires et autres bons bourgeois qui le fréquentent”. Le rapport le nommait d'ailleurs „homme d'ordre et de travail”. En effet, en août 1852, Dallée avait obtenu l'autorisation d'établir en ville un café-restaurant qui, au début, fut considéré comme le centre des menées anti-impériales des réfugiés et qui portait le nom bien choisi de „Café français”. Encore en septembre 1865, le Café n'avait rien perdu de sa renommée parce qu'un autre célèbre réfugié, celui-là irréductible adversaire de Napoléon III, logea au Café français, rue Saint-Philippe, aujourd'hui rue Philippe II.^[3] Il s'agissait d'Auguste Rogeard, professeur sorti de l'Ecole Normale Supérieure, rédacteur de „La Rive gauche”, feuille farouchement anti-impériale et antireligieuse. Condamné avec son corédauteur Charles Longuet à l'emprisonnement, il avait réussi, en compagnie de Longuet, à gagner Bruxelles, où les deux extrémistes de gauche continuaient à imprimer leur feuille restée tout aussi agressive que naguère. Rogeard et Longuet furent expulsés et se réfugièrent à Luxembourg, d'où ils dirigeaient leur journal qui reparaissait dans la capitale belge. Ce fut à ce moment que Victor Hugo adressa de Vianden une lettre au citoyen Rogeard logeant chez Dallée: „Vous voici arrivé au deuxième degré de la proscription, la proscription à l'étranger et par l'étranger. [...] Recevez, ainsi que votre jeune et digne compagnon d'épreuve, Monsieur Longuet, mon plus cordial serrement de main.” Ce fut aussi dans le café tenu par Dallée que les deux compagnons d'exil eurent un visiteur de marque. En effet, en ce même mois de septembre 1865, le célèbre imprimeur et éditeur de Baudelaire, Poulet-Malassis, avait rendu visite à Victor Hugo lors d'un passage à Vianden. Il ne quittera pas notre pays sans avoir vu Rogeard et Longuet. Cette visite fut transmise à la postérité grâce à un rapport secret de Constantin Crespin, lieutenant-commandant de la gendarmerie royale grand-ducale, rapport adressé au Directeur général de la Justice.^[4] Ce fut dans le café de Dallée, discrètement surveillé par Crespin, qu'eut lieu la réunion de Poulet-Malassis et de ses compatriotes, athées et matérialistes comme lui. De toute façon, c'est au Café français que Rogeard recevait souvent la visite de Charles-Théodore André de Roth, dit „de rouden Änder”, vigoureux champion des idées républicaines et socialistes.^[5]

Ayant, en peu de temps, parfaitement réussi dans la vie, Dallée devenu, en novembre 1854, membre de la loge „Les Enfants de la Concorde Fortifiée” de Luxembourg, adressa, en août 1859, une lettre au conseil communal de Hollerich dans laquelle il eut l'honneur d'exposer qu'„il a l'intention d'établir une restauration, avec jardin d'agrément, sur une pièce de terre qu'il tient à bail des veuve et héritiers Reuter de Luxembourg, laquelle est située près la gare de Luxembourg, lieu dit „Bongeschgewann”, aboutissant d'un bord sur le chemin de Bonnevoie et de l'autre sur la route du Grund à Hespérange. C'est pourquoi l'exposant recourt, à ce qu'il vous plaise, Messieurs, l'autoriser à planter, à un mètre environ, de la route dont il s'agit, des arbres d'agrément tels que des tujas, ifs ou épiceas. L'autoriser aussi de pratiquer, au besoin, dans le talus de la route, une entrée suffisante, avec faculté en outre de placer un petit pont sur le fossé qui pourrait être exécuté sur cette partie de la route, le cas échéant”. Le Directeur Général de l'Intérieur et de la Justice ne formulant aucune objection – sous réserve que seulement une voie publique communale était en cause – la commune autorisa le projet du sieur Dallée. Le restaurant de Dallée deve-

naît vite un haut-lieu de la gastronomie franco-luxembourgeoise fort recommandable comme en témoignait, en 1861, M. Erasmy dans son „Guide du Voyageur dans le Grand-Duché de Luxembourg”, qui réservait le même honneur au Café français d'ailleurs.

Depuis lors, Dallée ne se considérait plus comme un exilé et s'établissait définitivement à Luxembourg, finissant même par supprimer dans son établissement la „Nation”, feuille antigouvernementale, et ne souffrant aucune injure contre l'Empereur. Voilà une évolution bien paisible pour un homme condamné à l'expulsion, en 1852, avec les considérants suivants: „Homme dangereux, actif, ambitieux, influent sur les habitants des campagnes, affilié aux sociétés secrètes. Trésorier de la Solidarité républicaine.”

Dallée mourut le 2 septembre 1866 à Luxembourg. Notre hôtelier-restaurateur se révéla même urbaniste et précurseur du Fonds de logement en publiant, à ses heures perdues, en 1859, un fascicule portant le titre: „Notions générales projetées pour la construction d'une rue principale à Luxembourg. Embellissement de la ville et augmentation du nombre des logements”. L'ex-réfugié avait donc bel et bien intériorisé sa nouvelle ville-patrie!

Le 5 octobre 1852, vint à Luxembourg le réfugié

Abel Pierre Jullien⁽⁶⁾

Né le 23 mai 1810 à Paris, militant démocrate actif sous la Seconde République à Beaune (Côte-d'Or), ce fut lui qui réussit à rallier à la République les ouvriers du club fondé à l'usine de Sainte-Colombe en leur faisant comprendre que seule la République pourrait les affranchir. Après le coup d'Etat, la commission mixte de la Côte-d'Or le considérait comme le „lien de toutes les sociétés secrètes”. Condamné à la déportation en Algérie, il s'était soustrait par la fuite à l'exécution du jugement prononcé contre lui. Il se fixa à Luxembourg, entrant comme proté chez l'imprimeur Behrens. Les rapports confidentiels de la police grand-ducale le qualifiaient „d'excellent homme, estimé de ses connaissances, ne fréquentant ni les cafés ni ses coréfugiés. Il paraît si inoffensif qu'on peut s'étonner qu'il soit exilé. On l'appelle communément l'erreur du 2 Décembre”. Les rapports se trompaient: dans les années 1854 à 1860, l'activité professionnelle et politique de Jullien comme „imprimeur-libraire”, rédacteur et éditeur était des plus intenses comme en témoignent des journaux, tels „La Quotidienne Luxembourgeoise”, „Le Gratis Luxembourgeois”, „Le Courier du Grand-Duché de Luxembourg”, le „Luxemburger Ackerer. Ein Wochenblatt für Land-, Garten-, Obst- und Weinbau” (1856), le „Wochenzeitung für das Großherzogtum Luxemburg” et diverses brochures, telles „Rome et le Vatican”, mais aussi de petits livres de prières.

Quand, au début de 1853, parut à Luxembourg anonymement un „Exorde du discours prononcé par le R.P. Lacordaire, en la chaire de Saint-Roch, le 12 février 1853”, une enquête fut promptement menée. Ce fut le réfugié Jullien qui avait composé et imprimé ledit pamphlet sur l'instigation d'un autre réfugié français, Louis Cahen. L'enquête révéla aussi que Jullien faisait partie d'un cercle de réfugiés français, sous la houlette du comte de Piessac. Ce fut ce club qui faisait paraître, à partir du 10 décembre 1853, le journal „La Quotidienne Luxembourgeoise”, dans l'imprimerie de Behrens dont Jullien était le proté. Par la suite, Jullien essaya, pour le compte du cercle des réfugiés, de fonder sa propre imprimerie. Le 25 août 1854, le procureur d'Etat écrivit, dans ce contexte, à l'Administrateur général de la Justice: „A.P. Jullien est banni de France pour opinions démocratiques, par conséquent ennemi du Souverain actuel de la France et de son Gouvernement. Je ne veux pas accuser le sieur Jullien de menées révolutionnaires et de tendances anarchiques; j'admets qu'il mène une existence paisible. Mais la passion politique peut ranimer

une haine momentanément calmée, combattre la raison et servir bientôt des penchants prononcés pour le désordre. (...) Ce n'est donc pas une industrie seulement qu'exerce le sieur Jullien. Sa presse est un outil spécial, une mécanique politique qui peut servir à la production d'autres écrits que ceux répandus jusqu'aujourd'hui. (...) Une imprimerie, une presse sont des instruments dangereux entre les mains des mécontents. Qui peut garantir et répondre que l'imprimeur sans contrôle et sans surveillance, libre dans les allures, en relation peut-être avec d'autres réfugiés, ses amis politiques, ne soit disposé à livrer sa presse pour imprimer des écrits séditieux, des provocations outrageantes et criminelles pour la France, son Souverain et son gouvernement. (...) Les propriétaires de la „Quotidienne“ peuvent-ils garantir une surveillance active et salutaire sur leur imprimeur, imposer silence à ses opinions et à ses sympathies, peuvent-ils permettre une surveillance qui puisse répondre que la presse du sieur Jullien ne sortira pas des limites qui lui sont tracées, qu'elle ne se prêtera jamais à donner asile et à servir de refuge à des pensées anarchiques destinées à être répandues en France.¹⁷ Cependant, malgré les remontrances de Monsieur le Procureur, les autorités se montraient bon prince et Jullien pouvait continuer à imprimer la „Quotidienne“ en son officine 176 rue Philippe II. Cependant, en décembre 1856, la „Quotidienne“ dut faire ses adieux aux lecteurs, son imprimeur-éditeur ne pouvant remplir la condition principale d'une résolution de la Diète, à savoir que chaque feuille eût un rédacteur responsable jouissant de ses droits civiques dans l'Etat où elle était publiée. Si Jullien fut adopté par sa nouvelle patrie, celle-ci ne lui avait toujours pas reconnu les droits civiques du fait de sa nationalité française qui lui défendait d'être un éditeur-rédacteur à part entière. Mais le 1^{er} janvier 1857, déjà, Jullien récidivait en tant qu'imprimeur de la publication la plus extraordinaire de l'histoire de la presse luxembourgeoise, le „Gratis Luxembourgeois. Journal politique et industriel“. Précurseur des journaux gratis de notre époque, cet organe n'avait pas d'abonnés, était donc gratuit, mis à part les frais d'envois. Le premier numéro contenait, entre autres, cette profession de foi bien révélatrice de l'idéologie de son fondateur: „le bien-être est le but où chacun aspire ici-bas. L'homme n'y parvenant qu'à force de travail, et par le travail seulement, le Grotis honora les travailleurs.“

Vers la fin de sa vie, Jullien changea de profession. Au début de 1866, il vendit son imprimerie à Nicolas Worré.¹⁸ En novembre 1870, il présenta, sous la dénomination Jullien et Cie de Gasperich, une demande tendant à obtenir l'autorisation de construire un four à calciner du calcaire sur un terrain dépendant du ci-devant fort Wedell et appartenant à Joseph Simons. Vu le procès verbal d'information de commodo et d'incommodo, la délibération du conseil communal de Hollerich et les avis du commissaire de district et de l'administration des travaux publics, ladite demande ne rencontra pas d'opposition.

S'étant parfaitement intégré dans la société luxembourgeoise, Jullien fut, tout comme Dallée, membre de la Loge de Luxembourg; à partir de 1858, il en fut l'imprimeur tout officiel du „Bulletin maçonnique du Grand-Duché de Luxembourg“.¹⁹

Abel Pierre Jullien mourut à Luxembourg en 1871.

Pour beaucoup d'adversaires de Napoléon III, l'exil était synonyme de bannissement, de déportation, d'expatriation, mais était aussi la ruine des fortunes, des réputations, des carrières. Pour la plupart des exilés qui s'étaient réfugiés au Luxembourg, le Grand-Duché ne fut, par sa situation géographique privilégiée, qu'un lieu de passage, de repos, entre l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, à quelques lieues seulement du sol de la France. Pour quelques-uns cependant, le Luxembourg devenait lieu de vie, de travail, voire patrie.



Terrassiers à l'œuvre à Paris en 1900.
Carte postale.
(Coll. Luciano Pagliarini)

Denis Scuto

Les Luxembourgeois à Paris (fin XIX^e - début XX^e siècle)

Quelques réflexions sur un phénomène de masse

„Paris attire l'ouvrier non-qualifié parce que, comme tous les grands centres, il offre beaucoup de gros travail. Paris attire l'ouvrier qualifié parce que, comme toutes les capitales, il demande et apprécie le travail soigné. Paris attire le travailleur intellectuel auquel il offre des moyens de culture et de recherche hors ligne. Paris attire le riche, le rentier, l'oisif, le mondain, comme ville de goût, d'élegance, de luxe et de plaisir. Bref, Paris attire les travailleurs et les jouisseurs du monde entier. Il y a, à Paris, toutes les colonies étrangères possibles, et dans ces colonies, tous les éléments imaginables.“^[1]

Voilà comment sont résumées les principales raisons de l'attraction exercée par la capitale française dans une excellente étude sur les activités des étrangers à Paris au début du XX^e siècle.

Appliquons ces réflexions à la colonie luxembourgeoise. Paris attire l'artisan luxembourgeois, d'une part parce qu'une large clientèle fait appel à lui, d'autre part parce que ce milieu lui permet de se spécialiser et de développer ses capacités. Le bon ébéniste, cordonnier, tailleur, serrurier saura trouver sa place et obtenir un gain bien supérieur à celui qu'il ne pouvait espérer au Luxembourg. Ainsi, l'ébéniste luxembourgeois est présent au Faubourg St-Antoine dès le XVIII^e siècle, comme le montre l'exemple des frères Molitor.^[2]

Comme les colonies belges et allemandes, la colonie luxembourgeoise constitue dans ce sens une colonie de perfectionnement. Cet aspect de l'émigration est d'ailleurs le plus visible, puisqu'il est souvent synonyme de réussite. Les actes notariaux font apparaître avant tout ces artisans-là, ceux qui ont 'percé'.^[3] Dans le Livre d'Or de nos Légionnaires (1914-1918), recensant les Luxembourgeois ayant combattu dans les rangs des alliés, ce sont eux avant tout qui sont cités, à l'image d'Eugène Cravat, „maître-ébéniste fort estimé de la rue St-Antoine”^[4], né à Paris le 4 septembre 1886. Il tombe le 9 mai 1915 à la cote 140 de la falaise de Vimy, le même jour qu'un autre Luxembourgeois renommé, François Faber, coureur cycliste à Aubervilliers, dans la banlieue parisienne, vainqueur du Tour de France en 1909. Les ébénistes sont de loin la profession la plus représentée parmi les Légionnaires de 14-18.

Mais les artisans luxembourgeois qui ont réussi ou ceux qui se sont fait un nom dans le petit ou le grand commerce à Paris tendent à faire oublier une autre catégorie d'émigrés, qui constituaient non pas une communauté de perfectionnement, mais tout simplement une colonie de travail. Kaeche Schirmacher décrit cette colonie dans son excellente étude de 1908:

„Terrassements, maçonnerie, démolitions, travaux de puisatiers sont 4 industries connexes (...); „Les Français ne font pas ce travail”, nous disait un expert. Si par Français on entend Parisien, le jugement est certainement juste. Le Parisien ne se distingue pas par la force physique. Mais le Français de province qui immigre à Paris, l'Auvergnat, le Limousin surtout, apportant ses rudes muscles, est très capable de faire ces gros travaux, et c'est lui que nous trouvons côté à côté avec le Belge, le Luxembourgeois, l'Italien dans ces métiers pénibles et dangereux.”^[5]

Ainsi, l'étude des migrations révèle bien des surprises et aide à nuancer bon nombre d'idées préconçues. L'émigré luxembourgeois côtoie à côté avec l'émigré italien occupé aux travaux de démolition des fortifications tout au long du XIX^e siècle, aux travaux de terrassement sur le terrain de l'Exposition universelle de 1889 ou aux travaux de construction du métropolitain à partir de 1898: une image insolite et refoulée.

Et pourtant, les observateurs contemporains, comme Jean Faber, secrétaire de la Société de secours mutuel des Luxembourgeois à Paris, estiment à 1/5 la proportion d'ouvriers dans le bâtiment parmi les émigrés luxembourgeois, en 1882.^[6] La colonie luxembourgeoise, comme toutes les autres colonies à Paris comptait en effet „tous les éléments imaginables”. Mais certains éléments ont paru plus présentables que d'autres aux historiens luxembourgeois du XX^e siècle. Dans la contribution consacrée par Joseph Hess à l'émigration luxembourgeoise dans le Livre du Centenaire (de l'indépendance luxembourgeoise)^[7], les terrassiers luxembourgeois n'ont pas voix au chapitre.

L'émigration luxembourgeoise à Paris, selon Joseph Hess, ce sont les menuisiers et ébénistes, „pour le plus grand bien de nos intérieurs bourgeois”, les fils cadets de cultivateurs „se faisant cochers à Paris”, les jeunes filles en service domestique „pour apprendre ,la langue” et enfin „des étudiants de toutes les facultés”...

Cette vision des choses passe non seulement sous silence toute l'émigration ouvrière. Mais encore, elle ne permet pas de comprendre pourquoi l'émigration à Paris devient au cours du XIX^e siècle un phénomène de masse. Pour une partie de la jeunesse luxembourgeoise, la curiosité et non la misère ou le désir d'apprentissage constituait la principale raison du 'Tour de France'. Emile Mersch, professeur à Versailles et correspondant du Luxemburger Wort à Paris, rapporte ainsi les propos habituels de la jeunesse rurale luxembourgeoise:

„Ach nein, lieber Herr, das Elend ist es gerade nicht, das uns aus der Heimath forttreibt. Im Gegentheil: ich bin der Sohn wohlhabender Leute. Ohne seine ‚tour de France‘ gemacht zu haben, kann man ja heute nicht mehr bestehen. Es gibt kein halbes Dutzend Jungen meines Alters mehr in unserem Dorf, die nicht in Frankreich gewesen sind. Zwar hatte ich anfangs nicht rechte Lust, aber da ich, wenn ich in Gesellschaft mit meinen Kameraden bin, immer nur von Paris sprechen höre und so das Aussehen eines Dummkopfes habe, weil ich nie ein Wörtchen mitreden kann, so habe ich, trotzdem meine Eltern sich dagegen wehrten, ebenfalls beschlossen, meine ‚tour de France‘ zu machen. Meine Eltern müssen zwar einen Knecht dingen, um zu ersetzen, aber das hat nichts zu bedeuten. Mit dem Gelde, das ich gewinnen werde, können meine Eltern den Knecht bezahlen. Ich werde zwei Jahre fortleben, und sollte ich auch schwarzen Hunger leiden.“^[18]

A l'époque des chemins de fer, Trèves ou Luxembourg-ville ne suffisent plus, Paris est devenu un must. Pour les jeunes garçons comme pour les filles. A l'émigration d'artisans et à l'émigration saisonnière de journaliers qui s'engageaient pour la moisson et les vendanges en Lorraine et en Champagne vient s'ajouter une émigration de masse motivée par le goût du voyage et la curiosité. En 1883, les services statistiques du ministère des Affaires étrangères français estiment à 27.000 le nombre de Luxembourgeois installés dans le département de la Seine.^[19] En 1882, Jean Faber, le secrétaire de la Société de secours mutuel des Luxembourgeois à Paris, avait avancé le chiffre de 25.000.^[20] Ces estimations sont confirmées par le recensement général de la population de 1891, qui mentionne 31.248 Luxembourgeois en France (sans les trois départements d'Alsace-Lorraine annexés par les Allemands).

Une fois arrivé à Paris, le fils cadet de cultivateur ne peut pas toujours se placer comme cocher – plus tard comme conducteur d'automobile – auprès d'une famille aisée et doit se contenter d'emplois dans le transport, moins rémunérateurs et plus pénibles: cocher de fiacre ou d'omnibus, travaillant plus de 12 heures par jour, avec un seul jour de libre par mois. L'exemple relevé par Emile Mersch d'un cocher originaire de Bereldange, célibataire laissant une petite fortune de 20.000 francs, est l'exception, non la règle.

L'étudiant qui échoue se retrouve vite à court d'argent et est contraint de travailler comme employé des tramways ou garçon de course ou secrétaire à 2-3 francs par jour. Emile Mersch cite l'exemple d'un bachelier qui préfère finalement s'enrôler dans la légion étrangère. Plutôt que d'entretenir une carrière de garçon de café, passer des années dans des caves à remplir des bouteilles de vin ou de bière ou à faire la plonge en ont découragé plus d'un.

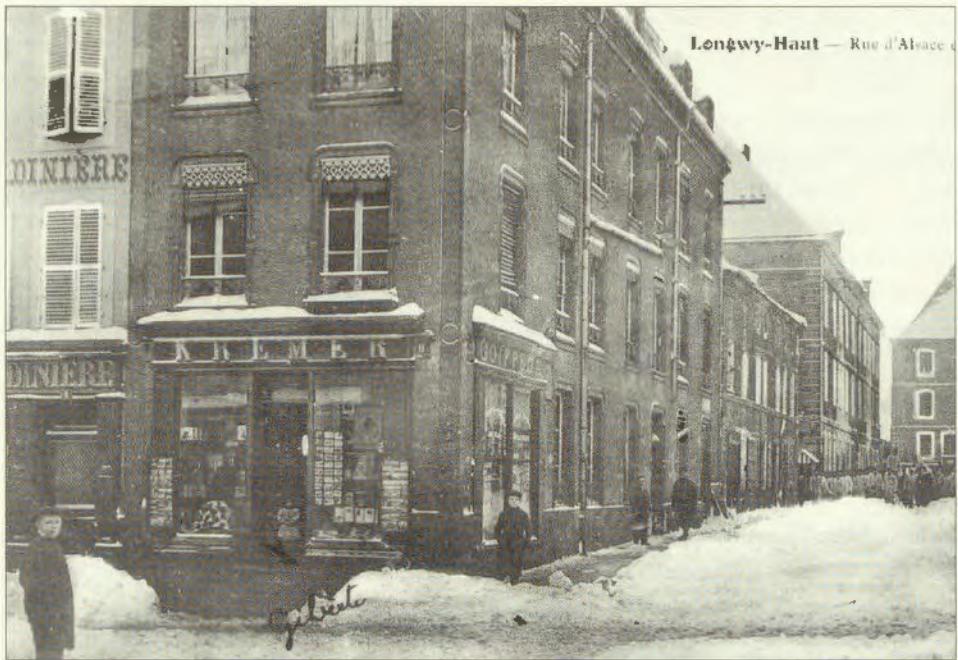
Ce qui vaut pour la jeunesse masculine est également vrai pour la jeunesse féminine luxembourgeoise. On retrouve le phénomène de masse.^[11] Emile Mersch signale les estimations de la propriétaire luxembourgeoise d'un bureau de placement, Madame Koch, qui aurait placé 20.000 Luxembourgeoises en service domestique en 27 années. Des 8.050 Luxembourgeois recensés officiellement à Paris en 1901, 4.500 sont du sexe féminin.^[12] La migration de jeunes femmes luxembourgeoises vers la capitale se prolongera jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et même au-delà. Si pour la majorité d'entre elles, le placement se fait sans grand problème, d'autre

tres sont piégées dès leur arrivée à la Gare de l'Est par des escrocs sans scrupules, comme le relate le Père Joseph Stoffels, arrivé en tant qu'aumônier à Paris, en 1926:

„Sie kommen vielfach, ohne auch nur den geringsten Kontakt mit einem ernsten, erfahrenen Stellenvermittlungsbüro genommen zu haben, unvorbereitet in der Gare de l'Est an. Als Fremde fallen sie auf. Man führt sie zu dieser bestimmten Taxe, in jenes bestimmte Hotel, wo leider schon allzu schnell alles draufgeht, nicht nur das letzte Reisegeld, sondern vielmehr alles, was Eltern und Seelsorger in jahrelanger Mühe dem jugendlichen Verstand eingepaukt haben. Ein Beispiel: Zwischen Gare de l'Est und Gare du Nord wurde X, zu Fuß, nicht weniger als 30 Mal ‚freundlich angesprochen‘. Man kennt den berüchtigten 7. Stock, den viele leider schon dem Appartement vorziehen und aus dem der Aumônier schon manches unerfahrene Kind mit seinen Sachen herausholte.“^[13]

L'histoire des jeunes Luxembourgeoises en service domestique à Paris est faite d'anecdotes amusantes, comme celle de Marie, bonne d'enfant auprès d'une famille riche, qui motiva ainsi son refus de manger des cailles: „Parce que, parce que ... on les mange avec toute la boutique!“ („mam ganze Buttek“)^[14] Cette histoire comporte ses ‚stars‘, comme Marguerite Lehnen-Diederich, originaire de Warken, nounou du petit Jacques Chirac. Mais toutes ne furent pas bonnes d'enfant, placées auprès de familles bourgeoises. Comme tout phénomène de masse, cette histoire comporte des zones d'ombre, qu'il ne faudrait pas occulter.

Comme pour beaucoup d'autres phénomènes migratoires, des recherches approfondies et critiques s'avèrent nécessaires pour mieux cerner l'évolution de la forte communauté luxembourgeoise à Paris au XIX^e et au XX^e siècle.



Longwy-Haut — Rue d'Alsace

Un Luxembourgeois en Lorraine au XIX^e siècle:
le négociant Jean-Victor Kremer
à Longwy-Haut vers 1900, à la fois
coiffeur, chapelier et photographe

(Coll. Pierre Kremer)

François Roth

Les Luxembourgeois en Lorraine

Entre le Luxembourg et la Lorraine les relations sont constantes aussi loin que l'on remonte dans l'histoire. Il faut attendre le XIX^e siècle, c'est-à-dire la fixation des frontières et l'émergence de l'Etat luxembourgeois pour que le recensement soit en mesure d'identifier et de dénombrer les Luxembourgeois vivant temporairement ou installés pour une plus longue durée dans les départements lorrains.

Jusqu'en 1871 la frontière entre le Grand-Duché de Luxembourg et la France s'avrait uniquement sur le département de la Moselle qui accueillait la plupart des Luxembourgeois vivant en Lorraine. Les partants étaient des enfants de paysans pauvres: les jeunes gens devenaient ouvriers, artisans, commerçants, quelques-uns s'élèverent par leur travail à de très belles situations; les filles étaient domestiques, employées de maisons ou religieuses. L'identité nationale de ces émigrants était encore peu marquée et ils s'assimilaient facilement. En divisant la Lorraine en une partie devenue allemande (la Moselle actuelle) et une partie restée française (l'arrondissement de Briey qui entra dans le nouveau département de Meurthe-et-Moselle), la guerre franco-allemande de 1870/1871 modifia les données de l'émigration luxembourgeoise.

Les Luxembourgeois en Lorraine allemande

L'annexion à l'empire allemand créa un contexte favorable à l'installation des Luxembourgeois. De 3.883 en 1871, ils passaient à 6.626 en 1880, à 9.509 en 1890, à 12.499 en 1910, soit 2% de la population vivant en Lorraine. Ce fut un maximum historique.

Au début de l'annexion les autorités allemandes recrutèrent des instituteurs luxembourgeois capables d'enseigner l'allemand. Il faut aussi signaler la venue de cheminots luxembourgeois exerçant leur profession sur le réseau ferroviaire Alsace-Lorraine repris en 1871 par la Compagnie de l'Est et des douaniers luxembourgeois en service à la frontière française (l'Alsace-Lorraine était intégrée avec le Grand-Duché dans le Zollverein). Ces employés des services publics ne furent qu'une minorité et les instituteurs durent, pour conserver leur poste, se faire naturaliser. L'accroissement rapide de la communauté luxembourgeoise fut la conséquence de l'émigration de nombreux Lorrains vers la France. En raison de leur bilinguisme, les Luxembourgeois étaient particulièrement bien placés pour occuper les multiples emplois qui s'étaient dégagés.

La répartition des Luxembourgeois était inégale; on peut considérer leur présence comme négligeable dans les cercles de Sarrebourg, Forbach, Sarreguemines, Boulay et Château-Salins. Par contre ils étaient nombreux dans le cercle de Thionville, région industrielle en rapide développement. C'étaient des mineurs (1002 Luxembourgeois sur 17.430 mineurs en 1913), des ouvriers de la sidérurgie (environ 2.000 en 1913), des employés, de petits cadres et même des ingénieurs. Dans les localités industrielles, les Luxembourgeois représentaient 3 à 4% de la population avec des pointes de 5 à 6% à Moyeuvre-Grande et à Hayange, sièges des usines de Wendel. A défaut des Français la société de Wendel avait recruté des cadres de nationalité luxembourgeoise qui avaient l'avantage de parler l'allemand et de pouvoir s'insérer à part entière dans les organes du Zollverein. En 1914, trois des cinq directeurs en fonction à l'usine d'Hayange étaient des Luxembourgeois. Le directeur des mines de la vallée de la Fensch, Weber, avait pris la nationalité allemande alors que celui des mines de l'Orne, Spanier, était resté Luxembourgeois. Ils étaient plus nombreux encore, jusqu'à 10%, dans les localités frontalières comme Evrange, Rédange, Russange et Audun-le-Tiche. Des familles paysannes qui étaient des gens du pays, avaient gardé la nationalité luxembourgeoise ...

Dans les villes et plus spécialement à Metz et à Thionville, la communauté luxembourgeoise n'était pas négligeable et avait acquis une certaine influence sociale. C'étaient souvent des familles de commerçants installées depuis deux ou trois générations. A Metz la communauté luxembourgeoise dépassait le millier d'individus depuis la servante discrète, laborieuse et dévouée à ses maîtres, jusqu'au riche commerçant et au chef d'entreprise. Parmi ces derniers retenons le nom des deux frères Even, Charles et Paul, natifs de Beaufort et probablement arrivés à Metz avant 1870. Après l'annexion, les deux frères rachetèrent la librairie de Félix Alcan, émigré à Paris, et l'imprimerie Verronnais-Fischer, puis la société „Even frères“ étendit son activité au livre scolaire et édita des collections de manuels. Si Charles avait gardé la nationalité luxembourgeoise, Paul s'était fait naturaliser en 1884. Depuis plus d'un siècle, la famille Even exerce à Metz la profession de libraire. Un cas intéressant est celui de Robert Schuman né en 1886 à Luxembourg de parents lorrains. Après avoir fait ses études primaires et secondaires à Luxembourg puis ses études supérieures en Allemagne, il décida de s'installer à Metz où il ouvrit un cabinet d'avocat en 1911. Il parlait le luxembourgeois et avait de nombreux amis parmi les Luxembourgeois de Metz.

Après avoir encouragé la venue des Luxembourgeois, les autorités allemandes devinrent méfiantes à leur égard. La majorité d'entre eux étaient réputés francophiles et les jeunes gens échap-

paient au service militaire, donnant le mauvais exemple aux annexés. Les autorités allemandes poussèrent à la naturalisation: les résultats furent dérisoires car très peu demandèrent la nationalité allemande. En 1918 les Luxembourgeois avaient réussi à préserver leur identité et leur nationalité. Si quelques-uns s'étaient engagés du côté allemand, la plupart avait rempli un utile rôle de médiateur entre les deux communautés et les deux cultures.

Les Luxembourgeois en Lorraine française

En Lorraine restée française les Luxembourgeois ne pouvaient avoir le même statut qu'au pays annexé à l'Empire allemand. Il faut distinguer deux mouvements que les statistiques globales confondent: le glissement frontalier que l'on observe dans les cantons d'Audun-le-Roman et de Longwy et l'émigration qui conduisit les Luxembourgeois à s'installer plus loin et principalement à Nancy. La présence luxembourgeoise était plus faible en Meurthe-et-Moselle qu'en pays annexé. En 1889, les Luxembourgeois étaient 3.260 et 5.137 en 1911.

La majorité d'entre eux vivaient dans le Poys-Haut et travaillaient dans les mines et l'industrie. Les hommes étaient mineurs, ouvriers, employés, contremaîtres. Les femmes étaient employées de maison. Beaucoup étaient des frontaliers qui travaillaient temporairement en France puis retournaient dans leur pays. En dehors de l'agglomération de Longwy où se trouvait un agent consulaire, les Luxembourgeois formaient souvent une petite minorité. En 1911 ils étaient 95 sur 4.345 habitants dans la localité minière d'Auboué dominée alors par l'immigration italienne. A Homécourt où s'était fondée une association luxembourgeoise, on comptait 100 Luxembourgeois à l'usine Homécourt-la-Marine, soit un peu plus de 2% du personnel.

A Nancy, ville à cette période en plein développement et dont la population atteignit 110.000 habitants en 1911, les Luxembourgeois étaient présents depuis longtemps. Beaucoup avaient pris la nationalité française et s'étaient totalement intégrés. Un bon exemple est celui d'Hippolyte Maringer originaire de Hollerich où il était né en 1833. Sa famille avait d'abord émigré à Metz, puis il s'était installé à Nancy où il fut naturalisé en 1857. Il avait très bien réussi dans la représentation en produits d'épicerie et s'était fait construire une belle maison Faubourg Saint-Jean. Après avoir gravi les échelons de la politique municipale, il fut élu maire républicain de Nancy en 1892, mandat qu'il exerça pendant douze ans jusqu'en 1904. Ses enfants étaient totalement intégrés à la société française et l'un d'eux fit une belle carrière au conseil d'Etat. Assez tardivement, en 1911, les Luxembourgeois de Nancy éprouvèrent le besoin de se regrouper et fondèrent l'Amicale Luxembourgeoise de Nancy et de ses environs. Nous connaissons mal ses membres et ses activités; ses dirigeants étaient des commerçants – sur les quatre membres du bureau, deux étaient des restaurateurs.

De 1919 à nos jours

Avec la défaite de l'Allemagne et le retour des provinces perdues, les relations franco-luxembourgeoises se trouvèrent modifiées. Sur le plan syndical et politique les liens qui s'étaient esquisrés à l'époque allemande, se dénouèrent lentement. Jusqu'en 1926, la Volkstribüne (rédigée et imprimée à Metz) fut aussi l'organe du jeune et fragile parti communiste luxembourgeois.

Si l'amitié entre les deux pays devint le thème des discours officiels et des activités des associations luxembourgeoises, on enregistra une diminution sensible et durable du nombre des Luxembourgeois, aussi bien en Moselle qu'en Meurthe-et-Moselle. En Meurthe-et-Moselle on comptait

seulement 951 Luxembourgeois (dont 428 à Nancy) en 1937 contre 5.137 en 1911! Il faut signaler la présence d'étudiants luxembourgeois à Nancy, particulièrement à la Faculté de droit où on donnait alors des cours de droit luxembourgeois. Cet effondrement numérique s'explique par plusieurs facteurs. Dans l'industrie les Wendel ne cherchaient plus systématiquement à embaucher des Luxembourgeois; puis avec la crise des années 30, les glissements de populations et les mouvements frontaliers se réduisirent à peu de chose; d'autre part les Luxembourgeois quittaient de moins en moins leur pays. Enfin la vague des naturalisations des années 20 réduisit le nombre des sujets luxembourgeois. Beaucoup de luxembourgeois qui avaient refusé de devenir Allemands acceptèrent alors de devenir Français.

Les Luxembourgeois naturalisés gardaient des liens avec leur patrie d'origine. Victor Weydert, un ami de Robert Schuman qui devint conseiller municipal et adjoint du maire de Metz Paul Vautrin, est un exemple intéressant. Son père Nicolas Weydert, né à Betzdorf en 1842, était venu en Lorraine après 1870 avec ses six enfants (dont Victor né en 1870 à Hollerich); il avait été percepteur-adjoint puis employé supérieur des douanes et s'était fait naturaliser en 1878. Victor qui avait grandi à Metz où il était devenu commerçant, était resté Luxembourgeois de cœur et les mauvaises langues disaient qu'il était au conseil municipal de Metz le représentant du clan luxembourgeois! Citons également l'exemple des Meysembourg originaires de Rumelange qui s'étaient installés à Sarreguemines avant la guerre. Après 1918, les frères Meysembourg rachetèrent l'entreprise de coffre-forts Haffner et devinrent actionnaires du Courrier de la Sarre. Selon le sous-préfet, on leur reprochait d'être des neutres. „Ils se trouvent dans une situation fausse dont ils voudraient bien sortir“ (13 novembre 1921). C'est pourquoi ils demandèrent et obtinrent la nationalité française.

Paradoxalement le déclin numérique du nombre des Luxembourgeois en Lorraine s'accompagna d'un épanouissement de leur vie associative. L'association des Luxembourgeois en France avait créé des groupements départementaux dont celui de la Moselle était le plus important (424 membres actifs en 1927). Il organisait diverses manifestations dont la presse publiait de longs comptes rendus. Voici le programme des festivités de l'année 1927: un bal masqué, l'anniversaire de la Grande-Duchesse Charlotte, la visite à Metz de la fanfare d'Hollerich, plusieurs excursions, l'envoi d'une gerbe à „notre compatriote Nico Frantz“ qui avait gagné le Tour de France cycliste. L'association „Les Luxembourgeois en Lorraine“ comptait sept sections, fédérées dans un comité central présidé par Charles Decker de Thionville. Dans ces associations où l'amitié franco-luxembourgeoise était un rite indispensable, on mettait aussi l'accent sur le maintien de l'identité luxembourgeoise et les liens avec le Grand-Duché.

La vie des associations n'était qu'un aspect de la présence luxembourgeoise. Il ne faut pas oublier ceux qui menaient une vie discrète et laborieuse. Citons le nom de Marie Kelle, la gouvernante luxembourgeoise que Robert Schuman fit venir d'Evrange pour tenir sa maison de Scy-Chazelles. Citons enfin Michel Reichling, un jeune réfugié luxembourgeois de 21 ans arrivé à Saint-Max près de Nancy en 1915. Il s'y établit, s'y maria et exerça la profession de maraîcher à Saint-Max puis à Essey-lès-Nancy. Il avait obtenu la nationalité française et s'était totalement intégré.

Après la Seconde Guerre mondiale le nombre de sujets luxembourgeois établis en Lorraine diminua rapidement. Il faut faire évidemment une exception pour la région frontalière. Les associations si florissantes avant 1939 ne se relevèrent pas. Robert Schuman accéda après 1945 aux plus hautes fonctions de la République. Son éducation luxembourgeoise qui l'avait profondément marqué, est un élément d'explication de ses convictions politiques. Au début des années 1950

un journal luxembourgeois titrait avec fierté: „Le ministre français qui parle luxembourgeois” et la ville de Luxembourg en fit un citoyen d’honneur.

En rendant aisés les déplacements journaliers, la généralisation de la voiture individuelle permit aux Luxembourgeois de travailler en France tout en habitant chez eux. Les étudiants luxembourgeois reprirent le chemin des universités de Nancy, de Strasbourg puis de Metz, mais il ne s’agissait que de séjours temporaires. A partir des années 1970 apparut puis se développa un phénomène qui inversa les relations frontalières séculaires. Les Luxembourgeois travaillaient de moins en moins en Lorraine tandis que les Français venaient de plus en plus travailler au Luxembourg. Au lieu d’être une région proche où l’an pouvait trouver du travail et éventuellement s’établir et s’intégrer, la Lorraine est devenue pour les Luxembourgeois une région de détente pour un week-end de proximité et un lieu de passage pour la grande migration estivale des vacances.

Marie Scharpentier aus Esch/Alzette (2.R., 1.v.r.) lernte den Beruf einer Modistin in Hayange und arbeitete von 1928 bis 31 in Paris, wo sie bei den „Sœurs de St Vincent de Paul“ in der rue Montgolfier Unterkunft fand. Das Bild zeigt sie mit den Mädchen aus diesem Pensionat.

(Coll. Raymond Waringo)



Germaine Goetzinger

Luxemburger Dienstmädchen in Paris und Brüssel

In seinem Abreißkalender vom 29. März 1925 lamentiert Batty Weber, „in Luxemburg und auch wohl anderswo im Land“ bestehe eine Mädchenfrage, die man ruhig „Mädchenkalamität“ nennen dürfe.

Den luxemburgischen Hausfrauen stünden nämlich keine brauchbaren Dienstmädchen zur Verfügung, da die deutschen Mädchen ausblieben und es die luxemburgischen vorzögen, „den Zug nach Frankreich und Belgien, nach Paris und Brüssel“ zu nehmen, „des hohen Lohnes wegen, und weil sie ein Stück Welt sehen und französisch lernen wollen“.⁽¹⁾

Wenn sich Batty Weber hier zum Sprachrohr geplagter Hausfrauen macht, so thematisiert er eigentlich ein Phänomen von weitaus größerer Relevanz: die grenzüberschreitende Arbeitsmigration luxemburgischer Dienstboten, deren Höhepunkt in den Jahren 1880-1925 liegt.

Es waren vor allem unverheiratete junge Mädchen und Frauen der ländlichen Unterschichten, die in dem Dienstmädchenberuf eine respektable Möglichkeit des Lohnerwerbs sahen. Weiter steckten der Wunsch nach Teilhabe am städtischen Leben, die Aussicht auf Berufs- und Lebenserfahrung, die Hoffnung auf verbesserte Heiratschancen und – typisch für die luxemburgi-

schen Dienstmädchen – die Vorstellung vom Erlernen der französischen Sprache hinter dieser eindeutig stadtorientierten Mobilität.

Der genaue Umfang der luxemburgischen Kolonie im Ausland ist schwer auszumachen, doch soll es nach vorsichtiger Schätzung 1882 in Paris an die 25.000 Landsleute gegeben haben.^[2] Ebenso sollen zwischen dem 4. Oktober 1888 und dem 8. Januar 1889 nicht weniger als 14.692 Luxemburger auf der Fremdenliste in Paris verzeichnet worden sein.^[3]

Stellensuche und Stellenvermittlung

Wer in den Dienst wollte, tat gut daran, sich schon im Heimatland einer Stelle zu vergewissern. Hier spielte das informelle Netz familiärer oder nachbarschaftlicher Kontakte eine wichtige Rolle. Als günstig erwies es sich, wenn man die Nachfolge einer Bekannten oder Verwandten antreten konnte. Daneben gab es in Luxemburg Vermittlungsinstanzen, die dienstsuchende Mädchen ins Ausland plazierten. So konnte man beispielsweise die Dienste des „Vereins der hl. Zita für christliche Dienstmägde“ in Anspruch nehmen, der laut Tätigkeitsbericht^[4] zwischen April 1914 und April 1915 genau 535 Mädchen im In- und Ausland vermittelte hatte. Einen ähnlichen Stellenvermittlungsdienst bot auch der von Aline Mayrisch präsidierte „Verein für die Interessen der Frau“ an.

Kam ein „Mädchen“ dagegen fremd in Paris oder Brüssel an, konnte es auf eine Stellenanzeige antworten oder selbst eine aufgeben. Manche Stellenanzeigen aber waren fingiert und führten geradewegs in ein *bureau de placement*, den „eckelhaftesten Schmorotzer, den das moderne Welttreiben ausgebrütet hat“.^[5] Bis zum Jahre 1904 verlangten nämlich die französischen *bureaux de placement* beim Zustandekommen einer Vermittlung 3% des vereinbarten Jahreslohnes, fällig am 9. Tag nach Stellenantritt.^[6] Wie demütigend und nervenaufreibend eine solche Stellensuche sein konnte, beschreibt die Luxemburgerin Anna Schwirtz in einem Brief:^[7] „Des Morgens gingen wir auf die bureaux de placement; des Nachmittags auf die agence de placement Schmidt-Wegelin Avenue Carnot N° 6 Place de l'étoile. Auf den bureaux de placement, da läßt man sich einschreiben, und geht schauen jeden Tag, ob keine Adressen von Herrschaften gekommen sind. Auf der agence, da bleibt man sitzen. Da kommen die Herrschaften selbst, sich die Dienstboten suchen. Die Agence, wo wir hingingen, wurde geöffnet mittags um 2 Uhr und geschlossen abends um 7 Uhr. Dann trabten wir wieder heim in unser armseliges Mansardenstübchen. Daheim bereiteten wir uns ein spärliches Abendessen, und legten uns zu Bett, um die Feuerung zu sparen. Aber Hunger haben wir gelitten und Kälte [...], und Paris kannten wir comme un vieux cocher de fiacre, wir durchstreiften es nach allen Richtungen. Vous savez, Paris est grand et à Paris, il faut bien savoir trotter.“

So kam es, daß sich für ein und dieselbe Stelle gleich mehrere Kandidatinnen einfanden. Die eben schon erwähnte Anna Schwirtz scheint dabei nicht sonderlich viel Glück gehabt zu haben, denn bei ihr habe es immer geheißen: „Je regrette beaucoup, mais je désire une personne ayant servi à Paris“, was sie zu dem Kommentar veranlaßte: „Der Franzose ist sehr mißtrauisch. Sie trauen den Zeugnissen nicht, sondern gehen in die Häuser selbst renseignements fragen, ehe sie die bonne d'enfants zu ihren Kindern nehmen.“

Leben und Arbeiten im bürgerlichen Haushalt

Es gab große Unterschiede, je nachdem für welchen Aufgabenbereich das „Mädchen“ eingestellt wurde, als *bonne d'enfants*, als *bonne à tout faire* oder als *femme de chambre*. Am begehr-

testen und am besten bezahlt waren die Köchinnen. „Das beste ist noch die petite bonne à tout faire“, schreibt Anna Schwirtz, „die ist eine cuisinière, bonne d’enfants und femme de chambre tout à la fois.“ Ihr selbst wurde bei der Agence Schmidt eine Stelle bei einem Kind von 11 Monaten angeboten zu 30 Frs im Monat. „Ich war was man nennt nounou oder nourrice sèche. Solche Stellen wurden mit 60-70 frs den Monat bezahlt, aber il faut avoir servi à Paris.“

Der Lohn eines Dienstmädchen aber bestand nur zum Teil aus Geld. Daneben erhielt es im Haus der Herrschaft Kost und Logis. Zum eigentlichen Lohn kamen auch noch Geschenke, z.B. Kleiderspenden und Trinkgelder. Dies war der Fall zu Neujahr, wobei das Trinkgeld in der Regel einem halben Monatslohn gleichkam, eine Tradition, die auf dem Arbeitsmarkt als *morte saison* registriert wurde. „In Paris ist der Gebrauch mit den Trinkgeldern, le jour de l’an und da halten die Domestiken ihre Stellen an“, beschreibt Anna Schwirtz diese saisonbedingte Fluktuation auf dem Arbeitsmarkt.

Den Tagesablauf und die Pflichten eines Dienstmädchen veranschaulichen vielleicht am besten die 12 Gebote der *bonne à tout faire* von Gaston Picard aus dem *Journal des gens de maison* von 1899.

1. A 6 heures te lèveras
Et t’habilleras lestement.
2. Ta cuisine laveras
Dans tous les coins proprement.
3. Au lycéen prépareras
Le cacao et le vêtement.
4. De l’appartement, tu nettoieras
Toutes les pièces minutieusement.
5. A dix heures, tu entendras
Un coup de sonnette régulièrement.
6. C’est pour les ordres tu te diras
Mon tablier, mon bonnet vivement.
7. Puis, à Madame tu iras
Présenter ton livre poliment.
8. Au marché tu sauteras
Faire tes achats sagelement.
9. A midi tu serviras
le déjeuner, exactement.
10. Le tien ensuite absorberas
En l’arroasant modérément.
11. Le dîner prépareras
Pour le servir artistement.
12. Après, tes comptes tu feras,
Sans anse du panier, honnêtement.^[8]

Untergebracht waren die Dienstmädchen in kleinen, kaum zu lüftenden Dachkammern, „au sixième“, wie es damals hieß. Dort gab es weder Elektrizität noch fließendes Wasser oder Heizung. „Au point de vue de l’hygiène, ce qui manque principalement pour les femmes, c’est le chauffage l’hiver. Peu de domestiques savent ce que c’est que d’avoir du feu dans leur chambre. Quand il gèle, on casse la glace du broc le matin, si l’on veut se nettoyer“, heißt es in der Dienstbotenquete des *Eclair* vom September 1904.^[9] Schließlich trug der dort herrschende Mangel an Privatheit – die Kammern waren nur in den seltensten Fällen abschließbar – zu einer gewissen sexuellen Freizügigkeit des Hauspersonals bei.

Freizeit

Sonntagsausgang gab es normalerweise alle 14 Tage. Diese Gelegenheit nutzten die Dienstmädchen, um zusammen mit ihren luxemburgischen Freundinnen das vielfältige Erholungs- und Unterhaltungsangebot der Großstadt auszukosten. Beliebt waren Kino und Tanz. Das Tanzen war ein billiges Vergnügen und die beste Gelegenheit, Kontakte zu knüpfen. Der „Taumel der Vergnugung, die Kinosucht und Tanzwut“ hätten das ganze Volk erfaßt, wetterten im Gegenzug besorgte Zeitungsschreiber in Luxemburg und malten abschreckende Bilder der moralischen Gefährdung der luxemburgischen Dienstmädchen aus.^[10] So weiß der Brüsseler Karrespondent der *Luxemburger Frau* von einem „infamen Wirtshaus“ zu berichten „nahe der Gare de Luxembourg, [...] in dem besonders belgische Soldaten verkehren und wo es täglich Schlägereien gibt. Sonntags gesellen sich zu diesen Soldaten hunderte von Mädchen, darunter ein Teil Luxemburgerinnen. Dort wird getanzt, geraucht, getrunken, manchmal geht man sogar betrunken nach Hause. [...] Daß diese verdorbenen Mädchen Propaganda für den Ort machen und brave, unerfahrene Landsmänninnen bereden mitzugehen, ist unverzeihlich“.^[11]

Als Alternative dazu galten die vom katholischen Frauenbund geführten Mädchenheime, die es sich zur Aufgabe gemacht hatten, den luxemburgischen Dienstmädchen in der Fremde eine Anlaufstelle in Problemfällen zu sein und ihnen eine sinnvolle Freizeitgestaltung sowie Fortbildungsmöglichkeiten im Kreis von gleichgesinnten Luxemburgerinnen zu bieten. Zwei solcher Mädchenheime standen den Luxemburgerinnen zur Verfügung: eins in Brüssel, 1, petite rue de la Madeleine, und eins in Paris, 233, rue Vaugirard, XIV^e. Im Brüsseler Heim waren 1924 an die 370 junge Mädchen eingeschrieben, von denen zwischen 180 und 250 an den sonntäglichen Veranstaltungen und den gelegentlich organisierten Ausflügen teilnahmen.^[12]

Dennoch endete der Paris- oder Brüsselaufenthalt für manche Mädchen schlecht. Ohne Geld nach erfolglos verlaufener Arbeitssuche, von skrupellosen *bureaux de placement* geprellt, von einem leichtfertigen Liebhaber im Stich gelassen, sahen manche keinen anderen Ausweg als die Prostitution. Zwar endeten nicht alle im Alkohol und der Verlotterung wie Adèle, jene Romanfigur der Brüder Goncourt „de ce grand-ducé de Luxembourg qui fournit Paris de cochers de coupé et de bonnes de lorettes“^[13], aber auch Anna Schwitz weiß von dem „namenlosen Elend, das in den Großstädten herrscht“ und zitiert den Fall eines luxemburgischen Mädchens, das „8 Monate lang den Boulevard gemacht“.

Die meisten Mädchen aber traten nach einigen Jahren Dienst den Heimweg nach Luxemburg an. Sie waren sich bewußt, wenigstens eine Zeitlang teilgehabt zu haben an dem, was die Metropolen an Weltläufigkeit und Modernität zu bieten hatten. Die migrationsbedingten Sozialisationsprozesse hatten sie verändert, und die Heimkehrerinnen unterschieden sich von den Daheimgebliebenen. Die Lebens- und Sozialerfahrungen, die eine weibliche Familienangehörige

im Dienst in Brüssel oder Paris gemacht hatte, lieferten nicht nur familiären Erzählstoff, sondern stellten zum Teil neue Maßstäbe auf, mit denen es sich auseinanderzusetzen galt. So hat die Dienstbotenmigration, auch wegen der außergewöhnlich quantitativen Bedeutung des Phänomens, eine wesentliche Erweiterung des Referenzhorizontes breiter Schichten der luxemburgischen Gesellschaft nach sich gezogen.



Eine Luxemburger „Großfamilie“ im Jahre 1916. Jos Herman und Marie Reuter aus Uflingen. Von ihren 13 Kindern gingen nicht weniger als 8 „an den Déngscht“ nach Frankreich und Belgien. Drei Töchter heirateten und blieben in Paris.

(Collection privée)

Gilbert Jeitz – Raymond Waringo

Die „Arbeiter- und Dienstboten-Livrets“

Zur Mobilität der Bevölkerung im 19. und 20. Jahrhundert,
am Beispiel der Gemeinde Bettemburg

Der Anstieg der Einwohnerzahl bei gleichzeitig zunehmender Verarmung führte in der ersten Hälfte des 19. Jahrh. in Luxemburg zur Entstehung einer starken wenn auch unterschiedlich motivierten Bevölkerungswanderung, dies in mehreren Formen: 1. die Auswanderung nach Übersee, besonders in die Vereinigten Staaten von Amerika; 2. zeitlich begrenzte Wanderungen bzw. Arbeitsaufenthalte in unsere Nachbarländer; 3. eine Binnenwanderung (faktisch eine Landflucht) zu den wachsenden industriellen Zentren im Süden Luxemburgs.

Die beiden letzten, bislang kaum untersuchten Wanderungsbewegungen lassen sich u.a. mit Hilfe der sog. „Arbeiter- und Dienstboten-Livrets“ dokumentieren. Die Verfasser konnten unlängst, am Beispiel der Gemeinde Bettemburg, eine Studie zu diesem Thema vorlegen ⁽¹⁾. Platzbedingt kön-

nen an dieser Stelle nur einige Resultate kurz berührt werden. Während die Auswanderer nach Übersee ihr Land in der Regel für immer verließen, vollzogen sich sowohl die Binnenwanderung als auch die zeitlich begrenzten Aufenthalte in den Nachbarländern in einem geographisch überschaubaren Bereich. Hier konnte die Verbindung mit der Familie gehalten werden^[2]. Nichtdestoweniger standen auch diese Menschen großen Problemen gegenüber, besonders, wenn sie, wie in den meisten Fällen, in ein Arbeitsverhältnis eintraten: Schwierigkeiten bei der Integration in ein verändertes Lebensmilieu, z.T. sehr harte Lebens- und Arbeitsbedingungen, soziale Isolation und nicht zuletzt das Gefühl persönlicher Abhängigkeit und Unterordnung.

Ein Beispiel für die Abhängigkeit der Arbeiter und Dienstboten gegenüber ihren Arbeitgebern waren die sog. Arbeiter- und Dienstboten-Livrets, eine Art Ausweis (1803 eingeführt). Der Zweck des Livrets bestand u.a. darin, den Weg des Arbeiters durch die Betriebe und Fabriken festzuhalten und amtlich nachzuweisen. Ohne Zweifel handelte es sich hierbei um ein Mittel der (polizeilichen) Kontrolle seitens der Obrigkeit über die Arbeitnehmer, denen man, dem Zeitgeist entsprechend, allein schon wegen ihrer Armut mißtraute. In dem diesbezüglichen Gesetz vom 13. Dezember 1860 heißt es:

Art. 1. Die in Manufakturen, Fabriken, Usinen, Bergwerken, Erzgruben, Bauhöfen, Werkstätten und sonstigen Industrie-Anstalten verwendeten Arbeiter des einen oder anderen Geschlechtes, sind verpflichtet mit einem Livret versehen zu sein. Die nämliche Verpflichtung haben die zu landwirtschaftlichen oder sonstigen Zwecken auf's Jahr oder wenigstens auf sechs Monate als Arbeiter oder Dienstboten verdingten Personen beiderlei Geschlechts.

Art. 3. Die Vorsteher oder Directoren der in Art. 1 erwähnten Anstalten dürfen keinen Arbeiter oder Dienstboten annehmen, wenn derselbe nicht Inhaber eines regelrechten Livrets ist.

Für die Zeit der Anstellung verblieb das Livret in den Händen des Arbeitgebers! Der Königlich-Großherzogliche Beschuß vom 30. Juni 1861, das Reglement über die Arbeiter- und Dienstboten-Livrets betreffend, bestimmte Form, Ausstellung, Haltung und Erneuerung der Livrets:

Art. 1. ... das Livret gibt an: 1) Namen und Vornamen des Arbeiters oder Dienstboten, dessen Alter, Geburtsort, Signalement und Stand; 2) Namen und Wohnort des Dienstherrn oder Meisters, bei welchem der Arbeiter oder Dienstbote arbeitet oder zuletzt gearbeitet hat; ... über diese Livrets wurden in jeder Gemeinde zwei verschiedene Matrikularregister geführt. Ein Register enthält in chronologischer Reihenfolge eine Auflistung aller dort ausgestellten Livrets, in dem zweiten wird der Weggang des Arbeiters oder Dienstboten aus der Gemeinde festgehalten, in dem der Bürgermeister dessen letzten Dienstantritt 'visierte'. Ist derselbe nachträglich in einer anderen Gemeinde erneut in Dienst getreten, so mußte er das Datum seines Dienstantrittes durch den Bürgermeister dieses Ortes wiederum visieren lassen.

Die Bettemburger Gemeindeverwaltung verfügt derzeit noch über vier solcher Register. Sie enthalten, im Hinblick auf die Sozialgeschichte dieser Gemeinde, sehr wertvolle Informationen über einen sonst in den Akten kaum berücksichtigten Teil der Bevölkerung.

Die Einschreiberegister

Die drei im Bettemburger Gemeinearchiv überlieferten Einschreiberegister (1861 bis 1940) enthalten 2.849 Eintragungen, die für die statistische Auswertung in drei verschiedene Zeitperioden zusammengefaßt wurden: 1861-1900, 1901-1920 und 1921-1940.

1. Das Geschlecht und Alter der Antragsteller – der Zeitpunkt der Ausstellung des Livret: Die Untersuchung hat ergeben, daß hier die Verhältnisse über die Jahrzehnte hinweg keineswegs unverändert blieben. Im 19. Jahrhundert waren 66% der Antragsteller männlich und 34% weiblich. Zwischen 1901 und 1920 beträgt das Verhältnis 76% zu 24% und im dritten Zeitraum (1921-1940) sogar 86% zu nur 14% (Durchschnittswerte). Im Laufe der Jahrzehnte erfolgte zumindest in der Gemeinde Bettemburg eine deutliche Abnahme der weiblichen Antragsteller. Die meisten Antragsteller sind zwischen 10 und 20 (rd. 67% min. – 77% max.) und zwischen 21 und 25 Jahre (rd. 18% max. - 7% min.) alt. Die übrigen Jahrgänge liegen unter 6 % und nehmen bei zunehmendem Alter ständig ab. Den größten Anteil stellen jedoch die 14- bis 17jährigen (rd. 40%, 58% bzw. 56%).

Die Zahlen belegen ferner eine deutliche Verschiebung des Zeitpunktes, an dem der Antrag gestellt wurde. Während im 19. Jahrh. die Monate Dezember und Januar (rd. 30% der Anträge) dominieren, sind es nach dem 1. Weltkrieg der August und September (rd. 29%). Diese Entwicklung findet ihre Erklärung darin, daß jetzt der Zeitpunkt des Abschlusses der obligatorischen Schulzeit eine wichtigere Rolle einnimmt, als dies vorher der Fall war.

2. die verschiedenen Berufe und der Ort der Beschäftigung: Die genannten Register beinhalten eine Vielzahl von Berufsarten. Die rasch fortschreitende Entwicklung der Eisenindustrie in der Minettegegend am Ende des 19. Jahrh. bewirkte binnen kurzer Zeit eine tiefgreifende Umstrukturierung des gesamten Wirtschafts- und Sozialgefüges Luxemburgs. Auch wenn die hier untersuchte Ortschaft Bettemburg selbst nicht zu den eigentlichen Industriezentren gehörte, so verzeichnete sie doch weitgehend dieselben wirtschaftlichen und sozio-kulturellen Wandlungen wie diese.

Dieser Übergang vom Agrar- zum Industriestaat spiegelt sich naturgemäß ebenfalls in den Livrets wider. Alte Berufe verschwinden, neue kommen hinzu. Während im 19. Jahrh. über 1/3 der Antragsteller mit der Bezeichnung 'ohne Beruf' registriert wurden, beträgt diese Zahl für die Zeit nach dem 1. Weltkrieg nur mehr rd. 14%. Auch die Berufe Knecht, Magd und Handlanger nehmen deutlich ab. Zunehmende Berufe sind hingegen die 'Metallverarbeitenden', die Arbeiter und Eisenbahner.

Auch die Angaben über den Ort der Beschäftigung spiegeln die allgemeine wirtschaftliche Entwicklung wider. Die Zahl der im elterlichen Betrieb Beschäftigten fällt von rd. 47% auf rd. 13%, die der 'Selbständigen' von 4% auf 1%, was zweifellos mit einer Abwanderung in die Industrie oder Eisenbahn zu erklären ist. Die Zahl derjenigen, die außerhalb der Gemeinde einer Arbeit nachgingen, stieg von rd. 8% im 19. Jahrh. auf über 48% für die Zeit nach dem 1. Weltkrieg; die Ortschaft wurde nach und nach zu einer typischen 'ville-dortoir'.

Das Visa-Register

In diesem zweiten 'Matricular-Register' mußte der Bürgermeister die Ankunft bzw. den Weggang des Arbeiters oder Dienstboten durch ein sog. Visa konstatieren. Von besonderem Interesse sind dort die entsprechenden Angaben des jeweiligen letzten Arbeitgebers (= Herkunft), die Dauer der Beschäftigung bei diesem und die Ortschaft, nach welcher sich der Antragsteller begab, bzw. die Art seiner neuen Beschäftigung. Besonders diese Eintragungen bieten sehr aufschlußreiche Informationen zur Bevölkerungsmobilität in Luxemburg während des 19. und 20. Jahrhunderts.

1. die Zahl und der Herkunftsor der Antragsteller eines Visas: Auffällig in Bettemburg ist die

hohe Zahl der Antragsteller in den Jahren 1863, 1868, 1887, 1888 sowie in den 90er Jahren, zweifellos auch hier eine Folge der fortschreitenden Industrialisierung. In dem untersuchten Zeitraum kamen rd. 92% aus dem Inland und nur rd. 8% aus dem Ausland, überwiegend aus Lothringen. Interessant wenn auch derzeit nicht erklärbar, ist die sehr hohe Zahl von Arbeitnehmern aus dem östlichen Teil Luxemburgs.

2. Die Arbeitgeber in Bettemburg: Den größten Anteil verzeichnet die Landwirtschaft (im weitesten Sinne) mit 322 verschiedenen Arbeitgebern, gefolgt von 32 Gastwirten, 26 Gerbern, Schustern und Sattlern sowie 17 Holzhändlern, Zimmermännern, Schreinern und Wagnern. Daß z.B. die Metzger und Bäcker in einem derart großen Zeitraum nur insgesamt viermal vertreten sind, beweist, daß diese Kleinbetriebe aus eigener Kraft und weitgehend ohne fremdes Personal arbeiteten.

3. Der neue Arbeitsort nach Ausstellung des Visas in Bettemburg: Von besonderem Interesse sind natürlich die Namen der Ortschaften, nach denen die Arbeitnehmer verzogen sind, auch wenn leider gerade hier die Zahl der nicht auswertbaren Angaben (da unvollständig) rd. 41% beträgt. Immerhin verblieben rd. 35% in Luxemburg, während die restlichen rd. 24% ins Ausland gingen. Hier liegt Frankreich (Lothringen und Paris) mit rd. 83% deutlich an der Spitze. Daß nur insgesamt zehn Personen, die ein Visa ‚beantragten‘, nach Amerika auswanderten, zeigt, daß die Ortschaft Bettemburg, wie überhaupt der ganze Süden Luxemburgs, nicht zu den traditionellen ‚Auswanderungsgegenden‘ gehörte und sich folglich in einer besseren wirtschaftlichen Lage befand. Gerade zu dem Zeitpunkt, wo andernorts die Auswanderung nach Übersee in großem Maße einsetzte, sollte die Ortschaft durch den Bau von vier Eisenbahnlinien und die Entwicklung moderner Eisenhütten, vor allem in Esch-Alzette und Düdelingen, einen entscheidenden Bevölkerungsschub erfahren.



Le buste de Nicolas Cito,
œuvre de Claus Cito,
à la mairie de Pétange

(Photo: Alain Rischard)

Jean Stengers

Les Luxembourgeois au Congo

Le 11 avril 1883, le lieutenant Nicolas Grang, qui participait depuis un an au Congo à l'expédition menée par Stanley pour le compte de Léopold II, meurt sur les rives du Stanley Pool, épuisé par les fièvres. Stanley pleure sa perte: cet homme, dit-il, était „de l'or pur”. Le 16 mars 1898, l'ingénieur Nicolas Cito, qui a joué un rôle très important dans la construction du chemin de fer de Matadi à Léopoldville, arrive triomphalement à Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa), conduisant la première locomotive qui ait parcouru entièrement la nouvelle ligne. Grang, le premier Luxembourgeois au Congo, Cito, l'ingénieur qui fera par la suite encore une brillante carrière dans les affaires coloniales: ce sont là pour beaucoup des noms qui symbolisent le rôle des Luxembourgeois au Congo.

Mais derrière des noms qui continuent à frapper les imaginations, voyons la sécheresse statistique des chiffres.

En 1906, un recensement de la population non-indigène du Congo – c'est-à-dire des Blancs, pour la presque totalité – relève la présence de 2.635 personnes, dont 1501 Belges. Parmi le gros millier de non Belges, on trouve 261 Italiens, 160 Suédois, 139 Anglais, des Suisses, des Français, des Allemands, etc. – et exactement 23 Luxembourgeois. Une grosse majorité de ces Blancs sont des agents au service de l'Etat: le personnel de l'Etat compte 1511 personnes, dont trois Luxembourgeois.

Au moment où, à la fin de 1908, le Congo, jusque-là Etat indépendant sous la souveraineté de Léopold II, devient une colonie belge, on peut faire le compte des Luxembourgeois qui, en vingt-cinq ans, c'est-à-dire depuis Grang, sont morts sur la terre d'Afrique. Ils sont au nombre de 22 (23 avec Grang), dont une femme missionnaire. Tous sont morts jeunes. L'aîné, le capitaine Augustin, avait 34 ans; le plus jeune, un commis au chemin de fer, Laurent, 22 ans. Huit d'entre eux ont été enlevés à 23 ou 24 ans. A part Augustin, massacré en 1895 par des soldats mutinés, un autre officier qui, lui, s'est suicidé, et un conducteur de travaux du chemin de fer victime d'une explosion, tous ont succombé à la maladie: l'hématurie, à cette époque, était la grande fauchuse, et elle fauchait les hommes sans distinction d'âge.

De l'époque de la reprise du Congo par la Belgique, faisons un saut jusqu'en 1955. Le nombre des non-indigènes du Congo (qui comprend cette fois des femmes et des enfants, ce qui n'était encore que rarement le cas cinquante ans plus tôt) est monté à 109.000, dont 86.000 Belges. Sur les quelque 23.000 non-Belges, on compte exactement 577 Luxembourgeois.

Ces différents chiffres permettent d'emblée une constatation: les Luxembourgeois, parmi les Blancs du Congo, n'ont été qu'une poignée au début, un groupe numériquement assez faible par la suite.

Poignée ou petit groupe, les Luxembourgeois possèdent néanmoins chaque fois un certain caractère particulier.

A l'époque de l'Etat indépendant, la moitié au moins des Luxembourgeois ont été engagés par la compagnie du chemin de fer du Congo. Pendant la dernière décennie du 19^e siècle, la compagnie a amené une entreprise qui, pour l'avenir du Congo, était proprement vitale. Sans le rail qu'il s'agissait de construire de Matadi à Léopoldville, toutes les importations et toutes les exportations du pays seraient restées tributaires du portage, c'est-à-dire du transport à raison de 30 kilas par porteur noir le long d'une route de caravanes. Il fallait le chemin de fer, mais étant donné les difficultés tant du terrain que du climat, l'entreprise exigeait un investissement humain en énergie aussi considérable que l'investissement tout court.

On notera à ce dernier égard que le budget de la compagnie, pendant plusieurs années, a atteint un montant pratiquement équivalent à celui du budget de l'Etat. A ce travail dont dépendait littéralement, répétons-le, le sort économique du Congo – et ensuite à l'exploitation de la ligne –, des Luxembourgeois ont travaillé comme ingénieurs (Nicolas Cito, l'aide-ingénieur Gustave Schaefer), surveillants de travaux, chefs poseurs de voie, chefs de stations, commis. Un ordre de grandeur: sur les 23 Luxembourgeois morts au Congo à l'époque de l'Etat indépendant, neuf étaient attachés au chemin de fer. Dans ces engagements au chemin de fer, divers facteurs, qu'il est souvent difficile de discerner, ont pu jouer. Des relations personnelles: François Beissel, qui part en 1896, et qui fera au Congo une très longue carrière (après le chemin de fer, il deviendra admi-

nistrateur-délégué des huileries du Congo belge), était un ami personnel de Cito. Une certaine orientation préalable au Luxembourg même: Gustave Schaefer, avant le Congo, avait été attaché à la société du Guillaume-Luxembourg, une orientation générale, sans doute, surtout: au Luxembourg, le chemin de fer, on connaît.

En 1955, les caractéristiques sont différentes. Sur les 577 Luxembourgeois, 500 ont une activité professionnelle – les autres étant des femmes et des enfants. Parmi eux, deux groupes intéressants à noter: d'une part 62 missionnaires, et d'autre part 75 agents de l'Etat. Les Luxembourgeois au service de la colonie ont acquis un statut particulier: ils sont pleinement assimilés aux Belges. Ils peuvent accéder à tous les niveaux de la hiérarchie, hormis les postes de gouverneur. Ce sont, à l'égal des Belges, des fonctionnaires, avec tous les avantages attachés à ce statut. Cette assimilation avait été décidée par le gouvernement belge dès 1924, et elle sera consacrée en 1948 par le statut des agents de l'administration d'Afrique. Nous citerons à la fin de cet article un ou deux de ceux qui en ont bénéficié. Précisons que la décision gouvernementale belge de 1924, toute sympathique qu'elle fut, faisait partie en fait d'un vaste accord conclu à l'occasion de la mise sur pied de l'union économique belgo-luxembourgeoise.

Il faudrait être informé dans le détail de chaque cas individuel pour pouvoir préciser par quelle voie tel ou tel Luxembourgeois est arrivé au Congo. Il est clair cependant que, surtout au début, cette voie n'a souvent pas été directe: elle est passée par la Belgique. Nicolas Grang, natif de Wahl, avait suivi en Belgique les cours de l'école militaire, et avait été nommé sous-lieutenant au régiment des carabiniers. Il avait cependant dû démissionner de l'armée belge, car il avait épousé une jeune fille qui n'avait pas la dot exigée par les règlements militaires. Les quelques officiers et sous-officiers qui se sont engagés dans la Force publique à l'époque de l'Etat indépendant avaient eux aussi précédemment été attachés à l'armée belge. Augustin, avant de partir pour le Congo, en 1893, était lieutenant au 12^e de ligne, où il s'était engagé comme volontaire à l'âge de 18 ans; il était natif de Vianden. Nicolas Cito, natif de Bascharage, avait fait ses études d'ingénieur à l'université de Louvain. Gustave Schaefer, natif de Luxembourg, était le neveu de l'homme politique belge Alphonse Nothomb, administrateur de la compagnie du chemin de fer du Congo, qui l'avait recommandé à la société en le décrivant comme „une tête chaude qui a besoin de se rafraîchir aux brises des tropiques, mais au surplus solide, intelligent, résolu et rêvant du Congo”.

Le Luxembourgeois dont la stature domine celle de tous ses compatriotes est bien entendu Nicolas Cito: grand ingénieur – „un ingénieur de toute première valeur”, disait Thys, qui avait dirigé l'entreprise du chemin de fer – et grand homme d'affaires.

Parti pour le Congo à 26 ans, en 1892, Cito va œuvrer pendant six ans, en première ligne, à la construction du rail Matadi-Léopoldville. Le jour même de l'inauguration officielle, en 1898, Thys le nomme directeur en Afrique de la compagnie du chemin de fer. En 1903, il le fait passer, après un accord pris avec Léopold II, du Congo à la Chine: il devient de 1903 à 1906 directeur général du chemin de fer Hankow-Canton. Il anime l'entreprise depuis New York mais fait deux voyages d'inspection en Chine. Revenu en 1906 dans le giron de la Banque d'outre-mer, dirigée par Thys, il va être chargé de nombreuses missions à l'étranger: au Chili (chemin de fer), aux Indes (mines de manganèse), au Guatemala et au Pérou (affaires agricoles), au Mozambique (chemin de fer). Durant la guerre de 1914-1918, résidant à Londres, il assure la direction effective d'un grand nombre de sociétés coloniales dépendant du groupe de la Banque d'outre-mer. En 1920, il revient à ses amours purement ferroviaires: nommé administrateur-délégué de la compagnie du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga, il va, de Bruxelles, présider à la

construction de la ligne allant du Katanga à Port-Francqui, et qui sera inaugurée en 1928. 1898 et 1928: Cito aura ainsi eu le privilège unique d'être mêlé, à trente ans de distance, à la construction et à l'achèvement de deux artères ferroviaires majeures du Congo. Après viendra la période des innombrables mandats dans les sociétés coloniales. Sa santé l'empêche, en 1948, d'assister aux cérémonies du cinquantième anniversaire du chemin de fer Matadi-Léopoldville. Il devait décéder l'année suivante. L'homme avait été non seulement un remarquable réalisateur, mais aussi une personnalité sympathique, aimant et soutenant les jeunes.

La réussite exceptionnelle d'un Cito ne doit pas obscurcir le rôle joué par d'autres Luxembourgeois. Si Cito fut l'image même de l'ingénieur, on peut citer deux hommes qui furent, eux, des juristes jusqu'au bout des ongles: Jules Campill et Pierre Jentgen.

Jules Campill, après une carrière de près de vingt ans dans la magistrature congolaise, était devenu en 1942 président du tribunal de première instance de Costermansville (aujourd'hui Bukavu), chef-lieu du Kivu. Magistrat d'une rigueur intransigeante, il rendit là deux jugements strictement fondés en droit, mais qui n'allaient pas le rendre populaire: il condamna un ancien combattant qui avait insulté un ressortissant italien; il condamna le gouverneur de la province du Kivu à un an de servitude pénale pour avoir procédé à l'arrestation jugée illégale d'un Belge qui avait refusé son incorporation à l'armée. Ce dernier jugement entraîna sa révocation par le ministre des Colonies. Cette sanction fut rapportée en 1946. Campill, devenu entre-temps avocat à Léopoldville – et un avocat fort distingué – avait payé son attachement sans concession à l'indépendance de la magistrature.

Pierre Jentgen, après avoir été avocat à Luxembourg, fit deux séjours au Congo, entre 1923 et 1931, dans la magistrature, puis entra au ministère des Colonies, à Bruxelles, où il accéda aux fonctions de directeur général. Son œuvre judiciaire est importante et hautement estimable. Si je dis aussi de lui qu'il fut juriste jusqu'au bout des ongles, c'est parce que je l'ai personnellement entendu s'étonner, en 1958, que l'on évoque devant lui la montée du nationalisme congolais. „Je ne comprends pas que l'on parle d'un nationalisme congolais”, disait-il, „puisque tous les juristes sont d'accord pour considérer que les Congolais sont des nationaux belges.” Pierre Jentgen est décédé en 1959, avant d'avoir assisté à l'accomplissement final de cette hérésie juridique.



Photo de groupe représentant 14 ingénieurs et contremaîtres luxembourgeois:
Schanan²,
Hamélius¹, Mich³,
Grof⁴, Soisson⁵,
Ruppert⁶, Grof⁷,
Beissel⁸, Lentz⁹,
Arendt¹⁰,
Hoffmann¹¹,
Hauffels¹², Cox¹³ et
Biver¹⁴

(Fonds Ruppert,
Photo: Martine Schanen)

Robert L. Philippart

Ingénieurs du fer en Chine 1894 - 1912

Le départ pour l'Extrême-Orient s'organise autour d'un jeune ingénieur luxembourgeois, qui accepte en 1893 de diriger les hauts fourneaux de Han Yang en Chine: Eugène Ruppert.

1. Les Luxembourgeois à Hanyang jusqu'à l'Insurrection des Boxers (1894-1898)

Né en 1864 à Luxembourg, Eugène Ruppert entreprend des études d'ingénieur-métallurgiste à l'Ecole Polytechnique d'Aix-la-Chapelle. Ses études terminées, il devient directeur adjoint des hauts fourneaux PHOENIX à Ruhrort. En 1893, le directeur général de Cockerill à Seraing lui propose une carrière brillante comme directeur technique aux Iron & Steelworks de Han Yang en Chine.⁽¹⁾

Ayant le goût de l'aventure et de la grosse fortune, comme il l'avoue lui-même, Ruppert quitte Luxembourg pour Han Yang le 5 février 1894⁽²⁾. Cependant il ne part pas seul : les contremaîtres-fondeurs luxembourgeois Nicolas Lentz d'Imbringen et Nicolas Delage de Steinfort l'accompagnent⁽³⁾. Après cinq semaines de voyages en train et en bateau, l'équipe arrive à Han Yang. Ruppert dresse aussitôt un tableau descriptif du milieu naturel, politique et social dans lequel il doit

évoluer.^[4] Le vice-roi de la province de Kountung, Tchang-Tchi-Tung, fut l'instigateur d'une industrie sidérurgique chinoise moderne. Lorsque le vice-roi commença à réaliser ses projets sidérurgiques, il s'adressa à la Tee Sides Co de Middlesbrough pour leur commander une usine capable de produire les matériaux nécessaires à la construction des chemins de fer et au bon fonctionnement des industries y attachées, telles que les constructions navales et les industries d'armement. Après un premier échec dû à une exploitation peu professionnelle le vice-roi se résolut à faire appel aux connaissances étrangères ainsi qu'aux nouvelles technologies développées par les Occidentaux.^[5]

Il est évident que les puissances étrangères y réagissent positivement – ne cherchent-ils pas à augmenter leur influence politique et économique en Chine par le biais d'une mainmise sur l'industrie sidérurgique.^[6]

Les effets économiques des Guerres d'Opium^[7] et de l'insurrection des Tai Ping^[8], les menaces de mise sous tutelle par les puissances occidentales et les ambitions économiques et territoriales du Japon vis-à-vis de la Chine sont à l'origine d'un climat d'incertitude qui fait que Ruppert doit faire preuve de diplomatie et qu'il ne peut en rien ignorer l'évolution politique de son pays d'accueil.^[9]

Les premières activités des Luxembourgeois à Han Yang consistent en l'analyse des infrastructures de production existantes ainsi que des modes de travail en vigueur^[10]. Le 28 juin 1894, les Luxembourgeois au service de la Société Anonyme J. Cockerill Seraing, mettent en marche le premier haut fourneau des usines de Han Yang. En 1895 le laminoir entre en fonction et dès 1897 les charbonnages de Pingshian approvisionnent l'usine en coke^[11].

Visant l'augmentation de la rentabilité des unités de production et le monopole économique dans la province de Kwei-Chang, les ingénieurs de Han Yang envisagent de relier l'usine de Tsin Ki à celle de Han Yang^[12]. En 1897, l'équipe luxembourgeoise est renforcée par les maîtres-fondateurs François Lentz d'Imbringen (le frère de Nicolas Lentz) et par Pierre Abends de Kopstal^[13]. En 1897 Ruppert, jugeant le site de Hon Yang peu approprié à l'expansion des usines, souhaite construire une nouvelle entité de production près des minières de Tayeh sur le Yangtze. Le manque de fonds financiers et le refus du vice-roi font échouer ce projet^[14].

Les Luxembourgeois sont obligés d'apprendre le chinois pour ne pas se mettre à la merci d'interprètes indigènes tendancieux dans leurs traductions^[15].

Si les mandarins, tout comme les lettrés se révèlent comme des ennemis assez redoutables, les artisans par contre se montrent plus ouverts aux influences et aux pratiques occidentales^[16].

Une attitude intransigeante et un régime de terreur permettent aux Occidentaux de dominer la population indigène. Ainsi Ruppert calcule en homme d'affaires : „Wie man ersieht, ist neben dem erstklassichen (sic) Rohstoffmaterial ein hervorragendes leistungsfähiges Menschenmaterial vorhanden, welch Letzteres auch unter angemessenen, billigen Lohnverhältnissen zu verwerten ist.“^[17]

D'après les prix de base établis en octobre 1896, on s'aperçoit très vite que le rang le plus élevé qu'un Chinois peut généralement atteindre, correspond à celui de chef-ouvrier, tous les autres postes étant occupés par des Européens.

Par ailleurs, le chef-fondateur européen gagne 17 à 20 fois plus que le chef-ouvrier chinois le mieux rémunéré. Même les postes-clés qu'occupaient les Chinois dans les entreprises commerciales doivent être cédés aux Européens. Aussi les Chinois ne peuvent-ils accéder qu'aux carrières

res inférieures des compagnies étrangères. Toutefois, les meilleurs sont envoyés à l'étranger pour s'y former.^[18]

Installés en Chine, les ingénieurs et entrepreneurs occidentaux ne renoncent guère à leur mode de vie, ni aux avantages sociaux dont ils bénéficiaient chez eux. Des magasins spécialisés, la présence de banques européennes, les habitations en styles occidentaux réservées aux Européens, la tenue à leur disposition des domestiques indigènes garantissent un cadre de vie de qualité.^[19]

Suite aux insurrections des Boxers^[20], l'usine de Han Yang passe en mai 1897 aux mains du Gouvernement et du Chinois Sheng Kung Pao, précepteur du fils de l'empereur.^[21]

En 1898 Ruppert quitte la Chine gravement malade^[22]. La plupart des employés étrangers sont licenciés et l'usine reste même sans directeur jusqu'en 1904, année de la nomination du Dr V.K. Lee, un ami dévoué et compétent de Sheng, au poste de directeur.^[23]

De 1898 à 1905 des ingénieurs et contremaîtres-fondeurs belges restés à Han Yang participent au développement ralenti de l'usine. L'accord obtenu pour la construction, par un syndicat franco-belge, du chemin de fer reliant Hankow à Pékin est le plus grand succès remporté par cette équipe.^[24]

2. Modernisation et développement des Iron & Steel Works (1905 - 1911)

En 1905 Ruppert retourne à Han Yang pour occuper le poste de directeur général technique. Sur les incitations de Sheng Kung Pao, propriétaire principal des Iron & Steelworks de Han Yang et ministre des Transports, Ruppert accepte de transformer et de diriger de nouveau cette usine pour laquelle il avait déjà travaillé en 1894. Il y restera jusqu'en 1912, moment de la Révolution au cours de laquelle Sun Yat Sen est élu Président de la République par le Gouvernement provisoire.^[25]

Aussitôt de retour à Han Yang, Ruppert reprend son ancien projet de construction d'une nouvelle usine à Tayeh. Or, les démolitions étaient en cours à Han Yang, et il aurait été difficile de quitter les lieux et de déménager avec du matériel insuffisant à Tayeh. C'est ainsi que sur un site peu approprié, limité dans son espace par l'arsenal, les rivières Han et Yang et les montagnes de Kwai Shan, fut érigé sous la conduite d'Eugène Ruppert, la nouvelle usine de Han Yang.^[26]

Ruppert s'entoure à nouveau de collaborateurs européens, et parmi eux, évidemment des Luxembourgeois. En effet certains parmi eux étaient déjà présents sur le site pendant les années 1894 à 1898. Ceux venus avec Ruppert en 1905 ou même plus tard y resteront jusqu'à l'éclatement de la révolution en 1911.

Le personnel étranger et qualifié de l'usine s'élève alors à 40 employés, celui des mines à 20 personnes. Ces 60 dirigeants encadrent quelque 20.000 travailleurs.^[27] Les Luxembourgeois arrivés dès 1905 tiennent une place de choix dans les établissements de Han Yang. Parmi les ingénieurs et les 35 contremaîtres-fondeurs on dénombre 19 Luxembourgeois.

Nom	Fonction	Lieu de naissance
E. Ruppert	Directeur technique	Luxembourg
Fr. Cox	Ingénieur en chef	Remich
Fred. Schanen	Ingénieur électricien	Luxembourg
Fr. Hoffmann	Ingénieur constructeur	Esch-sur-Alzette
V. Moyen	Ingénieur constructeur	Bettembourg
C. Beissel	Chef des hauts fourneaux	Pétange
J.-P. Soisson	Chef de service du laminoir et de l'acierie	Lorentzweiler
Dr J.-P. Arendt	Chef du laboratoire	Medernach
B. Duchscher	Ingénieur en chef	Esch-sur-Alzette
Mich. Schroeder	Electricien	Ettelbrück
Fr. Lentz	Contremâître en chef	Imbringen
L. Paquet	Contremâître en chef	Beaufort
J. & Math.	Contremâtres	Beaufort
J. Hauffels	Contremâître	Berdorf
E. Hamélius	Electricien	Dudelange
J. Mich	Sculpteur	Luxembourg ⁽²⁸⁾

Le recrutement de ces personnes se fait sur recommandation d'ingénieurs luxembourgeois déjà au service des Iron & Steel Works de Han Yang. Le candidat doit avoir terminé les études requises par la fonction, avoir de l'expérience professionnelle dans le domaine pour lequel il sera engagé et connaître l'anglais. Ces conditions remplies, le candidat doit donner sa démission à la société pour laquelle il travaille, venir à Luxembourg pour passer la visite médicale et signer le contrat d'engagement, et partir „le plus vite possible”. ⁽²⁹⁾

Le contrat passé avec l'usine est à durée déterminée. Il mentionne que l'employé ne peut exercer d'autres activités professionnelles que celles en faveur des Iron & Steel Works. Il est strictement défendu à l'employé d'accepter des commissions ou cadeaux qui pourraient lui être offerts en vue de sa position au sein de l'établissement.

Un accent tout particulier est mis sur l'obligation d'instruire le personnel chinois „dans tous les points se rapportant au travail”.

Enfin, l'employé peut aussi être licencié sans aucune indemnité, s'il se permet de maltraiter des ouvriers ou employés de l'usine, ou bien si la conduite morale ou celle de sa famille entrave la sécurité des services ou la bonne entente entre le personnel indigène et étranger.

Par voie du même contrat, l'employé a droit en dehors de son salaire mensuel, à un logement non meublé dont le chauffage et l'éclairage sont assurés par l'usine.

Les frais médicaux et pharmaceutiques sont de même pour compte des établissements de Han Yang, aussi bien pour l'employé que pour les membres de sa famille. Les malades ont à se conformer aux ordres et prescriptions des médecins au service de l'usine. Les soins médicaux pour des accidents ou maladies non en rapport avec l'exercice de la profession, ainsi que les frais d'accouchements sont à charge de l'employé. Les établissements de Han Yang couvrent leur personnel en cas d'accident par une assurance. Les périodes de congés de l'employé sont couvertes

par son traitement, pour autant que celles-ci ne dépassent pas deux mois. Comme compensation pour frais de voyage jusqu'à Han Yang et de retour à Luxembourg, l'employé reçoit pour chaque voyage un forfait dont le montant varie suivant la taille de sa famille^[30].

L'inventaire des biens laissés par l'ingénieur-électricien Ferdinand Schanen à Han Yang au moment de sa fuite devant les révolutionnaires le 15 octobre 1911, nous fait découvrir l'intérieur d'une maison d'habitation pour cadres. Celle-ci se compose d'une chambre à coucher, d'un bureau de travail, d'une salle à manger, un salon et une cuisine. L'équipement sanitaire se résume à une table de toilette dans la chambre à coucher^[31].

Les employés doivent veiller au bon état de l'habitation qu'ils occupent et tous les frais relatifs à l'entretien sont à leur charge.

Le règlement d'ordre arrêté par les usines de Han Yang interdit strictement au personnel étranger de faire du bruit et de tenir des animaux domestiques. Il est de même défendu de „faire rentrer dans les habitations de l'établissement des femmes mal famées.“ „Les coolis de l'usine“ sont chargés de la propreté des habitations du personnel étranger des Iron & Steel Works^[32].

Ardents travailleurs, les Luxembourgeois ne contribuent non seulement au développement économique de l'usine, mais améliorent également son organisation interne. Ainsi ils créent à côté de l'usine un hôpital dirigé par des religieuses qui soignent les blessés et les malades de l'usine.

Par ailleurs, ils envisagent la création de centres de formation à Han Yang appelés à assurer à l'entreprise une main-d'œuvre à la fois qualifiée et orientée sur les problèmes spécifiques aux laminoirs et aciéries de Han Yang^[33].

Pour honorer l'initiative du vice-roi Tchang-Tchi-Tung, qui avait lancé l'industrialisation moderne de la Chine, la direction générale et les conseils d'administration décident de lui ériger un monument dans l'enceinte de l'usine. Eugène Ruppert en élaborer un projet au crayon, mais c'est Jean Mich qui va en dresser les plans définitifs et entamer la réalisation. Or la Révolution de 1911 empêche l'achèvement^[34].

3. La fuite devant les Révolutionnaires de 1911

Lorsqu'en octobre 1911 éclate la Révolution à Wuchang^[35], le danger d'un assaut devient imminent pour Han Yang. La direction des Iron and Steel Works ordonne à ses employés étrangers de se réfugier à Hankow. A partir du moment où les troupes insurgées entrent dans Han Yang, le personnel n'est plus en sécurité à Hankow, et la Compagnie lui recommande de fuir à Shanghai^[36].

Comme la situation ne s'améliore point au bout de quelques semaines, et que l'usine est entièrement aux mains des révolutionnaires, la Direction des usines de Han Yang ne se sent plus en mesure de subvenir aux exigences des contrats, ni de garantir la sécurité du personnel, ni de prévoir la date de la reprise éventuelle du travail. La Direction laisse le personnel rentrer en Europe. Elle couvre les frais de voyage, garantit les dépôts en argent et verse le montant équivalent à quatre mois de salaires calculé à partir du 1^{er} décembre 1911 aux employés quittant le service^[37]. Ceux qui partent doivent signer une quittance de ces paiements qui porte la clause finale: „en considération de quoi je renonce à toute action contre la compagnie en ce qui concerne mon engagement“^[38].

Pendant l'occupation de l'usine de Han Yang par les rebelles, la propriété des étrangers est respectée et protégée. Au cours du siège de la ville par les troupes impériales, cependant, l'usine et les logements des étrangers sont pillés et incendiés. Le vandalisme ne connaît son paroxysme avec la mise à sac de l'hôpital et des services médicaux de l'usine^[39].

Trois ingénieurs, Camille Beissel, François Hoffmann et Ferdinand Schanen, gravement blessés par la Révolution essaient de faire valoir leurs droits en demandant des dommages et intérêts pour les pertes subies par le pillage à Han Yang, les frais encourus pour dépenses extraordinaires dues à leur départ précipité de Chine et enfin pour la rupture anticipée du contrat par l'entreprise^[40]. Eugène Ruppert est tiraillé entre les intérêts de la compagnie qu'il représente et ceux de ses compatriotes^[41]. Le Vice-Consulat des Pays-Bas à Hankow représentant également les intérêts du Grand-Duché et le Ministre d'Etat luxembourgeois interviennent pour régler cette affaire^[42].

En 1911, Eugène Ruppert souffre de quelques problèmes de santé. Il propose sa démission à la Direction Générale des Iron & Steel Works, mais la société le maintient dans ses fonctions. La situation politique et son état de santé le déterminent à redéfinir l'organisation interne des usines de Han Yang. Ruppert avait compris qu'il fallait rendre aux Chinois un maximum de fonctions importantes au sein des entreprises et qu'il fallait en même temps éviter une mise sous tutelle de Iron & Steel Works par les Japonais. C'est ainsi qu'il juge opportun de placer à la tête de ces usines un jeune Chinois, Woo Tsang Tse Thien, qu'il avait formé lui-même, et qui lui était du moins au début de son exercice assez dévoué^[43]. Le travail reprend le 1^{er} novembre 1912^[44]. Deux ingénieurs et huit contremaîtres étrangers sont alors pour un terme de trois ans à la disposition de la direction chinoise^[45]. Albert Kayl, de Niederpallen, devient chef du laboratoire et de l'aciérie, les contremaîtres Mathias et Nicolas Reis de Dudelange sont responsables des hauts fourneaux^[46].

Sachant „son” entreprise en de bonnes mains, Ruppert quitte l'Empire le 28 avril 1912^[47]. Jusqu'en 1923, moment de la dissolution de la société de Han Yang, Ruppert représente ses intérêts en Europe comme ingénieur conseil jusqu'en 1923, moment de la dissolution des Han Yang Iron & Steel Works^[48].

4. Reconnaissance officielle de l'œuvre d'Eugène Ruppert

Relevons enfin qu'Eugène Ruppert était un grand amateur d'art asiatique et qu'il était célèbre pour ses collections d'amulettes et de médailles chinoises^[49] qui provenaient certainement en partie de l'Hôtel des monnaies à Han Yang^[50]. Pendant ses loisirs, il s'adonna à la peinture d'aquarelles^[51]. En Chine, Madame Eugène Ruppert (Susanne Cary) cultivait des fleurs qui entouraient toute sa propriété^[52].

Eugène Ruppert meurt à Luxembourg en 1950^[53]

Le Gouvernement chinois confère à Eugène Ruppert les ordres du „Double Dragon” et du „Mérite Chinois”. Du côté luxembourgeois, on l'honore avec le titre de „chevalier de l'ordre national” et les insignes de „la croix d'officier” de l'ordre de la Couronne^[54]. Depuis quelques années, une nouvelle rue de la capitale porte son nom^[55].



Montage des hauts fourneaux et cowpers de Toula sous la direction de Jean-Pierre Ries. Il reçoit la visite du comte Tolstoï (5^e de gauche).

(source Léon Willem,
450 Ans d'Espérance)

Jacques Maas

La participation d'ingénieurs luxembourgeois à l'industrialisation de la Russie tsariste

Vers 1900, près de la moitié des ingénieurs luxembourgeois affiliés à l'Association Luxembourgeoise des Ingénieurs occupait un poste à l'étranger, dans bien des cas à un niveau de responsabilité élevée. Parmi ces ingénieurs qui se sont expatriés avant la Première Guerre mondiale, souvent parce qu'ils ne voyaient pas de perspectives professionnelles satisfaisantes dans l'industrie luxembourgeoise, bon nombre sont partis pour la lointaine Russie où ils ont participé à l'important effort d'industrialisation de ce pays.

L'industrie de la Russie tsariste, qui connut un essor remarquable entre 1895 et 1905, était largement dominée par des intérêts étrangers, notamment par des capitaux français et belges. Et c'est principalement pour le compte d'entreprises belges que de jeunes ingénieurs luxembourgeois ont accepté d'aller construire et diriger des usines en Russie à la fin du siècle dernier. Certains ont

effectué une bonne partie de leur carrière professionnelle là-bas et ils y ont même parfois fondé un foyer familial.

Sidérurgie, pétrole, céramique

Ainsi Jean Raus, jeune ingénieur diplômé de Louvain, après quelques années passées aux usines de Dudelange, acceptait-il d'abord un poste d'ingénieur aux hauts fourneaux de la société Olkhovaïa à Ouspensk, dans le bassin du Donetz, avant de rejoindre les usines de Wykod dirigées par son compatriote Künsch, puis les exploitations pétrolières de la société Akhverdoff & Cie à Grosny en Tchetchénie, dirigée par un autre Luxembourgeois, à savoir Albert Becker. Parmi les pionniers luxembourgeois nous relevons les noms de l'ingénieur Georges Lamort, secrétaire technique de l'importante usine sidérurgique Huta Bankowa à Dombrowa en Pologne russe – et qui devint à son retour de Russie en 1901 ingénieur-conseil pour les affaires orientales au bureau d'études de la Banque de Paris et des Pays-Bas –, Paul Basseler, ingénieur chez Wigandt, fabricant de machines à Reval en Estonie, Eugène Thiry, secrétaire-général des Sociétés Métallurgiques de Briansk et de Kertch, ou encore Raymond de Muyser qui a effectué une longue carrière d'ingénieur (de 1896 à 1919) à la Société des Laminoirs à Cuivre et à Tubes de Saint-Pétersbourg, jusqu'à en devenir le directeur technique.

D'autres Luxembourgeois ont exercé des responsabilités dirigeantes dans l'industrie russe: Jean-Pierre Ries a dirigé la Société des Hauts Fourneaux de Toula pour le compte de la société liégeoise Espérance-Longdoz, Joseph Faber était directeur-gérant de la S.A. des Hauts Fourneaux d'Orel à Zinobiebo, Jacques Henrion, directeur de l'usine métallurgique d'Ust-Slavjanka à Saint-Pétersbourg, Pierre Stoltz, directeur-gérant de la Société des Produits Chimiques et Huileries d'Odessa.

Investissements en Russie

Il y eut même des firmes et des industriels luxembourgeois qui ont directement participé à la fondation d'entreprises industrielles en Russie. L'industriel Paul Servais fonda une usine céramique à Radom près de Varsavie, filiale des Vereinigte Servais Werke-A.G., dirigée par l'ingénieur Aloyse Schuler. La Compagnie Générale des Ciments Luxembourgeois (anc. Brasseur, Lambert & Cie) érigea une cimenterie à Toula, près de l'usine sidérurgique dont elle était le plus gros créancier. En juillet 1899, l'ingénieur Léon Brasseur fut envoyé pour dix-huit mois en Russie afin d'y superviser la construction et la mise en marche des Aciéries de Taretzkoie (Donetz). Cette usine était une filiale des Aciéries de Charleroi, société dans laquelle l'industriel Emile Servais avait des intérêts considérables, et dont il était par ailleurs le président du conseil d'administration.

Introduction du procédé Thomas

Le fait le plus remarquable est certainement l'introduction du procédé Thomas dans la sidérurgie du Midi de la Russie par des ingénieurs luxembourgeois. Les très importants gisements de mineraï de fer de la péninsule de Kertch, en Crimée, n'avaient pu être exploités jusqu'aux années 1890, faute de procédé de transformation approprié.

Du fait de la ressemblance de certaines caractéristiques chimiques du mineraï de fer de Kertch avec la minette luxembourgeoise, les sociétés belges qui étaient les propriétaires de la plupart de

ces gisements, firent alors appel, à partir de 1896, à des ingénieurs luxembourgeois ayant acquis la pratique du procédé Thomas dans la sidérurgie luxembourgeoise. Ces derniers provenaient d'ailleurs pour la plupart de l'aciérie de Dudelange, et ils réussirent dans des conditions fort difficiles à transformer la fonte obtenue à partir du minerai de Kertch suivant le procédé Thomas. Ainsi s'explique le fait qu'au tournant du siècle, la sidérurgie de la Mer Noire était dirigée par des ingénieurs luxembourgeois: Mathias Olinger était directeur général de la Société Métallurgique de Taganrog, Eugène Pellingen, directeur-gérant de la Providence Russe à Marioupol, Auguste Bourggraff, directeur-gérant de la Société Métallurgique et Minière de Kertch. L'ingénieur Léon Mayer introduisit le procédé Thomas à l'usine de Taganrog, le plus vaste établissement sidérurgique du Midi de la Russie, où travaillaient également les ingénieurs-chefs de service Reiners et Delage, ainsi que des équipes de contremaîtres et d'ouvriers luxembourgeois, dont les frères Groff. La mise en valeur des gisements miniers de Kertch par des ingénieurs luxembourgeois a constitué pour la sidérurgie russe, puis soviétique, une très importante solution de rechange à l'épuisement du bassin minier de Krivoï-Rog, ainsi qu'aux gisements de l'Oural.

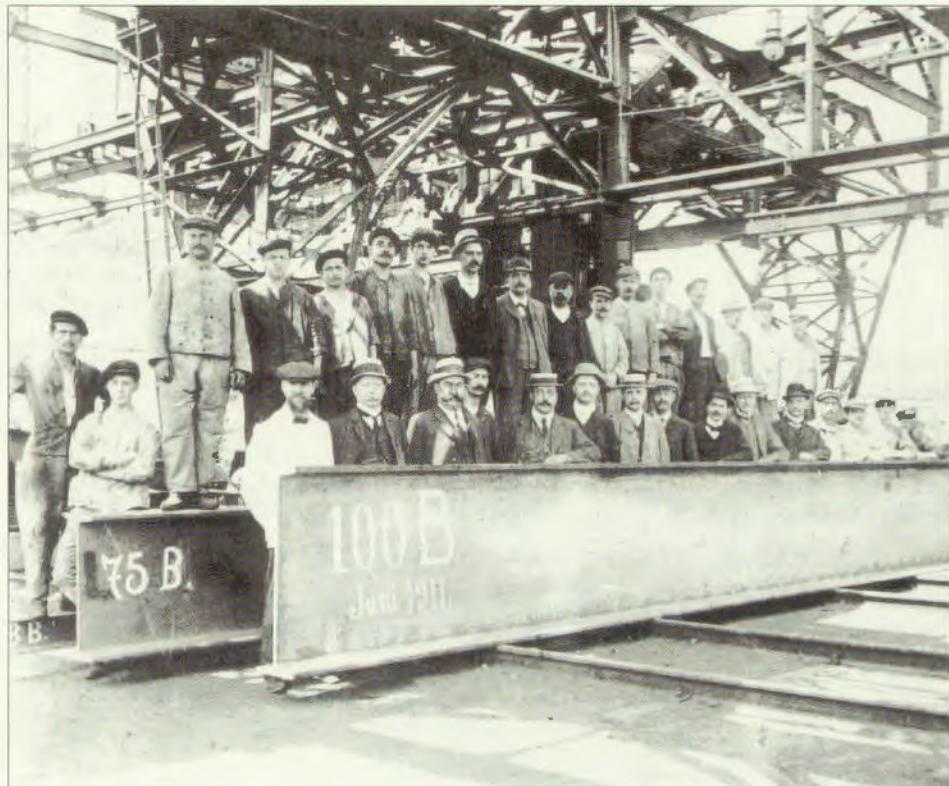
Retour difficile

A cause de la crise économique qui survint en Russie après la guerre russo-japonaise et la première révolution de 1905, bien des ingénieurs occidentaux quittèrent ce pays dans les années précédant la Première Guerre mondiale. Ceux en revanche qui se trouvaient encore en Russie au moment de la révolution de 1917, connurent les pires difficultés à rentrer en Europe occidentale. Pris dans la tourmente de la guerre civile entre bolchéviques et contre-révolutionnaires, les ingénieurs luxembourgeois restés sur place se trouvaient dans une situation impossible. Considérés comme des représentants du capitalisme étranger, ils étaient devenus des indésirables aux yeux du pouvoir bolchévique. Cependant que les missions militaires anglaise et française, établies dans les ports de la Mer Noire dans le but d'épauler la contre-révolution, ne faisaient rapatrier que leurs propres ressortissants.

C'est seulement en mars 1919 que l'ingénieur Hubert Loser, directeur des Fonderies de Lougansk, réussit à donner signe de vie à son employeur, le Crédit Général Liégeois, ainsi qu'à sa famille au Luxembourg. Loser se trouvait bloqué à ce moment-là, avec son épouse, à la base navale de Sébastopol, contrôlée par les Français. Il fallut l'intervention du ministre d'Etat E. Reuter auprès du ministère des Affaires étrangères à Paris pour que les époux Loser pussent finalement être rapatriés. Plus tragique fut le destin de Pierre Stoltz, puisqu'il ne réussit pas à quitter la Russie et qu'il y est décédé en 1919. J. Raus et A. Becker ne rentrèrent qu'au prix d'interminables aventures en 1919, respectivement en 1921. Raymond de Muyser de son côté se vit confier par les autorités soviétiques une éphémère mission diplomatique. En 1918 de Muyser se trouvait en Ukraine où il devait superviser la construction d'une nouvelle usine d'armement située à Novomoskorsk. L'Ukraine étant devenue un Etat fédéré de l'URSS, les autorités soviétiques chargèrent de Muyser, en sa qualité de consul honoraire des Pays-Bas, de la représentation des ressortissants étrangers. Mais en mai 1919, les Pays-Bas refusant de reconnaître le gouvernement soviétique de Kiev, ce dernier invita de Muyser à quitter à son tour le territoire soviétique. L'aventure des ingénieurs luxembourgeois en Russie était terminée.

En 1907, les usines luxembourgeoises étaient dirigées par 48 directeurs ou ingénieurs luxembourgeois, 35 Allemands, 6 Belges et un Suédois. La photo montre la première poutrelle Grey d'un mètre laminée à Differdange en juin 1911 avec dans la première rangée des directeurs et ingénieurs luxembourgeois et allemands.

(Coll. Marcel Schröder)



Serge Hoffmann

L'immigration allemande et l'industrialisation du Grand-Duché (1870/1940)

Avec le décollage industriel du bassin minier, qui s'opère dès 1870 par la construction des premières usines sidérurgiques très modernes à Esch/Alzette [„Metzeschmelz“ (1871) et „Brasseurschmelz“ (1872)], le Grand-Duché assiste à l'arrivée des premiers ingénieurs, contremaîtres et ouvriers qualifiés allemands, chargés d'aider à la construction et à la mise en marche des hauts fourneaux.

En effet la grande majorité de la population du Grand-Duché, d'origine rurale, est peu qualifiée et plutôt réticente au travail à l'usine. Nombreux sont ceux qui, pour fuir la misère, préfèrent

émigrer vers le nouveau continent ou aller travailler en France et en Allemagne, où les salaires sont plus élevés.

Dès 1880, la main-d'œuvre allemande occupée dans le bassin minier (744 personnes) représente 52,8%⁽¹⁾ de la population ouvrière étrangère et devance largement les Belges et les Français.

Lorsqu'en 1890 la sidérurgie luxembourgeoise entre dans „l'ère des usines intégrées“ qui comprennent désormais hauts fourneaux, aciéries et laminoirs et que plusieurs usines passent sous contrôle allemand („Gelsenkirchener Bergwerks A.G.“; „Deutsch-Luxemburgische Bergwerks und Hütten A.G.“), on fait de plus en plus appel à des ouvriers qualifiés étrangers. En effet l'apparition des grands laminoirs et des importantes installations électriques demande des travailleurs expérimentés qui pour la plupart viennent des centres sidérurgiques de la Rhénanie, de la Westphalie et de la Lorraine (allemande).

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, la main-d'œuvre allemande, occupée dans l'industrie sidérurgique, ne cesse d'augmenter (3.886 Allemands en 1913)⁽¹⁾. Seule la communauté italienne, peu qualifiée, qui s'installe dans le bassin minier à partir de 1892 va dépasser en nombre les Allemands (5.565 Italiens occupés dans la sidérurgie en 1913)⁽¹⁾.

A la veille de la Première Guerre mondiale, ouvriers italiens et allemands constituent près de la moitié (49,3%) de la main-d'œuvre totale occupée dans l'industrie sidérurgique et minière. On constate néanmoins que leur proportion, au sein des entreprises, varie nettement en fonction de la nationalité des maîtres de forges, de la situation géographique, de l'ancienneté des usines et de la nature des travaux à effectuer. Ainsi la main-d'œuvre allemande est (très) importante dans l'usine d'Esch/Alzette appartenant à la „Gelsenkirchener Bergwerks A.G.“ (39,4% en 1913)⁽²⁾, ARBED/Esch (28,9%)⁽²⁾ et l'usine de Differdange appartenant à la „Deutsch-Luxemburgische Bergwerks- und Hütten A.G.“ (27,9%)⁽²⁾.

Les Italiens sont très nombreux aux usines de Rumelange et Differdange appartenant à la „Deutsch-Luxemburg. Bergwerks und Hütten A.G.“ (42,5%⁽²⁾ et 40,7%⁽²⁾) et à l'usine ARBED/Dudelange (33,7%)⁽²⁾. Par contre les usines ARBED-Dommeldange et les „Hauts fourneaux et aciéries de Steinfort“ occupent surtout de la main-d'œuvre indigène (92,9% resp. 86,4%)⁽²⁾, alors que la „S.A. Ougrée-Marihaye“ à Rodange (société belge) emploie un nombre important d'ouvriers belges (55,2%).

Les répercussions de la Première Guerre mondiale sur la main-d'œuvre allemande

La Première Guerre mondiale est à l'origine du départ de nombreux travailleurs allemands et italiens vers leurs pays respectifs. Bien qu'une partie des ouvriers qualifiés allemands restent indispensables au bon fonctionnement des usines, leur nombre ne cesse de diminuer, passant de 3.886 en 1913 à 1.676 en 1919 (- 57%)⁽³⁾. Si l'enrôlement dans l'armée allemande est l'une des causes de départ des Allemands, l'effort de guerre consenti par l'Allemagne, nécessitant une main-d'œuvre abondante et la germanophobie croissante à l'égard de l'envahisseur allemand en constituent d'autres. N'a-t-on pas longtemps reproché au patronat allemand d'avoir prioritairement embauché de la main-d'œuvre allemande? Aussi n'est-il pas étonnant de voir, au lendemain de la guerre, des ouvriers luxembourgeois s'en prendre aux patrons allemands, en détruisant les fenêtres de leurs maisons à Differdange⁽⁴⁾. La section locale de Differdange du „Luxemburger Berg- und

"Hüttenarbeiter-Verband" va même jusqu'à demander le renvoi pur et simple de la main-d'œuvre allemande afin d'assurer un emploi aux ouvriers luxembourgeois touchés par le chômage⁽⁵⁾.

Les années de l'après-guerre sont en effet marquées par la crise économique et sociale. Les arrivages irréguliers de coke en provenance de l'Allemagne, la fermeture du marché allemand suite à la dénonciation du „Zollverein” (décembre 1918) et la saturation des marchés étrangers, obligent les maîtres de forges à recourir périodiquement aux licenciements. Licencier des travailleurs allemands devient d'autant plus aisé que les anciennes sociétés allemandes sont rachetées, après la guerre, par les groupes Arbed et Hadir et que l'esprit de revanche contre les Allemands bat son plein.

Entre 1919 et 1921 la main-d'œuvre allemande diminue de 34%⁽⁶⁾

Confronté à la crise économique, le gouvernement luxembourgeois va élaborer en 1919 une proposition de loi stipulant que dans l'industrie lourde 80% des employés et 95% des ouvriers doivent être de nationalité luxembourgeoise. Devant la résistance des industriels qui estiment que „l'exclusion du travail étranger équivaut à un suicide national”⁽⁷⁾, le gouvernement fait marche arrière. Toutefois un nouvel arrêté grand-ducal concernant l'embauchage d'ouvriers étrangers sera promulgué par le gouvernement luxembourgeois le 20 août 1920. Dorénavant, aucun ouvrier de nationalité étrangère ne pourra être embauché sans l'autorisation préalable du Directeur général de l'Industrie et du Travail.

La reprise économique (1924-1929)

Les années 1924 à 1929 sont marquées par la relance économique. Celle-ci s'annonce dès la fin de 1923 suite à l'adoption du plan Dawes qui règle définitivement l'irritant problème des réparations à payer par l'Allemagne. L'adoption de ce plan finit par créer une atmosphère de sécurité marquant en même temps une phase nouvelle dans les relations entre nations et le retour à un équilibre plus stable de la vie économique en Europe. Les affaires avec l'Allemagne ont pris en 1924 une ampleur tout à fait extraordinaire dont profite largement l'industrie lourde luxembourgeoise. Cette augmentation spectaculaire de la production⁽⁸⁾ fait disparaître dans une large mesure le chômage et les usines font de nouveau appel à la main-d'œuvre étrangère. Entre 1923 et 1929, la main-d'œuvre allemande occupée dans l'industrie sidérurgique et minière augmente de près de 100%, passant de 1649 personnes (en 1923) à 3267 personnes (en 1929). En temps de conjoncture économique favorable, des plaintes concernant l'embauche d'ouvriers étrangers continuent à être adressées au gouvernement luxembourgeois.

La crise économique mondiale de 1929 et ses répercussions au Grand-Duché

La crise économique mondiale, qui a son origine dans l'effondrement spectaculaire de la Bourse de New York (24 octobre 1929), touche le Luxembourg de plein fouet en 1931. Bien qu'elle n'atteigne pas la même ampleur qu'aux Etats-Unis ou chez ses voisins européens, l'activité industrielle du Grand-Duché se trouve néanmoins considérablement perturbée. Entre 1929 et

1932 la production minière diminue de 57,6%^[9], tandis que la production d'acier subit une baisse de 27,7%^[9]. Sur le marché du travail les effets de la crise sont tout aussi spectaculaires; ceux-ci touchent d'ailleurs bien davantage la main-d'œuvre étrangère qu'indigène. Pour la période comprise entre 1929 et 1935, le nombre de travailleurs allemands diminue de 58%, passant de 3267 personnes en 1929 à 1364 personnes en 1935^[10].

Dès 1929 le gouvernement luxembourgeois avait d'ailleurs pris des dispositions en vue de renforcer la législation sur l'embauche d'ouvriers étrangers au Grand-Duché (arrêté grand-ducal du 30 novembre 1929). Cette législation avait pour but de garantir aux ouvriers luxembourgeois l'emploi dans les entreprises industrielles et commerciales avant tout ouvrier étranger. L'application très stricte de cette législation et l'installation définitive du chômage dans les années trente vont accélérer le remplacement de la main-d'œuvre étrangère par la main-d'œuvre indigène dans les entreprises industrielles du pays.

Si l'année 1935 marque les débuts d'une reprise timide, l'année 1936 se caractérise par un redémarrage général de l'économie à l'échelle mondiale. Par rapport à 1935, les exportations industrielles sont en augmentation de 15,8%^[11], la production minière progresse de 18,5%, celle de l'acier de 7,9% entre 1935 et 1936^[11]. Cette reprise générale de l'économie se répercute favorablement sur le marché du travail, contribuant à résorber pratiquement le chômage. On constate néanmoins qu'elle profite davantage à la main-d'œuvre indigène: Cette situation résulte d'une part de l'application très stricte de la législation sur l'embauche d'ouvriers étrangers, d'autre part d'une meilleure qualification de la main-d'œuvre luxembourgeoise, suite à un enseignement professionnel mieux adapté à la situation économique du pays. La main-d'œuvre allemande, occupée dans l'industrie sidérurgique et minière, reste à peu près stable pour la période 1935 à 1937 (1364 Allemands en 1935, contre 1341 Allemands en 1937).

D'ailleurs l'ambitieuse politique économique engagée par l'Allemagne nazie dès 1933 (programme de construction d'autoroutes; développement de l'industrie lourde et chimique ...) et le réarmement de l'Allemagne (dès 1935) permettent de résorber en quelques années le chômage en Allemagne. Trouver un emploi à l'étranger n'est donc plus une priorité pour les travailleurs allemands!

L'année 1938, marquée par de nombreuses crises politiques (rattachement de l'Autriche et du pays des Sudètes à l'Allemagne) connaît une nouvelle dépression économique. La fuite massive des capitaux vers l'Amérique est l'une des conséquences les plus significatives de la panique qui s'est emparée des financiers européens face à la menace nazie. Le renforcement des conceptions autarciques s'est répercutée pleinement sur les échanges internationaux. Entre 1937 et 1938 la baisse des exportations industrielles du Grand-Duché se chiffre à 36%^[12], alors que les exportations d'acier et de minerai subissent une chute de 42,8% respectivement 33,8%^[12]. Une fois de plus ce sont les travailleurs étrangers qui subissent de plein fouet la crise. En 1939, seuls 1038 Allemands travaillent encore dans l'industrie sidérurgique et minière.

Conclusion

Alors qu'en 1913, 20,3%^[13] de la main-d'œuvre occupée dans la sidérurgie et les mines était allemande, en 1939 les travailleurs allemands ne représentent plus que 5,3%^[13] de la main-d'œuvre totale. Tout comme les Italiens, les Allemands ont assuré au fil des ans un rôle régulateur dans l'économie luxembourgeoise, même si leur présence, due à leur qualification professionnelle, était davantage requise que celle des autres communautés étrangères.

Alors qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale la main-d'œuvre indigène va remplacer progressivement la main-d'œuvre étrangère^[14], on assiste au cours des années trente à un retour significatif de travailleurs allemands vers leur patrie, dû en grande partie au redémarrage économique et au réarmement de l'Allemagne nazie. La menace d'une nouvelle guerre entraînant une nouvelle dépression économique en Europe et la germanophobie croissante des Luxembourgeois ne font qu'accélérer les départs.

Graphique 1 *Population allemande au Grand-Duché (1875-1935)*

	Nombre d'Allemands	% par rapport pop. étrangère	% par rapport pop. totale du Grand-Duché
1875	3.497	59,3	1,7
1890	12.296	68,3	5,82
1900	14.931	51,4	6,32
1910	21.762	54,8	8,37
1922	15.501	46,4	6
1930	23.576	42,2	7,85
1935	16.815	43,8	5,66

Graphique 2 *Main-d'œuvre allemande occupée dans l'industrie sidérurgique et minière*

	Nombre d'Allemands	% par rapport m.-d'œuvre étrangère	% par rapport main-d'œuvre
1913	3.886	33,9	20,3
1920	1.657	31	10,2
1925	2.447	31,3	10,4
1930	3.311	29,6	12
1935	1.364	33,4	7,8
1939	1.038	27,7	5,3

source: Statec



„Zieglerpflug“
der Firma
Tassin in
Düdelingen.
Bei den
Belgiern
arbeiteten
Frauen als
Formerinnen
und Lehmträ-
rinnen mit.

Antoinette Reuter

„Zillebäcker“

Die Ziegeleikunst war bereits im Altertum im Mittelmeerraum heimisch. Stellte man im Orient vor allem luftgetrocknete Ziegel her, so beherrschten bereits die Römer die Technik des Ziegelbrennens. Die heute noch als Kirche benutzte Basilika in Trier sowie zahlreiche archäologische Funde in Luxemburg zeigen, daß sie dieses Wissen mit nach Norden gebracht hatten.

Vorindustrielle Ziegelherstellung in Luxemburg?

Es herrscht die gängige Meinung, daß man vor der Industrialisierung in Luxemburg keine Ziegel gebrannt hätte. Ziegel seien den Luxemburgern im Zuge der Industrialisierung sozusagen von den Hüttenherren aufgedrängt worden¹¹¹. Manche leiten davon ab, daß Ziegelbauten als sozusagen „landesfremde“ Implantate keinerlei Beachtung und Schutz verdienen. Wie leider allzu oft in

Luxemburg beruht diese Behauptung auf keinerlei Forschung. Diese steht nämlich, wie eine Geschichte des Bauwesens in Luxemburg überhaupt, noch aus. Ein Rundgang durch die Hauptstadt sowie das Stöbern in den Archiven zeigt jedoch, daß man auch in Mittelalter und Neuzeit in Luxemburg nicht ganz ohne Ziegel auskam. Dem aufmerksamen Spaziergänger fällt auf, daß die dem „îlot Clairefontaine“ zugewandte Seitenmauer der Kathedrale aus Ziegeln besteht. Desgleichen weisen einige Häuser desselben Platzes an Tür- und Fensterrahmen Ziegelornamente auf. Im vordem luxemburgischen Marche kann man ganze Häuserzeilen sowie ein ehemaliges Jesuitenkolleg mit angrenzender Kirche in Backsteinarchitektur bewundern. Diese Gebäude mit flandrischem „Touch“ stammen aus dem 17. oder 18. Jahrhundert. Die Kunsthistorikerin Antoinette Lorang hat des weiteren im Festungsarchiv Hinweise auf die frühe Existenz von Ziegeleien in Luxemburg gefunden. Also doch Ziegel im vorindustriellen Luxemburg?

Es gilt, diese Feststellung sicher zu nuancieren. Es gibt Gegenden, in denen man wenig Steinbrüche anlegen kann, so etwa in den nördlichen Provinzen der Niederlande. Hier mußte man lange Zeit mit Ziegeln bauen. So findet man einfache Häuser aber auch Prestigebauten in Backsteinarchitektur.

In Luxemburg dagegen waren die Ziegel eine billige Alternative zum teuren Stein. Man setzte – wie das Beispiel der Kathedrale zeigt – Ziegel dort ein, wo es nicht auf Pracht ankam, wahrscheinlich um die Baukosten zu drücken. Die allerseits geforderte Stadtarchäologie würde wahrscheinlich auch in Luxemburg unter dem Putz der Häuser, als billige Füllung zwischen den Steinen, so manchen Ziegelstein zu Tage fördern.^[2]

Die Wanderziegler, gutbezahlte Spezialisten

Nicht überall in Europa verstand man sich verständlicherweise gleich gut auf das Ziegeln. Besonders renommiert waren die Lütticher Ziegler. Sie galten als „Erfinder“ einer besonderen Arbeitsorganisation, des sogenannten „Lütticher Pflugs“. Ebenso bekannt waren die Spezialisten aus Lippe-Detmold^[3]. Ziegler aus diesen traditionsreichen Gebieten findet man noch zu Beginn der Industrialisierung auf den Ziegeleien Tassin in Düdelingen und Jacquinot in Bettemburg^[4], bevor die industrielle Fertigung von Ziegeln zu einer Abwertung ihrer Kenntnisse führte. Die Wanderziegler siedelten gewöhnlich nicht endgültig in ihren Arbeitsgebieten, sondern kehrten zwischen den „Campagnen“ in ihre Ursprungsgegenden zurück. Von den Belgien aus Düdelingen sind jedoch mehrere nicht zurückgekehrt, so etwa neben Meister Victor Tassin selbst die Debra, Evrard, Damoiseaux, Berger ...^[5]

Victor Tassin, der in Düdelingen im Auftrag der Arbed Ziegel für Werkhallen, Schlote, Büros, Sozialeinrichtungen und Arbeitersiedlungen fertigte, stammte aus dem belgischen Courcelles, einem Ort, der heute in die Stadt Charleroi eingemeindet ist. Fast alle Mitglieder seiner Zieglerbrigaden stammen aus dem gleichen Dorf oder aus den benachbarten Lodelinsart oder Harlebethe. Der ebenfalls in Düdelingen tätige Belgier Isidor Gougnard war wohl kein Ziegelfabrikant, sondern ein Bauunternehmer, der sich mit seinen Maurern auf das Bauen mit Ziegeln verstand. Seine Maurer stammen gewöhnlich aus Grand Hallet in der Provinz Lüttich. Auffällenderweise engagiert Gougnard Handlanger oder „terrassiers“ aus Italien^[6]. Weil in Luxemburg wohl die meisten Ziegler aus Belgien stammten, haben sich die Belgier hierzulande den Spitznamen „Zillebäcker“ eingehandelt.

Von der Feldbrandziegelei zur Ziegelfabrik

Bis ins 19. Jh. wurden Ziegel handwerklich auf sogenannten Feldbrandziegeleien gefertigt. Dies war harte Knochenarbeit, warf aber einen guten Gewinn ab. Ziegler verdienten mehr als jene, die in der Landwirtschaft tätig waren, und galten in ihren Heimatdörfern als angesehene Bürger. Vornehm wirkt auf einem der wenigen erhaltenen Bilder der Düdelinger Ziegelei Monsieur Tassin. Im Gegensatz zu seinen zweckmäßig gekleideten Ziegeln trägt er mit Anzug, Melone und Taschenuhr bürgerliche Behäbigkeit zur Schau^[7].

In seinem vorzüglich recherchierten Aufsatz über die Ziegelei Jacquinot in Bettemburg beschreibt Raymond Waringo, wie sich im Zuge der Industrialisierung die Herstellung von Ziegeln gründlich veränderte. Auf den Feldbrandziegeleien wurde die Arbeit im Herbst vorbereitet. Der Ton wurde mit Spaten in der Grube ausgegraben und locker aufeinandergehäuft. So konnte im Winter die Witterung auf das Material einwirken. Im Frühling begann die eigentliche „Campagne“. Gearbeitet wurde in „Pflügen“, Mannschaften von sieben bis zehn Personen. Ein Pflug schaffte je nach Zusammensetzung 5.000-10.000 Ziegel pro Tag. Zum Pflug gehörten Erdmacher, Lehmträger, Former, Aushelfer, Abträger.

Die Erdmacher traten den Lehm mit nackten Füßen in der Grube und hackten dann die Erde in dünnen Scheiben ab. Die Träger trugen den ausgehobenen Lehm auf einer „Vogel“ genannten Trage zum Formtisch. Der Former gab den Lehm in hölzerne Kästen und strich ihn mit einem Streichbrett glatt. Die Absetzer kippten die Formen und stapelten die Ziegel zum Trocknen in „Hagen“.

Waren die Ziegel trocken, wurden sie vor Ort gebrannt. Der „Ofen“ bestand aus den aufgestapelten Ziegeln selbst. Die Zwischenräume spickte man mit Kohlen und Stroh als Brennstoff. Aufgabe des Brandmeisters war es, den Brennvorgang zu überwachen und zu steuern.

Das Aufkommen von Brennöfen, wie z.B. der Hoffmannsche Ringofen, der in der Ziegelei Jacquinot in Bettemburg zum Einsatz kam, ermöglichte die industrielle Fertigung von Ziegeln. Dies bedeutete das Ende der Feldbrandziegeleien etwa in Düdelingen und Esch-Alzette (Clair-Chêne). In Bettemburg wurde man der steigenden Nachfrage gerecht, indem man den Lehm mit Schaufelbaggern aus der Tongrube förderte und die Ziegel in Öfen brannte^[8].

Konkurrenz und Sozialdumping

Die verschiedenen „Ziegelnationen“ lieferten sich im 19 Jh. eine erbitterte Konkurrenz. Die Hüttenherren versuchten selbstredend, die Preise für die Ziegel so tief wie möglich zu drücken. Sie vergaben die Aufträge an die Ziegler, die am billigsten lieferten.

Bei diesem Rennen blieben zunächst die Lipper auf der Strecke. Die lippische Regierung hatte nämlich bereits im 18. Jh. Maßnahmen ergriffen, um die Landeskinder im Ausland vor Ausbeutung zu schützen. Eigens dafür eingesetzte Beamte reisten zu den potentiellen Kunden und handelten gute Preise und eine anständige Unterkunft aus. Diese vorzügliche Sozialregelung mußte in den wilden Zeiten des Frühkapitalismus die Lipper aus dem Markt drängen. Die Belgier, bei denen im Gegensatz zu den Lippern schlecht bezahlte Frauen- und Kinderarbeit erlaubt war, konnten die Aufträge für kurze Zeit an sich reißen. Als die Sozialgesetzgebung Frauen- und Kinderarbeit nicht mehr zuließ, als das Aufkommen der Ringöfen das handwerkliche Können obsolet werden ließ, waren die Fertigkeiten der Belgier nicht mehr gefragt. Für seine Ziegelfabrik holte sich der Fa-

brikant Jacquinot nun Arbeiter aus Italien, vornehmlich aus Flaibano im Friaul. Sozialdumping war also auch bereits damals an der Tagesordnung.

So erzählen die roten und gelben Ziegelfassaden des Bassin Minier ein bewegtes Kapitel Migrations- und Sozialgeschichte. Kaum ein „Minettsdapp“ wird sie als fremd empfinden, auch wenn es sich dabei um Zweck- oder Armeleutearchitektur handelt. Diese Meinung wird inzwischen auch in der Kulturabteilung des Europarates vertreten.

Die Erklärung von Venedig sieht nämlich vor, daß Bauten nicht nur wegen ihres künstlerischen oder historischen Wertes, sondern auch wegen ihrer sozialen Bedeutung erhaltenswert sind. Erste Schritte, diesen Anspruch in die Praxis umzusetzen, machte ein Kolloquium 1993 in Charleroi, das sich um eine Definition des Begriffes „soziales Patrimonium“ bemühte. Es ist zu wünschen, daß die Ausarbeitung diesbezüglicher Empfehlungen für manche Luxemburger Ziegelbauten nicht zu spät kommt.



La gare de Modane en Savoie vers 1900, lieu de transit pour les émigrés italiens en route vers les bassins industriels de France, de Belgique, d'Allemagne et de Luxembourg – à noter le commentaire ajouté par l'expéditeur ...

(Coll. Luciano Pagliarini)

Denis Scuto

„Les hommes seuls avaient toujours la bougeotte“

La mobilité ouvrière analysée à travers le parcours d'immigrés italiens (1870-1914)

„les hommes seuls avaient toujours la bougeotte pour travailler de mine en usine des deux côtés de la frontière.“ Voilà comment Anne-Marie Blanc définit la population ouvrière de la Lorraine voisine dans son roman „Pays haut“. Stefan Leiner a souligné dans une étude récente que les ouvriers mineurs et sidérurgistes migraient non seulement des deux côtés de la frontière, mais souvent circulaient dans les trois régions qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui l'ensemble Sarre-Lor-Lux. Cette mobilité ignorait en fait les frontières, même si les autorités s'empressaient, surtout en temps de crises, de le leur rappeler. Cet article analyse quelques aspects de cette mobilité ouvrière dans le bassin minier lorrain-luxembourgeois, en l'illustrant par l'itinéraire professionnel d'immigrés italiens.

Paul Didlinger a étudié la durée de séjour d'un contingent de 6.494 ouvriers étrangers à Esch-sur-Alzette, étude étalée sur les années 1900 à 1925. Pour ces 6.494 ouvriers, il constate qu'en-

viron 70% des séjours durent moins d'une année.⁽¹⁾ Le jeune journalier célibataire qui quitte Gualdo Tadino pour venir travailler à Differdange retourne l'hiver dans son village natal et ne revient pas nécessairement à Differdange voire même dans le bassin minier luxembourgeois.

Les variantes et les raisons de cette mobilité sont multiples. Certains auteurs mettent l'accent essentiellement sur l'ouvrier errant qui „change d'emploi et de localité pour une bagatelle, souvent même sans motif, par manière de distraction et par goût de changement”.⁽²⁾ Cet aspect est bien présent, il est vrai. Il est lié à l'âge souvent très jeune de ces ouvriers, à leur vie de célibataire, à la perception fort large du choix professionnel. Mais la mobilité n'est pas seulement une question de goût. Bien des contraintes jouent.

Mobilité et niveau de qualification: l'exemple de Charles Lazzeri

La grande masse des immigrants arrive sans qualification aucune dans le bassin minier. Ils sont attelés à des tâches qui ne demandent aucun apprentissage véritable, aucune aptitude spécifique, comme le roulage de bogues p.ex.. Situés au bas de l'échelle sociale de l'usine ou de la mine, tant par la tâche exercée que par le salaire reçu, ils n'ont aucun intérêt à se lier à telle ou telle entreprise plutôt qu'à une autre. Dès qu'un meilleur salaire leur est proposé ou même dès que la curiosité s'éveille en eux, ils changent d'employeur. Leur mobilité n'est ainsi d'abord que le reflet du manque de valeur et de responsabilités lié à leur travail.

L'itinéraire de l'ouvrier Charles Lazzeri montre bien ce lien entre mobilité ou stabilité de la main-d'œuvre et position dans l'échelle professionnelle ou sociale.⁽³⁾ Charles Lazzeri est né le 2 août 1887 à Hettstedt en Saxe et meurt le 7 mars 1952 à Esch-sur-Alzette. Voilà son itinéraire:

2.4.1902-25.4.1902

garçon de course chez Th. Schmidt, magasin de matériel de construction à Audun-le-Tiche

9.7.1902-18.8.1902

idem

24.9.1903-6.10.1905

aiguilleur à ciel ouvert à la minière Höchl (Burbach) à Esch

7.10.1905-25.6.1906

accrocheur de galerie chez Charles et Jules Collart à Esch

25.6.1906-30.7.1906

accrocheur à ciel ouvert à la minière Höchl

3.8.1906-6.8.1906

rouleur à la minière Galgenberg à Esch

7.8.1906-31.10.1906

rouleur à la minière Rothe Erde d'Audun-le-Tiche

7.11.1906-9.4.1907

accrocheur de galerie à la minière Eisenkaul d'Esch

15.4.1907-24.5.1907

rouleur aux Rombacher Hüttenwerke (Lorraine)

- 22.6.1907-31.7.1907
rouleur (?)
- 1.8.1907-14.10.1908
garde-frein de galerie à la minière Prince-Henri à Esch
- 12.1.1909-11.9.1909
idem
- 16.9.1909-3.?
service militaire à Innsbruck (Autriche-Hongrie)
- 31.3.1911-30.7.1912
machiniste de galerie à la minière Prince-Henri
- 17.9.1912-27.12.1912
idem
- 28.12.1912-25.1.1913
?
- 28.1.1913-31.7.1914
machiniste de galerie à la minière Prince-Henri
- 1.8.1914-10.11.1918
service de guerre
- 11.11.1918-31.7.1926
machiniste de galerie à la minière Prince-Henri
- 1.8.1926-21.7.1929
électricien de galerie à Arbed-Minière Höchl
- 22.7.1929-31.12.1931
surveillant de galerie à la Société Métallurgique des Terres Rouges, minière Heintzenberg, à Esch
- 1.1.1932-2.11.1933
surveillant de galerie à la Société Minière des Terres Rouges, mine Montrouge, à Audun-le-Tiche
- 2.11.1933-7.4.1945
surveillant de galerie à la Société Minière des Terres Rouges, minière Heintzenberg

L'exemple de Charles Lazzeri est typique à plusieurs points de vue. En premier lieu, les séjours très courts chez le même patron sont la règle dans tout le bassin minier. Les employeurs ont beau rappeler par des règlements intérieurs „que tout ouvrier engagé dans les minières ne pourra quitter qu'après avoir prévenu quinze jours à l'avance” et que „l'ouvrier qui, sans congé préalable et sans motif, abandonne son chantier pendant plus de trois jours consécutifs perd le produit du travail livré au chantier”.¹⁴⁾ Le rappel constant de cette clause de 1870 à 1914 souligne qu'elle n'est guère respectée. Le patronat voudrait un personnel ouvrier à la fois bon marché, stable et docile, alors que les ouvriers voient dans les changements fréquents une possibilité d'échapper à des conditions de travail jugées misérables.

La mobilité illustrée par le cas de Charles Lazzeri est ensuite symptomatique pour l'ouvrier immigré qui se fixe au Grand-Duché ou dans le bassin minier. La mobilité se manifeste par un changement fréquent d'employeur, mais non de lieu de travail. Esch-sur-Alzette et Audun-le-Tiche sont à considérer dans ce contexte plutôt comme villes jumelées que comme des villes qui sépare une frontière. La notion même de frontière doit être nuancée: Rombas, Audun-le-Tiche et Esch-sur-Alzette font partie du même bassin sidérurgique, dans lequel les allées et venues d'ouvriers luxembourgeois et français sont monnaie courante.

Enfin, nous constatons qu'au fur et à mesure que Charles Lazzeri grimpe les échelons professionnels dans la mine, ses séjours chez le même employeur se prolongent. Il est d'abord garçon de course, puis aiguilleur, accrocheur de waggonets, rouleur, le tout avec de fréquents changements d'employeur, pour ensuite peu à peu se fixer dans la minière Prince Henri d'abord, enfin dans les minières d'Arbed-Terres Rouges, comme garde-frein, machiniste, électricien et finalement surveillant.

L'ouvrier nomade: l'exemple d'André Poretto

Mais l'ouvrier immigré sans qualification peut aussi être tenté par une mobilité géographique radicale, sans se fixer nulle part, comme le montre le cas de l'ouvrier italien André Poretto, originaire de Vauda di Front (Province de Turin). Un livret d'ouvrier français lui est délivré le 14 août 1874 à Peypin (Arrondissement de Marseille, Département des Bouches du Rhône).⁵ Il est alors âgé de 28 ans et exerce selon le livret la profession de journalier. Voici quelques étapes de la migration d'André Poretto:

12.11.1872-14.8.1874

Houillère du Grand Bau à Valdonne (Bouches du Rhône)

14.8.1874-? 10.1874

Mines de charbon de Peypin („en qualité d'ouvrier”)

19.10.1874-25.5.1875

Charbonnages de la Société Cockerill de Carolins (Seraing)

26.5.1875-7.7.1875

Houillère du Grand Bau (Bouches du Rhône)

? 7.1875- 29.5.1876

Charbonnages Cockerill de Carolins

2.6.1876-4.9.1876

Chantiers de l'entreprise Dedeyn ou tunnel de Hobscheid (Luxembourg)

4.9.1876-14.4.1877

?

14.4.1877-8.3.1878

Houillère du Grand Bau

14.3.1878-29.4.1878

Chantiers d'extraction de phosphates de Lottinghen (Pas de Calais)

- 15.5.1878-3.5.1879
Chantier du tunnel de Hobscheid („en qualité mineur“)
- 26.5.1879-15.9.1879
Travail (?) à Rondchâtel (Berne/Suisse)
- 12.11.1879-? 1.1880
Retour à Vauda di Front
- 7.1.1880-19.4.1880
Chantiers de l'entreprise J. M. Ferragne à ?
- 1.5.1880-11.8.1880
Chantiers de la ligne de chemins de fer de Wiltz
- 14.8.1880-30.9.1880
Société des Mines de Hussigny
- 5.10.1880-2.4.1881
Mines F. et A. de Gerlache de Differdange
- 5.4.1881-?
Mine Gillon et Buschenthal d'Oberkorn

Le parcours d'André Poretto de 1872 à 1881 montre d'une part la diversité des travaux liés à l'industrialisation, qui peuvent tenter l'ancien journalier reconvertis en ouvrier: houillères, chantiers de construction (canaux, tunnels, chemins de fer), minières ... D'autre part, André Poretto apparaît comme le type même de l'ouvrier errant ou nomade, du „cheminot“ qui va de chantier en chantier.

A l'occasion de grands chantiers comme la construction des usines, cette population flottante sans profession bien définie peut s'accroître de façon spectaculaire. C'est le cas de 1909 à 1912 lors de la construction de l'usine combinée Adolphe-Emile à Esch (actuelle Arbed Belval). En septembre 1910, l'inspecteur du travail, Charles Eydt, parle d'une „concentration de plus de 2.500 ouvriers de toute nationalité et de toute qualité“.¹⁶⁾ En février 1911, le même inspecteur du travail évalue le total des ouvriers travaillant au Clair-Chêne – du nom du bois qui se trouvait sur ce terrain – à 3.400 en moyenne. Les rapports de l'inspecteur du travail et de la gendarmerie sur ce chantier permettent de bien cerner la population flottante des „cheminots“ qui se balade à travers le bassin minier lorrain et luxembourgeois de 1870 à 1914. Durant toutes ces années, il faut bien être conscient, soulignent-ils, „de la situation particulière de nos établissements sidérurgiques sur les confins d'un grand centre industriel, réparti sur quatre pays et où se rassemblent les éléments les plus hétérogènes, continuellement ballottés d'un coin à l'autre“.

La nature des travaux, notamment les travaux de nivellation, de terrassement, de fondation et de bétonnage, exige une main-d'œuvre non qualifiée et surtout flexible: „La durée des travaux est variable, vu leur nature; les travaux se font ou bien simultanément, ou bien se suivent ou se greffent les uns sur les autres; de plus l'intensité, l'extension et notamment aussi l'emplacement varient à tout moment suivant l'achèvement et l'avancement du programme, et l'effectif du personnel diffère par conséquent aussi dans la même mesure. Quant à ce dernier point, il y a lieu de tenir compte de l'époque de la saison, de la fluctuation extraordinaire des ouvriers, des difficultés du recrutement et même aussi du temps qu'il fait à certains moments.“

Mobilité et conditions de logement

Tout au long de la mise en place des nouvelles usines, le patronat s'accommode fort bien de cette main-d'œuvre brute et extrêmement mobile. Les „vagabonds“ ouvriers décrits dans les rapports de gendarmerie de 1910 sont en partie aussi le produit d'une stratégie patronale:

„Unzählige wohnungslose Arbeiter haben nun dahier Beschäftigung. Dieselben schlafen bei guter Witterung im Freien, andernfalls in benannten Kantinen, Schlafbaracken, Geräteschuppen, Zementbaracken usw. Es sind dies vorwiegend deutsche Landstreicher, deren Ab- und Zugang äußerst stark ist, da immer nach wenigen Tagen schon die Wanderlust in ihnen wieder rege wird.“

Il est rare de trouver des ouvriers conquis par le charme de baraques en bois surpeuplées. Mobilité ou stabilité de la population ouvrière sont étroitement liées aux conditions de logement proposées. La maison fait l'ouvrier, pourrait-on dire. La politique de logement du patronat peut jouer dans ce cadre un rôle décisif.

Lorsque le patronat s'efforce de stabiliser la main-d'œuvre, il consent d'abord à des efforts dans le domaine de la construction de logements. C'est notamment le cas, lorsque, une fois les usines construites, „la main-d'œuvre brute sera remplacée par l'ouvrier qualifié et spécialiste“.⁷⁾

Jean Reitz, dans son étude sur l'immigration étrangère à Differdange, a illustré le cas de l'étranger saisonnier par des exemples concrets.⁸⁾ L'exemple de l'ouvrier italien Pietro Borletta, natif de Serra San Abondio (Pesaro/Marches) est intéressant, parce que l'adresse lors de ses séjours à Differdange est connue.

Borletta arrive pour la première fois à Differdange à l'âge de 18 ans, en 1901. Il se présente alors comme journalier. Pratique courante: dès sa deuxième venue, il se déclare ouvrier d'usine. De 1901 à 1913, il repart régulièrement en Italie en octobre ou, au plus tard, pour les fêtes de Noël, pour revenir à Differdange au printemps. En étudiant les adresses indiquées, on remarque qu'il loge soit dans des cafés-pensions de Differdange ou de Niederkorn, soit dans les baraques de l'avenue Max Meier. Ses conditions de logement sont aussi provisoires que ses séjours.

Mobilité et conditions de salaire

La recherche de meilleures conditions de salaire est un autre moteur puissant de la mobilité ouvrière. Les changements fréquents d'employeurs sont liés à la variété de petites entreprises minières et à la variété de salaires (bas) proposés. A Esch, dans le quartier „Hœhl“ ou au Fond-de-Gras à Rodange, nous trouvons une multitude de petites minières distantes de quelques centaines de mètres seulement. Le recrutement se faisait ainsi par des 'crieurs de salaires' qui proclamaient leurs conditions aux mineurs et aux rouleurs d'en face.

L'exemple de Charles Lazzeri illustre bien cette mobilité à espace réduit d'une minière eschoise à une autre. Le livret d'ouvrier délivré à Villerupt le 3 octobre 1904 à l'ouvrier italien Giuseppe Romagnoli en donne un nouvel aperçu.⁹⁾ De février 1905 à juillet 1905, il travaille comme rouleur dans quatre minières différentes de Rumelange: Prince Henri (13 février-27 mars), S. A. des Hauts Fourneaux de Rumelange, Minière Hutberg (28 mars-19 avril), „Deutsch-Luxemburgische Bergwerks und Hütten AG, Grube Langengrund“ (20 avril-29 avril), Société des Mines d'Esch, Minières de Rumelange (16 mai-3 juillet).

Bien souvent, les informations ou les suggestions données par les camarades de localités proches aboutissent également à un changement d'employeur. La politique salariale menée par le patronat apparaît ainsi comme une raison supplémentaire de la mobilité ouvrière du tournant de siècle. La politique des bas salaires menée par les sociétés sidérurgiques luxembourgeoises, en s'appuyant sur le fort contingent d'ouvriers italiens non qualifiés, est notamment à l'origine de la migration d'ouvriers qualifiés luxembourgeois vers la Lorraine.

Des ouvriers à la merci de la conjoncture

A la merci de la conjoncture: l'expression vaut tant pour le patron que pour l'ouvrier. En période de bonne conjoncture économique ou en cas de travaux urgents à réaliser, le patronat fait tout pour recruter de la main-d'œuvre. Mais aux moments de crise, le patronat réagit par le licenciement d'une partie de son personnel ouvrier. Avec l'arrivée massive des immigrés italiens à partir des années 1890, ce sont avant tout ces derniers qui seront ... les premiers sur la liste des indésirables. Les Italiens et les étrangers en général, qui ne travaillent que sur base d'une autorisation de travail à renouveler périodiquement, sont en période de crise les premiers menacés par les licenciements et les plus largement concernés.

Cette pratique se prolongera d'ailleurs au-delà de la Première Guerre mondiale. Le rapport de l'inspecteur du travail sur la nationalité du personnel occupé aux hauts fourneaux, aciéries et laminnoirs pour les années 1912 et 1913 montre que la mobilité de l'ouvrier étranger n'est pas due uniquement à la saison, mais également à cette pratique de renvoi sélectif:

„La diminution de l'effectif ouvrier dû à la crise comme telle est relativement peu importante. Elle ne touche guère les ouvriers indigènes et a donné lieu en majeure partie au renvoi d'ouvriers italiens et allemands. C'est ainsi qu'au bassin d'Esch, la diminution depuis septembre a été de 2.094 ouvriers dont 1426 Italiens, 410 Allemands, 183 de diverses nationalités et seulement 75 Luxembourgeois.“^[10]

La mobilité ouvrière entre le penchant pour le travail saisonnier, entre le goût pour l'instabilité et la contrainte des facteurs économiques comme l'emploi, le chômage, le salaire, le logement. Tel est le tableau qui se dégage lorsqu'on regarde de plus près ce „melting pot“, ce fourmillement cosmopolite qui bouleverse le bassin minier luxembourgeois de 1870 à 1914.

Complexe de maisons Balezo à Differdange, quartier Fousbann, où logeaient beaucoup de Marchiggiani

(Coll. Luciano Pagliarini)



Luciano Pagliarini

Particularismes linguistiques des émigrés italiens au Luxembourg

Approche d'un phénomène

Dans son admirable roman „Mrs Haroy ou la Mémoire de la Baleine”, Jean Portante évoque quelque part le désarroi du petit émigré parti passer les vacances dans son pays d’origine. En dialoguant avec ses cousins de la péninsule, le petit Italien du Luxembourg n’arrive pas toujours à se faire comprendre. Quand il parle de „plafone” (plafond) par exemple, les cousins tiquent ... C'est vrai qu'en italien „officiel” un plafond se dit „soffitto” ...

Ce phénomène est important et constant en milieu émigré italien. Certains mots-clés, parmi les premiers appris dès le plus jeune âge, sont des termes bâtards et ne figurent dans aucun dictionnaire de la langue de Dante. Ainsi, les enfants de l’émigration italiennne au Grand-Duché, ont-

Le monde de la mine

<u>expression nouvelle</u>	<u>français ou</u>	<u>italien officiel</u>
la <i>mina</i>	mine (F)	miniera
il <i>minore</i> (rare)	mineur (F)	minatore
„mangia-blocco”	„mange-bloc”	
	[équiv. de la „gueule jaune” lorraine]	
il <i>bughetto</i>	Buggi (L)	carello
la <i>tampa a carbit</i>	Karbidsluut (L)	Lampada
il <i>cosco</i>	lampe à carbure (F)	
le <i>raie</i>	casque (F)	elmo
armore *	rails (F)	rotaie
(boiser)	armer (F)	?
la <i>candela</i> * (Stempell)	chandelle (étai)(F)	?
la <i>macino</i> (locomotive)	machine (F)	locomotiva
il <i>pacchere</i> (ou <i>bagghere</i>)	Bagger (L)	caricatore
il <i>ceffe</i>	chef (F)	capo
il <i>posore</i>	poseur (F)	?
* boisage		

ils adopté d'emblée, avec le plus grand naturel, des mots et expressions transmis oralement par leurs parents et grands-parents, mots inexistant dans l'idiome académique. En possession d'un vocabulaire spécifique unique, ils n'en mesurent la particularité, à leurs dépens d'ailleurs, qu'au contact des Italiens restés „au pays” ...

A la question: „Où travaille ton père?” (Dove lavora tuo Babbo?), on répondait le plus normalement du monde: „Sulla mina” (dans/à la mine). Or, la mine en italien véritable s'écrit miniera; le père travaillait-il à l'usine? ... ça donnait: „Lavora all'usina”, voire „alla lusina” (en Italie on disait officina).

Depuis plusieurs générations, au gré des contacts et des brassages, certains éléments des langues des pays d'accueil (luxembourgeois et français dans le cas qui nous intéresse) ont été intégrés de façon

JESUS ! MARIE ! JOSEPH !



A la pieuse mémoire

de mon bien-aimé et inoubliable époux,
notre cher fils, beau-fils, frère, beau-frère,
oncle, cousin et parrain

Monsieur Angelo ROTA

époux de Maria FELLER

décédé par accident à Differdange Thillenberg,
le 29 septembre 1965, à l'âge de 37 ans,
muni des saints sacrements de l'Eglise.

Doux cœur de Marie, soyez mon salut!

Angelo Rota, Differdange

Une des trois dernières victimes – tous les trois des Italiens – du Thillenberg

(Coll. Luciano Pagliarini)

Le monde de l'usine

l' <i>usina</i>	usine (F)	officina
le <i>cassemine</i>	caisses-à-mine	?
il <i>cocco</i>	cocke	coak
l' <i>accieria</i>	aciérie (F)	acciaieria
il <i>laminore</i>	laminoir (F)	laminatoio
la <i>schlacca</i> (prononcer „jłakka”)	Schlack (L)	?
la <i>kipa</i> (crassier)	kippen (L)	?
la <i>umpen</i> (poche à laitier)	Humpen (L)	?
il <i>portale</i>	Portal (L)	portone
il <i>buro</i>	portail (F)	
	Büro (L)	ufficio
	bureau (F)	

incongrue dans la langue maternelle des immigrants. Des néologismes sont nés, en relation souvent avec le monde du travail et la vie de tous les jours. Précisons encore une fois que ces mots étaient, dans la tête de ceux qui les utilisaient, des mots tout à fait ordinaires, normaux, comme s'ils avaient toujours existé. Tandis que très souvent, au contraire, les mots de l'italien officiel, entendus de la bouche d'Italiens d'Italie, pouvaient paraître étranges s'ils servaient à désigner des choses connues ici (au Luxembourg) dans la langue des migrants ...

Y avait-il du gâteau pour les invités? L'italien d'ici (appelons-le comme ça par commodité) offrait alors „un gattone” (en italien officiel: dolce – qui sonnait très bizarre aux oreilles d'un adepte de gattone ... qu'on pourrait traduire en français par „gros chat” ...). Un autre fait significatif caractérise ce vocabulaire nouveau: il est peu affecté par les particularismes dialectaux. Un Abruzzese prononcerà sniappa (prononcer jniappa, de „Schnapps”, eau-de-vie) de la même façon qu'un Marchiggiano ou un Friulano.

Ce métalangage, créé de toutes pièces, s'est forgé et s'est maintenu au bout d'un certain temps, grâce aussi à une sorte de vase-clos linguistique, résultat des habitudes et/ou nécessités de regroupement quasi-permanent (équipes des lieux de travail, promiscuité de logement, assemblées culturelles et de loisir, liens familiaux étroits et nombreux).

Le thème du parler des émigrants italiens mérite une étude approfondie et recoupe plusieurs champs d'investigation. Ainsi on peut supposer que le fait d'employer des expressions issues visiblement de la langue du pays d'accueil – pays du patron également, ne l'oubliions pas, ou pays de l'autochtone hostile ou méfiant – répondait inconsciemment au besoin de montrer qu'il y avait tentative d'adaptation/intégration – racines ...

Pour un ethno-philologue, il y aurait matière à explorer. Nous avons voulu poser les jalons d'une telle approche en essayant de constituer une sorte de lexique du parler des Italiens du Luxembourg.

Ci-contre, un extrait d'une liste (non-exhaustive) de quelques expressions typiques de cet idiom, recensées dans le milieu des Marchiggiani de Differdange, quartier Fousbann. À signaler que beaucoup de ces termes sont encore utilisés à l'heure actuelle, comme s'ils avaient supplplanté définitivement leurs équivalents de l'italien officiel, l'italien de ceux qui sont restés „au pays” ...

La vie quotidienne

la schniappa (prononcer „jniappa”)	Drëpp / Schnapps (L)	acquavite
il gattone	gâteau (F)	dolce
lo specche (prononcer „chpecké”)	Speck (L)	larda
un lapise (crayon)	lapis (F)?	matita

D'autres expressions existent bien entendu. Toute personne intéressée par la thématique peut évidemment apporter toute correction ou supplément d'information.

Pour ce premier volet, je tiens à remercier particulièrement Monsieur Pio Bassi et Madame Franca Castellucci, pour leur collaboration.



Eine polnische Folkloregruppe, geleitet von Frau Stenia Zapalowska, bei einer Darbietung um 1950

(Originalphoto: J. Sulkowska)

André Hohengarten

„Polonia“^[1] oder die polnische Immigration in Luxemburg im 20. Jahrhundert

Die polnische Immigration in Luxemburg begann vor Ausbruch des 1. Weltkrieges. Zuerst kamen vor allem Industriearbeiter, die aus den damals zu Österreich und Deutschland gehörenden polnischen Gebieten, hauptsächlich aus der Posener Gegend, stammten. Sie fanden Beschäftigung in der luxemburgischen Schwerindustrie.^[2]

Die Zwischenkriegszeit (1918-1939)

Jedoch erst nach dem 1. Weltkrieg begann die polnische Einwanderung in größerem Maßstabe. In den Jahren 1920-1924 kamen die sogenannten „Westfalczy“ (Westfalen), Berg- und Fabrikarbeiter aus Deutschland, hauptsächlich aus Westfalen, daher der Name, die auf Grund des Artikels 91 des Versailler Friedensvertrages sich für Polen entschieden hatten. Aus diesem Grunde mußten sie bis zum 1. August 1925 Deutschland verlassen haben. Wegen der schwierigen Wirtschaftslage in der Heimat, die am 11. November 1918 wieder unabhängig geworden war, begaben sich viele dieser Polen mit ihrer Familie in die Nachbarländer Belgien, Frankreich,

Holland und Luxemburg.^[3] Vor allem aber boten die Hüttenindustrie und der Bergbau Arbeit. So fehlten im Jahre 1928 besonders in den Eisenhüttenwerken und im Bergbau etwa 25.000 Arbeitskräfte. Daher waren die polnischen Zentren in Esch/Alzette und Umgegend sowie westlich von Luxemburg zu finden.^[4]

In Luxemburg trafen auch, meistens illegal, polnische Arbeiter aus Frankreich und Belgien ein, die hier bessere Lebensbedingungen suchten. Es wird angenommen, daß sich damals insgesamt etwa 5000 Polen in Luxemburg niederließen.^[5]

Die große Wirtschaftskrise der dreißiger Jahre verschonte auch die luxemburgische Stahlindustrie nicht. Angesichts der aufkommenden Arbeitslosigkeit erließen die Landesbehörden eine Reihe von Vorschriften zur Einschränkung der Einwanderung und Beschäftigung von Ausländern. Dies erklärt sicher die geringe polnische Immigration während der Jahre 1932-1936. Seit dem Jahre 1932 begann die luxemburgische Regierung auch, eine sehr große Anzahl Ausländer in ihre Heimat zurückzuschicken.

Die Folge davon war ein sehr starker Rückgang der im Großherzogtum lebenden Ausländer. Dies galt auch für die Polen. Damals hörten die polnischen Kolonien in Differdingen, Rümelingen, Rodingen und Düdelingen fast auf zu bestehen. Nur im größten polnischen Zentrum, in Esch-Alzette, blieben noch etwa 1000 Personen (1931).^[6]

Nach dem Weltwirtschaftsaufschwung erschienen die nächsten Ausländertruppen, darunter auch Polen, in Luxemburg. Weil die luxemburgische Schwerindustrie stärkere finanzielle Anreize bot als die Landwirtschaft, kam es zu einer starken Abwanderung der landwirtschaftlichen Arbeitskräfte. Im Jahre 1926 begann daher die Fédération des Associations Agricoles in Luxemburg mit den polnischen Vertretungen in Paris und beim Völkerbund in Genf über die Verpflichtung von 500 polnischen Landarbeitern/innen mit Vertrag auf Zeit nach Luxemburg zu verhandeln^[7], wobei sie offensichtlich das französische Beispiel befolgte.^[8]

Die ersten trafen im Jahre 1928 in Luxemburg ein. Im Mai dieses Jahres nahm die luxemburgische Landwirtschaft 58 Polen (43 Männer und 15 Frauen) auf. Die nächste Gruppe polnischer Landarbeiter umfaßte 51 Personen (20 Männer und 31 Frauen).^[9]

Die größte Nachfrage an Landarbeitern erfolgte jedoch nach dem Jahre 1936. Dafür gab es mehrere Ursachen. Nach der großen Wirtschaftskrise erfolgte ein schneller Aufschwung der luxemburgischen Industrie, die wegen ihrer starken finanziellen Anreize zahlreiche luxemburgische Landarbeiter anzog. Fast um dieselbe Zeit führten Deutschland und Italien eine neue Militärgesetzgebung ein, in deren Folge viele Landarbeiter dieser Länder gezwungen wurden, Luxemburg zu verlassen.^[10] Ein großer Mangel an Landarbeitern stellte sich ein, so daß die luxemburgische Bauernkammer mit Polen einen offiziellen Vertrag abschloß, der die Einwanderung von etwa 1000 polnischen Arbeitern vorsah. Die luxemburgische Rekrutierungskommission warb besonders in Großpolen (Wielkopolski) in den Kreisen Ostrów, Kepno, Krotoszyn und Konin. Eine erste Auswahl von 428 Personen erfolgte im Jahre 1937 in Kepno und Ostrów. Die nächste Gruppe umfaßte 520 Männer und Frauen.^[11]

Im Zeitraum von 1930-1938 reisten 1384 Personen aus Polen nach Luxemburg, dagegen kehrten 274 Personen von Luxemburg nach Polen zurück. Es blieben damals also 1110 Personen in Luxemburg. Die meisten Einwanderer, hauptsächlich Landarbeiter, kamen jedoch in den Jahren 1937-1938.^[12] Noch am 24. oder 25. Februar 1939 trafen 299 Landarbeiter/innen in Luxemburg ein.^[13] Die materielle Lage der Polen in Luxemburg war günstiger als z.B. im benach-

barten Belgien oder Frankreich. Aus diesem Grunde dürften auch, neben den offiziellen Einwanderern, illegale polnische Einwanderungen in Luxemburg erfolgt sein.^[14]

Neben den polnischen Land- und Industriearbeitern, vorwiegend aus der Posener Gegend, kamen auch polnische Juden nach Luxemburg, zuerst als Erwerbsimmigranten, nach 1933 immer häufiger als rassistisch Verfolgte aus Deutschland und Österreich. Es waren das vorwiegend kleine Händler und Handwerker, die ihre Ware auf den Märkten verkauften. Weil diese Erwerbsmöglichkeit in Luxemburg verboten war und weil diese Leute keine beständige Aufenthaltsgenehmigung erhielten, verließen viele das Großherzogtum, um sich in andere Länder, vor allem in die Vereinigten Staaten von Amerika und Palästina, zu begeben.^[15] Nach einer Zusammenstellung der luxemburgischen Verwaltungskommission vom 9. November 1940 gab es 480 polnische Juden in Luxemburg. Davon waren aber nur mehr 135 im Lande, die anderen waren offensichtlich vor dem deutschen Einfall geflüchtet.^[16]

Es wird angenommen, daß vor Ausbruch des 2. Weltkrieges (1939) insgesamt etwa 1500 Polen, vorwiegend Landarbeiter/innen, in Luxemburg lebten.^[17]

Die Kriegszeit und ihre Folgen (1939-1947)

Der Ausbruch des 2. Weltkrieges unterbrach die polnische Erwerbsimmigrationswelle. Bereits im September und Oktober 1939 versuchten etwa 200 Polen, sich nach ihrer Heimat durchzuschlagen. Viele von ihnen wurden im Deutschen Reich festgehalten, der Zwangsarbeit zugeführt oder in Lagern interniert.^[18]

Viele Polen aus Luxemburg, vor allem alleinstehende Männer, begaben sich, wegen der Neutralität des Großherzogtums, heimlich nach Frankreich, um in die dort von General Wadysaw Sikorski gebildete polnische Legion einzutreten. Bis zum Frühjahr 1940 meldeten sich insgesamt etwa 2000 Polen aus Belgien, Holland und Luxemburg in Frankreich.^[19] Sie teilten das Los der polnischen Soldaten im Westen.^[20]

Während des Krieges verschleppten die Nazis eine unbekannte Anzahl Polen aus Luxemburg nach Deutschland. Die polnischen Juden erlitten das gleiche Schicksal wie ihre anderen Glaubensbrüder in Luxemburg.^[21]

Im Sommer 1943 richteten die Nationalsozialisten auf dem beschlagnahmten Gut des luxemburgischen Schriftstellers französischer Sprache Marcel Nappeneij in Bofferdingen (Lorentzweiler) das Lebensbarn-Heim „Moselland“ ein. Dorthin wurde seit Juli 1943 eine unbekannte Anzahl entführte polnische Kinder gebracht, die zwangseingedeutscht werden sollten. Infolge des alliierten Vormarsches wurde das Heim in das Lebensborn-Lager in Steinhöring (Bayern) evakuiert, das Ende April 1945 von den Amerikanern befreit wurde.^[22]

Für das Jahr 1943 wurde die polnische Kolonie in Luxemburg mit etwa 1000 Personen angegeben. Im Lande tauchten dann vorwiegend polnische Zwangsarbeiter auf.^[23] Nach den Angaben des Ministeriums für Arbeit und Sozialfürsorge der polnischen Exilregierung in London gab es im Jahre 1944 2000 polnische Emigranten in Luxemburg.^[24]

Nach der Befreiung Luxemburgs begann im März 1945 die polnische Exilregierung in London mit der Werbung von polnischen Freiwilligen.^[25] Über den Erfolg dieser Aktion ist nichts bekannt. Nach der deutschen Kapitulation stellte sich dann die Frage der Rückkehr dieser Freiwilligen nach Luxemburg. Nur zögernd stellte die luxemburgische Regierung die notwendigen Genehmigungen

mit der Auflage aus, daß die Betroffenen in der Landwirtschaft arbeiten. Für das Jahr 1946 dürften es etwa ein Dutzend Personen gewesen sein.^[26]

Für die Polen komplizierte sich die politische Lage noch, als am 21. Juli 1944 das kommunistische Polnische Komitee der Nationalen Befreiung, besser bekannt als „Lubliner Komitee“, als Gegengewicht zur bürgerlichen Londoner Exilregierung gegründet wurde. Aus diesem Komitee entstand am 28. Juni 1945 die erste polnische Nachkriegsregierung in Warschau.^[27]

Kurz nach Kriegsende befanden sich vorübergehend mehrere tausend Flüchtlinge aus Deutschland und sogenannte „Heimatlose Ausländer“ (DPs oder Displaced Persons)^[28] in Luxemburg. Anfangs hielten sich polnische Flüchtlinge illegal und unorganisiert im Lande auf. Erst im Jahr 1949 unterschrieb Luxemburg einen Vertrag mit der Internationalen Flüchtlingsorganisation IRO (International Refugee Organisation), auf Grund dessen 77 polnische DPs sich in Luxemburg niederließen, wo sie in der Landwirtschaft arbeiten mußten. Die meisten jedoch blieben nicht lange, sondern emigrierten nach Kanada, den Vereinigten Staaten von Amerika, Australien und Großbritannien.^[29]

Nach den offiziellen Statistiken waren noch im Jahre 1955 45, im Jahre 1956 87, im Jahre 1957 90, im Jahre 1958 37, im Jahre 1959 37 und im Jahre 1961 27 polnische Landarbeiter/innen in Luxemburg beschäftigt.^[30]

Am 24. September 1945 unterzeichneten Polen und Luxemburg einen Repatriierungsvertrag, der die Heimführung der Deportierten, Umgesiedelten und Kriegsgefangenen der beiden Seiten erleichtern sollte.^[31] Die Aktion zeigte eine gewisse Wirkung. Ein Teil der Polen, in erster Linie Nachkriegsflüchtlinge, kehrten in die Heimat zurück.^[32]

Im März 1947 befanden sich 40 Polen aus Schlesien, Pommern und der Posener Gegend, die, ähnlich den Luxemburgern, von der Wehrmacht zwangsrekrutiert worden waren, als deutsche Kriegsgefangene in Luxemburg und warteten auf ihre Repatriierung. Insgesamt wurden im Jahre 1947 153 Polen, davon 27 ehemalige Soldaten der Wehrmacht, nach Polen überführt. Am 7. Mai 1948 gab es noch 8 Anwärter, 5 Männer und 3 Frauen, für die Rückkehr.

Damals schätzte das polnische Konsulat in Brüssel, das auch für Luxemburg zuständig ist, die polnische Kolonie in Luxemburg auf höchstens 1200 Personen, die sowohl aus politischen wie auch aus wirtschaftlichen Gründen nicht ins kommunistische Polen zurückkehren wollten.^[33]

Die Nachkriegszeit (1947-1994)

Nach Ende des 2. Weltkrieges zählte die polnische Gemeinschaft in Luxemburg etwa 1500 Personen. Nach Angaben aus dem Jahre 1947 besaßen 1314 Ansiedler (716 Männer und 598 Frauen) die polnische Staatsangehörigkeit.^[34]

Nachdem der „Eiserne Vorhang“ über Osteuropa niedergegangen war, gelang es nur sehr wenigen Polen, sich nach Luxemburg durchzuschlagen. Dagegen wanderte in den fünfziger Jahren ein Teil der Nachkriegsflüchtlinge in die Vereinigten Staaten von Amerika, nach Kanada und Australien aus,^[35] so daß die Zahl der Polen rückläufig war.

Eine gewisse Änderung trat ab 1971 ein, als polnische Spitzensportler, durch Kontrakte auf Zeit, nach Luxemburg, als Trainer oder Spieler verpflichtet wurden. Namen wie Janusz Radziwonka (Tennis), Andrzej Perka (Basketball), Krzysztof Jozefowicz (Basketball), Bogdan Maniewski

(Tennis), Henryk Cegielski (Basketball) und Josef Nowara (Fechten) wurden bald in den Sportlerkreisen gut bekannt. Die meisten blieben aus politischen und wirtschaftlichen Gründen in Luxemburg.^[36]

Das polnische Generalkonsulat in Brüssel schätzte 1979, daß 1500 Personen polnischer Nationalität oder polnischer Abstammung sich in Luxemburg aufhielten.^[37] In den Jahren 1980-1981 wurde diese Gemeinschaft durch eine kleine Gruppe aus Polen verstärkt.^[38]

Eine ganz andere, aber kleinere Immigration begann 1979, als die staatliche polnische Fluggesellschaft LOT ein Büro in Luxemburg eröffnete, das aber bereits drei Jahre später Sparmaßnahmen zum Opfer fiel. Erfolgreicher dagegen war die Niederlassung der am 21. Juni 1979 gegründeten polnischen Bank Handlowy International S.A. in Luxemburg,^[39] die neben einem kleinen polnischen Stammpersonal beständig Praktikanten/innen aus Polen beschäftigt und ausbildet.

Nach der Verhängung des Kriegsrechts in der Nacht zum 13. Dezember 1981 über Polen ergoß sich eine neue polnische Emigrationswelle über Westeuropa.

Damals nahm Luxemburg im Juni 1982 offiziell politische Flüchtlinge auf, die über Österreich ins Land kamen.^[40]

Etwa Mitte der achtziger Jahre begannen einige durch eine Ausreisegenehmigung privilegierte Polen/innen als illegale Helfer bei der dreiwöchigen Weinlese an der luxemburgischen Mosel zu arbeiten. Nach Beginn des Demokratisierungsprozesses in Polen im Jahre 1989 nahm ihre Zahl beträchtlich zu. Inzwischen wurde ihre kurzfristige Beschäftigung auch administrativ geregelt, so daß bereits im Jahre 1992 647 zeitbefristete Arbeitsgenehmigungen an Polen erteilt wurden.^[41] Dagegen ist es für die Polen sehr schwierig, eine längere Aufenthalts- und Arbeitsgenehmigung in Luxemburg zu bekommen.

Nach dem 2. Weltkrieg verschob sich das polnische Siedlungsgebiet langsam aus dem Industriebereich Esch-Alzette nach der Hauptstadt Luxemburg, wo besonders die neuere Immigration sich niederließ.^[42]

Als bester Zusammenhalt für die Polen in Luxemburg erwies sich bisher die Polnische Katholische Mission in Luxemburg. Trotzdem unterliegt diese Gemeinschaft wegen der kleinen Anzahl und des zu geringen Zustroms aus der Heimat einem schnelleren Integrations- und Assimilationsprozeß als z.B. die polnischen Gemeinschaften im benachbarten Belgien oder Holland.

Souvenirs de temps cléments: Mme Tolly, née Globa (mère de Boris Tolly, directeur général de l'usine de Rodange) et Nicolas Globa, son frère. Nicolas Globa qui porte l'habit de chambellan du Tsar était artiste-peintre et fondateur de l'Ecole des arts appliqués de Moscou. Un de ses tableaux représente l'usine de Rodange aujourd'hui disparue et est exposé en la mairie de Pétange.

(Coll.: Mme Lena Tolly)



Antoinette Reuter

Des „Russes blancs” au Luxembourg

L'effondrement en 1917 de la monarchie tsariste et l'établissement du régime communiste a poussé de nombreux Russes en exil. La majorité d'entre eux se sont installés en Allemagne, en France et aux Etats-Unis. Dans les années 1920-30, plusieurs centaines de réfugiés russes sont également arrivés au Grand-Duché, grâce aux passeports „Nansen” créés en 1922 par la „Société des Nations”⁽¹⁾.

Une immigration à caractère essentiellement politique et militaire

En comparaison avec d'autres immigrations, celle des Russes offre des caractères bien spécifiques. Il s'agit d'une immigration politique. Elle n'est pas mue à l'origine par des difficultés économiques, mais par le refus de prêter allégeance au nouveau système politique. La fidélité au régime tsariste et à diverses valeurs qu'il incarnait, notamment la religion orthodoxe, en sont le motif

essentiel. Certains réfugiés sont également victimes des déplacements de frontières opérés par le traité de Brest-Litovsk. En retournant dans leur région natale, ils auraient dû changer de nationalité⁽²⁾.

L'immigration russe d'après la Première Guerre mondiale a d'autre part un caractère fortement militaire. Des officiers et sous-officiers de l'ancienne armée tsariste en constituent le noyau central. D'autre part, l'élément masculin prédomine, même si par étapes des familles ont pu être reconstituées.

Ces réfugiés ont rejoint l'Europe occidentale par diverses voies

– Certains prisonniers de guerre du front de l'Est ont été déportés en Allemagne ou dans les pays occupés par les Allemands – dont également le Grand-Duché ou la Lorraine pour y travailler

Tel est le cas de Joram Tedschwilli, né à Tiflis en 1893 établi à Wiltz. Après avoir épousé à Esch/Alzette une jeune fille de Niederwiltz en 1921, il s'installe dans la ville natale de son épouse et y exerce le métier de menuisier.

– D'autres sont des anciens des deux brigades russes déléguées sur le front occidental par le tsar, afin d'y combattre en Lorraine et en Champagne⁽³⁾. Surpris par la chute de la monarchie, ils ont été nombreux à rester en France française. Ils embauchent du travail dans les mines et la sidérurgie du Nord et de Lorraine ou se rabattent sur Paris. Certains trouvent également le chemin du Grand-Duché.

Le bureau de la population de la ville de Dudelange enregistre ainsi pour les années 1920-25, la venue par petits groupes de deux ou trois Russes qui s'embauchent dans la sidérurgie. Il en va de même à Rumelange et Esch/Alzette⁽⁴⁾.

– La grande majorité des Russes qui s'établissent au Grand-Duché sont toutefois des rescapés des „armées blanches“ (monarchistes) qui ont combattu les „Rouges“ (communistes) en Crimée ou en Ukraine sous les ordres des généraux Dénikine et Wrangel. Voyant leur cause perdue, ils se sont réfugiés par milliers par la Mer noire vers le royaume de Bulgarie ou la Turquie⁽⁵⁾. Dans des camps de fortune les réfugiés restaient dans l'attente des événements qui allaient suivre. La plupart croyaient à un retour prochain de la situation et un retour en Russie. Au fil des ans, certains se sont toutefois rendu compte que les événements ne tourneraient pas dans la direction escomptée de sitôt. Aussi acceptaient-ils des offres d'emploi venant de tous horizons.

Les colonies de Wiltz et de Mertert

En 1926, la société Ideal-Lederwaren de Wiltz, qui employait à cette époque un millier de personnes, manquait de bras. La conjoncture battait son plein. Ses offres d'embauche ont abouti aux camps de réfugiés russes en Bulgarie. Par petits groupes environ 120 réfugiés acceptèrent de se rendre à Wiltz, certains en compagnie de leurs familles. Selon des témoins oculaires, le dernier „contingent“ se présentait en septembre 1929, „toujours en formation impeccable comme une armée en manœuvre“⁽⁶⁾.

La majorité des Russes célibataires logeaient dans la „cantine Ideal“, un vieux bâtiment de la „Simonsmillen“, situé au bord de la rivière. Les habitants de Wiltz désignaient cette bâtie, démo-

lie lors de l'élargissement d'Eurofloor en 1990, par le terme peu flatteur de „Russebud”. Les familles russes s'installaient plutôt chez l'habitant.

Les réfugiés avaient aménagé au rez-de-chaussée de la cantine Ideal une chapelle orthodoxe et un petit théâtre doté d'une scène. Nombre d'entre eux étaient en effet des musiciens accomplis. Ils avaient non seulement fondé une chorale, mais encore un orchestre de balalaïkas qui se produisait également en dehors de Wiltz. C'est cette passion pour la musique qui finit par rapprocher les Russes de la population autochtone. Les réfugiés prenaient en effet peu à peu part aux activités de la Philharmonie et des autres sociétés de musique locales. Vladimir Chacine dirigeait même la société des mandolines „les Bons Amis”.

Comme la musique, le sport servait également de passerelle. Les Warlamoff et Koutenko renforçaient le football-club „Gold a raut”, A partir de 1935, la colonie russe de Wiltz subissait les revers de la conjoncture économique, l'Ideal licencioit. Aussi, une trentaine de réfugiés menacés de chômage partaient vers le Paraguoy, dotés d'un pécule de voyage par les autorités luxembourgeoises. Une quinzaine de personnes allait grossir les rangs de la colonie de Mertert qui s'étoit formée dans les années vingt autour de la firme Cérabati de Wasserbillig.

Cette firme logeait ses ouvriers russes dans quatre maisons contiguës à Mertert, connues à ce jour comme la „Russekolonie”. Les conditions de vie de ces immigrés étaient précaires. Néanmoins, ils avaient installé dans l'une des maisons (37, rue de la Moselle) une chapelle orthodoxe desservie par Eugène Trestchine. Cet ancien de Wiltz avait porfait ses études pour devenir prêtre orthodoxe. S'y trouvait également une petite bibliothèque choyée religieusement, car les livres russes étaient une denrée rare au Luxembourg. L'immigration de Mertert, plus familiale, avait tendance à se replier sur elle-même. Il y avait moins de contacts avec la population locale qu'à Wiltz. La deuxième génération de Mertert, formée à l'école luxembourgeoise, a massivement quitté la colonie pour se rapprocher de son travail ou se marier.

Dans les années cinquante, plusieurs jeunes continueront également le périple en émigrant aux Etats-Unis ou au Canada. Le cimetière russe de Mertert avec ses inscriptions en écriture cyrillique et ses croix typiques capte toutefois le reflet des anciens de la colonie. „Du cortège des ombres non visible est la fin.”^[7]

Les Russes qui avaient trouvé du travail dans le bassin minier ne formaient pas de colonies. Côttoyant de multiples autres immigrations, ils se fondaient dans la masse. Toutefois leurs nombre est loin d'être négligeable. A Dudelange, ils représentent entre 90 et 100 personnes dans les années vingt.

A Rodange/Athus, un regroupement s'était opéré à l'initiative d'un des leurs, M. Boris Tolly (1896-1946), ingénieur ayant fait carrière dans la sidérurgie. M. Tolly qui avait été au service de la société métallurgique Ougrée-Marihaye à Lipetsk en Russie exerçait la fonction de directeur technique à Rodange, usine qui appartenait au même groupe industriel. Exerçant d'importantes responsabilités il s'est montré secourable envers ses compatriotes moins chanceux. La colonie russe de Luxembourg en garde un souvenir ému.^[8]

Les enfants et petits-enfants des „Russes blancs” se sont aujourd'hui totalement intégrés à la société luxembourgeoise. L'église orthodoxe russe de Luxembourg, desservie par le Père S. Poukh, un représentant de la deuxième génération de Mertert, est aujourd'hui la trace la plus visible de cette immigration^[9].



Der Schriftsteller Karl Schnog, welcher im Oktober 1933 nach Luxemburg flüchtete, war Ansager und Vortragskünstler in verschiedenen Varietés in der Hauptstadt und veröffentlichte Artikel in der AZ und im „Escher Tageblatt“

Serge Hoffmann

Deutsche politische Flüchtlinge in Luxemburg während der 30er Jahre

Nur wenige Wochen nach der Machtergreifung Hitlers (Januar 1933) wanderten zahlreiche Flüchtlinge in die Nachbarländer (so auch nach Luxemburg) aus. Die Judenverfolgungen in Deutschland (seit April 1933), die Festnahme zahlreicher oppositioneller Politiker und Gewerkschaftler (Mai/Juni 1933) sowie die Gleichschaltung des gesamten Kulturlebens in Deutschland (Mai 1933) waren Anlaß für diese Massenauswanderung. Die luxemburgische Regierung, ebenso wie die Nachbarregierungen, stand jedoch gegenüber diesem Flüchtlingsproblem vor einem regelrechten Dilemma: Einerseits war sie mit der

Wirtschaftskrise konfrontiert und mußte deshalb vorrangig auf die einheimischen Arbeitnehmer Rücksicht nehmen, andererseits sah sie sich jedoch aus humanitären Gründen veranlaßt, die Flüchtlinge wenigstens für eine begrenzte Zeit im Lande aufzunehmen.

Die ersten nach Luxemburg einwandernden deutschen Juden wohnten entweder bei der Familie oder wurden von der jüdischen Hilfsgemeinschaft (ESRA) aufgenommen, in der Hoffnung, vielleicht eines Tages wiederum in ihre alte Heimat zurückkehren zu können. Als die Situation sich jedoch in Deutschland dramatisch verschlechterte, versuchten die meisten Flüchtlinge, so schnell wie möglich ins Ausland, besonders nach Amerika, auszuwandern.

Die meisten Exilanten ließen sich in Luxemburg-Stadt nieder, wo sie sich in verschiedenen lokalen regelmäßig trafen. Einer dieser Treffpunkte für antifaschistische Emigranten, ob Sozialdemokraten, Kommunisten, Gewerkschaftler oder Juden, war die Buchhandlung von Lily Marx, wo auch Flugblätter der „Roten Hilfe“ hergestellt wurden.

Nach der Wiederangliederung des Saarlandes an das Deutsche Reich (Januar 1935) und der Einführung der Nürnberger Rassengesetze (September 1935) nahm der Flüchtlingsstrom nach Luxemburg wieder drastisch zu. Von den 2.597⁽¹⁾ nach der Saarabstimmung nach Luxemburg ausgewanderten Reichsdeutschen (unter ihnen besonders zahlreiche Politiker, Schriftsteller, Künstler und Gewerkschaftler), befanden sich 651 Juden⁽¹⁾, von denen jedoch nur die Hälfte (304)⁽¹⁾ eine Aufenthaltsermächtigung erhielten. Während in den Jahren 1936 und 1937 der Flüchtlingsstrom abnahm, führte das Jahr 1938 wieder zu einem spektakulären Anstieg der Flüchtlinge. Diesmal waren der „Anschluß“ Österreichs an Deutschland (März 1938) sowie die Judenpogrome der „Reichskristallnacht“ (November 1938) ausschlaggebend für diese Massenauswanderung.

Ausländerfeindlichkeit und Antisemitismus

In den Jahren 1938/39 meldeten sich 1135⁽²⁾ jüdische Flüchtlinge in Luxemburg an, derweil der Justizminister, laut einer Vereinbarung mit dem jüdischen Konsistorium, über 1000⁽³⁾ Flüchtlinge den Aufenthalt in Luxemburg zusicherte. Trotzdem nahm die Zahl der illegal eingewanderten Flüchtlinge ständig zu. Um der Lage Herr zu werden, ergriff die Regierung daraufhin drastische Maßnahmen: Im März 1938 wurden 50 illegal eingewanderte österreichische Juden zurück nach Deutschland gebracht, während im August desselben Jahres noch weitere 306 Emigranten das Großherzogtum verlassen mußten. Ein Sturm der Entrüstung brach daraufhin bei verschiedenen Presseorganen aus (so z.B. bei der „Neuen Zeit“ und der „Zeitung“), welche gegen diese unmenschliche Vorgehensweise aufs schärfste protestierten.

Die Angst um die Arbeitsplätze sowie der ständig zunehmende Flüchtlingsstrom führten in Luxemburg zu einer Welle von „Ausländerfeindlichkeit“ und „Antisemitismus“, die besonders von verschiedenen nationalistischen und rechtsextremistischen Gruppierungen und Presseorganen angeheizt wurde.

Neben dem stark nationalistisch und populistisch orientierten „Volksblatt“, dessen Herausgeber Léon Müller ein Anhänger des belgischen „Rexismus“ war, gab es ebenfalls das sehr stark antisemitisch orientierte „National-Echo“, welches von der „Luxemburger National-Partei“⁽⁴⁾ herausgegeben wurde. Diese Zeitung, welche am 14. November 1936 zum erstenmal erschien, wurde zeitweise gratis in den Kaffeehäusern verteilt. Sie mußte jedoch 1937 ihr Erscheinen aus finanziellen

Ursachen einstellen. Zwei Jahre später jedoch konnte die „Luxemburger National-Partei“ ihre antisemitische Hetzkampagne, dank der von Emmanuel Cariers neu gegründeten Zeitung „Luxemburger Freiheit“, weiterführen.

Ganz bestimmt spielten auch die deutschen Naziorganisationen, welche seit 1933 in Luxemburg tätig waren, eine führende Rolle bei diesen antisemitischen Machenschaften. Doch auch alle größeren Luxemburger Zeitungen erkannten die Gefahr einer möglichen „Überfremdung“ und forderten Maßnahmen zum Schutze der inländischen Arbeitskraft.

Deutsche Exilanten in Luxemburg

Die meisten Flüchtlinge verfügten über kaum ausreichende, finanzielle Mittel, weil sie Hals über Kopf ihre Heimat hatten verlassen müssen.

Schriftsteller und Künstler

Da sie im Großherzogtum Luxemburg wegen der anhaltenden Wirtschaftskrise keine Arbeitsermächtigung erhalten konnten, wandten sich viele von ihnen dem Journalistenberuf zu (in dem es keiner Arbeitsermächtigung bedurfte) und publizierten regelmäßig Beiträge in luxemburgischen und ausländischen Zeitungen (so z.B. Karl Schnog; Walther Victor; Maria Gleit; Paul Walter Jacob, Paul Scholl; Max Reinheimer; Johannes Hoffmann; Rudolf Bamberger; Bruno Granichsstädten ...)

Weitere Schriftsteller weilten nur für kurze Zeit in unserem Lande und hielten Vorträge: So z.B. Alfred Kerr, Alexander Roda Roda, Alfred Stern oder Klaus Mann. Allgemein konnte man feststellen, daß im Gegensatz zu den von der „Gedelit“ (Gesellschaft für deutsche Literatur) abgehaltenen Veranstaltungen die Vorträge der Exil-Schriftsteller einen regen Publikumserfolg kannten.

Einigen Exil-Schriftstellern widmete Aline Mayrisch, die Witwe des früheren Arbed-Direktors Emile Mayrisch, ein besonderes Augenmerk. In ihrem Schloß in Colpach hieß sie nicht nur zahlreiche deutsche Schriftsteller willkommen, sondern gewährte ihnen ebenfalls, im Notfall, finanzielle Unterstützung. So weilte die bekannte deutsche Schriftstellerin Annette Kolb einige Zeit bei ihrer Freundin Aline Mayrisch de St-Hubert, bevor sie Luxemburg in Richtung Frankreich verließ.

1934 gründeten etwa 10 deutsche Künstler und Journalisten, welche in Deutschland Berufsverbot hatten, eine Theatergruppe in Luxemburg. Leiter dieser Truppe, welche den Namen „Die Komödie“ führte, war Walter Eberhard. Ihren ersten Auftritt hatte die Schauspielergesellschaft am 7. Oktober 1934 in Wasserbillig, wo das Publikum ihr einen brausenden Applaus entgegenbrachte. Der ausgezeichnete Ruf dieser professionellen Theatergruppe hatte sich rasch im Großherzogtum verbreitet und so trat die „Komödie“ in fast allen größeren und kleineren Gemeinden Luxemburgs auf.

Ebenso trat das literarisch-antifaschistische Kabarett „Die Pfeffermühle“, welches 1933 von Erika und Klaus Mann in München gegründet wurde, mehrmals in Luxemburg auf (1935; 1936), wo es riesigen Beifall erntete.

Für das Großherzogtum waren die Auftritte der „Pfeffermühle“ kulturpolitisch und ideologisch wichtig: „als herausragendes Gegenstück zu den mehrfachen Veranstaltungen der Gedelit ..., als prinzipielle Warnung vor dem Faschismus, ... als Abende der nationalen und internationalen antifaschistischen Solidarität“.^[5]

Politiker und Gewerkschafter

Neben den zahlreichen deutschen Schriftstellern, Journalisten und Künstlern, welche sich in Luxemburg niederließen, gab es ebenfalls mehrere führende deutsche Politiker [Georg Reinbold und Wilhelm Sollmann (SPD); Heinrich Imbusch (Zentrum); Hugo Eicker, Willy Gräfe und Tony Reis (KPD)] und Gewerkschafter (Fritz Dobisch; Max Bock; Willi Eichler; Wilhelm Solzbacher; Fritz Kuhnen), die in Luxemburg zeitweilig eine neue Heimat fanden.

Die meisten von ihnen waren nach der Saarabstimmung nach Luxemburg geflüchtet und verdienten sich ihren Unterhalt, indem sie Beiträge in luxemburgischen und ausländischen Zeitungen veröffentlichten. Auch leiteten sie von hier aus den Widerstand gegen Hitler-Deutschland und wurden dabei tatkräftig von Luxemburger Politikern und Gewerkschaftern unterstützt.

Allgemein kann man festhalten, daß Luxemburg für die meisten deutschen und staatenlosen Exilanten nur ein Durchreiseland auf dem Wege nach Übersee war.

Die Nähe Deutschlands, die schwierige Wirtschaftssituation in Luxemburg während der dreißiger Jahre, die auflodernde „Fremdenfeindlichkeit“ sowie die von der Luxemburger Regierung ergriffenen Maßnahmen zur Kontrolle der Einwanderung führten dazu, daß die meisten Emigranten sich nicht definitiv in Luxemburg niederließen, sondern so schnell wie möglich versuchten, ihr Heil im Ausland zu finden. Zahlreiche Flüchtlinge konnten jedoch nicht rechtzeitig ein Visum nach Amerika erhalten und flüchteten, beim Einmarsch der deutschen Truppen, über die französische Grenze. Einzelne jedoch wurden von den Nazis überrascht und von der Gestapo verhaftet.

Kulturell gesehen war der Aufenthalt zahlreicher deutscher Künstler und Schriftsteller in den dreißiger Jahren für unser Land etwas Einmaliges: Noch nie erreichte das breitgefächerte Kulturangebot in Luxemburg ein so hohes Niveau. Auch legte der antifaschistische Widerstand deutscher Emigranten in Luxemburg den Grundstein für gute nachbarschaftliche Beziehungen zwischen Luxemburg und der Bundesrepublik Deutschland nach dem Kriege.

Luxemburger Katholik!

Der größte Feind Deiner Religion ist der Jude!

Der jüdische (sogenannte russische) Kommunismus — 80% aller kommunistischen Führer sind Juden — hat in Rußland die Kirche ausgerottet und 2000 Priester gemordet.

In Spanien ist der jüdische Kommunismus am Werk, Kirchen zu zerstören und Priester abzuschlachten.

Bekämpfe diese feige Mordrasse mit dem Mittel, das Du in der Hand hast.

Kaufe nicht beim Juden.

Luxemburger wehre Dich!

Wer ist Herr im Hause?

Werft den Juden raus. —

Wo er einmal festgesessen,

Hat er stet sich vollgefressen.

Kauft nicht beim Juden!

Ons „Tageblatt“, am Gegepdéhl
Höc siels de Judd verdré degt
Datt ass seng Pflichtl och o'lléhli
Sous wär ei cletch erlédegt.

Tracts distribués à Luxembourg en 1939

[Archives National Luxembourg, J 75/36]

Lucien Blau

L'immigré et le réfugié dans le discours de l'extrême-droite luxembourgeoise

L'industrialisation de la société luxembourgeoise a été mal vécue par l'extrême-droite luxembourgeoise parce qu'elle a introduit un mode de travail et de vie nouveau et parce qu'elle est synonyme d'immigration.

Cette immigration est dépeinte comme une menace pour l'âme, les traditions luxembourgeoises par le journal „D'Natio'n“ de la „Letzeburger Nationalunion“ fondée en 1910 par Lucien Koenig. Ce mouvement qui prône un nationalisme fermé, s'inspire fortement de l'idéologie du nationalisme intégral de Maurice Barrès.

Ainsi en 1920, traitant de l'industrialisation et de l'immigration, la „D'Natio'n“ dressait un tableau sombre de la situation dans le bassin minier, où les Luxembourgeois de souche seraient menacés de perdre leur identité culturelle par une culture étrangère qui balayerait les us et coutumes luxembourgeoises. Si l'on voit d'un mauvais œil les contacts entre Luxembourgeois et étrangers, si l'on dénonce les mariages mixtes, la ségrégation spatiale des étrangers par contre est vue comme un bien: „Vir 25-30 Jor wor eise Minettsbassin läng net eso' bewunnt we' elo, den Dre'er vun enger gudder letzebuergescher Kultur. So bal de' escht Galerien ugeloagt worn, an de' escht Buggien an de Biereg gerullt sinn, huet séch e gro'sse Mangel un Aarbesichtskräften bemirk-

bar gemét. Bis heihin hate mir èng gudd durchwés Baurebevölkerung de' gudd letzeburgesch wor. Mè so'bal Schmelze gebaut go'wen an den Zo'zog vu Friemen agesat huet, gow lües a lües dem letzeburger Stack de Buudem entzunn. De' friem Elementer, de' séch hei an de gro'ssen Zentren agenescht, hun och d'Mane'eren an d'Gebraicher aus hierer Hémecht matbruocht. Vun alle letzeburgesche Gebraicher ass eis neischt weider bliwen, we' eis traditionnell Kirmessen, an op desem an dém Duref èng Pressessio'n aus âler Zeit. Alles musst dem Neien, dem Frieme Plätz mân; so' wuel am Familjeliewen we' a gro'sser Öffentlechkêt gôw d'Friemd nogeäfft an dat gudd alt hausgebâcke Letzeburgesch war de Letzeburger net me' gudd genug.

Den Zo'zog vun Auslännner, speziell Preisen an Italiener, wor dèrart stârk, datt bal ganz Quartiéen an den Dirfer entstan sinn, wo séch ganz Massen de' èng an de' sèlwégt Sproch geschwat niddergeloss hun. So' sin on de gre'ssren Uertschafte Ve'erel entstan, we' zo' Diddeleng, Esch an De'fferdeng ... de' de Volleksmond Italien, preisesch Kolonie, an eso virun gédéft huet.

E Gleck fir eis êge Leit war et, datt de' Friem op de' Mane'er am gro'sse férgehale blo'wen.

Ma dach huot de frieme Gêsch op der Arbescht an am Verke'er séch an d'Wiese vun eise Stackbîrger fèstgefriess, mat allem wat friem war, go'w Kult gedriwen, dén oft bis an d'Lächerlécht gestigen ass.

Wat friem wor, wor gudd, wat vun dohém ass mat schielem A bekuckt gin. So ass ê le'wen Hémechtsbrauch, nom anere fléte gang, an aplatz we'negstens a senge Gefiller dach letzeburgesch ze bleiwen ass emmer me' gesicht gin, de' friem Gêschtesrichtongen anzeschlon. Speziell deitsch Zeitongen hun eist Land iworschwemmt, an de' Ste'd wore lîcht zielen, de' net èng auslännesch Zeitong gehalen hunn. Se'len hat én Hémechtsblad an emol deser an dé Kalenner e weneg Ofsâtz ...

D'Friemt mat hire Sonderbarlächkêteen wor eso' weit an eist Wiesen agerass, dat mer bal um Enn eis an de Familjen nach op preisesch oder italienesch ennerhalen hätten. De' klèng Kanner hun am Verke'er mat de Friemen och dénen hir Sproch lîcht gele'ert, mè rar wor et, datt ê friemt Kand séch un eis Sprôch gin huot.

Bal hun de' Friem durch Bestueden an de letzeburgesche Familie Fo'ss gefâsst an emmer me' go'w dat, wat all Letzeburger e'weg hélég sollt sin, d'Hémechtsle'ft, d'Festhalen un dem Héméchtsbuudem aus dem Hérz gerass..... (D'Natio'n N 12/1920, Aus dem Escher Kanton, De Nationalissem am Minettsbasseng)

La hantise de l'invasion étrangère s'exprime dans les colonnes de la „D'Natio'n“ lorsquelle écrit en 1921 que non seulement la grande majorité des Allemands seraient revenus s'établir sur le sol national, mais qu'ils seraient accompagnés d'autres immigrés: „Et kommen mat hinnen ganz Träpp vun anere Friemen, Franzo'sen, Bëlscher, etc. eso' datt de' national Gefor de' an der iwergrö'sser Proportio'n vun de Friemen zo' de Stackletzeburger bestêt e'er zogeholl we' ofgeholl huet.“ Et de lamenter ensuite sur la qualité de cette immigration: „Wann et nach eng Eliit vu Friemer wär, de' elir an d'Land ke'men, fer dem Land sèlwer durch irgend eng Industrie Notzen ze brengen oder hirt Geld elei a Ro' a Fridden ze verziren. Dat trefft ower an de sélenste Fäll zo'. Mëschteins sin et Arbeschter (Italiener, Preisen, Franzo'sen, Bëlscher) de' an onst Land hirt Brott verdenge kommen.“ (D'Natio'n, 10.11.1921, p. 2).

En 1937 le mouvement nationaliste reprend le thème de l'invasion étrangère et s'attaquera particulièrement à la présence d'un nombre trop important (selon elle) d'enfants étrangers dans les

écoles luxembourgeoises: L'article „Nationalerze'onk on de Mettelscho'len“ s'attaque avec virulence au cosmopolitisme et à l'internationalisme que les nationalistes croient devoir déceler parmi le personnel enseignant luxembourgeois. Le journal nationaliste reproduit ensuite les réflexions de jeunes lycéens qui s'insurgent contre cet état d'esprit et la présence trop massive d'élèves étrangers:

Studiosus R.H meint: ... Mit einer himmelschreienden Gleichgültigkeit sieht der Luxemburger zu, wie sein schönes Ländchen von hergelaufenen Elementen überwuchert und verpestet wird. Die Gefahr wächst tagtäglich und es ist höchste Zeit, daß sie eingedämmt wird ... Studiosus L.J. meint: ... Auf unseren Schulbänken findet man heute allzuvielen fremde Gesichter. Merkwürdig genug, daß man heutzutage in unsren Schulen als Luxemburger beschimpft werden darf, ohne daß ein Hahn danach kräht, aber man wage es nur nicht, einem herbeigelaufenen Fremden seine Heimat in Erinnerung zu bringen! ... Studiosus G.V. meint: ... Mit Entrüstung müssen wir in letzter Zeit zusehen, wie unser Land immer mehr von fremden Elementen überschwemmt wird. Luxemburg ist der Zufluchtsort für Landesausgewiesene aller Nationen. Schuld daran, daß soviele Schmarotzer sich hier angesiedelt haben, sind nicht nur die luxemburger Behörden, die ihnen den Eintritt gestattet, sondern das ganze Land ist schuld daran, weil dem Luxemburger eben der Begriff zum großen Teil fehlt, auf dem der Staat sich aufbaut, der Patriotismus. Um der Überfremdung wirksam entgegenzutreten, gibt es nur ein Mittel: Man muß bei der Jugend den nationalen Geist wecken. Dies zu tun, ist Aufgabe der Schule.

Les juifs qui ont fui l'Allemagne hitlérienne et qui se sont établis au Luxembourg sont aussi la cible du journal des lycéens catholiques „De Wecker rabbelt“. Le „Wecker“ se plaint en 1934 que partout on serait confronté à leur présence:

„Get ên owes durch Städt, iwerall he'ert ên deitsch schwätzen. Geseit ên e verdächtigt Pärchen dorömmert, dann hu se kromm Nuesen a machaulen deitsch mat orientaleschem Akzent. Get ên an den Theater, op a virun der Bün kann e Studien vun orientalesche Gesichter mâchen. An so' virun.“ Le „Wecker“ redoute que le Luxembourg devienne la poubelle de Hitler et que la présence massive des juifs ne provoque des troubles: „Musse mir dem Hitler sein Drecksemer sin? Muss bei eis deselwegten Zodi wi on Deitschland lasgoen, datt hanneno, wann d'Reaktio'n, de Judden, di net derfir können, de Schued hun.“ (1934, N 1)

Le „Wecker“ thématise souvent l'immigration des réfugiés juifs d'outre-Moselle et exige la fermeture des frontières luxembourgeoises pour la „racaille“ qui fuit le régime hitlérien: „Mir loszen all me'glech Gesindel ran, Nazie, Judden a Kommunisten an heiandsdo nach vill me' knaschtege Pâk.“ (1933, N 4)

Pour la revue des jeunes collégiens catholiques, le Luxembourg doit être déclaré zone interdite pour ces réfugiés, tout comme cela est le cas pour protéger les cochons luxembourgeois contre la peste porcine qui sévit à l'étranger. Le „Wecker“ déplore que „... Un eiser Grenz kann all Schmotz a Wo'scht vu Pareisser daitzsche Judden an anere frei iwer eis Schinnen eralafen“. (1937, N 1)

En 1934, le „Wecker“ constate l'existence d'un „danger juif“: „Virun e puer Joer huet bei eis nach kaum eng Juddegefor bestaan, mä zenter kurzer Zait, wou mer lo zum Iwerfloss och nach Krisis hunn, ass d'Land voll vun auslännische Judden“, pour les mettre en garde: „Mä eppes soë mer de Judden. Wa se gäer hätten, datt et e méiglechst bal grad esou goe soll wéi an Daitschland, da solle se némme roueg weiderfuere wei se am gaang sinn. Den Erfolleg bleiwt en dann nöt aus. (1934, Nr. 4)

Le thème de l'invasion étrangère est aussi véhiculé par le „Luxemburger Volksblatt“ fondé en 1933 par Léon Müller.

En 1935, le „VB“ écrit: „Es unterliegt keinem Zweifel, daß unser Land Gefahr läuft, in einem für unsere Wirtschaft unzulässigen und für unser Volkstum unerträglichen Maße überfremdet zu werden. Besonders hier in der Hauptstadt merkt man das auf Schritt und Tritt auf der Straße, in den Trambahnwagen, in den Cafhäusern, bei öffentlichen Veranstaltungen aller Art. Überall übertrumpft das Ausländische das Luxemburgische.“

De 1933 à 1940, Léon Müller harcèlera les différents gouvernements de sa politique xénophobe – selon le leitmotiv que tout part de l'immigration et que tout y revient-exigeant le rapatriement, la mise entre parenthèses des naturalisations, arguant qu'il y va de l'avenir des classes moyennes, de nos enfants, de l'existence de milliers de familles luxembourgeoises. L'immigration est décrite comme une inondation qui submergerait le petit pays qu'est le Luxembourg. Le jour où le Luxembourg n'appartiendra plus aux Luxembourgeois n'est plus très loin, telle serait la menace qui planerait, telle une épée de Damoclès, sur le pays. Mains articles dépeignent les dangers que courrait le „Luxemburgertum“ menacé entre autres dans le domaine linguistique par le „Kauderwelsch“ que parleraient les immigrés.

Tous les thèmes du discours d'extrême-droite traitant de l'immigration seront repris à partir des années 80 par la „FELES“ et la „Nationalbewegung“. L'historien est en tout cas frappé par la continuité du discours d'extrême-droite, tant sur le plan de la forme que sur celui du contenu. Les mêmes stéréotypes reviennent: la perte de l'identité nationale, le déclin démographique, la submersion du pays par la vague migratoire, le seuil de tolérance qui serait franchi, le Luxembourgeois de souche qui se sent étranger dans son propre pays, l'aversion pour la modernité et la nostalgie d'un âge d'or.



Les groupes folkloriques sont présents en de nombreuses fêtes luxembourgeoises.

Groupe des „Amitiés Portugal-Luxembourg, Dudelange”

(Photo: Francis Van Uffel)

Albano Cordeiro

Immigration portugaise: passé et présent

Lors d'une conférence organisée le 29 avril 1993 par le Centre d'études des migrations à Dudelange, Albano Cordeiro, du CNRS de Paris, retrace les grandes lignes de l'émigration portugaise de part et d'autre de la frontière franco-luxembourgeoise. Cordeiro est l'auteur de l'étude „Immigration au Luxembourg” faite par le gouvernement luxembourgeois en 1975. Il a bien voulu nous fournir la contribution ci-dessous qui reprend les points forts de son exposé.

1. Les immigrations portugaises et maghrébines en France – comparaisons

Les communautés portugaises, d'une part celle qui prend actuellement racine au Luxembourg ainsi que celle en voie de stabilisation définitive en France, ont rencontré au début de leur immigration et au cours des années suivantes, des conjonctures historiques expliquant, partiellement du moins, les évolutions de chacune d'entre elles.

En ce qui concerne l'immigration portugaise en France, celle-ci amorce sa croissance – qui sera fulminante – dès 1963. Trois ans plus tard, en 1966, on assiste à une reprise massive de l'immigration algérienne dont la première importante vague fut constatée après la Deuxième Guerre mondiale. Cependant au début de la Guerre d'Algérie, elle connaît un ralentissement voire même un processus inverse d'importants retours au pays en 1962. Une partie de la deuxième vague d'immigration sera aussi d'ordre familial, tout comme l'immigration portugaise.

Au fur et à mesure que cette immigration maghrébine s'accroît et semble s'installer, le contentieux historique franco-maghribin resurgit. Un contentieux que l'on pourrait formuler de façon suivante: est-il légitime qu'une population ayant refusé (collectivement) de faire partie intégrante d'une nation, bénéficie de droits accordés par cette même nation qu'elle a historiquement reniéée?

Cette question n'est pas posée dans ces termes. Elle fait partie d'un non-dit collectif. Elle émerge sous diverses formes d'agressivité parmi la population française, de souche ou d'anciennes origines immigrées, qui, tout au long de l'histoire séculaire de l'immigration en France, a manifesté des attitudes xénophobes.

C'est cette conjoncture qui a permis avec succès le processus d'invisibilisation que les Portugais ont entrepris en France. J'ai appelé cet effet: le „paratonnerre maghrébin”.

L'invisibilisation

Soyons clairs, la recherche de l'invisibilisation n'est pas une spécialité portugaise. Sous toutes les latitudes, les populations qui émigrent, évitent au maximum toute situation de conflits avec la population du pays d'accueil. Cela révèle quasiment du pur bon sens. Quel intérêt pourraient-elles avoir à alimenter une image négative qui, déclenchant l'agressivité voire des agressions à leur égard, les empêcheraient de mener à bien le projet de mobilité sociale propre à l'émigration? Entre parenthèses, nous pourrions ajouter que cette observation s'applique également aux immigrés démunis de documents officiels de séjour, des personnes souvent très respectueuses de la loi, ne se mêlant nullement aux bagarres de bar, payant leur billet dans les transports publics, ne répondant pas agressivement aux injures racistes, en cas de problèmes financiers, empruntant de l'argent plutôt que d'opter pour le vol ...

Le succès de l'invisibilisation des Portugais en France (un exploit historique digne du livre Guinness des records du monde, puisqu'il s'agit de près d'un million de personnes „disparues” de l'espace public français, qui ne sont ni objet ni participants d'un débat politique ou social quelconque en France) est porté à l'actif d'une part, de la „proverbiale et indispensable” capacité propre au „cas portugais”: la proximité culturelle et la ressemblance physique.

Nous nions que cette proximité et cette ressemblance puissent expliquer à elles seules le succès de l'invisibilisation des Portugais. Contrairement aux idées reçues, les Portugais arrivés en France dans les années '60, étaient moins bien armés que les Maghrébins pour s'y intégrer.

A quelques rares exceptions, les Maghrébins arrivant alors en France connaissaient la langue française et disposaient de réseaux d'accueil communautaires anciens. L'administration française leur était familière. Ils disposaient de clés de lecture des comportements des Français. Les Portugais, au contraire, étaient plongés dans un environnement social illisible. Cet handicap des Portugais est à l'origine d'une création d'un méga-entrelacement de réseaux d'information et d'entraide, seule façon de s'en tirer – un „s'en tirer” qui ne pouvait être qu'une œuvre collective. Cette

énorme œuvre collective va aboutir à des formes avancées d'autonomie sociale, dont les premières se situent dans le cadre des loisirs collectifs, dans les domaines récréatif et sportif. Le boom récent de création d'entreprises chez les Portugais va encore élargir cet éventail de fonctions assurées par la communauté.

Les jeunes, eux, semblent bien rester attachés à certaines formes de l'identité portugaise, mais, ayant connu le processus de socialisation française, ils sont plus à même de porter la culture portugaise dans l'espace public – mettant peut-être fin à l'invisibilisation de la communauté. Contrairement aux idées reçues, l'invisibilisation pourra précéder l'apparition d'une identité portugaise dans l'espace public français – une identité libérée cette fois-ci du „complexe du paysan“ en terre de „civilisés urbains“ (qui a aussi joué dans l'extrême discréption des Portugais en France).

Les réseaux des immigrés portugais

Une approche des communautés immigrées n'est possible sans le recours à cette clé que constituent les réseaux sociaux. Il faut savoir que les générations adultes qui se déracinent en émigrant se trouvent, dans un premier temps, coupées de maints supports d'une vie sociale normale et sont amenées alors à „reconstituer“ un environnement social (espace de relations) dans lequel elles puissent trouver un certain nombre de fonctions essentielles à une vie sociale aussi riche que possible. Les communications et les échanges que ses efforts demandent, se dirigent principalement vers:

- ✓ les anciens réseaux, familiaux, d'amitié et autres, qui sont ainsi réactivés (si délaissés auparavant), si tant est que les individus de ces réseaux font aussi partie de l'émigration. Ces réseaux seront, en général, sollicités à élargir leurs fonctions.
- ✓ des réseaux de compatriotes, de coréligionnaires (au sens primaire: même religion), de personnes aux mêmes origines régionales ou villageoises, des réseaux établis selon une règle d'appartenance assumée ou revendiquée (liée à l'identité sociale). Ces réseaux vont se créer entre individus qui a priori ne se connaissaient pas, ils relèvent de ladite transitivité, c'est-à-dire: „Si, toi en qui j'ai confiance (ou: je peux faire appel à une réprobation sociale en cas de manquement à la confiance), tu me dis que telle ou telle personne est une personne de confiance, je lui ferai à mon tour également confiance.“

La légende de l'arrivée des premiers Portugais au Luxembourg

En 1974, lors de mes enquêtes auprès des Portugais, il m'arrivait de leur demander (hors-texte) ce qu'ils savaient de l'arrivée des premiers Portugais au Luxembourg.

Parmi la multiplicité de réponses, presque toujours trop imprécises, l'une d'entre elles s'est imposée à moi non seulement par son contenu mais également par son caractère presque légendaire. Ce récit me fut d'ailleurs confirmé dans son authenticité par d'autres Portugais.

Avant de relater le récit, il faut préciser qu'à cette époque le Luxembourg est un pays „dont personne (les Portugais) n'avait entendu parler“ ... (clin d'œil aux pays „inconnus des Portugais et des Européens“ au XVI^e siècle) et ce jusqu'à l'arrivée des premiers Portugais.

C'était en 1968. Les Portugais en France étaient déjà nombreux dans le Bâtiment, ils travaillaient dur pour gagner leur vie et pour construire leur maison du village. Et puis, cette année-là,

les chantiers s'arrêtèrent et les Portugais durent se mettre à la recherche d'un travail ailleurs. Deux d'entre eux, ouvriers du Bâtiment, habitant alors Thionville montèrent vers le nord en quête de chantiers en activité. Ainsi ils entendirent parler d'un pays un peu plus au nord, où les chantiers n'étaient pas arrêtés. Les deux Portugais s'y présentèrent et furent embauchés. Ils ont ainsi répandu la nouvelle, aux amis en France et au Portugal, que dans ce pays, qui s'appelait Luxembourg, les chantiers étaient prospères et que l'on y gagnait bien sa vie. Les autres Portugais se sont alors mis en marche vers le Luxembourg.

Ce récit s'apparente à une légende. Nous savons – et la récente exposition de l'ASTI-Luxembourg le prouve – que les premiers travailleurs portugais sont arrivés au Grand-Duché au moins vers 1964.

Il ne faut pas croire, par là, que les immigrés ne cherchent pas à constituer des réseaux ouverts sur la société d'accueil. Au contraire, certaines fonctions sont bien mieux assumées par des éléments de cette société que par des immigrés puisque les réseaux de ceux-ci pénètrent faiblement les institutions. Simplement, la transitivité s'applique beaucoup moins dans le sens immigrés-individus du pays d'accueil.

Interviennent ici quelques aspects culturels (cultures non-urbaines): les contacts interindividuels sont privilégiés par rapport au système extrêmement large des contacts anonymes et formels (voies administratives et marchandes) des sociétés urbaines.

Les communautés qui se constituent en situation d'immigration sont, certes, d'abord, soumises aux lois du pays d'accueil, qu'elles sont tenues de respecter, ce qu'elles font. Dans des conditions normales d'intégration, c'est-à-dire sans la surinfluence de facteurs sociaux aggravants (à savoir vivre dans les zones sociales – souvent territorialisées – de production de délinquance et de criminalité) les micro-sociétés des communautés immigrées sont moins criminogènes que la société d'accueil. Le risque de désocialisation qui guette souvent un nombre important de membres de la société d'accueil en cas de perte des principaux liens sociaux (les seuls liens, en règle) comme ceux du travail et de la famille nucléaire, est moindre pour les membres de communautés immigrées, parce qu'un large entrelacement de réseaux réussit en général à préserver l'individu de ce risque par le biais des mécanismes informels de la solidarité.

Les Portugais de France ont, comme d'autres communautés émigrées, cherché à reconstituer leurs réseaux. Sachant combien était faible la connaissance de l'environnement social du pays d'accueil, face à l'absence de réseaux d'accueil communautaires anciens (qui, généralement, „pénètrent“ à l'intérieur de la société d'accueil) et à la difficulté d'ordre linguistique pour communiquer avec les anonymes des contacts quotidiens, la création de réseaux constituait donc ici un impératif vital. Il s'agissait de développer au maximum les échanges internes (internes du fait de l'usage de la langue de communication commune) d'informations telles les informations récoltées parmi les récits relatant les incidents rencontrés par exemple dans les relations avec les employeurs, avec les collègues non-portugais ou encore avec l'administration, bref les péripéties de la vie courante. Chacun mettait à profit l'expérience de l'autre. On allait même jusqu'à inviter chez soi un inconnu pour l'entendre raconter ...

J'estime que c'est sur cette base de profusion de réseaux d'information et de solidarité que va naître le plus important mouvement associatif de l'histoire de l'immigration en France. Cette création signifie un élargissement des fonctions des réseaux existants, au-delà de l'usage habituel, individuel et familial, pour devenir une prise en charge collective des multiples besoins communautaires ainsi socialisés (loisirs collectifs, transmission de l'héritage culturel aux enfants). Au

Luxembourg, nous avons observé le même processus à l'œuvre. Mais au Grand-Duché on assiste à une plus large diversification sociale dans la communauté portugaise, due aux plus grandes facilités offertes pour la sortie du salariat. Cette diversification offre une gamme plus large de fonctions à l'organisation communautaire. Mais, il est vrai que l'importance en terme de grandeur de la communauté portugaise de France offre des possibilités que la petite communauté du Grand-Duché n'est pas en mesure de donner.

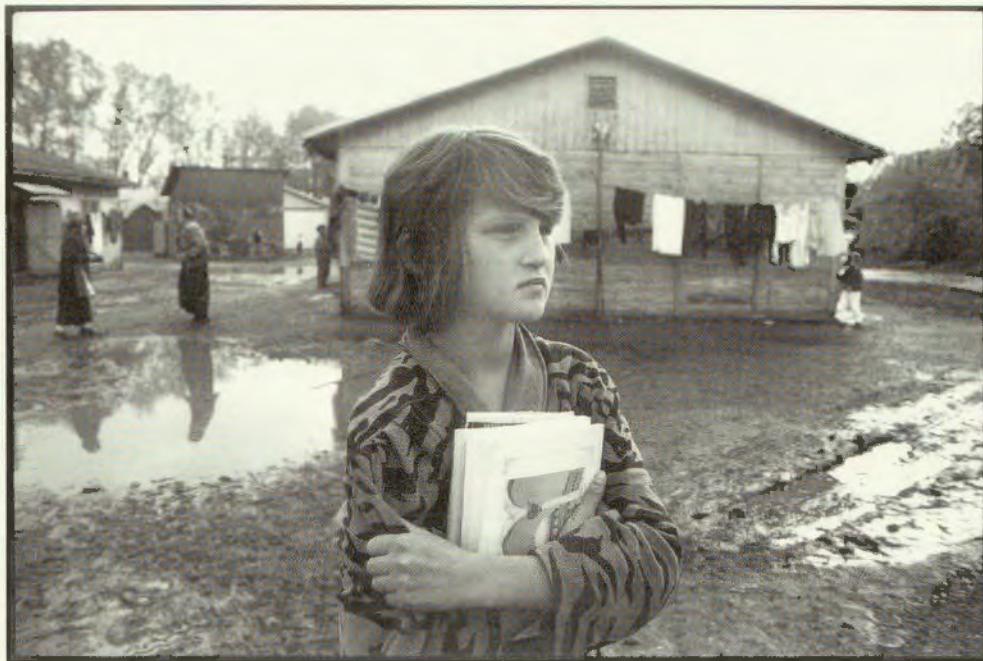
J'ajouterais une autre différence assez subtile mais importante, à savoir les rapports entre la société française et „ses immigrés” étant décodés en fonction du contentieux franco-maghrébin. Une supposée irréductibilité d'une identité algérienne ou maghrébine en France fonde la politique dite „d'intégration”, tournée vers la „digestion” du noyau „indigeste” constitué par les populations originales du Maghreb, dont leur possible affirmation identitaire est ressentie comme une „menace”. Ce problème occulte toutes les autres immigrations (avec un bémol en ce qui concerne l'immigration africaine depuis qu'elle est devenue familiale). L'oubli „actif” dans lequel „tombent” les autres immigrations relève d'un même principe: le refus d'une société multiculturelle, refus qui est partagé par toutes les forces politiques françaises et qui domine largement au sein de la recherche et de la presse. Or la société française est déjà multiculturelle. Le problème se situe au niveau des représentations mentales largement majoritaires, lesquelles se reflètent inévitablement dans les politiques publiques à contrecourant de la réalité du pays.

Le Luxembourg réunit les conditions en vue de devenir un laboratoire multiculturel européen

On constate, par ailleurs est-ce à cause de la mentalité „heimat”, d'origine germanique? – que l'on ne retrouve pas au Luxembourg, une volonté aussi tenace d'assimilation que celle que l'on remarque en France. Le Luxembourg est déjà, comme la France, un pays multiculturel et connaît dans son histoire une expérience de cohabitation de différentes cultures, ayant droit de cité (officialisation). Mais ces cultures rentraient dans un pacte fondateur de l'Etat. Les communautés „venues” et leurs cultures n'en font pas partie. Il n'est pas étonnant que ces communautés et ces cultures soient perçues comme facteurs menaçant l'identité nationale, même lorsque les interlocuteurs s'en défendent. Si un travail est accompli en vue de rassurer ladite „opinion publique” sur le caractère absolument pacifique que peut prendre l'expression politique et culturelle des communautés issues de l'immigration, et sur les avantages d'une ouverture directe sur d'autres cultures (avantages déjà expérimentés), il n'est pas impossible que le Luxembourg devienne à terme un pays non seulement multiculturel dans la réalité, mais aussi dans le discours et dans les représentations majoritaires des gens de ce pays. Oxalà!

*Adisa, 11 ans,
au retour de son
école, dans un
camp pour réfu-
giés musulmans
de Bosnie, à
Resnick près de
Zagreb*

*(Photo: Unicef / 5133/
John Isaac)*



Vally Berdi

Jugoslaven in Luxemburg

Immigranten und Flüchtlinge

Um die Einwanderung der Jugoslawen zwischen den siebziger und den neunziger Jahren besser zu verstehen, ist es wichtig, kurz auf die politisch-ökonomische Lage in diesem früheren sozialistisch-föderativen Staat aufmerksam zu machen.

Das jugoslawische Nord-Süd-Gefälle⁽¹⁾

Socijalisticka Federativna Republika Jugoslavija, die Sozialistische Föderative Republik Jugoslawien wird am 29. November 1945 ausgerufen. Ihr gehören die Teilrepubliken Slowenien, Kroatien, Serbien, Bosnien-Herzegowina, Montenegro und Makedonien an. Zum Präsidenten auf Lebenszeit wird Josip Broz Tito (1892-1980) ernannt. 1946 wird das Gesetz über die Verstaatlichung der privaten Wirtschaftsbetriebe erlassen, und bis 1948 ist die Nationalisierung weitgehend abgeschlossen. Obwohl die jugoslawische Nachkriegswirtschaft zunächst nach dem Modell

der russischen Planwirtschaft durchgeführt wird, führt Tito 1950 die Arbeiterselbstverwaltung ein und distanziert sich so mit seiner eigenen sozialistischen Planwirtschaft von dem russischen Modell. Ziel dieser Arbeiterselbstverwaltung ist es, den einzelnen Arbeitnehmern, in Kollektiven organisiert, die Entscheidung über Produktion, Investition und Einkommensverteilung zu überlassen. Durch große Einkommensunterschiede in den verschiedenen Berufszweigen kommt es jedoch bald zu sozialen Spannungen.

1964/65 werden neue Wirtschaftsreformen durchgeführt, die trotz mancher Fortschritte zu schweren Fehlentwicklungen führen. Das auf Mitbestimmung und Selbstverwaltung ausgelegte System hemmt die Entwicklung, da die Arbeiter an risikoreichen Neuerungen nicht interessiert sind.

Nur mit Hilfe ausländischer Kredite, die jedoch auch zurückgezahlt werden müssen, gelingt es Tito, seine Industrialisierungsziele zu verwirklichen. Die wirtschaftliche Krise in Ex-Jugoslawien nähert sich dem Höhepunkt schon gegen Ende der Herrschaft Titos.

Von den wirtschaftlichen Höhen und Tiefen waren allerdings nicht alle Teilrepubliken gleichermaßen betroffen. In Jugoslawien gab es ein ökonomisches Nord-Süd-Gefälle. Slowenien, die reichste Republik, war auch am meisten industrialisiert. In Slowenien war das Durchschnittseinkommen am höchsten, und die Zahl der Arbeitslosen am niedrigsten. Deshalb „immigrierten“ viele Jugoslawen aus anderen Republiken nach Slowenien. Dank seiner riesigen, und von ausländischen Touristen begehrten, Meeresküste befand sich Kroatien ebenfalls in einer wirtschaftlich angenehmen Lage. Mittelmäßig ging es den Serben und den Bosniern.

Von großer Armut betroffen waren hingegen vor allem im Süden des Landes die autonome Republik Kosovo und die Teilrepubliken Makedonien und Montenegro. Nur um ein Beispiel zu nennen: Ein slowenischer Bauarbeiter verdiente etwa das Zehnfache eines makedonischen Bauarbeiters. Um den wirtschaftlich schwächeren Teilrepubliken unter die Arme zu greifen, sah die jugoslawische Verfassung die Abgabe von sogenannten „Solidaritätsgeldern“ durch die reicheren Republiken vor. Doch schon 1971 kam es zu ersten Demonstrationen in Kroatien. Diese Republik wollte nicht länger Zahlmeister der südlichen Republiken sein.

Die Immigration der 70er

Erst die 70er Jahre bringen eine große Flut von Jugoslawen in den Westen. Die sich immer verschlechternde Wirtschaftslage treibt viele Jugoslawen hauptsächlich nach Österreich und Deutschland. Jugo-ävabo (Jugo-Schwaben) werden die in den Westen ausgereisten Jugoslawen in ihrer Heimat genannt.

1973 ließen sich zwei jugoslawische Firmen in Luxemburg nieder: eine slowenische Liftproduktionsfirma und die Zagreber „Industromontaza“, die dank des Tischtennisspielers und späteren Trainers Djuro Zifko vielen Jugoslawen eine Arbeitsstelle anbot. Auch wenn diese zwei Betriebe relativ klein waren, zogen die eingewanderten Arbeiter weitere Arbeitssuchende an. Über 3.000 Jugoslawen wanderten in diesem Zeitraum in Luxemburg ein. Es war dies die größte Einwanderungswelle aus Jugoslawien. Bereits 1975 zogen die beiden jugoslawischen Firmen ab, und ein paar hundert Jugoslawen mit ihnen. Doch der größte Teil blieb, und dank einer 1970 zwischen Luxemburg und Jugoslawien abgeschlossenen Konvention verpflichtete sich die Luxemburger Regierung, jährlich einer gewissen Anzahl jugoslawischer Arbeitsuchenden eine Aufenthalts- und Arbeitsgenehmigung zu erteilen. Diese Vereinbarung wurde erst 1991, beim Zerfall des ehemaligen Jugoslawiens, aufgelöst.

Die „Jugo-Zonen“

Die meisten Immigranten aus Jugoslawien waren unqualifizierte Arbeiter, die vor allem in privaten Bau- oder Transportunternehmen unterkamen. Es bildeten sich eigentlich drei jugoslawische Gemeinschaften. Eine im Norden des Landes, genauer im Raum Wiltz, eine weitere in der Stadt Luxemburg und eine dritte im Süden des Landes, im „Minett“. Ethnisch gesehen, waren die jugoslawischen Bürger dieser drei Regionen mehr oder weniger gemischt, da zu diesem Zeitpunkt die ethnische Angehörigkeit auch keine Rolle spielte. Auch wenn in der einen oder anderen Gemeinde mehr Muslime oder mehr Serben anzufinden waren, so führte das eher auf die Herkunft der Einwanderer, als auf gewollte ethnische Trennung, zurück. Meist zogen diese Immigranten Familienangehörige oder Bekannte aus ihrer Heimat nach, die sowieso den verschiedensten Ethnien und Religionen angehörten.

Sprachbarrieren

Die Sprache des Balkanstaates Jugoslawien ist slawischen Ursprungs. Auch wenn man heute von der bosnischen, serbischen, kroatischen Sprache spricht, oder früher von der serbo-kroatischen, so ist und war die Verständigung zwischen den verschiedenen Völkergruppen genauso unkompliziert, wie wenn sich ein Einwohner aus Esch mit einem Einwohner vom Limpertsberg unterhält. Im früheren Jugoslawien war „serbo-kroatisch“ die offizielle Landessprache. Wirkliche Unterschiede ergaben die slowenische und die makedonische Sprache.

Da die slawische Sprache weder mit den germanischen noch mit den romanischen Sprachen verwandt ist, erfordert das Erlernen einer der in Luxemburg gängigen Sprachen viel Überwindung und Mühe für Menschen slawischer Abstammung. Auch wurden in Jugoslawien zwei Schriften gebraucht: die lateinische und die kyrillische. Vor allem in Serbien und Montenegro war die kyrillische Schreibweise üblicher. Dies bildete zwar kein Hindernis für die erwachsenen Einwanderer, war jedoch eine ernste Behinderung für Kinder unter 10 Jahren, wenn sie aus diesen Republiken und in diesem Alter einwanderten. Sie mußten also zuerst unser Alphabet erlernen, ehe sie sich den Fremdsprachen zuwenden konnten. Es ist außerdem falsch anzunehmen, die Jugoslawen würden eher deutsch als französisch lernen. Keine dieser beiden Sprachen ist mit dem Serbo-kroatischen verwandt.

Die Integration

Die meisten Jugoslawen kamen nach Luxemburg mit dem Vorsatz, nach einigen Jahren wieder in ihre Heimat zurückzukehren. Viele bauten sich mit ihren Ersparnissen ein Haus in Jugoslawien und sparten außerdem Geld, um sich zu Hause einen Arbeitsplatz zu kaufen. Diese Möglichkeit bot die jugoslawische Regierung ihren ausgewanderten Bürgern, um so Betriebe durch diese privaten Investitionen zu sanieren. Ob viele Jugoslawen je davon profitiert haben, wage ich zu bezweifeln.

Doch das Leben der jugoslawischen Einwanderer bestand nicht nur aus ihrer Arbeitswelt. Schon zu Beginn der 70er Jahre wurde der „jugoslawische Klub“ gegründet. Hier war auch die jugoslawische Schule, wo Kinder an den schulfreien Nachmittagen ihre Muttersprache, Geschichte und Geographie ihrer Heimat lernten. Vor allem wurden die eigenen nationalen Feste groß gefeiert. So der 25. Mai, Titos Geburtstag, oder der 29. November, Geburtstag der Gründung der

SFR Jugoslawien, und der 8. März, Tag der Frauen. Tito lebte weiterhin in den Herzen der Jugoslawen, auch wenn er diesen Menschen nicht das geboten hatte, was sie von ihm erwartet hatten.

Aber auch wenn die Jugoslawen sich viel unter sich trafen, so waren sie immer nur eine große Minderheit in Luxemburg. Und so kam es weder zu einer freiwilligen, noch zu einer aufgezwungenen Gettoisierung der Balkaner. Im Gegenteil. Die Nachbarn, Bekannten und Arbeitskollegen hatten andere Nationalitäten, und so war die Integration auf sprachlicher Ebene mehr oder weniger selbstverständlich.

Das gleiche galt auch für die Kinder. Sie waren fast immer die einzigen Jugoslawen in einer Klasse, oder gar in der Schule, und lernten dadurch relativ schnell und ohne Schwierigkeiten auch die luxemburgische Sprache.

Die Flüchtlingswelle der 90er

Zu Zeit leben etwa 5.500 Ex-Jugoslawen in Luxemburg. Doch über 1500 davon sind Flüchtlinge, das heißt Menschen, die nach 1991 nach Luxemburg gekommen sind, als in Bosnien der Krieg ausbrach. Der große Unterschied zwischen den jugoslawischen Immigranten und den bosnischen Asylanten ist, daß letztere ohne den Krieg in Ex-Jugoslawien niemals nach Luxemburg gekommen wären. Angesichts der anwachsenden Flüchtlingswelle wurde 1991 von der Luxemburger Regierung die Pflicht eines Visums für alle Staatsangehörigen der ex-jugoslawischen Republiken eingeführt. Nichtflüchtlinge aus dem ehemaligen Jugoslawien haben nunmehr keine Möglichkeit mehr, eine Aufenthalts- oder Arbeitsgenehmigung zu erhalten.

Durch die „hohe“ (ein sehr relativer Begriff) Zahl der Flüchtlinge, die der Luxemburger Staat aufgenommen hat, hat sich die allgemeine Lage der Ex-Jugoslawen in Luxemburg verschlechtert. Die Flüchtlinge haben nur eine begrenzte Aufenthalts- und keine Arbeitsgenehmigung. Sie haben zwar das Recht, einen Arbeitsplatz zu suchen, jedoch erst wenn sie eine Stelle gefunden haben, darf der Arbeitgeber für sie eine Arbeitserlaubnis anfragen. Diese wird allerdings nicht immer gewährt, und wenn, dann monatelang hinausgezögert. Vielen Arbeitgebern ist dies zu unsicher oder zu umständlich, und sie ziehen deshalb „geregelte“ Arbeitnehmer vor.

Ein weiterer Unterschied zwischen den Immigranten und den Flüchtlingen ist ihre Ausbildung. Wie schon erwähnt, waren die vor 1991 nach Luxemburg eingewanderten Jugoslawen meist unqualifizierte Arbeiter, und deshalb willkommen. Der größte Teil der Flüchtlinge jedoch sind Akademiker. Aber gerade diese hohe Ausbildung macht sie praktisch nutzlos. Wegen mangelnder Sprachkenntnisse können sie nicht den erlernten Beruf ausüben. Und für die Arbeiten, die sie ausüben könnten, fehlen ihnen oft die physischen Kräfte. Welcher Bauunternehmer ist schon an einem schmächtigen, vierzigjährigen VW-Manager interessiert, wenn er Hilfskräfte für harte Arbeiten sucht? Außerdem wird den Flüchtlingen in Zeiten steigender Arbeitslosigkeit die Arbeitsgenehmigung oft verwehrt, da sie nicht Angehörige eines EU-Staates sind.

Des weiteren ist auch der Kontakt mit den Luxemburger Einwohnern schwieriger geworden, da viele Luxemburger in der Zwischenzeit eher aggressiv auf diese neuen Ausländer reagieren. Einzelne „Jugo-Banden“ haben die Aufmerksamkeit auf sich gezogen und so das allgemeine Bild der Ex-Jugoslawen entstellt. Auch wenn es in Luxemburg nur eine Handvoll Außenseiter sind, die durch ihr aggressives Verhalten von sich reden lassen, wird es von der Öffentlichkeit verallgemeinert, was natürlich den Ex-Jugoslawen – ob Immigranten oder Flüchtlinge – weder auf finanzieller

noch auf sozialer Ebene von Nutzen ist. Eigentlich schade, daß nie jemand sich öffentlich die Frage gestellt hat, woher diese Aggressivität eigentlich kommt ...

Den meisten Flüchtlingen ist es jedoch gelungen, sich von der staatlichen Unterstützung unabhängig zu machen. Schwierig ist und bleibt es für alleinerziehende Mütter, deren Männer entweder im Krieg gestorben sind oder in Bosnien-Herzegowina zurückbleiben mußten.

Unsere Regierung fordert von den Flüchtlingen eine geregelte, vom Staat unabhängige Situation, das heißt einen festen Arbeitsplatz und einen Wohnsitz, der aus eigener Tasche finanziert wird, ehe sie bereit ist, den Flüchtlingen die Erlaubnis zu erteilen, andere Familienmitglieder nachziehen zu lassen.

Die Kriegstreiber und die Menschen

Während in Dayton über politische Aufteilungen, ethnische Grenzen, Kriegsverbrecher und die Rolle der Weltmächte verhandelt wird, während die Kriegstreiber von der Presse verdammt und von den Staatsoberhäuptern begrüßt werden, werden die Menschen aus Ex-Jugoslawien, die großen Verlierer des Krieges, vergessen.

Dieser Krieg wird wahrscheinlich zu Ende gehen, die Grenzen werden für ein paar Jahre neu gezogen sein. Doch was erwartet die Menschen innerhalb und außerhalb dieser Grenzen? Ein verarmtes Kroatien, das bisher noch nicht die westliche Finanzspritze erhalten hat, die es sich erwartet hatte, und unter einer massiven Inflation leidet. Ein durch das Embargo ruiniertes Restjugoslawien, i.e. Serbien, Montenegro, Vojvodina und Kosovo. Ein noch ärmeres, alleinstehendes Makedonien. Von dem verwüsteten Bosnien-Herzegowina ganz zu schweigen ... Wer wird wohl an dieser Armut verdienen? Bestimmt nicht die einfachen Menschen, die diese Länder bewohnen, bewohnten. Vielleicht wird sich Slowenien durchschlagen, doch diesem Teil Ex-Jugoslawiens ging es sowieso immer am besten.

Ich will an dieser Stelle nicht über die Politik und die Politiker in Ost und West urteilen, die am Ausbruch dieses Krieges mitgewirkt haben. Das ist eine andere Geschichte für andere Beiträge. Ich spreche in diesem Beitrag von den jugoslawischen Einwanderern der 70er, die hier in Luxemburg ein Leben lang geschuftet haben, um sich für ihren Lebensabend in ihrer Heimat ein kleines Zuhause einzurichten, und es nie genießen werden. Ich spreche von den Menschen, die in Ex-Jugoslawien ihr eigenes Heim hatten und es durch den Krieg verloren haben. Ich spreche von den Kindern, die ihre Freunde, ihre Nachbarn, ihre Familie oder gar ihre Eltern nie wiedersehen werden. Ich spreche deshalb auch ungern von „Immigranten“ oder „Flüchtlingen“. Da vergißt man so schnell, daß es sich eigentlich um Menschen handelt. Vergeßt Ihr es bitte nicht ... !

Notes / Anmerkungen

Jean-Paul Lehnert: Quelques réflexions sur les migrations

1. HENRY Louis (préparé par), Dictionnaire démographique multilingue, Volume français, Liège, 1981, p. 105
2. HOFFMANN-NOWOTNY Hans-Joachim, Paradigmen und Paradigmenwechsel in der sozialwissenschaftlichen Wanderungsforschung, Versuch einer Skizze einer neuen Migrationstheorie, in: Jaritz 1988, p. 32
3. e.a. CHALINE Jean, Une famille peu ordinaire, *Du singe à l'homme*, Paris, 1994, p. 17, 102
4. e.a. HANSEN Georg, Migration und Ausländerfeindlichkeit – soziale und kulturelle Wirkungen, in: BÖHME Gernot, CHAKRABORTY Rabindra, WEILER Frank (Hg.), *Migration und Ausländerfeindlichkeit*, Darmstadt, 1994 (BÖHME 1994), p. 81-88
5. d'après: Tabelle „Große Flüchtlingsströme seit 1945“, *Der Spiegel* 30/1994, p. 111
6. FEHLEN Fernand, Die Entwicklung eines supranationalen Arbeitsmarktes in Luxemburg und dessen Auswirkung auf die Luxemburger Gesellschaft, Vortrag beim Kolloquium „Arbeit-Freizeit-Lernen“ in Luxemburg am 4. Juni 1994
7. PFISTER Christian, Bevölkerungsgeschichte und Historische Demographie 1500-1800, München, 1994, p. 114
8. Emigrer, immigrer, le genre humain 19, Paris, 1989, p. 26 sq.
9. KONTOS Maria, Ethnische Kolonien und multikulturelle Gesellschaft, in: BÖHME 1994, p. 92
10. MÜNZ Rainer, Bevölkerung und Wanderung in Europa, in: BADE Klaus J. (Hg.), *Das Manifest der 60. Deutschland und die Einwanderung*, München, 1994, p. 108
11. BADE Klaus J. (Hg.), *Das Manifest der 60. Deutschland und die Einwanderung*, München, 1994, p. 14
12. HOFFMANN-NOWOTNY, op. cit., p. 23
13. ibid., p. 23
14. DUROSELLE Jean-Baptiste, L'„invasion“, Les migrations humaines, chance ou fatalité?, Paris, 1992, p. 146 sq.
15. HOFFMANN-NOWOTNY, op. cit., p. 28 sq.; voir aussi PFISTER, op. cit., p. 104
16. CAVALLI-SFORZA Luca, Des gènes et des langues, in: Dossier „La génétique humaine“, *Pour la Science*, Avril 1994, p. 120-126; CAVALLI-SFORZA Luca und Francesca, Verschieden und doch gleich, München, 1994; CAVALLI-SFORZA L.F., MENOZZI P., PIAZZA A., *The History and Geography of Human Genes*, Princeton, 1994
17. JACQUARD Albert, Pygmalion et Galatée, in: *Le genre humain* 19, 1989, p. 41
18. ibid., p. 39
19. 5 milliards d'Hommes: tous parents, tous différents, Catalogue de l'exposition, Institut royal des Sciences Naturelles de Belgique, Bruxelles, 1994, p. 37; CHALINE, op. cit., p. 28
20. 5 milliards d'Hommes ..., op. cit., p. 34, 41
21. BÖHME, op. cit., p. 207
22. ibid., p. 201

Antoinette Reuter: Panne de mémoire? Pourquoi entamer des recherches sur les migrations?

1. Pour la France, bilan dans POUSSU Jean-Pierre, *Migrations et mobilité en France à l'époque moderne*, in: „Les mouvements migratoires dans l'Occident moderne“, Paris, 1994, p. 39-66.
 - Pour la Belgique, MORELLI Anna (dir.), *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours*, Bruxelles, 1993
 - Pour l'Allemagne, BADE Klaus J. (Hg.), *Deutsche im Ausland, Fremde in Deutschland*, München, 1992
2. Migration saisonnière, pluriannuelle, mais aussi grands déplacements d'hommes („Völkerwanderung“), quelquefois forcés (juifs, protestants), quelquefois induits (campagne de repeuplement de différentes régions)
3. LASCOMBES François, *La ville de Luxembourg pendant la seconde moitié du XVII^e siècle*, Luxembourg, 1984. De 1684 à 1687, 235 nouveaux bourgeois sont inscrits sur les registres de la bourgeoisie de la ville. Ils désirent devenir citoyens à part entière, donc s'établir a priori définitivement dans la ville. À cela il faudrait ajouter les migrants temporaires qui travaillent sur les chantiers de Vauban et les soldats de la garnison. En 1715, 40,95% des personnes inscrites dans l'une des corporations de la ville sont étrangères.

4. REUTER Antoinette, Auf den Strassen Europas unterwegs, Die „welschen“ Krämer aus Savoyen, in: Geschichte lernen, 33 (1993), S. 27-31
5. TRAUSCH Gilbert, in: NILLES Mary E., Rollingstone, A Luxembourgish Village in Minnesota, Luxembourg, 1983, p. 7-13.
6. Il est frappant de voir combien dans l'esprit des élèves, l'étranger est l'„Asylant“, une catégorie quasi inexistante pourtant au Luxembourg. L'influence des médias y est bien sûr pour quelque chose.
7. Il s'agit du manuel que Gilbert Trausch a écrit pour l'enseignement secondaire classique et qui est à l'origine de sa grande popularité, Gilbert Trausch, le Luxembourg à l'époque contemporaine, Luxembourg, 1975. L'auteur a ouvert la voie à bien d'autres chercheurs et peut être considéré comme le père fondateur d'une „nouvelle histoire“ luxembourgeoise.
8. Ce caractère officiel est essentiellement incarné par Gilbert Trausch, historien dont le talent brille de multiples facettes (ouvrages scientifiques, manuels scolaires, interventions télévisées, discours officiels) et dont l'œuvre a acquis au Luxembourg un caractère pour ainsi dire monumental.
9. ALS Georges, La population du Grand-Duché de Luxembourg, Luxembourg, 1975. Porté par le climat général des années 70 (rapport Callot), Gilbert Trausch attache une grande importance à cette thèse, puisqu'il lui donne – statistiques à l'appui – une place de choix dans son bilan final. Depuis lors, l'auteur a dans d'autres ouvrages fortement nuancé ces craintes, voir entre autres TRAUSCH Gilbert, Histoire du Luxembourg, Paris, 1992.
- Il est dommage que depuis 1975, il n'ait été tenu compte de cette évolution dans les rééditions du manuel destiné à former les citoyens de demain. L'ouvrage sert en effet de référence. Du manuel d'histoire de l'enseignement classique, le „mal luxembourgeois“ a voyagé dans le manuel de „Connaissance du monde contemporain“ (11^e). Les auteurs, pourtant insoupçonnables de velléités racistes, y présentent les Luxembourgeois en tant qu'„espèce en voie de disparition“. Comme dans le manuel aucun guillemet ne met cette formule au second degré, les élèves sont libres de comprendre les Luxembourgeois en tant que catégorie biologique à part, une impression que ne peut que renforcer l'importance donnée au fait de naître, qui Luxembourgeois, qui étranger en adaptant pour des raisons pratiques des chapitres séparés pour les deux catégories. Un manuel de démographie ne privilégie ni la natalité ni la migration, il étudie une population. Nous ne voulons nullement faire un procès d'intention à nos collègues, mais simplement les rendre attentifs au fait qu'une simple décision de forme peut entraîner des conséquences sur le fond en suggérant un choix idéologique.
10. TRAUSCH Gilbert, Histoire ..., évoque l'immigration en tant que donnée quasiment structurelle de l'économie et de la société luxembourgeoise contemporaine. Au vu des quelques données collectées pour le Luxembourg pré-industriel, l'on peut se demander si la „spirale migratoire“ n'a pas déjà fonctionné dès avant l'industrialisation.
11. Archives générales du Royaume, Bruxelles, Conseil privé, Carton 672, 1766, 29 janvier

Denis Scuto: Emigration et immigration au Luxembourg aux XIX^e et XX^e siècles

1. cité chez: ROTH François, Les Luxembourgeois en Lorraine annexée (1871-1918), in: POIDEVIN Raymond, TRAUSCH Gilbert (sous la direction de), Les relations franco-luxembourgeoises de Louis XIV à Robert Schuman, Actes du Colloque de Luxembourg (17-19 novembre 1977), Metz, 1978
2. voir pour la typologie l'excellent ouvrage de STENGERS Jean, Emigration et immigration en Belgique au XIX^e et au XX^e siècles, Mémoire de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, Classe des Sciences Morales et Politiques, N.S. XLVI-5, Bruxelles, 1978
3. Ces passeports étaient délivrés aux hommes uniquement et ne correspondent donc pas au nombre effectif d'émigrants qui ont déclaré leur départ. Le nombre des femmes et des enfants n'est mentionné que pour l'émigration vers l'Amérique.

André Schoellen: Les premiers peuplements du futur espace „luxembourgeois“ ...

Bibliographie succincte

- Die ersten Bauern, Pfahlbaufunde Europas, Bd. 2: Einführung, Balkan, und angrenzende Regionen der Schweiz (catalogue d'exposition), Zürich, 1990
- Les premiers agriculteurs en Belgique (catalogue d'exposition), Treignes (Belgique), 1989
- RAETZEL-FABIAN Dirk (éd.), Die ersten Bauernkulturen, Jungsteinzeit in Nordhessen, Kassel, 1988
- Führer zu archäologischen Denkmälern in Deutschland, Bd. 24: Der Kreis Merzig-Wadern und die Mosel zwischen Nennig und Metz, Stuttgart, 1992.
- HAUZEUR A., JADIN I., LE BRUN-RICALENS F. et DE RUIJTER A. – 1994 – Fouilles de sauvetage à Remerschen-

Schengerwis (Grand-Duché de Luxembourg): note préliminaire sur le village rubané. In: *Notae Praehistoricae*, n° 13, Bruxelles (B) 26.03.94, pp. 109-114, 2 fig.

LE BRUN-RICALENS Foni 1992 – L'occupation du territoire luxembourgeois au Néolithique ancien et moyen: l'apport des découvertes récentes, dans: Résumés des communications du 19^e colloque interrégional d'Amiens, Amiens, 1992.

LE BRUN-RICALENS F. – 1993 – Fouille de sauvetage dans la sablière de Remerschen-Schengerwis. In : Bulletin d'information du Musée National d'Histoire et d'Art de Luxembourg, Musée info n° 6, pp. 17-20, 5 fig.

SANGMEISTER E. – 1983 – Die ersten Bauern. In: Müller-Beck H. (sous la dir.), *Urgeschichte in Baden Württemberg*, Stuttgart: Theiss. p. 450-451

Antoinette Reuter: Les moines anglo-irlandais dans l'espace luxembourgeois (VII^e-VIII^e)

1. On trouvera les détails concernant la fondation du monastère d'Echternach dans: LANGINI Alex, Si-Willibrord et l'abbaye d'Echternach, Musée national d'histoire et d'art, Luxembourg, s.d.
2. Des mortifications, telles le jeûne ou la prière debout, les bras étendus en croix jusqu'à total épuisement étaient fréquentes
3. Dans les actuels Pays-Bas
4. A l'endroit où se dresse l'actuelle église Saint-Pierre
5. Vestiges en dessous de la basilique et du lycée actuels
6. REUTER Antoinette, Les saints protecteurs de la maternité en Ardenne et Luxembourg dans „Naître autrefois, rites et folklore de la naissance en Ardenne et Luxembourg”, Bastogne, 1993

Michel Pauly: Woher kamen die Einwohner der Stadt Luxemburg im Mittelalter?

1. So z.B. VASARHELY Hanno, Einwanderung nach Nördlingen, Esslingen und Schwäbisch Hall zwischen 1450 und 1550. Einige Aspekte und Ergebnisse einer statistischen Untersuchung, in: Stadt und Umland, hrsg. v. Erich Moschke und Jürgen Sydow, = Veröffentl. der Komm. für geschichtl. Landeskunde in Baden-Württemberg, Reihe B, Bd. 82, Stuttgart, 1974, S. 129-165.
2. Vgl. zum Folgenden PAULY Michel, Das „Nachleben“ des Freiheitsbriefes der Stadt Luxemburg bis 1500, in: Le Pouvoir et les libertés en Lotharingie médiévale. Actes des VIII^e Journées Lotharingiennes, Luxembourg, 28-29 octobre 1994, = PSH 112, = Publ. du CLUDEM 9, Luxembourg, 1996 (in Druckvorbereitung).
3. PAULY Michel, Luxemburg im späten Mittelalter. I. Verfassung und politische Führungsschicht der Stadt Luxemburg im 13.-15. Jahrhundert, = PSH 107, = Publ. du CLUDEM 3, Luxembourg, 1992.
4. Vgl. AMMANN Hektor, Vom Lebensraum der mittelalterlichen Stadt. Eine Untersuchung an schwäbischen Beispielen, in: Berichte zur deutschen Landeskunde 31 (1963), S. 284-316, hier S. 287f.
5. Ebda., S. 286
6. Vgl. Vasorhely, a.a.O., S. 155ff.
7. PERRIN Edmond, Le droit de bourgeoisie et l'immigration rurale à Metz au XIII^e siècle, in: Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine 30 (1921), S. 513-639, 33 (1924), S. 148-152
8. PAULY Michel, Die luxemburgischen Städte in zentralörtlicher Perspektive, in: Les petites villes lotharingiennes. Actes des VI^e Journées Lotharingiennes, Luxembourg, 25-27 octobre 1990, = PSH 108 (1992), S. 117-162.

Jean-Marie Yante: Présence et activités des juifs dans le Luxembourg médiéval

1. L'acte n'est malheureusement connu que par une analyse du milieu du XVII^e siècle. La rue des Juifs est encore attestée en 1309 et 1426.
2. En 1376 y est mentionnée une porte des Juifs ouvrant sur la route d'Arlon. La dénomination fait assurément référence à la résidence – avant et/ou après le pogrom de 1349 – de quelques ménages israélites à proximité plus ou moins immédiate de l'ouvrage de défense. Rien ne confirme l'hypothèse, formulée au XVII^e siècle par l'historien Jean Bertels, que la porte tire son nom d'un ancien cimetière juif. Ne sont pas davantage établies l'existence d'un ghetto devant la porte Saint-Ulric et celle d'une nécropole israélite près de la chapelle Saint-Marc.
3. La mention en 1396 de feu Thielman Judez et celle, en 1403/04 et 1406, de Jehan le Juif doivent être interprétées avec prudence car, au bas Moyen Age, des chrétiens portent le patronyme de juif (Jude en allemand). D'aucuns sont des juifs convertis. Pour d'autres, il ne s'agit que d'un sobriquet.

4. En 1565/66, la communauté locale semble disparue de longue date. Son cimetière (Judenkerchhof) est alors désaffecté et l'emplacement cédé en location.
5. Toutefois, des sources trévoises attestent encore la présence de juifs à Igel en 1518

Antoinette Reuter: Cinq siècles de présence italienne à Luxembourg

1. Il ne faut pas en attribuer la responsabilité aux professeurs d'histoire qui instruisaient mal les jeunes générations, mais bel et bien aux hommes politiques qui ont tardé à favoriser la conservation du patrimoine industriel. Qui s'est saunié de cette mémoire avant que l'équipe de Robert Krieps ne commence à la prendre en charge? Il en va de même aujourd'hui du patrimoine social, dont la valeur est affective plutôt qu'intrinsèque: il y a fort à parier que la „Petite Italie“ de Dudelange aura irrémédiablement perdu ses caractéristiques essentielles avant qu'un avenir meilleur ne puisse lui être dévolu.
2. C'est une de ces „ponnes de mémoire“ sur lesquelles il convient de s'interroger
3. L'idée de rechercher cette mémoire ne nous est pas venue toute seule. Nous avons en la matière quelques dettes à acquitter, notamment à l'égard de nos professeurs de Lyon, Françoise Bayard, spécialiste des banquiers italiens en France, et Jean-Pierre Gutton qui nous a incitée à examiner le „Livre des Bourgeois“ de la ville de Luxembourg. Les cours de ces deux maîtres furent pour nous une véritable révélation.
4. Il s'agit de l'Italie des principautés et républiques qui précède l'unification du pays au XIX^e siècle
5. VANNERUS Jules, Les Lombards dans l'Ancien Pays de Luxembourg, Bulletin de l'Institut historique belge de Rome, 1952 (XXVII), Bruxelles, p. 415-450; pratiquement tous les détails concernant le Luxembourg ont été tirés de cette étude. L'histoire médiévale ayant fait de grands progrès grâce notamment au séminaire qui lui est consacré au Centre Universitaire, on peut espérer de nouveaux développements quant aux migrations touchant cette époque.
6. une vingtaine en fait
7. RUGGIERO M., Storia del Piemonte, Torino, 1983, l'ascension de Turin ne date que du XVII^e siècle
8. le Mont Cenis, le Mont Genièvre
9. DE LA FONTAINE E., dit Dicks, Luxemburger Sagen und Legenden, Luxembourg, 1883
10. Renseignements tirés de AUREGGI O., I Lumago di Piuro et Chiavenna, Archivio storico lombardo, 1964, p. 222-289
11. Le Luxembourg était espagnol jusqu'en 1684, français de 1684-1697, à nouveau espagnol jusqu'en 1715, autrichien ensuite. Lors de la Guerre de succession d'Espagne (1701-1713/14) le gouverneur des Pays-Bas se rallia à la cause de la France. Le régiment de Planta au service de la France prit ses quartiers entre Altwies et Mondorf, l'aumônier du régiment y décéda, deux chirurgiens militaires profitèrent du repos pour épouser en la chapelle du „Kaschtel“ des jeunes filles du cru.
12. SCHON A., Zeittafel zur Geschichte der Luxemburger Pfarreien, Luxembourg, 1954, p. 76
13. Se repérer aux archives de la ville de Luxembourg, pour les divers répertoires paroissiaux qui contiennent une mine d'informations
14. Archives Nationales, Luxembourg, Notaire Gilles, 1673, 3 novembre
15. Cette relation est conservée dans les fonds de l'Institut Grand-Ducal, section historique; Archives nationales, Notaire Lorent, 1712, 14 juin reconstruction de l'église de Remich
16. Le cas est attesté notamment pour les Pedron qui possédaient plusieurs maisonnettes pour loger ces maçons saisonniers
17. SKALECKI, Baumeister und Bauhandwerker beim barocken Neubau der Prämonstratenserabtei Wadgassen, Kurtrierisches Jahrbuch, 1993, S. 148-159
18. De nombreux actes notariés témoignent aux Archives nationales de l'habileté commerciale de ce maître-maçon
19. Le marchand/entrepreneur Martin Cominot, un Italien de Trèves qui se rend régulièrement à Francfort apparaît notamment comme grossiste dans les actes notariés luxembourgeois
20. Ayant constaté l'intérêt des Anglais pour les objets scientifiques, les Comasques se mirent à fabriquer notamment des baromètres, ce qui leur apporta le „volgar nome“ de „barameta“, AUGEL, Johannes, Italienische Einwanderung und Wirtschaftstätigkeit in rheinischen Städten des 17. und 18. Jahrhunderts, Bonn, 1971
21. même source, nom attesté notamment à Trèves
22. Renseignements tirés du registre des bourgeois de la ville de Luxembourg et des registres paroissiaux de Luxembourg conservés aux Archives de la Ville de Luxembourg ainsi que des enquêtes publiées par LASCOMBES,

François, La Ville de Luxembourg pendant la seconde moitié du XVII^e siècle; Habitations et habitants, Luxembourg, 1984

23. Selon AUGEL, d'autres membres de la famille Fourno étaient établis à Francfort, où un homonyme d'Antaine était associé des Brentano, ainsi qu'à Wroclaw (Breslau) en Pologne

24. Ces denrées étaient régulièrement au menu lors des repas de cérémonie du magistrat de la Ville. Partie était probablement également consommée par les soldats italiens. A noter que le Parmesan et la „semoline de blé“ alors à la base de la fabrication de la polenta, plat typiquement lombard, figurent parmi les marchandises dont on avait fixé un prix de vente maximum dans l'attente de l'attaque française en 1684. Cet empressement ne se comprend pas si l'on fait abstraction de la présence militaire italienne en ville.

25. A rappeler pour la petite histoire que Thomas Canaris est l'ancêtre de l'amiral Wilhelm Canaris qui dirigeait le contre-espionnage allemand de 1935 à 1944, avant d'être exécuté pour participation au mouvement des officiers contre Hitler. Carl Albert Canaris, le père de l'amiral, avait dirigé un temps l'usine sidérurgique de Rumelange, où est d'ailleurs né le 2.12.1881 Carl Canaris, le frère aîné de Wilhelm Canaris.

26. Nous remercions Luciano Pagliarini pour cette information

27. Ces lustres imitent les modèles en cristal inabordables pour le grand public. Un des points forts du commerce italien et savoyard était précisément la démocratisation d'objets de petit luxe.

28. Il s'agit en fait d'une situation que ALS G., ancien directeur du STATEC, a qualifié de „mal luxembourgeois“. MERZARIO Raoul, Una fabbrica di uomini. L'emigrazione dalla montagna comasca (1600-1750 circa), Mélanges de l'Ecole française de Rome, 96 (1984/1) met en relief la relation intrinsèque entre ce mal et l'émigration. L'émigration pluriséculaire luxembourgeoise serait-elle une des causes du „mal luxembourgeois“?

29. Les détails de la venue des Pescatore restent à explorer: nous avons remarqué en tant que parrain dans le registre paroissial de Dudelange (1681) un Antaine Piscatoré. Il pourrait s'agir d'un prédécesseur, car dès cette époque un petit nombre de Tessinois étaient présents en Luxembourg, citons Martin Notori (1684), Jean Antoine Orso (1686), merciers, Jean Gillardi (1681), entrepreneur, Pierre Kirch ou l'Eglise (1684), maçon, Jean Martin Lungo (1675), aubergiste, tous originaires de Locarno.

30. EMMEL Fernand, Italiens, bourgeois de Luxembourg, aux XVII^e et XVIII^e siècles, Ons Stad, 35 (1990). A noter que des Tudesco, Referta et Narvegno travaillaient l'étain. Le Musée d'Art et d'Histoire possède des objets portant leur poinçon. Le musée local de Bitburg expose les outils des „estoiniers tessinais“ Di Giulio qui se sont établis dans cette localité au XVIII^e siècle.

31. Le Haut-Navarrais relevait de la maison de Savoie

32. La „spirale migratoire“ est évoquée par Gilbert Trausch pour l'histoire contemporaine. Elle serait enclenchée par le fait que les migrants de la 2^e génération quittent leur profession d'origine et s'élèvent dans la hiérarchie sociale en se fondant dans la société luxembourgeoise. D'où la nécessité d'un appel constant à l'immigration pour reconstituer la main-d'œuvre à la base.

33. MAISTRE C. et G., Colporteurs et marchands savoyards dans l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles, Annecy, 1992

34. idem

35. REUTER Antoinette, Des marchands savoyards en Luxembourg, Annuaire de la Société luxembourgeoise de généalogie et d'héraldique, 1992

36. Ce cas de figure, opposé à la façon actuelle de voir les choses posait peu de problèmes à l'époque. L'arrestation collective des Savoyards de Strasbourg en 1703 est exceptionnelle.

Citons Sarrelouis, Longwy, Thionville, Landau, Freiburg im Breisgau, Breisach, Mont Royal comme marchés savoyards

37. reddition le 7 juin 1684

38. DEYON Pierre, Le mercantilisme, Paris, 1969

39. LASCOMBES François, La Ville de Luxembourg pendant la seconde moitié du XVII^e siècle; Habitations et habitants, Publications de la Section Historique, IC (1984), p. 20-21

40. REUTER Antoinette, Des marchands ..., art. cit.

41. XVII^e siècle

42. L'essentiel des renseignements est tiré des registres de la paroisse St-Nicolas aux Archives de la ville de Luxembourg, ainsi que du testament de Joseph Buisson conservé aux Archives nationales, Notaire G. Schwab, acte n° 152, 1956, 10 novembre

43. MAISTRE C. et G., Colporteurs ...

44. Selon H. LUTHY, La Banque protestante en France de la révocation de l'édit de Nantes à la Révolution, Paris, 1959, tome I, pages 248 sq., des membres de la famille Buisson s'y sont distingués comme „munitionnaires d'Espagne”

T.H.A. Pescatore sur Joseph Antoine Pescatore: Un „Italien” à Luxembourg

1. tabac, café, cotonnades, etc.
2. REUTER Antoinette, De la montagne à la plaine; Migrants alpins dans l'espace luxembourgeois (XVI^e-XVIII^e siècle) Communication au XXI^e Congrès des Sciences Généalogique et Héraldique de Luxembourg en date du 1^{er} Septembre 1994

Jaga Petrosowa: Des „Hêvurlins” en Luxembourg

1. Le pays de Herve fait partie aujourd'hui de la province de Liège
2. GENICOT Léopold, Histoire de la Wallonie, Toulouse, 1974, p. 222
3. Cité d'après REMACLE L., Les voies et les voyages des Herviens, Enquêtes du Musée de la Vie wallonne, 13 (1974), p. 352-367
4. DOUTREPONT A., Hêve et Hêvurlins, Wallonia, 1908/1, p. 149-160
5. BIHOT Ch., Le pays de Herve, Anvers, 1913
6. voir à ce sujet les dictionnaires luxembourgeois
7. Archives de l'Etat Liège (AEL), Fonds de l'abbaye de Stavelot, Comptes, n° 401, fo 46bis vo
8. AEL, Prieuré d'Aywaille, n° 202, 215, 221, 223, 234 et 40
9. AEL, N° 251 et 257, Archives de la Ville de Luxembourg, comptes pour l'année 1682
10. ibidem, comptes pour l'année 1690
11. Archives Nationales, Luxembourg, Notaire P. Naey 16 mai 1691
12. Ibidem Notaire M. E. Gilles, 23 juin 1680; notaire N. Alberti, 25 décembre 1692
13. Renseignements biographiques tirés de LASCOMBES F., la Ville de Luxembourg pendant la seconde moitié du XVII^e siècle; Habitations et Habitants, Luxembourg, 1984

Antoinette Reuter: „In die Pfoltz abgegangen ...“

1. Le XVII^e siècle est connu en tant que „petit âge glaciaire”, cette période néfaste se termine sur le rude hiver 1709/10
2. SCHON A., Zeittafel zur Geschichte der Luxemburger Pfarreien von 1500-1800, Esch/Alzette, 1954, S. 60 bis 235
3. SCHON A., op. cit., p. 152-153 publie les chiffres concernant l'actuel Grand-Duché
4. Archives nationales, Luxembourg (ANL), Conseil provincial 1056, 23 janvier 1594
5. ANL, Conseil provincial, 111, 9 janvier 1671
6. ANL, Conseil provincial, 1068, 3 juillet 1668
7. Zwischen Ommerscheid und Wolfsbusch, Hof und Pfarre Amel im Wandel der Zeiten, SI. VIIh, 1986, p. 42-53
8. Stadtarchiv Trier, Handschrift 2180b (Hexenprozesse Neuerburg)
9. HEMMERT D. Quelques aspects de l'immigration dans le comté de Bitche fin du XVII^e, début du XVIII^e siècle, 103^e congrès national des sociétés savantes Nancy-Metz/1978, Histoire moderne, t. 2, p. 41-56
10. Information de l'association „Sällskapet Vallonättlingar”, Stockholm, voir également PIROTTÉ F., Les Wallons en Suède? Quelques pièces du dossier Mathieu de Geer, Bulletin de la société royale „Le Vieux-Liège” (1965) p. 493-498.

Pierre Hannick: Du Luxembourg au Banat

1. HANNICK P., Colons luxembourgeois au Banat au XVIII^e siècle, dans Publications de la Section historique de l'institut G.D. de Luxembourg, t. XCII, 1978, p. 183

2. A.G.R., Bruxelles, Cartes et plans ms n° 7513. Ce document a été reproduit presque intégralement dans De l'Etat à la Nation, Luxembourg, 1989, p. 142.
3. MAGRIS Claudio, Danube, coll. Falio, 1988, p. 89
4. HANNICK P., Colons luxembourgeois au Banat au XVIII^e siècle, p. 164.
5. KALLBRUNNER J., Das kaiserliche Banat I, p. 31; JORDAN S., Die kaiserliche Wirtschaftspolitik im Banat im 18. Jahrhundert
6. ROSAMBERT A., Survivances lorraines et françaises dans le Banat de Temeswar, dans Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, Paris, 1962, p. 7
7. ROSAMBERT A., Survivances lorraines et françaises dans le Banat de Temeswar, p. 8; KINTZ J.-P., Emigration alsacienne, dans Annales de démographie historique, 1970, p. 490
8. MAGRIS C., Danube, p. 102
9. LOTZ F., Die französische Kolonisation des Banats [1748-1773], dans Südost-Forschungen, Bd. XXIII, Munich, 1964, p. 147
10. Cf. LOTZ F., Die französische Kolonisation, p. 135, n° 7
11. A. E. Arlon, Notariat de Bastogne, J.H. Malempré, 20 janvier 1780, Cf. LOTZ F., Die französische Kolonisation ..., p. 133
12. POINTU J., Les Lorrains du Banat, dans Généalogie lorraine, n° 83, mars 1992, p. 3-36
13. A. E. Arlon, Notariat de Bastogne, G. E. Dauby, 15 mai 1724
14. HANNICK P., Problèmes démographiques luxembourgeois au XVIII^e siècle, dans Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg, t. XCV, 1964, p. 239
15. WILHELM P. et KALLBRUNNER J., Quellen ..., p. 126/106
16. A. E. Arlon, Justices subalternes n° 2199, p. 174
17. ZWIRNER H., Die Besiedlung von Lazarfeld, Beiträge zur Siedlungsges. einer Banater Gemeinde, p. 151
18. HANNICK P., Neufchâteau de 1755 à 1814. De la prévôté à la sous-préfecture, Annales de l'institut archéologique d'Arlon, t. CXX/XXI, 1989/1990, p. 43
19. A. E. Arlon, Département des Forêts 127/53
20. A. E. Arlon, Département des Forêts 189/5
21. A. E. Arlon, Notariat de Messancy, J. F. Tesch, 1812, n° 204, 205

Antoinette Reuter: Des militaires irlandais au Luxembourg

1. HENRY Grainne, „The Irish Military Community in Spanish Flanders, 1586-1621“, Dublin, 1992
2. STRADLING Robert, „The Spanish Monarchy and Irish Mercenaries, 1621/1665“, Dublin, 1994
3. Grainne HENRY estime l'apport 1586-1621 à 6.300 soldats. A ce nombre il faudrait ajouter celui des familles.
4. Mouvement catholique du XVI^e et XVII^e qui lutte contre l'extension du protestantisme, notamment par l'encadrement des fidèles
5. Nous remercions M. Eoghan O Hannacháin, contrôleur financier au Parlement européen et auteur de plusieurs études sur les Irlandais au service de la France, pour les précieux renseignements qu'il nous a communiqués. Notons que cette année est commémoré le 250^e anniversaire de la bataille de Fontenoy, où Louis XIV a arraché la victoire grâce à la Brigade irlandaise.
6. Parmi les unités au service de l'Autriche, présentes à Luxembourg, comportant notamment un corps d'officiers irlandais, signalons le régiment Plunkett (1767), le régiment d'infanterie wallon no 55, Joseph Murray de Melgum (2^e moitié XVIII^e siècle), le régiment O'Donnell (1790)
7. Le nom devrait se lire O'Caoinealbhain ou Kindellan d'après MAC LYSAGHT Edward, „The surnames of Ireland“, Dublin, 1991
8. Archives nationales, Luxembourg, (ANL) Notaire P. Naey, 1680
9. Archives de la ville de Luxembourg, (AVL) Paroisse St-Nicolas 13/fol 75
10. ibid 13 fol 225
11. GOUHIER P., Mercenaires irlandais au service de la France, „Revue d'histoire moderne et contemporaine“, 1964, p. 612-690

12. AVL, St-Michel, juillet 1696

13. ANL, Notaire F. Pierret, plusieurs actes de 1716 et 1717. A noter que Hélène Putz est la sœur d'Anne Elisabeth et Marie Barbe, qui ont épousé F. Blair et Patrice de Plunkett.

14. ibid St-Nicolas 11 fol 265

15. ibid St-Nicolas 11 fol 287

Fernand Toussaint: Ignace Millim, peintre morave (1743-1820)

1. Archiv mesta Brna (République Tchèque), Registre de la paroisse Saint-Jacques, Brno, sign. S 1/15, Vol. XIV, p. 266
2. An L, notaire Jean-Nicolas Behm, Luxembourg, acte n° 35/1772 (contrat entre Jean Stei(n)sel et J.B. Hesse, curé à Bettembourg)
3. THILL Norbert, Professeur: Die Millim-Fresken in Püttelingen, in: Heimat + Mission n° 4/5 1993, p. 10-11
4. WEICHERDING-GOERGEN Blanche, Les peintures murales au Grand-Duché de Luxembourg. De l'époque romane jusqu'au XVIII^e siècle, in: Hemecht 1975, p. 286
5. STAUD R. M., REUTER J., Die kirchlichen Kunstdenkmäler der Diözese Luxembourg, in: Ons Hemecht 1935, p. 164
6. KUHN Ludwig, Die Einwohner von Bous 1550-1830. Quellen zur Genealogie im Landkreis Saarlouis und angrenzenden Gebieten, Vol. 5, Nr. 819, p. 234
7. ARENDT Charles, Die Pfarrkirche zu Steinheim und ihre Chorfresken, in: Ons Hemecht 1903, p. 80-85
8. HESS Joseph, Der mährische Maler Ignaz Millim, in: Lëtzebuerger Revue Nr. 19/1963, p. 16-22
9. An L, notaire Jean-Clément Hemmer, Koerich, acte n° 176/1857
10. De cette branche descend l'exploitant actuel de l'Hôtel Simmer à Ehnen, Jean Millim, cf. Journées culinaires tchèques au Restaurant Simmer à Ehnen, in: Luxemburger Wort du 1.6.1994, p. 7
11. Piété baroque, Musée en Piconrue, Bastogne, 1995, p. 295-300

Antoinette Reuter: Des Tyroliens en Luxembourg

1. On évoque volontiers „un âge d'or”. Des études récentes, menées notamment par Jean-Paul Lehnert nuancent fortement cette notion. En fait l'époque de Marie-Thérèse permet grâce à une paix relative de retrouver simplement le niveau d'avant les guerres.
2. Les régimes français [Louis XIV, Révolution française, Napoléon] ont une image de marque plutôt négative, alors que le régime espagnol sauve la face, beaucoup d'historiens l'apprécient pour son œuvre religieuse
3. Tiroler Schwaben in Europa – Händler, Handwerker, Künstler, Katalog der Tiroler Landesausstellung, Reutte, 1986
4. Archives municipales Thionville, Série GG 40, Thionville/Ste-Maxime, 22 avril 1603 et 8 février 1604
5. KRAFT J., Nachrichten von Künstlern und Handwerkern aus den landecker Verfachbüchern (1580-1715), Forschungen und Mitteilungen zur Geschichte Tirols und Vorarlbergs, XIII (1916), p. 179
6. Archives municipales Dudelange, Registre paroissial Dudelange
7. D'après le registre des bourgeois et les archives paroissiales de Luxembourg-Ville aux archives de la ville de Luxembourg, le fonds notarial aux Archives nationales
8. Activité en cours au Centre de documentation sur les migrations à Dudelange en vue d'une exposition en 1997
9. en formant notamment des stuccateurs
10. Voir notre contribution à ce volume
11. Le ministre d'Etat Joseph Bech comptait notamment parmi ses grands-mères une Tschiderer, issue de cette lignée

Antoinette Reuter: Présence tyrolienne en Luxembourg: les maçons

1. FONTAINE Laurence, Histoire du colportage en Europe, XV-XIX^e siècle, Paris, 1993
2. Pour la période 1427-1615, la haute et moyenne vallée du Lech enregistre une croissance de 215%, la basse vallée de 114,4%. A titre de comparaison, les chiffres de 1615-1815 ne présentent que des augmentations de 22,2 et 53,9%; d'après „Tiroler Schwaben in Europa”, Tiroler Landesausstellung 1989, Innsbruck, 1989, p. 213.
3. source, sub 2

4. ASCHAUER Othmar, Tirolische Wanderbauhandwerker aus dem Ausserfern im 17.-19. Jahrhundert, in „Tiroler Schwaben“, op. cit., p. 190-203
5. SCHMITT Michel, Die Bauätigkeit der Abtei Echternach im 18. Jahrhundert, Luxemburg, 1970
6. source, sub 5, p. 135-183 et „Piété baroque en Luxembourg“, Musée en Piconrue, Bastogne, 1995, contributions d'Alex Langini
7. Une telle maison que nous considérerions aujourd'hui comme „typiquement“ luxembourgeoise, est spécialement signalée pour son originalité à Dudelange lors du recensement des feux de 1624. Cette localité héberge alors trois „steinmetz und steinbrecher“ et chose rarissime, un „leyendecker“. Le patronyme d'un de ces maçons nous renvoie vers le Vorarlberg: Johann Schanen, „steinmetz“ de Dudelange, serait-il en réalité Johann Tschan de Nenzing? Sur les Tyroliens de Dudelange, voir aussi notre contribution „Des Tyroliens en Luxembourg, du XVII^e au XVIII^e siècle“ dans ce volume
8. Dans le Tyrol du Sud où au fil des siècles les influences artistiques italiennes et allemandes se sont relayées, le „pignon sur rue“ est considéré comme une caractéristique allemande, l'inversion du pignon étant interprétée comme un signe de l'influence italienne, MAYER K.M., Das Bruderschaftsbuch der Bazner Maurer (1602-1777), Bozner Jahrbuch, Bazen, 1948, p. 112-155
9. Quelques exemples tirés des archives notariales luxembourgeoises peuvent illustrer ce propos: Archives nationales, Luxembourg, (ANL) Notaire N. Alberti, 1688, 2 août. Jean Georges de Ballonfeaux cède à bail aux beaux-frères Kaspar Huober et Michel Rouckert du Tyrol, un jardin à houblon et une ferme à Schrassig. Ceux-ci s'engagent en contrepartie à construire une cheminée et à agrandir les fenêtres de la maison Ballonfeaux à Luxembourg-Ville; Archives de l'Etat, Arlon, notaire J. Hargardt, Arlon, 1680, n° 7, Jean Français de Bettenhoven charge les maçons tyroliens Georges Stumpff et Jean Fleischert, bourgeois de Luxembourg, de la restauration du „Gischerhof“ à Arlon ; ANL, 15, 74, Chronik Schweisdal, p. 149, „Meister König“ reconstruit avec „zwey Tyroller“ la maison effondrée de Philipp Schaler de Bitburg.
10. L'origine exacte de Heel n'est pas connue. Un peintre homonyme a décoré l'église corporative de Bichlbach dans l'Aussefern.
11. KOCKEROLS Carlo, DAGNEIE Tjenke, Schiste, pierre d'Ardenne, Etalle, 1994
12. Spécimens au musée d'Histoire et d'Art, section „Vie luxembourgeoise“ à Luxembourg, au musée en Piconrue à Bastogne et à la Stadtbibliothek de Trèves. Ces objets de „piété“ trahissent leur origine alpine en reproduisant des „images miraculeuses“ de cette région.

Robert Garcia: Les Garcia Romero – une famille espagnole au Luxembourg depuis le XVII^e siècle

- Archives de l'Etat Arlon (B), registres paroissiaux et fonds notarial concernant Bastogne
 LEFÈVRE Louis, Histoire de Bastogne, tome 1, Arlon, 1989
 LEFÈVRE Louis, Bastogne, ville militaire du XVII^e siècle, Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg, 1954

Antoinette Reuter: Les „scieurs de long“ auvergnats, un exemple de migrants français au XVII^e et XVIII^e siècle

1. POITRINEAU Abel, Remues d'hommes, Essai sur les migrations montagnardes en France aux XVII^e et XVIII^e siècles, Paris, 1983.
2. La Haute-Marche est une ancienne province française, correspondant aux départements actuels de la Creuse, Haute-Vienne, Indre et Charente. La ville de Guéret en était la capitale.
3. Archives de la Ville de Luxembourg (AVL), Registres de la paroisse St-Nicolas, notamment le n° 13
4. AVL, Registres de la paroisse St-Michel
5. Bibliographie exhaustive voir sub 1)
6. Archives nationales, Luxembourg (ANL), M^r N. Alberti (sub date) et M^r M. E. Gilles (sub date); AVL, Registre des bourgeois de la Ville de Luxembourg (sub date) et registres de la paroisse St-Nicolas
7. Ouvrage sub 1), pages 126-130
8. MAROL Dr, Topographie du Canton d'Amber, collection de M^r Jean Bannière, Amber (F)
9. AVL, Registres de la paroisse St-Michel, le 9 mai 1688 et ANL, M^r M. E. Gilles 1687, 23 mars, Antoine Villeneuve et Jean Baret, scieurs auvergnats, témoins Mathieu Blanc, ancien scieur en long aux Travaux du Roi, „engagé pour lors dans la compagnie d'Ambrécaurt, régiment de Piémant“, né à Puitbarbe, paroisse St-Clément en

Auvergne, déclore devoir ou scieur en long Jean Morotte du même village, 86 livres pour ouvrages et travaux; Paye dans deux ans, Témoins Jacques Filliat et Etienne Vigier paroisse St-Pange et Jean le Rout paroisse St-Didier

10. ANL, M^r M. E. Gilles (sub dates)
11. Description du procédé ouvrage sub 1
12. ANL, M^r M. E. Gilles (sub date)
13. HESS Joseph, Luxemburger Volksleben in Vergangenheit und Gegenwart, Beiträge zur Luxemburger Volkskunde, Grevenmacher, 1939, p. 63-64

Antoinette Reuter: Bernard Molitor, ébéniste à Paris, fournisseur de la cour

1. Villa Vauban, octobre – décembre 1995
2. LEBEN Ulrich, B. Molitor Leben und Werk eines Pariser Ebenisten, Hêmecht, 1986/4
- idem, Bernard Molitor (1755-1833), Leben und Werk eines Pariser Kunstschnitzlers, Inaugural-Dissertation, Universität Bonn, 1989
- idem, Molitor, ébéniste de Louis XVI à Louis XVIII, St-Rémy-l'Eau, 1992
3. BERTRANG Alfred, Histoire d'Arlon, Arlon, 1940, p. 224-227
4. opinion discutée lors du colloque „Piété et charité“ à l'Université de Nancy, novembre 1989
5. STUERMER Michael, Hofhandwerk und höfische Kultur, Europäische Möbelkunst im 18. Jahrhundert, München, 1982
6. Un Molitor signe vers 1700 plusieurs retables de la région de Bitburg. Peter Molitor, un menuisier sculpteur résidant successivement à Bitburg, Echternach et Larachette est l'auteur de mobilier d'église à Nommern et Fischbach (1746). Archives Nationales, Luxembourg.

Fernand Emmel: Soldats de Napoléon

1. On n'a qu'à feuilleter le premier registre de l'ancienne paroisse de Saint-Nicolas débutant en 1601 aux archives de la ville de Luxembourg. LU 132 n° 1.
2. DOLLAR Jacques, Napoléon et le Luxembourg, 1979, p. 271-274, voir aussi en tout dernier lieu: GEISEN Daniel, Michel Eiffes, soldat du Premier Empire; in: Beaufort im Wandel der Zeit. Bd II, Luxembourg 1993, p. 7-69
3. ibidem p. 244-259
4. DECKER François, La conscription militaire au Département des Forêts, Luxembourg, 1980 SCHAACK Charles, Les Luxembourgeois, soldats de la France, 2 tomes, Diekirch 1910
5. DECKER François, Lettres de soldats luxembourgeois au service de la France, Luxembourg 1971, p. 11, 1821
6. DOLLAR J., op. cit. p. 273
7. Je compte lui consacrer une étude biographique plus étendue à l'annuaire de l'Association luxembourgeoise de généalogie et d'héraldique
8. Lettre du 28 mai 1849, AVL LU III, 11 n° 60
9. ibidem
10. Lettre du 7 novembre 1842, ibidem
11. GEISEN D. et DOLLAR J. op. cit., DECKER F., Soldats ... op. cit.
12. Dollar, op. cit., p. 273
13. ibidem

Fernand Emmel: Prisonniers de guerre espagnols à Luxembourg

1. Il faut lire „dédommager“
2. AVL, LU II, 10 (série des registres d'inscription de la correspondance active); sans cotation individuelle
3. LU II, O2 (registres aux délibérations) n° 5 folio 12

4. Il faut bien voir que l'administration, du moins superficiellement dans ses rapports avec les représentants officiels du régime, s'identifie avec la France. Le ton est d'ailleurs un peu trop élogieux pour pouvoir croire à la sincérité de cette „captatio“.

5. LU II, 11 n° 136

6. Pour les détails, voir mon article sur le même sujet à l'annuaire de l'Association luxembourgeoise de généalogie et d'héraldique, année 1992: Prisonniers de guerre à Luxembourg; le cas des soldats espagnols. Tous les détails subséquents se retrouvent, avec indication détaillée des sources, dans ledit article.

7. Voir notamment Fernand G. EMMEL: Die Friedhöfe von Clousen, in „Collection des Amis de l'Histoire“
(Volume en préparation)

Alex Carmes: Die preußische Militärkolonie in Luxemburg (1814-1867)

1. RINTELEN W.: Geschichte des Niederrheinischen Füsilier-Regiments Nr. 39 während der ersten 75 Jahre seines Bestehens. 1818-1893. Im Auftrage bearb. Mit Abb., Karten u. Plänen, Berlin, 1893, S. 119.
2. Vgl. ENSCH Jean: Zur Demographie der Festungsstadt Luxemburg im 19. Jahrhundert, in: „Das Leben in der Bundesfestung Luxemburg Katalog zur gleichnamigen Ausstellung, vom „Musée d'histoire de la ville de Luxembourg“ vom 7. Mai bis zum 15. Juni 1993 im „Tutesall“ in Stadtgrund organisiert, Luxemburg, o.J., S. 271-308.
3. WICKEDER Julius v.: Vergleichende Charakteristik der k.k. österreichischen, preußischen, englischen und französischen Landarmee, Stuttgart, 1856, S. 154.
4. Vgl. CALMES, A.: Naissance et débuts du Grand-Duché de Luxembourg, Luxembourg, 1971, p. 162-174; ROUSSEAU, P.: Die Militärloge „Blücher von Wahlstaf“ im Orient Luxemburg 1820-1867, in: Das Leben in der Bundesfestung Luxemburg, Luxemburg, o.J. (1993), S. 339-353
5. RÜSTOW Wilhelm: Der deutsche Militärstaat vor und während der Revolution, photomechanischer Nachdruck der Ausgabe 1850, mit einer Einleitung von OESTREICH, Gerhard, Osnabrück, 1971 (Bibliotheca Rerum Militarium, Band X) §§ 15-16
6. ISENBArt Wilhelm: Geschichte des 2. Nassauischen Infanterie-Regiments Nr. 88, Berlin, 1903, S. 232
7. Vgl. WICKEDE J. v.: Charakteristik, 1856, S. 106-108
8. Ibid.: S. 108
9. Vgl. ISENBURG, Franz: Das Brandenburgische Füsilier-Regiment Nr. 13 1815-1870 – Ein Blatt Armee-Geschichte, Berlin 1879, S. 161; RICHTER, Martin: Die Entwicklung und die gegenwärtige Gestaltung der Militärseelsorge in Preussen – historisch-kritische Denkschrift, Berlin, 1889, Neudruck Osnabrück, 1991, mit einer Einführung von VOGT, Arnold (Bibliotheca Rerum Militarium, Band III), S. 123, dort FN 18
10. Vgl.: Die Einleitung von LUNT, James im Werke von KINCAID, Dennis, British Social Life in India 1608-1937, London/Boston, 1973
11. RÜSTOW W.: Militärstaat, 1850, S. 67-68
12. WICKEDE J. v.: Charakteristik, 1856, S. 133
13. Vgl.: ENSCH J.: S. 285; BISDORFF, Paul: Die preußische Besatzung der Festung Luxemburg, in: Hémecht, 16 (1964), Nr. 1, p. 5172, Nr. 3, p. 225-250, 17 (1965), Nr. 1, p. 57-58, 19 (1967) Nr. 4, p. 423-440; insbes., 1964, S. 56. Ein Beitrag, basierend auf ANL-Bestand C 173 „Mariages devant l'autorité militaire de la garnison“, ist geplant von MÜLLER Jean-Claude, in: Annuaire de l'Association de généalogie et d'héraldique, Luxembourg.
14. Vgl.: GOEDERT J.: Débuts, 1992, S. 182, 186
15. RICHTER M.: Entwicklung, 1899, S. 122-123
16. Vgl. RÜSTOW W.: Militärstaat, 1850. Zum Stadt-Land-Konflikt vgl. MARSON, Pierre, „... an de Staatmaueren ganz troureg gespaart“. – Die Garnisonstadt Luxemburg in der zeitgenössischen Literatur, in: „Das Leben in der Bundesfestung Luxemburg“, Luxemburg, o.J. (1993), S. 63-65.

17. Vgl. ENGELHARDT, Friedrich Wilhelm: Geschichte der Stadt und Festung Luxemburg, Luxemburg, 1850, Neuauflage Luxemburg, 1979, S. 262
18. Vgl. GOEDERT, J.: Débuts, 1993
19. Vgl. RICHTER, M., Entwicklung, 1899, S. 102
20. RICHTER M.: Entwicklung, 1899, S. 134
21. RICHTER M.: Entwicklung, 1899, S. 128-153
22. Vgl. TRAUSCH C.: Vom Schloß auf dem Bock zum Gibraltar des Nordens, Luxemburg, 1993, S. 36
23. MARSON P.: Staatmaueren, 1993, S. 74

Antoinette Reuter: „.... so gehen wir von dannen jetzt nach Brasilien fort“

1. MAURO F.: Le Brésil, du XV^e à la fin du XVIII^e siècle, Paris, 1977
2. L'exploitation des nouveaux mondes, Textes et Documents pour la classe, 241/1980
3. source, sub 1
4. MERGEN J.: Die Brasilien-Auswanderung aus dem Trierer Raum, Trierisches Jahrbuch, 1955, p. 100-110
5. CALMES A.: La vie économique du Luxembourg dans le royaume des Pays-Bas, Hémecht, 1930/2-4, p. 11
6. source sub 4
7. Il s'agit du seul journal public existant à l'époque
8. source sub 5

Jean-Claude Muller: „In das neu Land oder America ...“ – Die Luxemburger in der Neuen Welt

1. HAMER Pierre: Raphaël de Luxembourg, Luxembourg, 1966; und PERRIN Warren (Acadian Heritage Foundation), Partis pour „Milciccipli-la-galette“, Capucins et calons luxembourgeois en Louisiane (traduction: Antoinette Reuter), in: *tageblatt*, 4.2.1995 (Itinéraires croisés: Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg)
2. ENSCH/HURY/MULLER (Hrsg.), Die Luxemburger in der Neuen Welt. Illustrierte Neuausgabe des Werks von Niclos GONNER (1889). Esch/Alzette, 1985, Band II, S. 620; das Zitat beruht auf Notarsakten im Staatsarchiv, die dort im Detail angegeben sind.
3. Vgl. Beitrag von Pierre HANNICK über die Banat-Auswanderung, S. 69
4. BOURG Tany, Une enquête sur l'émigration en 1854. Réimprimé dans: Tony Bourg: Recherches et Conférences littéraires – Recueil de textes. Publications nationales, 1994, p. 191-200
5. A.E. Lux H 837-838; vgl. MALGET Jean, Amerika. Auswanderung vor hundert Jahren. Ein Beitrag, Ehleringen, Selbstverlag, 1980

Jean-Claude Muller: „Es ist ein andres Leben in Amerika ...“ – Luxemburger Einwanderer im Melting-Pot

1. Zitiert nach der Ausgabe im Katalog der Ausstellung „D'Lëtzebuerger Auswanderung an Amerika“, hrsg. von Jean ENSCH und Jean-Claude MULLER. Nationalbibliothek Luxemburg, 1986, p. 45
2. MAGOCSI, Artikel „Luxembourg“ in Harvard Encyclopaedia of American Ethnic Groups, p. 687
3. GONNER: Die Luxemburger in der Neuen Welt. Dubuque, Iowa, 1889
4. HATZ André, Emigrants et Réémigrants luxembourgeois de 1876 à 1900. Luxembourg, Archives nationales, 1994, p. 232
5. ENSCH Jean, Les dispositions légales concernant la tenue des registres de la population: Une genèse laborieuse. In Annuaire généalogique 1987, p. 113-120
6. HESS Joseph, L'émigration luxembourgeoise. 4. En France. In: Le Livre du Centenaire, 1939 [1948].

Gast Mannes: „Wer einmal in Amerika war, soll nicht mehr an Europa denken“

1. HOERDER Dirk/KNAUF Diethelm (Hrsg.), Aufbruch in die Fremde. Europäische Auswanderung nach Übersee, Bremen 1992
2. In keinem Inventar (GONNER; ENSCH/HURY/MÜLLER e.a.; HATZ) zu ermitteln
3. Marie HEINEN aus Lieler war die „Freiesch“ von Jean Nicolas BERTELS, einem Bruder von Adam BERTELS. Cf. ENSCH/HURY/MULLER: Band II, S.163.
4. KROHN Heinrich Krohn, Und warum habt ihr denn Deutschland verlassen?
300 Jahre Auswanderung nach Amerika. Bergisch Gladbach 1992, S.312.
5. HATZ Änder, Emigrants et rémigrants luxembourgeois de 1876 à 1900. Etats-Unis d'Amérique, Argentine et pays extra-européens. Inventaire détaillé des „Mouvements de la population“ par cantons, communes et localités. Index de personnes et de lieux. Luxembourg 1994.
6. Nicht zu eruieren
7. Gemeint ist Nicolas Mathias Schlungs aus Basbellain (Niederbesslingen/Kirchen), der 1886 auswandernte und bis 1905 in Seattle lebte, wohl identisch mit Nikolas Schlumps. (ENSCH/HURY/MULLER, Bd.II, S.378)
8. Aus einer anderen Korrespondenz ergibt sich, daß wohl ein gewisser Niedfeld aus Borstel (D) gemeint ist
9. Es handelt sich um den Schwager von Schlungs. Cf. HATZ Änder, op. cit. Nummer 545/546 und Ensch/Hury/Muller, Band II, S.419.
10. HATZ Änder, op. cit. Nummer 5073 und ENSCH/HURY/MULLER: Bd.II, S. 299
11. In keinem Inventar zu ermitteln
12. Cf. Anmerkung 3

Paul Lesch: George Wiltz, Floyd Manternach, Frank Vianden et les autres ..., Hugo Gernsback (1884-1967), le père de la science-fiction

1. STASHOWER Daniel: „A dreamer who made us fall in love with the future“, Smithsonian Magazine, août 1990, p. 44-54
2. Cité dans STASHOWER, op. cit.
3. GERNSBACK Hugo: „A new sort of magazine“, Amazing Stories 1, avril, 1926, cité dans WESTFAHL, Gary Wesley: „The mole in Gernsback's eye: A history of the idea of science fiction“, Claremont Graduate School, 1986
4. Cité dans WESTFAHL, p. 26
5. Cité dans KYLE, David: A pictoral history of science fiction, Londres 1976, p. 168
6. CARTER Paul A.: The creation of tomorrow. 50 years of magazine science fiction. New York, 1977, p. 4
7. SIEGEL Marc: Hugo Gernsback, Father of modern sciences fiction, the Milford series. Popular Writers of today, volume 45, p. 24, 1988
8. AISBERG E.: Hugo Gernsback. L'homme et son œuvre. In: Sotellite/Evotions n° 46 bis
9. op. cit. Siegel
10. op. cit. Siegel
11. Luxemburger Gazette 14.3.1918 et „The New York Times“ 5.2.1918
12. CLARKE Arthur C.: Profiles of the Future, New York 1962
13. Encyclopedia Britannica, 15^e édition, 1976, volume 5, p. 221
14. SADOUL Jacques: Histoire de la science-fiction moderne 1911-1984, Editions Robert Laffont, Paris 1984
15. Radio Electronics, novembre 1967, p. 58-60.

Antoinette Lorang: Sweet liberty! Luxemburger in Australien, eine Fallstudie

1. Archives nationales, 1994
2. LINDEN Emile, Liste der Ehnener Auswanderer, Beim Autor, 1995, erwähnt Johann Peter Becker, der 1892 nach Adelaide auswanderte. Er kommt unter den Paßanträgern nicht vor.
3. CHARLWOOD Don, Settlers under sail, Melbourne, s.s.

4. Siehe Beitrag von Jean Stengers in diesem Buch
5. Noch vor dem 2. Weltkrieg war ein Short ein umstrittenes Kleidungsstück in Luxemburg. Sportlern, die sich in der kurzen Hose zeigten, wurde gar kirchlicherweise mit Maßnahmen gedroht.
6. A. Hemes scheint eine sonderbare Zuneigung zu Briefmarken gehabt haben. Er ließ eigens eine Briefmarke mit seinem eigenen Konterfei in Uniform der Freiwilligenkompanie anfertigen
7. Die reich bebilderte, von Léon E. Nilles aus dem Englischen übertragene Geschichte erschien in Revue 1978/34, Nr. 48, 49, 50, 51 sowie 1979/35 Nr. 1, 2, 3, 4

Gast Mannes: Hugo, Dallée, Jullien et les autres ...

1. MANNES Gast: Les réfugiés politiques français au Grand-Duché de Luxembourg après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, in: Association luxembourgeoise de généalogie et d'héraldique: Annuaire 1987, Luxembourg 1987, p. 93 s.s.
2. Quant aux antécédents des réfugiés français, le lecteur se reportera à l'ouvrage de Jean MAITRON. Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. Paris 1964 s.s.
3. Les faits relatés par la suite doivent tout aux recherches de Tony BOURG. Cf. FRISCH, MEDER, MULLER, WILHELM, Tony Bourg. Recherches et conférences littéraires. Luxembourg 1994, p. 451 s.s.
4. Archives nationales, Luxembourg, Régime H, lissse n° 822
5. Cf. Tony BOURG; ibid
6. Cf. Archives nationales Régime G, lissse n° 201
7. Cf. GRÉGOIRE Pierre, Drucker, Gazettisten und Zensoren, Luxembourg 1966, Bd. IV, p. 262-263
8. Cf. GRÉGOIRE, op. cit. Bd.V, p. 152
9. Cf. GRÉGOIRE, ibid., p.193-194

Denis Scuto: Les Luxembourgeois à Paris (fin XIX^e – début XX^e siècle)

1. SCHIRMACHER Kaethe, La spécialisation du travail par nationalités à Paris, Paris, 1908
2. cf. la contribution d'Antoinette REUTER sur Bernard Molitor, ébéniste à Paris, fournisseur de la Cour (1755-1833), dans ce livre
3. LINDEN Emile, Liste der Ehnener Auswanderer, nach Amerika, Australien, Indien und Paris (zirka 1840-1910), s. l., 1995
4. Le Livre d'Or de nos légionnaires, 1914-1918 (Premier Récit. août 1914 – mai 1916), Luxembourg, s.d., p. 7
5. SCHIRMACHER Kaethe, op. cit., p. 48-49
6. „Wenn man bedenkt, daß wohl 1/25 Luxemburger Anstreicher und vielleicht 1/5 in den Demolitionen sind, so kann man sich nicht enthalten, aufrichtig zu bedauern, daß darunter manches schöne Talent begraben liegt, das nur irgend einen ihm zustehenden Anhaltspunkt gebraucht hätte, um sich entfalten zu können“ (FABER Jean, Der Luxemburger in Paris, was er ist und was er sein könnte, Luxembourg, 1882, p. 8)
7. HESS Joseph, L'émigration luxembourgeoise [4. L'émigration en France], in: le Livre du Centenaire, 1939 (1948), p. 607-612
8. MERSCH Emile, Luxemburgisches aus Paris [Spezial-Correspondenz des Luxemburger Wort], Luxemburger Wort, 1886, n° 64, 75, 211-217, 219-221, 223, 232-236, 250-251, 324-326; 1887, n° 36-37, 85-86, 267-268
9. ibid.
10. FABER Jean, op. cit., p. 5
11. cf. contributions de Germaine GOETZINGER, Luxemburger Dienstmädchen in Paris und Brüssel, (Itinéraires croisés n° 34), et de Gilbert JEITZ et Raymond WARINGO, Die Arbeiter- und Dienstboten-Livrets, (Itinéraires croisés n° 36), dans ce livre
12. SCHIRMACHER Kaethe, op. cit., p. 3. L'auteur précise: „D'après l'avis des personnes compétentes (membres des ambassades et consulats, pasteurs, commerçants, ouvriers), le nombre effectif des étrangers est toujours supérieur aux chiffres officiels, et le mouvement d'immigration à Paris montre, depuis 1901, une tendance

très nette à la hausse. Nous prévenons donc nos lecteurs que les chiffres indiqués dans ce travail sont au-dessous de la réalité.

13. KAYSER N., Paris-Dachau, P. Sto

14. Anecdote rapportée par Mme Li STOOS sur sa grand-mère paternelle en service domestique à Paris au début du XX^e siècle

Germaine Goetzinger: Luxemburger Dienstmädchen in Paris und Brüssel

1. Luxemburger Zeitung vom 25. März 1925
2. FABER J., Der Luxemburger in Paris, was er ist und was er sein könnte, Luxemburg 1882, S. 5
3. Luxemburger Valksblättchen vom 19. Januar 1889
4. Dreiundvierzigster Jahres-Bericht, Luxemburg, 1915, S. 6
5. FABER, Der Luxemburger in Paris, S. 9
6. MARTIN-FUGIER Anne, La place des bonnes, Paris, 1979, S. 49 f.
7. In Privatbesitz
8. Jurnal des gens de maison du 8 avril 1899
9. MARTIN-FUGIER, La place des bonnes, S. 121
10. Luxemburger Frau vom 7.1.1923
11. Luxemburger Frau vom 18.2.1923
12. Luxemburger Frau vom 23.3.1924
13. GONCOURT Edmond et Jules de, Germinie Lacerteux (1865), Paris, 1979, S. 80

Gilbert Jeitz, Raymond Waringo: Die „Arbeiter- und Dienstboten-Livrets“

1. JEITZ G., WARINGO R., Statistisches aus der Gemeinde Bettemburg im 19. und 20. Jahrhundert. 75 Joërs Sängerfreud Betebuer 1920-1995. Luxemburg (1995) 135-200
2. Über die Dienstmädchen in Paris und Brüssel berichtet G. Goetzinger in diesem Buch auf den Seiten 153-157

Robert L. Philippart: Ingénieurs du fer en Chine

1. PHILIPPART R.L., L'activité industrielle d'Eugène Ruppert en Chine. Luxembourg, 1987, p. 9
2. RUPPERT E., Reise um die Welt mit mehrjährigem Aufenthalt in China und Japan, Luxembourg, 1903, p. 1
3. idem, op. cit., p. 63 - 64
4. ibidem, p. 10-29
5. idem, Die chinesische Eisenindustrie, p. 57-62 (texte dactylographié) (Fonds Ruppert)
6. idem, Conclusions sur l'affoire de l'usine métallurgique de Tsin Ki, n° VII (manuscrit) (Fonds Ruppert)
7. C'est la compagnie anglaise de l'Inde de l'Est qui s'était assuré le monopole de l'importation de l'opium en Chine. Dans le cadre des tentatives pour intégrer la Chine dans le marché occidental, les Anglais n'hésitèrent point à mener la „guerre de l'opium“. La Chine a dû flétrir et la paix de Nan-king (1842) allait permettre à la Compagnie de poursuivre ses importations sans aucunes restrictions.
(Meyers Lexikon, t. 2, Leipzig, 1925, col 1493)
8. Le fondateur du mouvement HONG SIEOUTS'IUAN, annonçant en 1851 la fondation de l'Etat Tai Ping, prit le titre d'empereur et le nom de T'EN WANG (roi du Soleil) (GROUSSET, R., Histoire de la Chine, Paris, 1942, p. 167-169)
9. PHILIPPART R. L.: L'activité ..., op. cit., p. 16-17
10. RUPPERT E., Die chinesische Eisenindustrie ..., op. cit., p. 58-61
11. ibidem, p. 61
12. ibidem, p. 61
13. idem, Reise ..., op. cit., p. 64

14. idem, Die chinesische Eisenindustrie ..., op. cit., p. 62
15. idem, Reise um die Welt ..., op. cit., p. 73
16. ibidem, p. 73-74
17. idem, Tagebuch, China, die Revolution 1911-1912, p. 4 (manuscrit) (Fonds Ruppert)
18. HARTEAU, Rapport sur le haut fourneau indigène et prix de revient de la fonte aux usines de Tsin Ki, 1896, p. 10 (manuscrit) (Fonds Ruppert)
19. RUPPERT E., Tagebuch ..., op. cit., p. 91-92
20. Les Boxers sont membres d'une société secrète chinoise qui fut à l'origine d'un mouvement xénophobe qui éclata à la suite de la défaite infligée à la Chine par le Japon en 1895 et des exigences des puissances européennes en 1898. Ce mouvement s'attaqua aux missions et aboutit en juin 1900 à l'assassinat du ministre d'Allemagne Ketteler et le siège des légations étrangères de Pékin. La Russie occupa militairement la Mandchourie, et une expédition internationale délivra les légations en août 1900.
Un traité imposa à la Chine de sévères sanctions contre les auteurs de troubles, des garanties de sécurité et le versement d'une forte indemnité (Grand Larousse encyclopédique, t. 2, Paris 1960, p. 323)
21. RUPPERT E., Die chinesische Eisenindustrie ..., op. cit., p. 62
22. MARGUE P., Herren, Bürger und Pioniere, Sozialgeschichte Luxemburgs im Querschnitt, in: Maison de Raville, ein Zeitdokument, s.l., s.d., p. 43
23. RUPPERT E., Die chinesische Eisenindustrie ..., op. cit., p. 64-85
24. idem, Chinesischer Bergbau und Eisenindustrie, in Reise um die Welt ..., op. cit., p. 39
25. L(IST) P., Eugène Ruppert, 1864-1950, in: Revue technique luxembourgeoise, n° 4, Luxembourg, 1950, p. 235
26. RUPPERT, Eugène, Die chinesische Eisenindustrie und der luxemburgische Ingenieur in China, in Revue technique luxembourgeoise, N° 6, Luxembourg, 1937, p. 15
27. PHILIPPART, R. L., Les activités ..., op. cit., p. 39
28. J. K., Die Luxemburger im Auslande in den Hon Yang Werken (bei Hankow) in China, in: L'illustre luxembourgeois, Nr. 7, Luxembourg, 1927, p. 2
29. Lettres manuscrites de Jules Fischer, Ingénieur, à Ferdinand Schanen, ingénieur électrique, du 3 novembre 1910 et du 21 novembre 1910 (Fonds Schanen)
30. Contrat fait entre les Han Yang Iron & Steel Works représentées par ... (Fonds Schanen)
31. Verzeichnis der in Han Yang zugelassenen Gegenstände des Herrn Ferdinand Schanen, Betriebsingenieur des Han Yang Iron & Steel Works, Han Yang, s.d. (Fonds Schanen)
32. Iron & Steel Works Han Yang, Règlement d'ordre se rapportant aux habitations des employés (Fonds Schanen)
33. RUPPERT, E., Reise um die Welt ..., op. cit., p. 89
34. idem, Die internationalen, wirtschaftlichen und geschäftlich industriellen Umwälzungen..., p. 88 (texte dactylographié sans titre) (Fonds Ruppert)
35. Le régime impérial est condamné: à l'hostilité contre la dynastie mandchoue s'ajoutent la propagation dans les milieux intellectuels des idées républicaines et un certain éveil national pour la régénération d'une Chine unifiée et modernisée. Mouvement à la fois nationaliste, démocratique et social, le Kuamintang, fondé par Sun Yat Sen, s'agite; il provoque en octobre 1911 des troubles graves dans la vallée du Yang-tseu. Yuan Che Kai, chargé par la Cour de les réprimer, conseille bientôt l'abdication (février 1912), qui marque la fin de la dynastie mandchoue. Sun Yat Sen laisse alors le général se faire élire président de la République par une Assemblée réunie à Nankin (Grand Larousse encyclopédique, t. 3, Paris, 1960, p. 48)
36. Mémoire de la direction générale des usines (Texte dactylographié de Wong Kok Shan, Acting Chief Manager for the Han Yeh Ping Iron and Steel Co. Ltd) (Fonds Schanen)
37. Han Yang Iron & Steel Works, Circulaire (sic), dactylographié du 22 novembre 1911 signé par le Directeur Général Dr Lee et le Directeur Technique E. Ruppert (Fonds Schanen)
38. Arbitrators award between Camille Beissel, François Hoffman (sic), Ferdinand Schanen and Han Yeh Ping Iron and Coal Co. Ltd. (Fonds Schanen)
39. RUPPERT E., Die chinesische Revolusion um das Hanyanger Eisen- und Stahlwerk, im Tagebuch ..., op. cit., 21-24

40. Lettre du Consulat Général des Pays-Bas du 14 juin 1914 à F. Schanen dactylographiée (Fonds Schanen)
41. Lettre de Léon Metzler, avocat-avoué à F[rançois] H[offmann], s.d. (Fonds Schanen)
42. correspondance conservée au Fonds Schanen
43. RUPPERT E., Die internationalen, wirtschaftlichen und geschäftlich industriellen Umwälzungen ..., op. cit., p. 89a
44. idem, Der Stand der chinesischen Eisenindustrie nach Ausbruch der Revolution, 1911-1914, p. 52 (texte dactylographié) (Fonds Ruppert)
45. idem, Die internationalen, wirtschaftlichen und geschäftlich industriellen Umwälzungen ..., op. cit., p. 89a
46. idem, Die chinesische Eisenindustrie und der luxemburgische Ingenieur in China, in Revue technique luxembourgeoise, Nr. 6, Luxembourg, 1937, p. 22
47. idem, Die chinesische Revolution ..., op. cit., p. 42
48. LIST P., Eugène Ruppert ..., op. cit., p. 236
49. BANQUE UCL, MUSÉE D'HISTOIRE ET D'ART DE LUXEMBOURG, Eugène Ruppert – „le Chinois“ – 1864-1950, pionnier de la sidérurgie et amateur d'art. Avec le catalogue complet de la collection de monnaies et amulettes asiatiques, constitué par ses soins pour le Musée de Luxembourg, Luxembourg, 1981.
50. BRIEUX, Au Japon par Java, la Chine, la Corée, Paris, 1914, p. 97
51. PHILIPPART, R. L., Reise um die Welt, in: Die Warte, Nr. 26/1401, Luxembourg, 1985, p. 3
52. Collection de photos annotées dans le Fonds Ruppert
53. LIST, P., Eugène Ruppert ..., op. cit., p. 236
54. ibidem, p. 236
55. Zone d'activités „Cloche d'Or“

Jacques Maas: La participation d'ingénieurs luxembourgeois à l'industrialisation de la Russie tsariste

McKAY J., Pioneers for Profit, Chicago 1970

WILLEM Léon, 450 Ans d'Espérance, Liège 1990, Revue Technique Luxembourgeoise

Serge Hoffmann: L'immigration allemande et l'industrialisation du Grand-Duché

1. A N Lux Inspection des Mines I M III 42
2. A N Lux Fonds „Travail et Prévoyance Sociale“ Nr. 52
3. Statec Annuaire statistique rétrospectif 1973, p. 60
4. A N Lux Fonds „Travail et Prévoyance sociale“ n. 60
5. A N Lux Fonds „Travail et Prévoyance sociale“ n. 60
6. Statec Annuaire statistique rétrospectif 1973 p. 60
7. ZAHLEN Paul; La sidérurgie dans la région Sarre-Loraine-Luxembourg dans les années 20/Florence, 1988, p. 53 (mémoire scientifique)
8. La production d'acier augmente de 58%, tandis que la production minière augmente de 30% entre 1923 et 1924 (voir Chambre de Commerce Rapport d'activités, 1924)
9. Chambre de Commerce Rapport d'activités 1932, p. 71 et 80
10. Statec Annuaire statistique rétrospectif 1973, p. 60
11. Chambre de Commerce Rapport d'activités 1936, p. 13 et 58
12. Chambre de Commerce Rapport d'activités 1938, p. 4; 5; 82; 94
13. Statec Annuaire statistique rétrospectif 1973
14. En 1913 près de 60% de la main-d'œuvre occupée dans l'industrie lourde est étrangère; En 1939 les étrangers ne représentent plus que 19% de la main-d'œuvre totale.

Population allemande au Grand-Duché (1875-1935)

	Nombre d'Allemands	% par rapport pop. étrangère	% par rapport pop. totale du Grand-Duché
1875	3.497	59,3	1,7
1890	12.296	68,3	5,82
1900	14.931	51,4	6,32
1910	21.762	54,8	8,37
1922	15.501	46,4	6
1930	23.576	42,2	7,85
1935	16.815	43,8	5,66

Main-d'œuvre allemande occupée dans l'industrie sidérurgique et minière

	Nombre d'Allemands	% par rapport m.-d'œuvre étrangère	% par rapport main-d'œuvre
1913	3.886	33,9	20,3
1920	1.657	31	10,2
1925	2.447	31,3	10,4
1930	3.311	29,6	12
1935	1.364	33,4	7,8
1939	1.038	27,7	5,3

Antoinette Reuter: Zillebäcker

1. Vor ein paar Jahren gab es zu diesem Thema einen Leserbriefkrieg in der luxemburgischen Presse. Daran beteiligte sich u.a. der Direktor der Verwaltung „Sites et Monuments“, Georges Calteux.
2. Antoinette Lorang sei für ihre Hinweise gedankt
3. Vortrag Dr. Andreas Immenkamp, Lippisches Ziegelmuseum in Düdelingen, 1994
4. WARNGO R., Zur Geschichte der Bettemburger Ziegelei (1898-1969) in: La Commune de Bettembourg, Bettembourg, 1991
5. Gemeinearchiv Düdelingen, Fremdenregister
6. idem
7. Die drei ersten bekannten Fotos von der Düdelinger Feldbrandziegelei wurden im Rahmen eines Klassenprojektes von Schülern des Lycée Technique Nic Biever aufgestöbert. Dem Schüler Steve Rasseljong sei an dieser Stelle für seinen Einsatz gedankt.
8. Bildreportage in „Lëtzebuerger Illustréiert Revue“, 1954/13

Denis Scuto: „Les hommes seuls avaient toujours la bougeotte“

1. DIDLINGER Paul, Die Entwicklung der ausländischen Bevölkerung der Stadt Esch/Alzette von 1900 bis 1925, Mémoire présenté dans le cadre du stage pédagogique, 1978, p. 182 s.s.
2. REITZ Jean, L'immigration étrangère à Differdange au début du XX^e siècle (1898-1914), Mémoire de maîtrise, Nancy II, p. 107
3. Le livret d'ouvrier de Charles Lazzeri est conservé au Musée d'Histoire Locale d'Esch-sur-Alzette. Son itinéraire de travail a été publié par: MOUSSET Jean-Luc, L'industrialisation du Luxembourg de 1800-1914, Guide du visiteur de la solle d'exposition consacrée à l'industrialisation du Luxembourg au Musée d'Histoire et d'Art, Luxembourg, Musées de l'Etat, 1988, p. 116-117
4. S.A. des Hauts Fourneaux d'Athus, Minière du Prinzenberg à Pétange, Règlement d'ordre intérieur [en français et en allemand], du 1^{er} mai 1876, Archives nationales de Luxembourg, Fonds travail et prévoyance sociale, Cote: 3
5. ANL, Fonds travail et prévoyance sociale, Cote: 1. Le livret d'ouvrier reprend l'itinéraire d'André Poretto jusqu'en

1881. L'ouvrier italien semble être analphabète: la place prévue pour la „signature de l'ouvrier” est laissée vacante.

6. Rapport de l'inspecteur du travail au ministre d'Etat, du 4 septembre 1910, sur la consommation d'alcool dans les cantines des usines luxembourgeoises, ANL, Fonds Travail et Prévoyance Sociale, Cote: 43

7. Rapport de l'inspecteur du travail du 4 septembre 1910, op. cit.

8. REITZ Jean, op. cit., p. 104-109

9. ANL, Fonds Travail et Prévoyance Sociale, Cote: 1 (Livrets d'ouvriers)

10. Rapport de l'inspecteur du travail au ministre d'Etat, du 17 février 1914, ANL, Fonds travail et prévoyance sociale, Cote: 52

André Hohengarten: „Polonia“ oder die polnische Immigration in Luxemburg im 20. Jahrhundert

1. Mit „Polonia“ werden im polnischen Sprachgebrauch allgemein die im Ausland lebenden Polen bezeichnet. Wegen der schwachen Quellenbasis kann die Frage der polnischen Immigration nur skizziert werden. Die Thematik verlangt weitere Einzeluntersuchungen. Dies gilt auch für die drei bereits in Polen erschienenen Aufsätze zu diesem Thema. Vgl. EDER Wiesława: Z. dziejów wychodźstwa Polskiego do Luksemburga, in: Przegląd Polonijny, T. XIV, 1988, Heft 4, S. 81-2. LOESCH, Ferdinand: Emigracja Polska w Wielkim Księstwie Luksembursskim, in: Polacy Zagranica 1937, Nr. 11, S. 33

3. Ks. PIELORZ, Józef: Duszpasterstwo Polskie w Beneluksie, in: Duszpasterz Polski Zagranicza, Rzym 1988, Nr. 4/169, S. 599, sowie LOESCH, Emigracja Polska, S. 33.

4. EDER, Wiesława: Polonia w krajach Beneluksu-Luksemburg, in: SZYDŁOWSKA-CEGLOWA, Barbara (Hg.): Polonia w Europie, Poznań 1992, S. 517, sowie: Warunki pracy robotników w Luksemburgu, in: Wychodźca 1927, Nr. 31, S. 2.

5. Ks. NADOLNY, Anastazy: Polonia w Luksemburgu (1918-1985), in: Studia Polonijne, T. 8, Lublin 1984, S. 95. Bei der Bewertung der Zahlenangaben über die Polen in Luxemburg ist allgemein zu berücksichtigen, daß die offiziellen Zahlen nur die Personen polnischer Nationalität begreifen. Das polnische Generalkonsulat in Brüssel und die Polnische Katholische Mission in Luxemburg dagegen betrachten alle Personen als Polen, die sich zum Polentum bekennen, auch wenn sie bereits eine andere Nationalität besitzen.

6. EDER, Polonia, S. 518

7. Archives Nationales Luxembourg (ANLux), Fonds „Affaires Etrangères“ (AE) 3608, Bl. 1, 8, 10

8. PONTY, Janine: „Polonaïs méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux guerres, Paris 1990“, S. 83-96

9. EDER, Polonia, S. 518

10. LOESCH, Emigracja Polska, S. 35

11. EDER, Polonia, S. 519. 12: Polnische Saisonarbeiter/innen in Luxemburg (1930-1938)

Jahr	Einwanderer	Rückkehrer	Unterschied
1930	120	18	+102
1931	53	32	+2
1932	4	14	-10
1933	8	4	+4
1934	3	1	+2
1935	5	6	-1
1936	3	9	-6
1937	870	18	+852
1938	318	172	+146
Total	1.384	274	+1.100

Tafel bei EDER, Wiesława: Z. dziejów wychodźstwa Polskiego do Luksemburga, in: Przegląd Polonijny, 1988, T. XIV, Heft 4, S. 84 sowie dieselbe Polonia, S. 517

13. NADOLNY, Polonia w Luksemburgu, S. 96, sowie Einzelheiten z.B. in ANLux, Fonds „Agriculture“ (Agri) (1880-1940) 309-312. Die Zuwanderung der polnischen Landarbeiter störte einige fremdenfeindliche Kreise. In einem

Artikel „Die Gefahr der Überfremdung“ verteidigte „Der Landwirt“ vom 20. März 1937 diese Anwerbung. – Zitiert bei HOFFMANN Serge: Les problèmes de l’immigration et la montée de la xénophobie et du racisme au Grand-Duché à la veille de la II^e Guerre mondiale, in: Galerie Nr. 4/1986, S. 530.

14. EDER, Polonia, S. 520
15. Archiwum Ministerstwa Spraw Zagranicznych w Warszawie, zespół 6, teczka 1088, wiazka 76, sowie LOESCH, Emigracja Polska, S. 34 + 35
16. DOSTERT, Paul: Luxemburg zwischen Selbstbehauptung und nationaler Selbstaufgabe. Die deutsche Besatzungspolitik und die Volksdeutsche Bewegung 1940-1945, Luxemburg 1985, S. 172* (60) + S. 178* (112)
17. Archiwum Ministerstwa Spraw Zagranicznych w Warszawie, zespół 6, teczka 1088, wiazka 76. Lou offiziellen Angaben gab es im Jahre 1927 – 1886, 1930 – 2.607, 1933 – 1819 (davon 786 Juden) und 1935 – 1555 Polen (davon 691 Juden) in Luxemburg. Vgl. Résultats du recensement de la population du 31 décembre 1935, tome 1, Publications de l’Office de Statistique, Fascicule 69, Luxemburg 1938, S. 76 + 78.
18. NADOLNY, Polonia w Luksemburgu, S. 107
19. idem S. 109. Weitere Einzelheiten, was Belgien und Luxemburg anbetrifft, bei CAESTECKER, Frank: Het Poolse leger in ballingschap en de Poolse gemeenschap in het neutrale België (September 1935 – Mei 1940), in: Cahiers, Centre de Recherches et d’Etudes Historiques de la Seconde Guerre Mondiale, Nr. 15/1992, S. 232-256.
20. Vgl. BIEGANSKI, Witold: Zaczela sie w Coëtquidan. Z dziejów polskich jednostek regularnych we Francji, Warszawa 1977.
21. Vgl. CERF, Paul: L’étoile juive au Luxembourg, Luxembourg 1986
22. LILIENTHAL, Georg: Der „Lebensborn e.V.“. Ein Instrument nationalsozialistischer Rassenpolitik, Frankfurt/Main 1991, S. 107, 109, 111, 115 und 227, sowie HRABAR, Roman: Janczarowie XX wieku, Katowice 1983, S. 86, 186-191, 216 + 217
23. PILCH Andrzej, (pod redakcją): Emigracja z ziem polskich w czasach nowożytnych i najnowszych (XVIII-XX w.), Warszawa 1984, S. 465
24. EDER, Polonia, S. 521
25. ANLux, AE 6457, Farde 2
- 26: Einzelheiten in ANLux, AE 6457, z.B. Farde 1 + 19
- 27: ROSZKOWSKI, Wojciech: Historia Polski 1914-1990, Warszawa 1992, S. 133 + 153, sowie PERRON, Jean-Louis: La transformation du Comité de Lublin en Gouvernement Provisoire Polonais, in: Guerres Mondiales et Conflits Contemporains n° 173/janvier 1994, S. 93-106
28. Nach der Definition der Supreme Headquarters Allied Expeditionary Forces (SHAEF) galten als DPs: „Zivilpersonen, die sich aus Kriegsfolgegründen außerhalb ihres Staates befinden, die zwar zurückkehren oder eine neue Heimat finden wollen, dieses aber ohne Hilfestellung nicht zu leisten vermögen.“ Zitiert bei JACOBMEYER, Wolfgang: Vom Zwangsarbeiter zum heimatlosen Ausländer, Göttingen 1985, S. 16.
29. EDER, Polonia, S. 522, und Gespräch mit WIACEK, Władysław, Itzig, am 6. Juli 1994
30. Statec Luxembourg: Annuaire statistique 1965, S. 78
31. Accord bilatéral entre le Grand-Duché de Luxembourg et la République de Pologne concernant le repatriement de leurs ressortissants déplacés par fait de guerre. Kopie in: Archiwum Ministerstwa Spraw Zagranicznych w Warszawie, zespół 6, teczka 1088, wiazka 76. – Die Unterlagen wurden von Ks. NADOLNY, Anastazy zur Verfügung gestellt.
32. EDER, Polonia, S. 522
33. Archiwum Ministerstwa Spraw Zagranicznych w Warszawie, zespół 6, teczka 1088, wiazka 76. Die

Unterlagen wurden von Ks. NADOLNY, Anastazy zur Verfügung gestellt.

34. EDER, Polonia, S. 522
35. idem, S. 527 + 528
36. Gespräch mit RADZIWONKA, Janusz, Bereldingen, am 10. Juni 1994
37. „Union Polanaise“ besteht seit 50 Jahren, in: Luxemburger Wort 14.11.1979
38. PIELORZ, Duszpasterstwa Polskie, S. 600
39. Mémorial C, n° 155 vom 11.07.1979, S. 651ff.
40. Gespräch mit WARMUS, Halina, Luxemburg, am 7. Juli 1994
41. SCHMITZ, Christian + WAGNER, Tom: Ausländische „Herrsch-Leyt“ an der Mosel, in: Télécran Nr. 40/1993, S. 28-31
42. EDER, Polonia, S. 523

Antoinette Reuter: Des Russes „blancs“ au Luxembourg

1. Créé ou lendemain de la 1^{re} Guerre mondiale, la Société des Nations était en quelque sorte l'organisme prédecesseur de l'actuelle ONU. L'explorateur F. Nansen avait été chargé de créer un Haut Commissariat aux Réfugiés. Du fait des déplacements de frontières, de la création de nouveaux Etats, etc. il était en effet devenu indispensable d'élaborer un statut pour les personnes qui ne bénéficiaient plus de la protection de leur pays d'origine.
2. Cette paix a provisoirement déplacé vers l'est les frontières de la Pologne. D'autre part, le sort de l'Ukraine était incertain, voir „Histoire de la conquête russe“, in: Les feuilletons de l'Eté 1995, Le Monde, 1995
3. PONFILLY R. de, Guide des Russes en France, Paris, 1990; GORBOFF Marina, La Russie fantôme; L'émigration russe de 1920 à 1950, Paris, 1995
4. Archives municipales de Dudelange, registres de déclaration d'arrivée des étrangers
5. L'écrivain Ivan Bounine, Prix Nobel en 1933, a décrit de façon poignante les conditions de cet exode dans son roman autobiographique „La vie d'Arséniev“
6. Philharmonie de Wiltz, 1794-1969, Wiltz, 1969, p. 52
7. Anna Akhmatova, poétesse russe, Le Jardin d'Eté
8. Nous remercions vivement Mme Léna Tolly, fille de M. Boris Tolly, et Mme Irina Nagornoff, née Loukianoff, dont le père, ancien de la marine impériale, a travaillé à Rodange, de nous avoir confié leurs souvenirs
9. POUKH S., L'église orthodoxe russe de Luxembourg, Almanach 1987, Luxembourg. L'église financée par les dons des descendants des anciens a été inaugurée en 1982.

Serge Hoffmann: Deutsche politische Flüchtlinge in Luxembourg während der 30er Jahre

1. KRIER Emile, Deutsche Kultur- und Volkstumspolitik von 1933-1940 in Luxemburg (S. 161)
2. ANlux: J 74/11 Personnes ayant fait une déclaration d'arrivée primaire, p. 4
3. WEHENKEL Henri, Der antifaschistische Widerstand (1933-1944), Luxemburg, 1985, S. 24
4. und 5. KLEIN Mars, Literarisches Engagement wider die totalitäre Dummheit, in: „Galerie“ 3 (1985), Nr. 4, S. 571

Vally Berdi: Jugoslawen in Luxembourg

1. FRITZLER Mark, Das ehemalige Jugoslawien (Heyne Verlag, 1993)

Bibliographie / Literatur

- BADE Klaus J. (Hg.), Deutsche im Ausland – Fremde in Deutschland, Migration in Geschichte und Gegenwart, München, 1992
- BADE Klaus J. (Hg.), Das Manifest der 60. Deutschland und die Einwanderung, München, 1994
- BALKE Friedrich, HABERMAS Rebekka, NANZ Patrizia, SILLEM Peter (Hg.), Schwierige Fremdheit, Über Integration und Ausgrenzung in Einwanderungs ländern, Frankfurt am Main, 1993
- BLANC Marcel, Les races humaines existentielles? In: La Recherche 135, Juillet/Août 1982, p. 930-941
- BLAU Lucien, La pensée de l'extrême-droite au Luxembourg pendant les années trente (mémoire 1990)
- BÖHME Gernot, CHAKRABORTY Rabindra, WEILER Frank (Hg.), Migration und Ausländerfeindlichkeit, Darmstadt, 1994 (BÖHME 1994)
- BOUCHARD Gérard, Population et génétique: une nouvelle frontière pour les sciences sociales, in: Annales de démographie historique 1993, p. 397-412
- BROWN T.A., Moderne Genetik. Eine Einführung, Heidelberg-Berlin-Oxford, 1993
- BRUNEL Claude et al., Les migrations à longue distance (1500-1900), Belgique et Grand-Duché de Luxembourg, in: 17^e congrès international des sciences historiques, Madrid, 1990, Commission internationale de Démographie Historique: Long distance migrations (1500-1900), p. 45-60
- CAVALLI-SFORZA Luca, Des gènes et des langues, in: Dossier „La génétique humaine“, Pour la Science, Avril 1994, p. 120-126
- CAVALLI-SFORZA Luca und Francesco, Verschieden und doch gleich, München, 1994
- CAVALLI-SFORZA L.F., MENOZZI P., PIAZZA A., The History and Geography af Human Genes, Princeton, 1994
- CHALINE Jean, Une famille peu ordinaire, Du singe à l'homme, Paris, 1994
- Cinq milliards d'Hommes: tels parents, tels différents, Catalogue de l'exposition, Institut royal des Sciences Naturelles de Belgique, Bruxelles, 1994
- CLAUSSEN Detlev, Was heißt Rassismus? Darmstadt, 1994
(Code) Der genetische Code, Amsterdam, 1994 (Time-Life-Bücher)
- DUPAQUIER Jacques (sous la direction de), Histoire de la population française, 4 volumes, Paris, 1988
- DUPAQUIER Jacques, Généalogie et démographie historique, in: Annales de démographie historique 1993, p. 391-395
- DUROSELLE Jean-Baptiste, L'„invasion“, les migrations humaines, chance ou fatalité?, Paris, 1992
- ELKAR Rainer S., Migration und Mobilität – ein Diskussionsbericht, in: JARITZ 1988, p. 371-385
- Emigrer, immigrer, Le genre humain 19, Paris, 1989
- FEHLEN Fernand, Die Entwicklung eines supranationalen Arbeitsmarktes in Luxemburg und dessen Auswirkung auf die Luxemburger Gesellschaft, Vertrag beim Kolloquium „Arbeit-Freizeit-Lernen“ in luxemburg am 4. Juni 1994
- FONTAINE Laurence, Histoire du colportage en Europe (XV-XIX^e siècles), Paris, 1994
- FRAY J.-L., Communautés juives et princes territoriaux dans l'espace lorrain au bas Moyen Age (vers 1200-1500), dans Annales de l'Est, 5^e série, 44^e année, 1992/2, pp. 93-117
- FUCHS Manfred, SCHIEL Tilman, Migration: Globales Problem ohne globale Lösungen, in: Soziolwissenschaftliche Informationen 1992, Heft 3, p. 166-172
- Germania Judaica, t. II/1-2: Von 1238 bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts, édit. Z. AVNERI, Tübingen, 1968; t. III/1: 1350-1519 (A-I), édit. A. MAIMON, Tübingen, 1987
- HANSEN Georg, Migration und Ausländerfeindlichkeit – soziale und kulturelle Wirkungen, in: BÖHME 1994, p. 81-88
- HAVERKAMP A., Die Juden in der spätmittelalterlichen Stadt Trier, dans Verführung zur Geschichte. Festschrift für den 500. Jahrestag der Eröffnung einer Universität in Trier (1473-1973), Trèves, 1973, p. 90-130.
- HAVERKAMP A., Die Juden im mittelalterlichen Trier, dans Kurtrierisches Jahrbuch, t. XIX, 1979, p. 5-57.
- HENRY Louis (préparé par), Dictionnaire démographique multilingue, Volume français, Liège, 1981
- HOFFMANN-NOWOTNY Hans-Joachim, Paradigmen und Paradigmenwechsel in der sozialwissenschaftlichen Wanderungsforschung, Versuch einer Skizze einer neuen Migrationstheorie, in: JARITZ 1988, p. 21-42
- HOFFMANN Serge, les problèmes de l'immigration et la maniére de la xénophobie et du racisme au Grand-Duché à la veille de la II^e Guerre mondiale, in: „Galerie“ 4 (1986), Nr. 4
- HOFFMANN Serge, Luxemburg in den 30er und 40er Jahren: Exil in einem sehr kleinen Land, in: „Galerie“ 10 (1992), Nr. 2
- JACQUARD Albert, Pygmalion et Galatée, in: le genre humain 19, 1989, p. 39-44
- JARITZ Gerhard, MÜLLER Albert (Hg.), Migration in der Feudalgesellschaft, Frankfurt/Main, New York, 1988 (JARITZ 1988)
- KEVLES Daniel J., HOOD Leray (Hg.), Der Supercode. Die genetische Karte des Menschen, Darmstadt, 1993
- KNERR Béatrice, International labour migration: economic implications for the population in the source country, in: International population conference, Montréal 1993, volume 1, p. 625-650
- KONTOS Maria, Ethnische Kalonien und multikulturelle Gesellschaft, in: BÖHME 1994, p. 89-95
- KRISTEVA Julia, Etrangers à nous-mêmes, Paris, 1988
- LANGENEY André, Les hommes, Passé, présent, conditionnel, Paris, 1988
- LANGENEY André, La génétique des populations, in: Dossier „La génétique humaine“,

- Pour la Science, Avril 1994, p. 127-129
- LE BRAS Hervé, Le sol et le sang, Paris, 1994
- LEFÈVRE Jean, La compénétration hispano-belge aux Pays-Bas catholiques pendant le XVII^e siècle, *Revue belge de philologie et d'histoire*, XVI (1937), Bruxelles
- LEHNERS Jean-Paul, Migrationen – eine anthropologische Konstante?, à paraître dans: *Annuaire 1994 de l'Association luxembourgeoise de généalogie et d'héraldique*
- LEINER Stefan, Migration und Urbanisierung, Binnenwanderungsbewegungen: räumlicher und sozialer Wandel in den Industriestädten des Saar-Lor-Lux-Raumes 1856-1910, (*Veröffentlichungen für Saarländische Landesgeschichte und Volksforschung*) Saarbrücken, 1994
- LEQUIN Yves (sous la direction de): *La mosaïque en France, Histoire des étrangers et de l'immigration en France*, Paris, 1988
- MALLMANN Klaus, MICHAEL Paul Gerhard, *Das zersplitterte Nein. Saarländer gegen Hitler*, Bonn, 1989
- MERSCH Jules, *Les Pescatore, Biographie nationale jusqu'à nos jours*, fasc. II, Luxembourg
- MORELLI Anna (sous la direction de), *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours*, Bruxelles, 1993
- NOIRIEL Gérard, *Le creuset français, Histoire de l'immigration XIX^e-XX^e siècle*, Paris, 1988
- NOIRIEL Gérard, *Population, immigration et identité nationale en France XIX^e-XX^e siècle*, Paris, 1992
- NYASSI-FÄUSTER Ulrike: „Hier sind mir viele Freundlichkeiten erwiesen worden”, Der sozialdemokratische Politiker Wilhelm Sollmann im Exil in Luxemburg, in: „Galerie” 12 ('94), Nr. 1
- PESCATORE D. van, *Histoire et généalogie de la Famille Pescatore de Navare, Broglie (Tessin)*, Luxembourg, Allemagne (1144-1939), chez l'auteur 1959
- PFISTER Christian, *Bevölkerungsgeschichte und Historische Demographie 1500-1800*, München, 1994
- PIAZZA Alberto, L'héritage génétique de l'Italie antique, in: *Dossier „La génétique humaine”*, Pour la Science, Avril 1994, p. 117-119
- POUSSU Jean-Pierre, Migrations et mobilité en France à l'époque moderne, in: *Les mouvements migratoires dans l'Occident moderne*, Paris, 1994, p. 39-66
- Rassismus und Migration in Europa, Argument, Sonderband AS 201, Hamburg, 1992
- REICHERT W., *Landesherrschaft zwischen Reich und Frankreich. Verfassung, Wirtschaft und Territorialpolitik in der Grafschaft Luxemburg von der Mitte des 13. bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts*, Trèves, 1993, 2 vol. [Trierer Historische Forschungen, t. XXIV/1-2] – spécialement t. I, pp. 281-289 („Die Schutzherrschaft über Juden und Lombarden“)
- RICHARD L., *Généalogie des familles Beving, Buisson*, Luxembourg
- ROTH François, Les Luxembourgeois en Lorraine annexée (1871-1918), in: POIDEVIN Raymand, TRAUSCH Gilbert (sous la direction de), *Les relations franco-luxembourgeoises de Louis XIV à Robert Schuman*, Actes du Colloque de Luxembourg (17-19 novembre 1977), Metz, 1978
- SOWA Carlo: *Literarisches Exil in Luxemburg (Staatsprüfung für das Lehramt)*, Esch/Alzette, 1988
- STENGERS Jean, Les juifs dans les Pays-Bas au Moyen Age, Bruxelles, 1950 [Académie royale de Belgique. Classe des lettres et des Sciences morales et politiques. Mémoires, in-octavo, t. XLV, fasc. 2].
- STENGERS Jean, Emigration et immigration en Belgique au XIX^e et au XX^e siècles, Mémoire de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, Classe des Sciences Morales et Politiques, t. XLVI-5, Bruxelles, 1978
- TRIBALAT Michèle (sous la direction de), Cent ans d'immigration, Etrangers d'hier, Français d'aujourd'hui, Paris, 1991
- WOLF Eric R., Gefährliche Ideen, Rasse, Kultur, Ethnizität, in: *Historische Anthropologie* 1993, Jahrgang 1, Heft 3, p. 331-346
- WUKETITS Franz M., Gene, Kultur und Moral, Soziobiologie – Pro und Kontra, Darmstadt, 1990
- YANTE Jean-Marie, Les Juifs dans le Luxembourg au Moyen Age, dans *Bulletin trimestriel de l'Institut archéologique du Luxembourg*, t. LXII, 1986, pp. 3-33.
- ZOLBERG Aristide R., Chemins de la faim, chemins de la peur, les migrations internationales en perspective historique, in: *Actes de la recherche en sciences sociales* 99, Septembre 1993, p. 36-42

Index des noms de personnes et de lieux

Personen- und Ortsnamenverzeichnis

par Jean-Claude Muller

Remarque préliminaire:

Cet index unique contient, classés par ordre alphabétique, les noms de personnes réelles (en lettres capitales pour les noms de famille) ainsi que les noms de lieux et de cours d'eau (en caractères ordinaires), cités dans le texte des articles. L'index géographique ne reprend pas les désignations «Luxembourg (grand-ducé) ou (ducé)», qu'on rencontre à chaque page du livre.

Pour des raisons pratiques et de temps, j'ai dû renoncer à indiquer la qualité de toutes les personnes mentionnées dans l'index; de même aucun code-nationalités ne spécifie les noms de lieux, qui sont répertoriés dans leur version officielle francophone. Ni les notes, ni les notices bibliographiques, commodément consultables en fin d'ouvrage, n'ont pu être intégrées dans cet index.

- Aachen = Aix-la-Chapelle
ABENDS, Pierre 167
Adda, vallée de l' 49
Afghans 16
Afrique 16, 162-165
Âge du bronze 32
Aime 55
Aix-la-Chapelle 40, 166
ALBE, duc d' 89
ALBERTI, notaire 94
Albertville 55
ALCAN, Félix 149
ALDRINGEN, général 101
ALEXANDRE Ier, tsar 106
Algérie 211, 214
Allemagne 26, 27, 32, 33, 49, 52, 60,
 63, 66, 86, 94, 133, 136, 149, 150, 175-
 179, 176, 184, 194, 195, 199, 200
Allemagne nazie 28, 179, 202-205, 208
Allemand, quartier du Luxembourg 36, 67
Allemands 17, 26, 121, 126, 145, 146, 151, 163,
 175-179, 190, 202-205, 207
Allemands de l'Est 16
Alost 90
Alpes 49, 54, 81, 85, 93, 94
ALS, Georges 22, 126
Alsace 40, 63, 146, 149
Altheim 68
Altwies 30, 82
ALZETTE, Frank 133, 136
Alzette, rivière 108
Alzette, vallée de l' 40
Alzingen 31
Américains 27
Amérique 16, 17, 21, 26, 203, 205
Amérique du Nord 25, 27-28, 120-127,
 129, 137
Amérique du Sud 27, 116-119, 129
AMMANN, Hektor 40
ANDRÉ, Charles-Théodore 141
ANETHAN, Marie-Anne-Henriette d' 75
ANGERER, Urban 82
Anglais 117, 163
Angleterre 52, 73, 74, 139, 143
Angleterre, nord de l' 36
Anglo-irlandais, moines 35-37
Anlier 40
ANTOINE de Bourgogne 43
Anvers 28, 60, 123, 129
Antwerpen = Anvers
Ardennes, massif des 30, 89, 90, 91
ARENDT, Charles 77
ARENDT, J.P. 169
Argentine 27, 117, 121
Arlberg 81
Arlon 16, 39, 41, 43, 44, 44, 48, 56,
 66, 81, 82, 98, 122
ARNOULD le Lombard 48
Arsdorf 71
ASIMOV, Isaac 135
Assyrie 42
Asti 47, 48
Athus 201
Atlantique, Océan 123, 124, 130
Attert 40
Aubervilliers 145
Auboué 150
Audun-le-Roman 150

- Audun-le-Tiche 149, 185, 186, 187
 AUGEL, Johannes 52
 AUGUSTIN, capitaine 163, 164
 Aurora 122, 124
 Ausserfern 81, 85, 86
 Australie 129, 137-139, 197
 Autriche 69, 74, 75, 76, 80-87, 103,
 112, 186, 194, 198, 203, 216
 Autrichiens 17, 72
 Auvergnats 93-96
 Auvergne 93-96, 145
 AVILA, d' 91
 Aywaille 63
 Babylone 42
 Baden-Baden 133
 Bahia 117
 BALBI, lombard 48
 BALBI(ANII), lombards 48
 Balkans 31, 217
 BALTIA 119
 BAMBERGER, Rudolf 204
 Banat 17, 69-71, 121
 Bande 71
 BARRÈS, Maurice 206
 BÄRSCH, Landrat 118, 119
 Bartringen = Bertrange
 Bas-Congo 164
 Bascharage 164
 BASSI, Pio 193
 Bassin Minier luxembourgeois 184-190,
 216
 BAST, Frantz 130
 BASTIEN, Mathieu 64
 Bastnach = Bastogne
 Bastogne 40, 43, 47, 48, 66, 71, 71,
 75, 79, 88, 90, 91, 92
 BAUDELAIRE, Charles 141
 BAUDOUIN de Trèves 49
 Bavière 75, 196
 Bayern = Bavière
 Beaufort 40, 66, 102, 103, 149, 169
 BEAUMONT, régiment de 74
 Beaune 142
 BECH, Joseph 78
 BECK, général 101
 BECKER, Albert 173, 174
 BECKER, Johann et Anthoneta 120-121
 BECKER, Nicolas 124
 BEHRENS, imprimeur 142
 Beijing = Pékin
 Beiler 130, 131, 132
 BEISSEL, Camille 169, 171
 BEISSEL, François 163
 Belges 17, 27, 136, 145, 145, 163, 164,
 165, 172, 175, 181, 182, 207
 Belgique 27, 31, 51, 87, 104, 122,
 127, 139, 143, 153, 163, 164, 184,
 195, 196, 196, 198, 203
 Bellagio 53
 Bellain 40
 Bellentre 55
 Bellevue 125
 BELVA, Laurent 64
 BERCHEM 60
 BERDI, Vally [auteur] 215-219
 Berdorf 30, 169
 Bereldange 146
 BERELDINGEN, Jeanne 94
 BERIGEROT, Marie-Barbe 74
 Béring, détroit de 16
 Beringen 79
 Berismenil 71
 BERLAIMONT, régiment de 81
 Berlin 102
 Berne 188
 Bernkastel 40, 51, 53
 BERTELS, Adam 130, 131
 BERTELS, Catherine 132
 BERTELS, Jean-Nicolas 132
 Bertrange 82, 87
 Bertrix 55
 BERWICK 75
 Besslingen = Bellain
 Bettendorf 77, 82, 158-161, 169, 181, 182
 Bettendorf 71
 Bettviller 68
 Betzdorf 97, 151
 BIBER, Henri 71
 Bichlbach 86
 Bieno 54
 Bigonville 71
 Bingen 133
 BINISFELT, sieur 64
 BIRCK, Anne-Elisabeth 52
 BIRON, maréchal 66
 BISIDORFF, Hans-Henrich 120
 Bissen 40, 119
 Bitburg 43, 82, 126
 Bitche 67
 Biwer 119
 BLAIR, François 74
 BLANC, Anne-Marie 184
 BLAT, Anet 95
 BLAU, Lucien [auteur] 206-209
 BLONQUET, Patrice de 74
 BLONQUET, Thomas de 74
 Bludenz 81
 BOCK, Henri 78
 BOCK, Max 205
 Bofferdange 196
 Bohême 76
 Bollendorf-Pont 96
 Bologna 51
 Bon Henri, le = BÜSCH, Henri
 BONAPARTE = NAPOLEON Ier
 Bonn 40, 44
 Bonnevoie 141
 BORLETTA, Pietro 189
 Boirmio 50, 51
 Barn 121
 Bosniques 16
 Bosnie 215, 217, 218
 BOSSELER, Paul 173
 Bouche-du-Rhône 187
 BOUCHEUX 64
 Boulay 40, 149
 Boulogne 103
 BOURBONS, dynastie 99

- Bourg-en-Sault 94
 BOURGGRAFF, Auguste 174
 Bourglinster 34
 Bourgogne 39, 63
 Bousen-Sarre 77
 Brabant 40, 63
 BRADY, Elisabeth 75
 BRAGA 54
 Brandebourg 111
 Brasilien = Brésil
 Brasiliennes-les-Rémy 119
 BRASSEUR, Léon 173
 BRAUDEL, Fernand 53-54
 Bregenz 81
 Bregenzerwald 85
 Breidweiler 119
 Breisach 56
 Brême 117, 118, 119, 123
 Bremen = Brême
 Brésil 27, 116-119, 121
 Brest-Litovsk 200
 Briey, arrondissement de 148
 BRIGITTE de Kildare, sainte 35, 37
 Brimingen 40
 Brno 77
 Broglie 58, 59, 60
 Brouck 119
 Brünn = Brno
 Bruxelles 17, 40, 67, 89, 140, 153-157, 164, 197
 Budapest 70
 Buffalo, Illinois 124
 Bühl-Baden 133
 BUISSON 23
 BUISSON, Ambroise 57
 BUISSON, Catherine 56
 BUISSON, frères 56
 BUISSON, Joseph 54-57, 59
 BUISSON, Marie-Catherine 60
 BUISSON, Pierre 55, 56
 Bukavu 165
 Bulgarie 200
 BÜRGER, Ludwig 110
 BURROUGHS, Edgar Rice 134
 BURTON 74
 BUSCH, Henri 98
 BUTLER, Edmond 75
 CADÉ, François 95
 CAHEN, Louis 142
 Californie 130
 CALLOT, Jacques, graveur 66
 CALMES, Albert 118
 CAMPILL 75
 CAMPILL, Jules 165
 Campodacino 51
 Canach 126
 Canada 123, 132, 197, 201
 Canal Erie 124
 CANARIS 52, 53
 CANARIS, Antoine 53
 CANARIS, Thomas 53
 CANDERIS de, lombard 48
 CANON, Nicolas 94
 CANTAIN, Julien 94
 Canton 164
 Cap-Verdiens 21, 28
 Capellen, canton de 122
 CARIER, Emmanuel 204
 CARMES, Alex (auteur) 110-115
 Caroline du Nord et du Sud 121
 Carolingiens 36
 CARONTI 54
 CAROVÉ, Catherine 52
 CAROVÉ, fils 52
 CAROVÉ, Hans 52
 CARTHAUN, Henri 81
 CARWAY, Jean 52
 CARY, Susanne 171
 CASTELLUCCI, Franca 193
 Castille 91
 CATANIO 51
 Catholiques 115, 126, 198
 CEGIELSKI, Henryk 198
 Celtes 16, 17, 34
 Centre de documentation sur les Migrations humaines 22
 CERF, Paul 26
 CETTO 52
 Cevio 54
 CHACINE, Vladimir 201
 CHAFFIAUX 64
 Champagne 128, 200
 CHAPELIER, Jeanne-Joseph 71
 CHARMIART, Jean 94
 Charleroi 173, 181, 183
 CHARLES IV, empereur 43, 48
 CHARLES Quint, empereur 89
 CHARLES-ALEXANDRE, duc de Würtemberg 70
 Charleville au Banat 71
 CHARLOTTE, grande-duchesse 151
 Château-Salins 149
 Chiavenna 49, 51, 56
 Chicago 122, 125, 126
 Chieri 47
 Chili 164
 Chiliens 28
 CHIMAY, prince de 67, 74
 Chinatown 18
 Chine 164, 166-171
 Chinois 168
 Chiny, comté de 44
 CHIRAC, Jacques 147
 CHOISELLE, Étienne 96
 CHOISEUL PRASLIN, duc de 99
 Christnach 34
 CIGRAN 75
 CITO, Nicolas 138, 161, 163, 164, 165
 Civilisation des Champs d'Urnes 34
 Civilisation des Gobelets Campani formes 34
 CLAIS von Remich 39
 Clarisses d'Echternach 49
 CLARKE, Arthur C. 135, 136
 CLAUDON, Claude 96
 Clausen 108
 CLEMENT, Liliane 127
 Clermont-en-Auvergne 94
 Clermont-Ferrand 94
 CLOUARIE 74
 Cluain Maelsige 36
 Coblenz 40, 45, 58, 59, 60

- Cochem 52
 Cochem 40
 COING, Benoît du 95
 col de Maloja 49
 col de Septimer 49
 col de Splügen 49
 COLLART, Charles et Jules 185
 Cologne 51, 52, 60
 Colpach 204
 Comasques 52-54, 81
 Côme, lac de 52
 COMINOT 52, 53
 COMINOT, Martin 53
 Confédération helvétique 50
 Conflans 55
 Congo (belge) 138, 162-165
 CONNOLLY 74
 Candsorf 119
 CONTI, compagnie 50
 CONTOUIX, Antoine 96
 CORDEIRO, Albano (auteur) 210-214
 CORTES 89
 Costermansville 165
 Côte-d'Or 140, 142
 Courcelles 181
 Cowan 75
 COX, Fr. 169
 CRAMER, Armand 74
 CRAVAT, Eugène 145
 Crécy 48
 Crêhange 43
 CRÉHANGE, comte de 74
 CRESPIN, Constantin 141
 Creuse 94
 Crimée 173
 Croates 16, 66
 Croatie 215
 CROMWELL, Richard 74
 Csatal = Lenauheim
 Culture danubienne 31
 Culture Rössen 31, 32, 33
 Culture rubanée 31, 32
 CUMMINGS, Ray 134
 CUNO, A. notaire 120
 CYMONT, Jean-Philippe de 74

 Dakota 123
 Dalheim 138
 DALLÉE, François 140, 141
 Damvillers 43
 Danois 117
 DANTE, Alighieri 191
 Danube, fleuve 31
 Danube, bassin du 31
 Danube, région du 32, 33, 69-71
 Dasbourg 40
 DAWES, plan 177,
 Dearborn 134
 DECKER, Catherine 78
 DECKER, Charles 151
 DEE 74
 DEFOE, Daniel 50
 DELAGE, Nicolas 166
 DELAGE, 174
 DEMEURS, Marguerite 90

 DENGEL, Christian 82
 DÉNIKINE, général 200
 Dennewitz 104
 Derenbach 40
 DERULLE-WIGREUX, agent d'émigration 28, 127
 DEVENTER, Jacob van, cartographe 39
 Dicks = Edmond de LA FONTAINE
 Dickweiler 120
 DIDIER, conseiller 64
 DIDIER, Jean-Baptiste 27
 DIDIER, Suzanne 78
 DIDLINGER, Paul 184
 Diedenhofen = Thianville
 Diekirch 31, 34, 41, 51, 60, 64, 66, 71, 82, 122
 Differdange 126, 175, 176, 177, 185, 188, 189, 192, 195
 Differdange-Fousbann 191, 193
 DILLON, Johannes 74
 DISCA, capitaine 50
 'Displaced Persons' 197
 DOBISCH, Fritz 205
 DOLLAR, Jacques 102
 Dombrowa 173
 Dommeldange 176
 Donetz, bassin du 173
 DONNAY 75
 DOSTERT, Michel 120
 DOYÉ, Elisabeth 61
 DOYÉ, Marie-Barbe 60, 61
 DROUET, Françoise-Félicité 78
 Dubliners 73
 Dubuque 123, 125, 126
 DUCHSCHER, B. 169
 Dudelange 20, 75, 82, 82, 138, 169, 171, 173, 174, 176, 180, 181, 182, 195, 200, 201, 210
 Dudeldorf 40
 DUPONT, Marie-Jeanne 71
 DURANTON, Mathieu 94
 Durbuy 66, 68
 Düren 44
 Durrow 37
 Düsseldorf 64
 DUTREUX-BOCH, maire 107, 108

 EBERHARD, Walter 204
 Echternach 35-37, 39, 40, 43, 44, 47, 49, 82, 86, 120
 Echternach, prévôté de 67
 Echternach, région d' 120-121
 Écossais 36
 Écosse 36
 Ehrenbreitstein 54, 58
 EICHLER, Willy 205
 EICKER, Hugo 205
 Eifel allemande 30, 32, 36, 37, 40, 66, 67, 118
 EIFFES, Michel 102-104
 Eischen 78
 Eisenbach 40
 ELISABETH de Goerlitz 44
 Ell 66
 Elsaß = Alsace
 ELTER, Conrad von 94
 EMMEL, Fernand (auteur) 101-104, 105-109

- Empire, Saint 70
 ENDERS, Henri 132
 ENDERS, Thomas 132
 ENGELHARDT, Friedrich 114
 ENGELMANN, René 26
 ERASMY, Mathias 142
 Ernz noire, rivière 33
 Erpeldange 75
 Esch, canton de 207
 Esch-sur-Alzette 26, 64, 78, 153, 169, 175, 176,
 182, 184, 185, 186, 187, 188, 189,
 190, 195, 198, 200, 216
 Eschweiler (D) 44
 Espagne 50, 66, 73, 74, 88-92, 94, 103, 105-109
 Espagnols 17, 28, 66, 72, 88-92, 105-109
 Essey-lez-Nancy 151
 Estonie 173
 Estrémadure 89, 91
 États-Unis d'Amérique 21, 26, 27-28, 120-128, 129-
 132, 134, 158, 196, 197, 199, 201
 Ettelbruck 68, 169
 EUGÈNE de Savaie, prince 70
 Europe 32, 34-50, 54, 55, 63, 98, 102, 104,
 117, 179, 181
 Europe de l'Est 197
 Européens 136, 167, 168, 212
 EVEN, Charles et Paul 149
 Évrange 149, 151
 Extrême-Orient 166
 EYDT, Charles 188

 FABER, François 145
 FABER, Jean 145, 146
 FABER, Joseph 173
 Faubourg Saint-Antoine (Paris) 98, 100, 128, 145
 Faucigny 54
 Feldkirch 81
 FELLER, Antoine, curé 95
 FELLER, Maria 192
 Fensch, vallée de la 149
 FERRARE, régiment de 75
 FERRON, Étienne 96
 Feulen 82
 FITZGERALDIN 75
 Fiume 103
 Flaibano 183
 Flandre 40, 47, 49, 63, 73, 89, 90, 181
 Flirsch 86
 Fond-de-Gras 189
 FONTAINE, Laurence 59, 85
 Fontainebleau 99
 FORADIÉ, Henri 94
 Forbach 149
 FOREST, Lee de 135
 Forêts, département des 71, 102, 105
 FORLOY 74
 Fouchaisse 96
 Fauhren 82
 FOURNO, Antoine 52, 64
 France 21, 26, 27, 31, 50, 51, 54, 55, 57, 67,
 70, 86, 93-96, 102, 104, 121, 139,
 143, 144-147, 148, 153, 161, 176,
 184, 195, 195, 196, 199, 210, 211,
 213, 214
 FRANCESCHINI, Jeanne-Marie 59

 Francfort 40, 43, 60, 64
 Franche-Comté 55, 89
 Franchimont 64
 Frans 36
 Français 17, 66, 72, 107, 117, 128, 136, 145,
 151, 152, 154, 163, 172, 174, 207
 FRANTZ, Nicolas 151
 FRÉDÉRIC de Schleiden 43
 Fribourg-en-Brisgau 56
 FRIEDRICH WILHELM III, roi 115
 Frioul 183
 Frise 36
 Frisons 36
 FRITZLER, Mark 219
 Friulani 193

 GAION, Sylvestre 94
 GALLIANO 109
 GANGLER, Jean-François 103, 104, 141
 GARCIA de la VEGA, Juan 89
 GARCIA ROMERO, famille 88-92
 GARCIA, famille 88-92
 GARCIA, Joseph 90
 GARCIA, Nina 91
 GARCIA, Nuria 91
 GARCIA, Robert (auteur) 88-92
 Garnison prussienne 111
 Gasperich 143
 GAUTHIER, Anthoine 96
 GEISEN, sieur 64
 Gelsenkirchen 176
 Genève 195
 GENGLER, Dominique 68
 GERALD 75
 GERETTI, lombard 48
 Germains 16, 17
 GERNSBACHER, Moritz 133
 GERNNSBACK, Hugo 133-136
 GEYM, Johannes 82
 Gibelins 47
 Gibraltar 17
 GIES, Joseph 64
 Gifre, vallée du 54, 55
 GILIAN, Bernard 81
 GILLES, notaire 94, 95, 96
 GILSDORF, Georges 56
 GILTZ von Kettenheim 39
 GIOVANETTI, Gian Battista 56, 57
 Givry 71
 GLEIT, Maria 204
 GLOBA, Nicolas 199
 GOBLET 91
 GOERGEN, Edmand 77
 GOETZINGER, Germaine (auteur) 153-157
 GONCOURT, frères 156
 GONNER, Nicolas 27, 124, 126
 GÖRGÉN, Jean-Pierre 133
 GOUGNARD, Isidore 181
 GRAFÉ, Willy 205
 Grand Bau 187
 Grand Hallet 181
 Grande Bretagne 113, 197
 GRANG, Nicolas 162, 163, 164
 GRANICHSTADEN, Bruno 204
 GRATIA 90

- Graz 103
 Greiveldange 68
 GREMLING 89
 Grevels 119
 Grevels-Brasilien 119
 Grevenmacher 44, 82, 119, 129
 GRIMMELSHAUSEN 66
 Grins 85
 Grisons 50
 GROS, Théodore 64
 Grosbous 82
 Grosny 173
 Großgartach 33
 Grund 141
 Gualdo Tadino 185
 GUARETTI, Henri 48
 Guatémala 27, 164
 Guelfes 47
 GUIME 74
 Guyane 138

 Habergy 71
 HABSBOURG, dynastie 76, 81
 Hagenau 40
 Hagerau 81, 82
 Hall 85
 Hambourg 60
 HAMÉLIUS, E. 169
 Hampré 48
 Han Kow 170, 171
 Han Yang 166-171, 168,
 HANDLE 76,
 Hankow 164, 168,
 HANNICK, Pierre {auteur} 65, 69-71
 Harlebeke 181
 HATZ, Ander 27, 127, 130, 137
 HAUFFELS, J. 169
 Haut Novarrais 54
 Haute-Marche 94
 HAUZEUR, Anne 34
 Hayange 149, 153
 HEEL, Johannes 87
 Heffingen 82, 124
 HEINEN, Marie 130, 131
 HEINTZ, Jacques 104
 Heisdorf 82
 Hellange 55
 HEMES, Auguste 138-139
 HEMMERT, Didier 67
 HENCHIN von Arlon 39
 HENRARD, Laurent 71
 HENRI VII, empereur 43, 47, 49
 HENRION, Jacques 173
 HENRY, Grainne 73
 HERFF, Adam 64
 HERFF, Euchaire 64
 HERFF, famille 64
 HERFF, François 64
 HERNANDEZ 109
 Herve 63
 Herve, pays de 62-64.
 HERVÉ, enfants 64
 Herviens 62-64
 HERVUE 64
 Herzégovine 215, 218

 Hespérange 141
 HESS, Joseph 96, 128, 145
 Heitstedt 185
 Hévrilins 62-64
 Hibertiens 73, 75
 HITLER 202, 208
 Hobscheid 78, 79, 187, 188
 HOFER, Adreas 102-103
 HOFFMANN, François 169, 171
 HOFFMANN, Johannes 204
 HOFFMANN, Serge {auteur} 175-179, 202-205
 HOHENGARTEN, André {auteur} 194-198
 Hollange 68
 Hollerich 141, 150, 151
 Holzgau 81, 82
 Homécourt 150
 Hangrois 28
 HORTEL, surveillant 107
 Hosingen 40
 Hotton 71
 Houffalize 66, 82
 HOULLARD, Pierre 68
 HOUTTERT, Merten 81
 HUGO, Victor 17, 140, 141
 HUMBOLDT, Alexander von 117
 Huns 17
 Hussigny 188

 Ibérique, péninsule 91, 103
 Igel 44
 îles Britanniques 19
 Illinois 122
 Imbringen 166, 167, 169
 IMBUSCH, Heinrich 205
 Imst 51, 85, 86
 Inde 113, 164
 Indiana 122
 Indiens 16
 Inn, vallée de l' 86
 Innsbruck 85, 186
 Iowa 123, 125, 126
 Irlandais 17, 36, 37, 72-75, 126
 Irlande 36, 72-75
 Irmine 36
 Irrel 82
 Ischgl 82
 ISENBART, auteur 112
 Isère, haute vallée de l' 55
 Islande 19
 ISNARDI, lombard 48
 ISOLANI, général 66
 Italie 47, 49, 50, 60, 85, 195,
 Italie alpine 51
 Italie du Nord 40
 Italiens 28, 46, 137, 145, 150, 163, 176, 178,
 181, 183, 184-190, 190, 191-193, 207

 JACCINO, compagnie 50
 JACKEMIN, Peter 120
 Jackson County, Iowa 123,
 JACOB, Paul Walter 204,
 JACOP le voirier 45,
 JACQUES II Stuart, roi 74,
 JACQUINOT, 181, 182, 183
 JADIN, Ivan 34

- JÄGER, Hans 81
 Jamaïque 104
 Japon 167
 japonais 171
 Jarandilla de la Vera 89
 JEAN l'Aveugle 43, 48, 49, 101
 JEITZ, Gilbert (auteur) 158-161
 JENTGEN, Pierre 165
 Jésuites 73, 117
 JOANETTI 22, 51
 JOANNET, Jean-Baptiste 57
 JOANNET, Marie-Eve 56
 Jodoigne 40
 JOHANETTI = JOANETTI
 JOHANN von Arlon 39
 JORIANO 22, 51
 JORIANO, Charles 51
 JOZEFOWICZ, Krzysztof 198
 Juifs 26, 28, 128, 202, 203, 206, 208
 Juifs allemands 17
 Juifs polonais 196
 Juifs au Moyen Age 42-45
 JULIEN, Jean 96
 JULLIEN, Abel-Pierre 141-143
 Junglinster 77, 119
 JURIANO, Antonia 53
 JURION, Vendalin 51
 Juseret 71

 Kaesfurt 131
 KAHN, Marie 121
 KALLBRUNNER, J. 70
 Kanada = Canada
 Kansas 123
 Kappl 81, 82, 86
 KARGER, Ernest 77
 KARIGER, curé 60
 Katanga 164, 165
 Kaundorf 37
 KAVANAGH, Mautirius 74
 Kayl 82
 KAYL, Albert 171
 Kehl 70
 Kehlen 78
 Keispelt 82
 KELLÉ, Marie 151
 KELLER, David H. 134
 Kelles 37
 Kepno, district de 195
 KERR, Alfred 204
 Kertch, péninsule 173, 174
 Kiev 174
 Kildare 37
 KILMANNSECK, régiment de 74
 Kinshasa 162
 KIRCH, Mauricius 68
 Kivu 165
 KLEIN, Jean-Pierre 78
 Klingelscheuer 75
 KNIGHT, Damon 136
 Koblenz = Coblenze
 KOCH, madame 146
 KOENIG, Lucien 206
 Koenigsmacker 44
 Koerich 60, 77, 78, 82

 KOLB, Annette 204
 Köln = Cologne
 Königsmacker 31
 Konin, district de 195
 Kopstal 167
 Kosova 215, 218
 KOSTER, Marie 78
 Kountung 167
 KOUTENKO, 201
 KREBS, Mathieu 64
 KREMER, Jean-Victor 152
 Kressau 76
 Krivoi-Rog 174
 Krotoszyn, district de 195
 Krov 51
 KÜHNEN, Fritz 205
 KÜNSCH, 173
 Kurdes 16
 Kwai Shan 168
 Kwei Chang, province 167

 LA BOULE 64
 La Garde 96
 Lac Michigan 122
 LACORDAIRE, père 142
 LAFONTAINE Edmond de la 48
 Lago Maggiore 54
 Laibach = Ljubljana
 LAMBERTI, Jeanne 94
 LAMORT, Georges 173
 LAMOULINE, Jean-Baptiste 71
 'Lampartische Straße' 40, 47
 Landau 56
 Landeck, seigneurie de 81
 LANIUS, M.A. 60
 Lappeigny 96
 Laroché-en-Ardennes 40, 43, 50, 66, 68, 71
 Larochette 82, 122
 LAVAL, Philippe de 71
 Lavizzara 59
 LAZARE de Francfort 43
 Lazarfeld 71
 LAZZERI, Charles 185, 186, 187, 189
 LE BRUN-RICALENS, Foni 34
 Le Havre 123
 LEBEN, Ulrich 97, 99
 LECHLEITNER, Michael 51
 LECLERCQ, Joseph 71
 LECLERCQ, Louis-Joseph 71
 LECLERCQ, Pierre-François 71
 LEE, V.K. 168
 LEFÈVRE, Jean 89
 LEHNEN-DIEDERICH, Marguerite 147
 LEHNERS, Jean-Paul (auteur) 15-19
 LEINER, Stefan 184
 Leipzig 103, 104
 LEMMER, Marguerite 99
 LEMPEREUR-BISSON 56
 LEMPEREUR, Joseph 56
 LEMPEREUR, Nicolas 56
 Lenauheim 71
 Lenno 52
 LENTZ, François 167, 169
 LENTZ, Nicolas 166, 167
 LÉONARD, Marie-Anne 71

LÉONARD, Pierre 71
 LÉOPOLD II, roi 131, 162, 163
 Léopoldville 162, 163, 164, 165
 LERA 54
 LESCH, Paul (auteur) 133-136
 LESTRADE, Estienne 94
 LEUTHNER, Franz, notaire 70
 Levant 30
 LEWÉ der kartenmacher 45
 Liège 57, 63, 104, 174, 181
 Liège, pays de 64
 Liège, principauté de 62
 Lieler 130
 Lieser 52
 Liessern 43
 Ligue des Grisans 50
 Limbourg 40, 62, 64, 95
 Limbourg, pays de 64
 Limousin 94, 145
 Limpertsberg 216
 Linster 40
 Lipetsk 201
 Lippe-Detmold 181, 182
 Lisbonne 28, 103
 Little Italy 18
 Ljubljana 103
 Locarno 52
 Lodelinsart 181
 Lombardie 47, 58
 LOMBARDIN 51
 Lombards 43, 46, 47, 48, 49
 London = Londres
 Londres 50, 196
 longlier 71
 LONGUET, Charles 140, 141
 Longwy 56, 150
 Longwy-Haut 152
 Lontzen-en-Limbourg 40
 Lorentzweiler 169, 196
 LORENZ, Sönke 90
 lorraine 27, 32, 53, 63, 67, 84, 128, 146, 149,
 148-152, 161, 184, 185, 190, 192, 200
 Lorraine allemande 149, 176
 Lorraine française 150
 Lorrains 66, 70-71
 LOSER, Hubert 174
 Lotharingie du sud 43
 Lothringen = Lorraine
 Lottinghen 188
 Laugansk 174
 LOUIS de Bavière, empereur 43
 LOUIS XIV, roi de France 54, 55, 56, 93, 98
 LOUIS-NAPOLÉON = NAPOLEON III
 Louisiane 120
 LOUTZ 22
 LOUTZ, Nicolas 75
 Louvain 173
 LOVECRAFT, H.P. 134
 LUCAS, Suzanne 78
 LUDWIG, John 126
 LUNGO, Jean-Martin 52
 Lutremange 91
 Luxembourg-Ville 21, 38-41, 43, 44, 45, 47, 50,
 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 63,
 64, 72, 74, 93, 101, 104, 105, 106,
 108, 109, 110-115, 133, 136, 140-142,
 146, 152, 164, 169, 198, 203, 204, 216
 Luxembourg, Province belge de 16, 125
 LUXEMBOURG, maison de 47
 Lyon, 50
 MAAS, Jacques (auteur) 172-174
 Maaseik 95
 Maastricht 32
 Macédoine 215, 218
 MACKAYE 74
 Macôt 55
 Madrid 21, 102
 Maghreb 210, 211, 214
 Mähren = Moravie
 Mainz = Mayence
 Malines 40
 Mamer 71, 79, 82
 Manderen 82
 Manderscheid 40
 MANDY, Jacques 71
 MANIEVSKI, Bogdan 198
 MANN, Erika 204
 MANN, Klaus 204
 MANNES, Gast (auteur) 129-132, 140-143
 Manternach 82
 MANTERNACH, Floyd 133, 136
 Montoue 103
 Mantova = Mantoue
 Manvalézan 55
 Manzat 95
 Morche-en-Famenne 40, 66, 181
 Marcheggiani 191, 193
 Marches 189, 191
 MARIE-ANTOINETTE, reine 97
 MARIE-THÉRÈSE d'Autriche 80, 85, 121
 Marienthalerhof 79
 MARINGER, Hypolite 150
 Mariaupol 174
 Marseille 187
 MARTELS, Marie 90
 MARTIN 109
 Marville 40
 MARX, Emile 31
 MARX, Lily 203
 MASOIN, Henri-Joseph 71
 Massif central 94
 Matadi 162, 163, 164, 165
 MATHELIN 90
 Mato Grosso 117
 Mayence 40, 51, 52, 102
 MAYER, Léon 174
 MAYRISCH, Aline 154, 204
 Mechelen = Malines
 Medernach 169
 MEER, Regnent de 90
 Meispelt 82
 Melan 64
 Mensdorf 119
 Mer Noire 174
 Mersch 79, 82, 122
 Mersch, val de 68
 MERSCH, Emile 146
 Meriert 201
 MERVILLE, Joseph 71

- Merzig 40
 Messancy 71
 Mettendorf 70
 Mettlach 77
 Mettmann 64
 Metz 27, 31, 40, 41, 103, 149, 150, 151, 152
 MEURS, Marguerite de 90
 Meurthe-et-Moselle 27, 148, 150
 Meuse 31
 Meysembourg 122
 MEYSS, François-Théodore 64
 MICH, Jean 169, 170
 Michigan 122, 134
 MICHOIROUX 64
 Middlesborough 167
 Milan 49, 58
 MILLIM, Georges 78
 MILLIM, Ignace 76-80
 MILLIM, Mathias August 77
 MILLIM, Suzanne 78
 MILLIM-STEINSEL, enfants 78
 MILLIM-TRAUSCH, enfants 79
 Minas Gerais 117
 Minneapolis 125
 Minnesota 123, 125
 MIRANDA, mgr 117
 Mississippi, fleuve 121, 123, 126
 MITTEN, Joist 82
 Modane 184
 Moersdorf 119
 MOLITOR, Bernard 97-100
 MOLITOR, famille 26
 MOLITOR, frères ébénistes 145
 MOLITOR, Michel 98, 99
 MOLITOR, Nicolas 99
 Mondercange 82, 84
 MONPIED, Étiennne 94, 95
 Mont Eden 130
 Mont-Royal 51, 56, 94, 95
 Montabaur 40
 Mantenach 32
 Monténégro 215, 218
 Moravie 76-80
 MORELLI 51
 MORETIN, Pietro 53
 MORIS, Claire 71
 Moscou 199
 Mosellans 122
 Moselle, fleuve 31, 40, 44, 51, 116, 118, 148, 151
 Moselle, région de la 122, 198
 MOYEN, V. 169
 Moyeuvre Grande 149
 MOYSE, juif 45
 Mozambique 164
 Mühlbach 56, 59
 MULLER, Jean-Claude (auteur) 120-124, 125-127
 MULLER, Léon 209
 MULLER, Nicolas 126
 Müllertal 33
 München = Munich
 MUNGENAST, famille 76, 87
 MUNGENAST, Paul 84, 86
 MUNGENAST, Sigmund 86
 Munich 204
- MUSNIER, Jean 96
 MUYSER, Raymond de 173, 174
- Nagyosz = Triebswetter
 Nancy 27, 44, 150, 151, 152
 NAPOLEON Ier 97, 99, 101, 103, 104, 109, 106, 116
 NAPOLEON III 138, 140, 141, 143
 NARVEGNO 54
 Nebraska 123
 Nenzing 81, 82
 Neuerburg 43, 67
 Neufchâteau-en-Ardenne 48, 71
 Neumagen 44, 52
 NEUNHEUSER, Anne-Catherine de 75
 NEUNHEUSER, Thomas de 75
 New Orleans = La Nouvelle Orléans
 New York 123, 125, 134, 164, 177
 New York, État de 122
 Niederkorn 189
 Niederpallen 171
 Niederwiltz 200
 NIEUWENHOVEN, dame 89
 NISETTE, Gertrude 64
 NISETTE, Marie 64
 NISETTE, Thomas 64
 Noerdange 66
 NONNWEILER, filles 53
 NOPPENNEY, Marcel 196
 Northumbrie 36
 NOTHOMB, Alphonse 164
 Nouveau Monde 116-120, 120-127
 Nouvelle Orléans, La 120, 121, 123
 Nouvelle Zélande, La 129
 Novara 54, 58
 Noville 71
 Novomoskorsk 174
 NOWARA, Josef 198
 Nüremberg 203
 Nürnberg = Nuremberg
- O'DONNEL, Joseph 75
 O'REILLY, Eugène 75
 O'REILLY, Terence 75
 Oberbillig 32
 Oberkorn 188
 Oberpallen 125
 Odessa 173
 ODEU d'51
 Oesling 32, 91, 122, 132, (voir Ardennes)
 Österreich = Autriche
 OFFERMANN, Thérèse 79
 Ohio 122
 OKALAGAR 74
 OLIVIER, Sylvestre 64
 OLIVIER / RENSONNET 64
 Omegny 54
 ORANGE-NASSAU, dynastie 114
 Oregon 132
 Orient 47
 ORLEY, van 40
 Orla, lac d' 54
 Orthodoxes 201
 OSTERHELD, Wolfgang (photographe) 15
 Ostrów, district de 195

- OSWALD, Jean 70
 Osweiler 119, 120
 Ottomans 69
 Ouest américain 123
 Ougrée 176, 201
 Oural 174
 Ouspensk 173
 Ozaukee County 122, 125

 PAGLIARINI, Luciana (auteur) 144, 191-193
 Pakistanais 16
 Palatinat 65, 67
 Palestine 42, 196
 Palestiniens 16
 Pallanza 54
 PAQUET, L. 169
 Paris 17, 21, 26, 50, 78, 93, 97-100, 128, 138, 144-147, 149, 153-157, 161, 174, 195, 200, 208, 210
 Pas-de-Calais 188
 PAULY, Michel (auteur) 38-41
 PAYRAT, Claude de 94
 Pays-Bas 39, 45, 47, 52, 66, 73, 89, 95, 119, 121, 171, 174, 181, 195, 196, 198
 Pays-Haut 150
 Paznaun, vallée du 81, 82, 85
 PEDRO I^e, empereur 116-118
 PEDRONI 51
 PEGORA, Charles 94
 Pékin 168
 PELLERING, Eugène 174
 Pennsylvanie 121
 PERKÁ, Andrzej 198
 Perl 82
 Pernambuco 117
 Pérou 164
 Pesaro 189
 PESCATORE 22, 54, 89
 PESCATORE François-Marie-Victoire 58
 PESCATORE, Antoine 56, 57
 PESCATORE, Dominique 54
 PESCATORE, famille 58-61
 PESCATORE, François-Dominique 60
 PESCATORE, frères 59, 60
 PESCATORE, Joseph-Antoine 58, 60, 61
 PESCATORE, Pierre-François 59
 PESCATORE, T.A.H. (auteur) 58-61
 Pétange 161, 169
 Petit Saint Bernard, col 55
 PETROSOWA, Jaga (auteur) 62-64
 Pettneu 86
 Peypin 187
 Pfaffenthal 52, 95, 126
 Pfalz = Palatinat
 Philadelphie 129
 PHILIPPE de Beauraing 39
 PHILIPPART, Robert L. (auteur) 166-171
 PHILIPPE II, rai 66
 PHILIPPE le Bon 39, 44
 Piave, fleuve 103
 PICARD, Gaston 155
 Piémont 47, 48, 54
 PIÉMONT-SAVOIE, duc de 54
 Piémontais 52-54
 PIERRET, N.S. 107

 PIERRET, notaire 75
 PIESSAC, comte de 142
 Pingshian 167
 PIRMIN, saint 37
 Pise 47
 Pittange 43
 PITTICAIA, Guillaume 51
 Piuro 50, 51
 PIZARRO 89
 PIZZICAI 51
 Planay 56
 PLANTÀ, régiment de 50
 PLENUS, Mathieu 64
 PLUNCKETT, Patrick 74
 POE, Edgar Allan 134
 Poilache 40
 POINTU, Jean 70
 POITRINEAU, Abel 94
 Polen = Pologne
 Pologne 49, 111, 114, 194-198
 Pologne russe 173
 Polonais 28, 194-198
 Poméranie 197
 'Pomeranzengänger' 52-54
 Pommern = Poméranie
 PONCELET, Dominique 71
 Pontarion-lez-Guéret 94
 PORETTO, André 187-188
 Port Washington 125
 Port-Francqù 165
 PORTANTE, Jean 191
 Portland 132
 Porto 28
 Portugais 28, 91, 137, 210-214
 Portugal 88, 103, 116, 117, 210-214
 POUKH, Serge 201
 POULET-MALASSIS 141
 POULLES, Mathias 64
 POUSET, Jean-Charles 78
 POUSSU, Jean-Paul (historien) 22
 Poznan 194, 196
 Poznan, région de 197
 Prague 90, 102
 PROBST, Madeleine 74
 Proche-Orient 30-31
 Protestants 114
 PROVANA, lombard 48
 Prüm 35, 36, 37, 40, 118
 Prusse 110-115
 Prussienne, garnison 28, 110-115
 Prussiens 110-115, 207
 PURICELLI 52, 53
 PURICELLI, Franz 53
 PURICELLI, héritiers 53
 Puttelange 77, 126
 PÜTZ, Anne-Elisabeth 74
 PÜTZ, Hélène 75
 PÜTZ, Marie-Barbe 74
 PUZZO 52

 Queensland 138
 QUINODEL, Anne-Marie 74
 QUINODEL, Robert 74

 Raab 103

- Racheocourt 71
 RADBOD, duc 36
 Radom 173
 RADZIWONKA, Janusz 198
 Rahling 68
 RANCKAU, Antonio 52
 RANCKAU, enfants 52
 RANCKAU, Rose 53
 RANSONNET 60
 RAPHAËL de Luxembourg, capucin 120
 RAUS, Jean 173, 174
 RAYAN 51
 Recht 82, 87
 Reckanges-sur-Mess 82
 RECKINGER, Elisabeth 139
 Red Star Line 28, 122, 129
 Redange, canton de 122
 Rédange/Moselle 149
 REFERTA 54
 Reichenau 37
 REICHLING, Michel 151
 REINBOLD, Georg 205
 REINERS, 174
 REINHEIMER, Max 204
 REINOLDI 52
 REIS, Mathias 171
 REIS, Nicolas 171
 REIS, Tony 205
 REITZ, Jean 189
 Remerschen 31, 34, 77, 33
 Remich 39, 40, 44, 50, 51, 82, 119, 169
 Remsen 125, 126
 RENSONNET 64
 Reuland 82
 REUTER, héritiers 141
 REUTER, Antoinette 26, 72-75
 REUTER, Antoinette [auteur] 20-23, 35-37, 46-57, 65-68, 80-87, 93-96, 97-100, 116-119, 137-139, 180-183, 199-201
 REUTER, Émile 174
 Reute 81
 Reval = Tallinn
 Rheinböllen 53,
 Rhénanie 52, 54, 84, 87, 111, 115, 118, 176
 Rhénans 111
 Rhin, fleuve 31, 33, 40, 51, 53, 59, 102
 Rhin inférieur 32
 Rhin, vallée du 30
 Ridge-lez-Chicago 122, 125
 RIES, Jean-Pierre 172, 173
 Rio de Janeiro 117
 Riom 94, 95
 Ripon 36
 RISCHARD, Alain 161
 Rittersdorf 82
 Rivers Park 126
 RODA, Alexander 204
 Rodange 139, 176, 189, 195, 199, 201
 Rodemack 44
 RODENBORN, Gaspard 122
 ROEDGEN, Agnès de 52
 ROGEARD, Auguste 140, 141
 Rollingstone 123, 125
 ROMAGNOLI, Giuseppe 189
 Romains 17, 36, 180
 Rombach 185
 Rome 102, 142
 ROMERO 88-89
 ROMERO, famille 88-92
 ROMERO, Francisco GARCIA 89
 ROMING, Vincenza 82
 RONCO 52
 ROOSEVELT, Theodore 131-132
 Rasport 119
 ROTA, Angelo 192
 ROTH, François 148-152
 Roth-lez-Vianden 141
 Roumanie 69
 'Raute lombarde' 40, 47
 ROYER, Etienne 94, 95
 Rubanés (hommes de la culture rubanée) 32,
 RUISSAU 64
 Rumelange 151, 189, 190, 195, 200
 RUPPERT, Eugène 166-171
 Russange 149
 Russes 28
 Russes 'blancs' 199-201
 Russie 70, 172-174
 RUSTOWE, officier 114
 Rwandais 16
 Saar-Lor-Lux, espace 184
 Saarbrucken 40
 Saarburg 45
 SADOUL, Jacques 136
 SAIME 64
 Saint Cloud 125
 SAINT MARS, compagnie 50
 Saint-Cloud 99
 Saint-Donatus 125
 Saint-Georges-de-Mons 94
 Saint-Hubert 66
 Saint-Max 151
 Saint-Nicolas/Liège 40
 Saint-Pétersbourg 21, 173
 Saint-Vith 40, 43, 66, 81, 82
 Saint-Vith, quartier de 67
 Sainte-Colombe 142
 Sainte-Fay en Tarentaise 55, 56
 Sainte-Marguerite du Planay 56,
 Sala 53
 Salisbury en Australie 138
 Salm 66
 SALOMON, juif 43, 44
 Samarie 42
 San Francisco 130
 SANDRO le Lombard 48
 Sankt-Gangolf 77
 Sankt-Jakob 86
 Sankt-Johann 40
 Sankt-Medard 53
 Sankt-Wendel 45
 Santiago de Compostella 16
 São Vicente 117
 Saône-la-Chapelle 140
 SARASSIN, Pierre et Juliane 49
 SARRASIN, lombard 48
 Sarre, pays de la 76, 203, 205
 Sarre, région de la 77
 Sarrebourg 149

- Sarreguemines 149, 151
 Sarrelouis 56
 Sart, le 71
 Savoie 48, 55, 60, 184
 Savoie, duché de 54
 Savoyards 17, 21, 54-57, 81
 Saxe 104, 185
 Saxons 17
 Scandinavie 19
 SCHAEFER, Gustave 163, 164
 SCHAEFFER, major 117
 Schaffhausen a.d. Saar 40
 SCHANEN, Ferdinand 169, 170, 171
 SCHANEN, Martine 166
 SCHAPERT, Maria-Magdalena 120
 SCHARPENTIER, Marie 153
 SCHARTZ, Elisabeth 91
 SCHIRMACHER, Kaethe 145
 Schleiden 43
 Schlesien = Silésie
 SCHLIM, Elise 78
 SCHLUNGS 131, 132
 SCHMID, Josefa 77
 SCHMIDT, Peter 124
 SCHMIDT, Th. 185
 SCHMIDT-WEDELIN, œgence 154, 155
 SCHMIT 88
 SCHMIT, Jean 64
 SCHMIT, menuisier 104
 SCHMITT, Michel 86
 SCHNOG, Karl 202, 204
 SCHOELLEN, André (auteur) 29-24
 SCHOEPF, major 117
 SCHOLL, Paul 204
 Schönecken 40, 47
 Schrassig 82
 SCHROEDER, Mich. 169
 SCHULER, Aloyse 173
 SCHUMAN, Robert 149, 151-152
 Schwaz 85
 SCHWEBAG, Nicolas 27
 Schweich 52, 66
 SCHWIRTZ, Anna 154, 155, 156
 SCIAVON 51
 SCUTO, Denis (auteur) 24-28, 42, 144-147, 184-190
 Scy-Chazelles 151
 Seattle 130
 Sébastopol 174
 SEBBERS, 110
 SEBELGROSS, Gorigh 81
 Sées 55
 Seine, déportement 146
 Seltzer, eau de 60
 Semois 40
 Seneca County, Ohio 122
 Septfontaines 82
 Seraing 166, 167, 187
 Serbes 16
 Serbie 215, 218
 Serra San Abondia 189
 SERVAIS, Emile 173
 SERVAIS, Paul 173
 SHENG Kung Pao 168
 Siebenbürgen = Transylvanie
 SIEGELL, Christoph 82
 SIKORSKI, Wadysaw 196
 Silésie 111, 114, 197
 Simmern = Septfontaines
 SIMONIN, Antoine Ougier 55
 SIMONS, Joseph 143
 SIODMAK, Curt 13
 Slaves 17
 Slovénie 103, 215, 216
 SMITH, E.E. 'Doc' 134
 SOANNI 51
 Sairon 64
 SOISSON, J.P. 169
 SOLLMANN, Wilhelm 205
 SOLZBACHER, Wilhelm 205
 Sondio, province de 49
 SOULLEVANE 74
 Soumagne 64
 Spallling (?) 96
 SPIESS, Petrus 82
 SPRUNCK, Alphonse 118
 Spuramo 53
 STAËL, madame de 99
 STANLEY 162
 Stanzertal 86
 STARCK 76, 87
 STASHOWER, Daniel 134
 STATEC 22, 24, 127, 179
 Stavelot 63
 STEFAN de Beauraing 39
 STEIN, Jeonne 95
 Steinfort 166, 176
 Steinheim 77
 Steinhöring 196
 Steinsel 82
 STEINSEL, Jean 77
 STEINSEL, Lucie 77
 STENGERS, Jean (auteur) 27, 162-165
 STERN, Alfred 204
 Sterpenich 125
 Sterzing 85
 STOCKER, Gallus 82
 STOFFELS, Joseph 147
 STOLTZ, Pierre 173, 174
 Stolzembourg 59
 Strasbourg 56, 71, 85, 86, 121, 152
 STUART, dynastie 74
 SUAMEN, Angélique van 95
 Sudètes, pays des 178
 Suède 68
 Suédois 117, 163, 175
 SUGRUE 75
 Suisse 40, 59, 63, 143, 188
 Suisses 50, 117, 163
 Sûre, rivière 40, 96, 116
 Surré 91
 SWITEN, van, docteur 63
 Syre, rivière 40
 Tadler 78
 Taganrog 174
 Taghman 74
 TALBOT 75
 Tallinn 173
 Tarchamps 71, 91

- Tarentaise, vallée 54, 55
 Taretzkoie 173
 TASSIN, Victor 181, 182
 Tayeh 167, 168
 Tchang-Tchi-Tung 167, 170
 Tchetchénie 173
 TEDESCO 54
 TEDSCHWILLI, Joram 200
 Teglio 50
 TEGLIO, Jérôme 51
 Tellin 71
 TELLO, capitaine 50
 TELLOT, compagnie 50
 Temeswar 69, 70, 71
 Terre sainte 16
 TESCH, Jean-Frédéric 71
 Tessin 52, 54, 58, 59, 60
 TESTIS, lombard 48
 Texas 125
 THILL, famille 125
 THILL, Norbert 77
 Thionville 27, 40, 44, 47, 50, 74, 81, 82, 126,
 149, 151, 213
 Thionville, cercle de 149
 THIRY, Eugène 173
 THIRY, Jean-Pierrot 64
 THIRY, Mathieu 64
 Tholey 40
 THOMAS, Sydney Gilchrist 173-174
 THYS, 164
 TIERNAGANT 22
 Tiflis 200
 Tilsit 106
 Timisoara = Temeswar
 Titelberg, oppidum du 34
 TITO, Josip Braz 215, 217
 TOGNINI 51
 TOLLY, Boris 199, 201
 TOLSTOI, comte 172
 Tommatic = Triebswetter
 Toula 172, 173
 Tour de France, course 145, 151
 TOUSSAINT, Fernand (auteur) 76-80
 Traben-Trarbach 51, 56, 94, 95
 TRABUSCO, Antoine 51
 Transylvanie 17
 Trarbach 52
 TRAUSCH, Barbe 79
 TRAUSCH, Gérard 126
 TRESTCHINE, Eugène 201
 Trèves 32, 36, 37, 45, 49, 51, 52, 53, 60, 77,
 115, 118, 119, 126, 146, 180
 Trèves, archevêché de 44
 Trèves, pays de 64
 Triebswetter 71
 Tritenheim 52
 Troine 40
 Trotten = Traine
 TROYA de, lombard 48
 Troyes 104
 TSCHIDERER 82
 TSCHIEDER 89
 Tsin Ki 167
 Tübingen 90
 TUDESCO, Joachim 54
- TUDOR, dynastie 73
 TURCHI DE CASTELLO, lombard 48
 Turcs 70, 74
 Turin 48, 54, 187
 Turquie 200
 Tyrol 51, 76, 80-87, 103, 104
 Tyroliens 17, 21, 80-87
- Ukraine 174, 200
 Ulm 70
 Union européenne 16
 URSS 174
 Uruguay 117
 USA = États-Unis d'Amérique
 Useldange 40
 Utrecht 36, 40
- Val des Bons Malades 108
 Val Maggia 54
 Valchiavenna 49
 Valdonne 187
 Valtelinois 21, 50, 81
 Valteline 49-51
 VANNÉRUS, bourgmestre 119
 VANNÉRUS, Jules 47, 49, 91
 VARAIN, Antonius 121
 Varsovie 173
 Vatican 142
 VAUBAN, maréchal de 51, 55, 73, 94
 Vauda di Front 187, 188
 VAUTRIN, Paul 151
 Vaux 71
 VELTER, Guillaume 102
 Venise 49, 102, 183
 VERNE, Jules 134, 135
 Vérone 103
 VERRONNAIS-FISCHER 149
 Versailles 98, 146, 194
 Verviers 63, 104
 VIA d'AZZANO, Marc-Antoine 52-53
 Vianden 26, 47, 66, 82, 87, 141, 164
 Vichten 40
 VICTOR, Walther 204
 Vielsalm 40
 Vienne 70, 71, 102, 111
 Vietnamiens 16, 28
 VIGNOLA, lombard 48
 Vikings 19
 Villaroger-en-Tarentaise 55, 56, 56, 60
 Villers 64
 Villers-la-Bonne-Eau 90, 91
 Villerupt 189
 Vimeira 103
 Vimy 145
 Vipitena 85
 Vlessart 71
 Volaiville 40
 Volmerange 82
 VONOSSEN 51
 Vorarlberg 81, 82
 Vosges 32
 VRANGEL, général 200
- Wadgassen 51
 Wagram 103

- Wahl 164
 Waldbillig 32, 33, 34, 119
 Waldbredimus 75
 Walferdange 82
 WALLENSTEIN, général 101
 Wallerfangen 40
 Wallon, quartier de l'ancien Luxembourg 36, 71
 Wallons 68, 71
 Wardin 70, 71
 WARINGO, Raymond (auteur) 153, 158-161, 182
 Wark, rivière 40
 Warken 147
 WARLAMOFF, 201
 Wasserbillig 40, 201, 204
 Wasserliesch 40
 Waterford, comté de 75
 WATRY, famille 125
 WEBER, Batty 153
 WEICKER, famille 125
 Weiler-la-Tour 31, 74, 125
 WEILLAND, Catherine 78
 WEISER, Jean-Georges 76
 Weiswampach 130
 WELLERIN, Anna 81
 WELLS, H.G. 134
 WERVEKE, Nicolas van 33, 60
 Wesel 118
 Westphalie 111, 115, 176, 194
 Wexford, comté de 74
 WEYDERT, Nicolas 151
 WEYDERT, Victor 151
 Wielkopolski 195
 Wien = Vienne
 Wiesbaden 44
 'Wild-Geese' 72-75
 WILHELM, F. 70
 WILHELM, Gérard 71
 WILLEM, Léon 172
 WILLIAMSON, Jack 134
 WILLIBORD, saint 36-37
 WILLMAR, gouverneur 119
 WILSON, Woodrow 136
 Wiltz 82, 188, 200-201, 216
 WILTZ, George 133, 136
 Winona 126
 Wintrange 34
 Wisconsin 122, 125
 Wittlich 45
 WOHL SCHIÄGER, Pétranelle 50
 WOO Tsong Tse Thien 171
 Wormeldange 119
 WORRE, Nicolas 143
 Wuchang 170
 WÜRTZ, Clemens 81
 Wykod 173
 Yangtse, fleuve 167
 YANTE, Jean-Marie (auteur) 42-45
 Yougoslavie(ex) 28, 215-219
 ZANDER, Agnès 52
 ZANGERL, Martin 82
 Zell 52
 Zeltingen 52
 ZIMMER, Peter 121
 Zinobiebo 173
 ZIPP, Anne-Marie 78
 Zirl 85
 'Zitronenkrämer' 52-54

Les auteurs / Die Autoren

Vally Berdi, geboren 1966 in Backa Palanka, einer Stadt in der jugoslawischen Vojvodina, emigriert als 8jährige mit ihren Eltern nach Luxemburg. Zur Zeit ist sie „chargée de direction“ einer „classe d'accueil“, in der sie u.a. Kinder der bosnischen Flüchtlinge unterrichtet. Dieser Umstand hat auch zur Gründung der Hilfsorganisation „Help YU“ beigetragen, deren Präsidentin Vally Berdi ist.

Lucien Blau, né en 1953 à Luxembourg dans une famille italo-luxembourgeoise. Professeur d'histoire. Etudes d'histoire à l'université de Metz, où il présentera en janvier 1996 sa thèse de doctorat sur l'histoire de l'extrême-droite au Grand-Duché de Luxembourg. A publié des articles sur la sociologie, l'idéologie et les programmes de la Résistance luxembourgeoise ainsi que sur l'extrême-droite luxembourgeoise dans différents quotidiens et périodiques luxembourgeois.

Alex Carmes, né en 1949 à Luxembourg. Professeur d'anglais au lycée de Garçons de Luxembourg. Il est l'auteur de plusieurs publications sur l'histoire de la forteresse de Luxembourg.

Albano Cordeiro, chercheur au „Laboratoire de sociologie des migrations“ (CNRS) à Paris. D'origine portugaise, il est l'auteur de l'étude „Immigration au Luxembourg“, commandée par le gouvernement luxembourgeois en 1975.

Fernand Emmel, né en 1945 à Luxembourg. Conservateur des Archives de la Ville de Luxembourg. Président de l'Association Luxembourgeoise de Généalogie et d'Héraldique. Publications sur la généalogie, les institutions anciennes et modernes de la ville de Luxembourg.

Robert Garcia, né en 1955 à Luxembourg. Il est un descendant des Garcia Romero de Bastogne et travaille actuellement comme journaliste à l'hebdomadaire luxembourgeois „Gréngé Spoun“. Député des Verts au parlement luxembourgeois.

Germaine Goetzinger, geboren 1947 in Düdelingen. Studium der Germanistik, Geschichte und Romanistik in Tübingen. Leiterin des Nationalen Literaturarchivs in Mersch (Luxemburg). Zahlreiche Arbeiten und Veröffentlichungen zur Frauenliteratur im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert sowie zur Frauengeschichte in Deutschland und Luxemburg.

Pierre Hannick, né en 1940 à Neufchâteau. Docteur en philosophie et lettres/histoire moderne de l'Université catholique de Louvain. Chef de section aux Archives de l'Etat à Arlon. Publications sur les migrations vers le Banat et sur l'histoire de Neufchâteau.

Serge Hoffmann, né en 1949 à Strasbourg. Etudes d'histoire à l'Université de Caen. Conservateur aux Archives Nationales de Luxembourg.

Publications sur l'histoire de l'immigration et sur des sujets divers d'histoire contemporaine.

André Hohengarten, né en 1939 à Luxembourg. Cheminot. Son épouse, Janina Wiacek, est originaire de Sobolew, en Pologne centrale. Connaît la langue polonaise. Publications sur la Seconde Guerre mondiale.

Gilbert Jeitz, né en 1950 à Dudelange. Fonctionnaire communal à Bettembourg. Mène des recherches sur l'histoire locale de Bettembourg.

Jean-Paul Lehners, né en 1948 à Luxembourg. Dr phil. en 1973 avec un travail sur la démographie et les structures familiales en Basse-Autriche aux XVII^e et XVIII^e siècles à l'université de Vienne. Professeur d'histoire au Centre universitaire de Luxembourg.

Recherches actuelles sur les notions de région, d'espace et de frontière dans la Grande Région Sarre-Lor-Lux, sur la démographie historique et les structures familiales.

Paul Lesch, né en 1963 à Luxembourg. Etudes d'histoire et de cinéma à l'Université de Strasbourg et à la New York University. Professeur d'histoire. Enseigne l'histoire et le cinéma dans plusieurs lycées luxembourgeois. Publications sur l'histoire et sur le cinéma. Collaborateur régulier de RTL (radio et télévision).

Jacques Maas, né en 1957 à Luxembourg. Etudes d'histoire aux Universités de Strasbourg et de Paris X. Professeur d'histoire. Publications sur l'histoire contemporaine du Grand-Duché de Luxembourg.

Gast Mannes, né en 1947 à Wasserbillig. Doctorat de 3^e cycle en linguistique à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Professeur d'allemand au Lycée Michel Rodange. Publications sur l'histoire littéraire et l'histoire sociale du XIX^e siècle. Collabore au Centre national de Littérature à la Maison Servais de Mersch.

Jean-Claude Müller, geboren 1956 in Luxemburg. Sprach- und Kulturwissenschaftler. Er ist Regierungsattaché im Presse- und Informationsamt.

Betreibt seit einem Studienaufenthalt in den USA 1979 Nachforschungen und Publikationen über die massive Luxemburger Amerika-Auswanderung im 19. Jh. Vize-Präsident der Vereinigung „Lëtzebuerger Kultur an Amerika“ und der Genealogie-Gesellschaft.

Luciano Pagliarini, né en 1957 à Differdange de parents italiens, originaires des Marches (Italie centrale). Son père, Italo Pagliarini, fut mineur de fond au Thillenberg. Musicien de jazz professionnel. Ecrit des musiques de film. A en outre fait des „études cinématographiques et audiovisuelles“ à Paris I, clôturées par un mémoire de maîtrise sur „la photographie et les mines de fer“. Mène des recherches sur l'histoire industrielle.

Michel Pauly, né en 1952 à Luxembourg. Enseignant au LTML, chercheur au CLUDEM (Centre universitaire Luxembourg), auteur d'une thèse de doctorat (univ. de Trèves) sur la ville de Luxembourg au bas Moyen Age, membre de la Commission internationale pour l'histoire des villes et du Centre belgo-luxembourgeois d'histoire urbaine, membre de la rédaction de „forum“ et du comité de „Jeunes et Patrimoine“.

Théo H. A. Pescatore, né en 1937 à Liège. Etudes de traducteur à l'Université de Paris I. A vécu longtemps à l'étranger. Employé-attaché du gouvernement, il est un descendant direct de la branche aînée des Pescatore. Publie des articles sur l'histoire de la franc-maçonnerie. Président de l'association „Liberté de conscience“.

Jaga Petrosowa, née en 1963 à Cracovie (Pologne). A étudié l'ethnologie à l'université „Jagellonia“ de cette ville. Menait en vue d'un doctorat une enquête sur divers types de marchands des Pays-Bas (Hervé, Teuten) et écossais qui se rendaient en Pologne. Elle a hélas trouvé la mort dans un accident de la circulation au printemps 1995.

Robert L. Philippart, né en 1960 à Luxembourg dans une ancienne famille belge immigrée au XIX^e siècle. Etudes d'histoire à l'Université catholique de Louvain. Prépare une thèse de doctorat sur „L'historicisme à Luxembourg, Signification socio-politique d'un mouvement architectural“. Directeur de l'Office National du Tourisme. Publications sur l'histoire moderne et contemporaine ainsi que sur l'architecture.

Antoinette Reuter, née en 1951 à Esch-sur-Alzette. Ses parents ont accepté qu'elle fréquente l'école du Brill (la „Bireschhoul“ de l'époque), ce dont elle les remercie rétrospectivement, car cet endroit a été source d'enrichissement culturel. A fait des études d'histoire qui ont abouti à un DEA en histoire économique et sociale de l'époque moderne à Toulouse et Lyon. La question de savoir pourquoi des hommes en viennent à exclure d'autres la préoccupe à travers des études consacrées aux sorcières ou aux migrants. Professeur d'histoire à l'Athénée après avoir enseigné pendant vingt ans (par conviction) au lycée Technique de Dudelange. Co-fondatrice du Centre de documentation sur les migrations humaines à Dudelange.

François Roth, né en 1936 à Gien (Loiret/France). Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Nancy II. Publications sur la région lorraine, la France et l'Allemagne au XIX^e et au XX^e siècle, notamment sur la guerre de 1870. Prépare une biographie de Raymond Poincaré.

André Schoellen, né en 1960 à Luxembourg. Etudes d'histoire et d'archéologie aux universités de Nancy et de Strasbourg. Archéologue au service de l'Administration des Ponts et Chaussées.

Denis Scuto, né en 1964 à Esch-sur-Alzette, de père sicilien et de mère luxembourgeoise. Le père, Salvatore Scuto, émigre, à l'âge de 14 ans, d'abord à Fameck, en Lorraine, puis dans le bassin minier luxembourgeois, où il travaille depuis comme ouvrier d'usine à l'Arbed. Etudes d'histoire à l'Université libre de Bruxelles. Professeur d'histoire au Lycée technique Esch. Publications sur l'histoire économique et sociale ainsi que sur la culture industrielle.. En outre, depuis 1972, footballeur à la Jeunesse Esch, où il tape toujours dans la balle avec des jeunes de toutes les nationalités.

Jean Stengers, né en 1922 à Bruxelles. Professeur émérite de l'Université libre de Bruxelles, où il a enseigné l'histoire contemporaine. Membre de l'Académie royale de Belgique. Il est actuellement président du Comité national belge de sciences historiques. Il a travaillé sur de multiples thèmes historiques, mais spécialement sur l'histoire de la Belgique contemporaine et du Congo.

Fernand Toussaint, né en 1957 à Differdange. Formation professionnelle pour être occupé ensuite dans la sidérurgie luxembourgeoise. Aujourd'hui engagé comme fonctionnaire au Musée National d'Histoire et d'Art dans la section Arts et traditions populaires („Vie luxembourgeoise“). A publié de nombreux articles sur l'histoire locale.

Raymond Waringo, né en 1950 à Troisvierges. Fonctionnaire de l'Etat au service du Musée National d'Histoire et d'Art. A publié de nombreux articles sur l'archéologie, la généalogie et l'histoire locale.

Jean-Marie Yante, né en 1950 à Jemelle. Docteur en histoire. Chef de travaux aux Archives générales du Royaume à Bruxelles. Chargé d'enseignement au Centre universitaire de Luxembourg. De nombreuses publications sur le Luxembourg dans l'espace lotharingien au Moyen Age.

Luxembourg – Ville Européenne de la Culture 1995: En marge de l'année culturelle, le „tageblatt“ a jeté à travers six séries différentes d'articles, paraissant chacune un jour fixe par semaine et ce tout au long de l'année, un autre regard sur la culture. Une culture prise au sens large comme l'ensemble des structures sociales, politiques et religieuses ainsi que des manifestations intellectuelles et artistiques qui caractérisent une société.

Danièle Fonck et Denis Scuto ont piloté cette entreprise unique dans l'histoire de la presse luxembourgeoise. Le projet qui s'est étendu sur près de 300 pages de journal est maintenant publié sous la forme d'un coffret de six livres.

Luxemburg, europäische Kulturstadt 1995 – am Rande des Kulturjahrs hat das „tageblatt“ über das Jahr einen anderen Blick auf die Kultur geworfen, und dies im Rahmen einer Artikelreihe, die in sechs Serien zerfiel, von denen jede ihren „Jour fixe“ hatte. Kultur wurde dabei im weiteren Sinne verstanden als die Gesamtheit der sozialen, politischen und religiösen Strukturen sowie der intellektuellen und künstlerischen Ausdrucksweisen, die charakteristisch für eine Gesellschaft sind.

Danièle Fonck und Denis Scuto haben dieses in der Geschichte des Luxemburger Pressewesens einmalige Unternehmen gesteuert. Das Projekt, das sich ursprünglich über rund 300 Zeitungsseiten erstreckte, wird nun in sechs Bänden im Schuber veröffentlicht.



卷之三

VOLUME METADATA

Title: Itinéraires croisés

Project Name: Faisal Hawlader

Order Name: Denis Scuto

Job Name: 8750F777-A9F1-4817-8B1F-ECD55F0EC38F